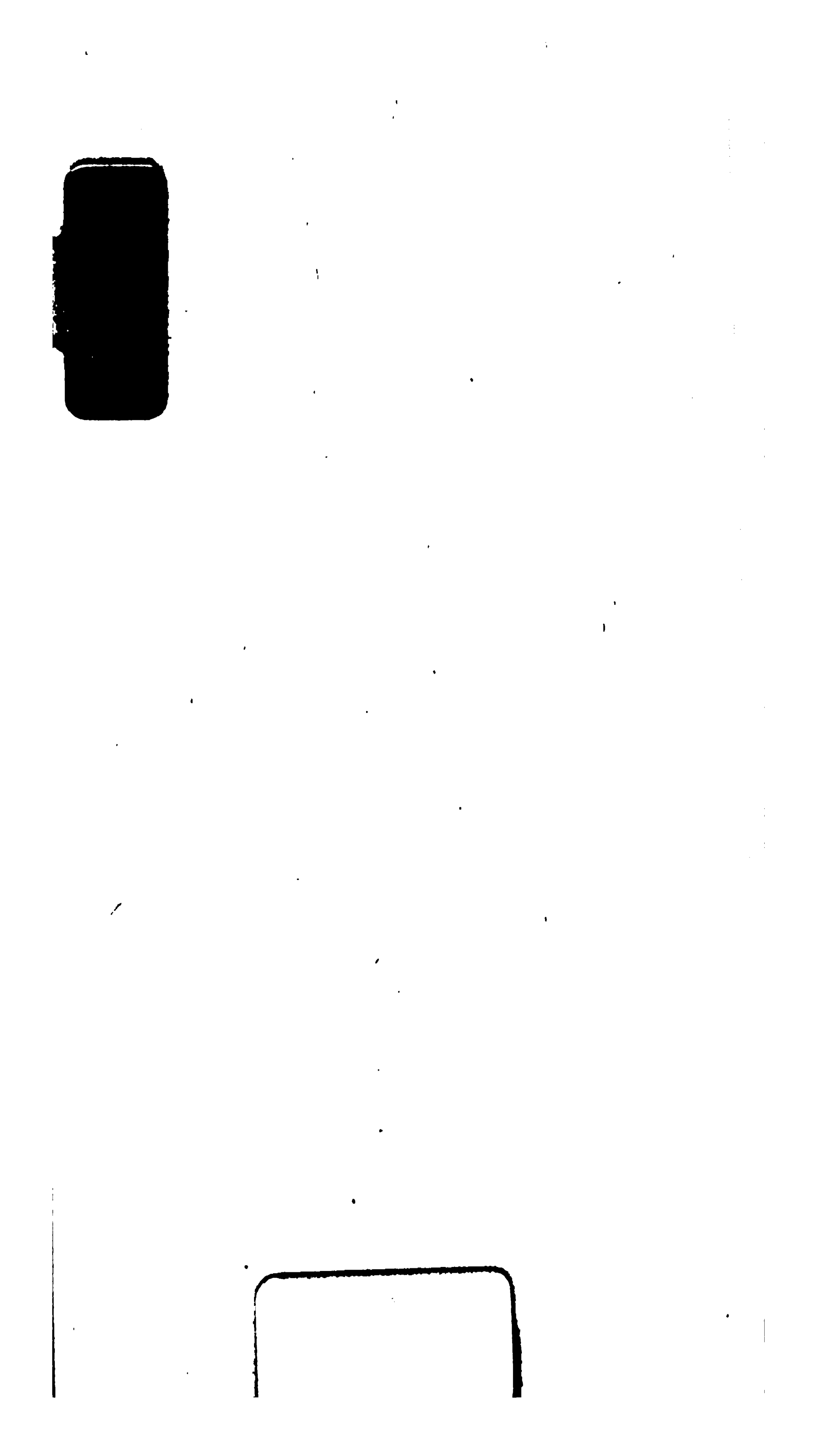


# ŒUVRES

COMPLÈTES

# DE DIDEROT.

TOME III.

*Cet Ouvrage se trouve aussi à Paris*
CHEZ PARMANTIER, LIBRAIRE, RUE DAUPHINE, N°. 14.

---

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue des Mathurins Saint-Jacques, n°. 14.

# OEUVRES

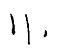
DE

# DENIS DIDEROT.

MÉLANGES DE LITTÉRATURE
ET DE PHILOSOPHIE.




A PARIS,
CHEZ J. L. J. BRIÈRE, LIBRAIRE,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N°. 68.
M DCCC XXI.



# ÉLOGE

DE

# RICHARDSON,

AUTEUR DES ROMANS DE PAMÉLA, DE CLARISSE ET DE GRANDISSON.

---

« Il nous est tombé entre les mains [1] un exemplaire anglais de *Clarisse*, accompagné de réflexions manuscrites, dont l'auteur, quel qu'il soit, ne peut être qu'un homme de beaucoup d'esprit; mais dont un homme qui n'aurait que beaucoup d'esprit ne serait jamais l'auteur. Ces réflexions portent surtout le caractère d'une imagination forte et d'un cœur très-sensible; elles n'ont pu naître que dans ces moments d'enthou-

[1] Ce préambule est celui même qui précède l'Éloge de Richardson, tel qu'il fut d'abord imprimé dans le *Journal étranger*. L'abbé Arnaud, un des collaborateurs de ce journal, n'ignorait pas que cet Éloge si éloquent était de Diderot; mais il respecta le secret de ce philosophe, et il parla de son ouvrage comme d'un manuscrit dont l'auteur lui était inconnu, et que le hasard seul lui avait offert. Ce préambule, pensé avec justesse et écrit avec élégance, donne une très-juste idée de cet Éloge de Richardson, et le montre sous son vrai point de vue. C'est le jugement d'un homme de goût sur l'ouvrage d'un homme de génie. N.

siasme, où une ame tendre et profondément affectée cède au besoin pressant d'épancher au dehors les sentiments dont elle est, pour ainsi dire, oppressée. Une telle situation, sans doute, n'admet point les procédés froids et austères de la méthode : aussi l'auteur laisse-t-il errer sa plume au gré de son imagination. *J'ai tracé des lignes*, dit-il lui-même, *sans liaison, sans dessein, et sans ordre, à mesure qu'elles m'étaient inspirées dans le tumulte de mon cœur.* Mais à travers le désordre et la négligence aimable d'un pinceau qui s'abandonne, on reconnaît aisément la main sûre et savante d'un grand peintre. La flamme du génie brillait sur son front, lorsqu'il a peint *l'envie cruelle poursuivant l'homme de mérite jusqu'au bord de sa tombe; là, disparaître et céder sa place à la justice des siècles.*

« Mais nous ne devons ni prévenir, ni suspendre plus long-temps l'impatience de nos lecteurs. C'est le panégyriste de *Richardson* qui va parler. »

Par un roman, on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'événements chimériques et frivoles, dont la lecture était dangereuse pour le goût et pour les mœurs. Je voudrais bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de Richardson, qui élèvent l'esprit, qui touchent l'ame, qui respirent partout l'amour du bien, et qu'on appelle aussi des romans.

Tout ce que Montaigne, Charron, La Rochefoucauld et Nicole ont mis en maximes, Richardson l'a mis en action. Mais un homme d'esprit, qui lit avec réflexion les ouvrages de Richardson, refait la plupart des sentences des moralistes; et avec toutes ces sentences il ne referait pas une page de Richardson.

Une maxime est une règle abstraite et générale de conduite, dont on nous laisse l'application à faire. Elle n'imprime par elle-même aucune image sensible dans notre esprit : mais celui qui agit, on le voit, on se met à sa place ou à ses côtés, on se passionne pour ou contre lui; on s'unit à son rôle, s'il est vertueux; on s'en écarte avec indignation, s'il est injuste et vicieux. Qui est-ce que le caractère d'un Lovelace, d'un Tomlinson, n'a pas fait frémir? Qui est-ce qui n'a pas été frappé d'horreur du ton pathétique et vrai, de l'air de candeur et de dignité, de l'art profond avec lequel celui-ci joue toutes les vertus? Qui est-ce qui ne s'est pas dit au fond de son cœur qu'il faudrait fuir de la société, et se réfugier au fond des forêts, s'il y avait un certain nombre d'hommes d'une pareille dissimulation?

O Richardson! on prend, malgré qu'on en ait, un rôle dans tes ouvrages, on se mêle à la conversation, on approuve, on blâme, on admire, on s'irrite, on s'indigne. Combien de fois ne me suis-je pas surpris, comme il est arrivé à des

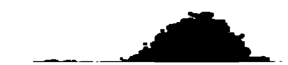
j'éprouvai la même sensation qu'éprouveraient des hommes d'un commerce excellent qui auraient vécu ensemble pendant long-temps, et qui seraient sur le point de se séparer. A la fin, il me sembla tout à coup que j'étais resté seul.

Cet auteur vous ramène sans cesse aux objets importants de la vie. Plus on le lit, plus on se plaît à le lire.

C'est lui qui porte le flambeau au fond de la caverne; c'est lui qui apprend à discerner les motifs subtils et déshonnêtes, qui se cachent et se dérobent sous d'autres motifs qui sont honnêtes, et qui se hâtent de se montrer les premiers. Il souffle sur le fantôme sublime qui se présente à l'entrée de la caverne; et le more hideux qu'il masquait s'aperçoit.

C'est lui qui sait faire parler les passions, tantôt avec cette violence qu'elles ont lorsqu'elles ne peuvent plus se contraindre; tantôt avec ce ton artificieux et modéré qu'elles affectent en d'autres occasions.

C'est lui qui fait tenir aux hommes de tous les états, de toutes les conditions, dans toute la variété des circonstances de la vie, des discours qu'on reconnaît. S'il est au fond de l'ame du personnage qu'il introduit, un sentiment secret, écoutez bien, et vous entendrez un ton dissonant qui le décélera. C'est que Richardson a reconnu que le mensonge ne pouvait jamais ressembler parfaitement à la vé-



rité, parce qu'elle est la vérité, et qu'il est le mensonge.

S'il importe aux hommes d'être persuadés qu'indépendamment de toute considération ultérieure à cette vie, nous n'avons rien de mieux à faire pour être heureux que d'être vertueux, quel service Richardson n'a-t-il pas rendu à l'espèce humaine? Il n'a point démontré cette vérité; mais il l'a fait sentir : à chaque ligne il fait préférer le sort de la vertu opprimée au sort du vice triomphant. Qui est-ce qui voudrait être Lovelace avec tous ses avantages? Qui est-ce qui ne voudrait pas être Clarisse, malgré toutes ses infortunes?

Souvent j'ai dit en le lisant : Je donnerais volontiers ma vie pour ressembler à celle-ci; j'aimerais mieux être mort que d'être celui-là.

Si je sais, malgré les intérêts qui peuvent troubler mon jugement, distribuer mon mépris ou mon estime selon la juste mesure de l'impartialité, c'est à Richardson que je le dois. Mes amis, relisez-le, et vous n'exagérerez plus de petites qualités qui vous sont utiles; vous ne déprimerez plus de grands talents qui vous croisent ou qui vous humilient.

Hommes, venez apprendre de lui à vous réconcilier avec les maux de la vie; venez, nous pleurerons ensemble sur les personnages malheureux de ses fictions, et nous dirons : Si le sort nous accable, du moins les honnêtes gens pleu-



reront aussi sur nous. Si Richardson s'est proposé d'intéresser, c'est pour les malheureux. Dans son ouvrage, comme dans ce monde, les hommes sont partagés en deux classes; ceux qui jouissent, et ceux qui souffrent. C'est toujours à ceux-ci qu'il m'associe; et, sans que je m'en aperçoive, le sentiment de la commisération s'exerce et se fortifie.

Il m'a laissé une mélancolie qui me plaît et qui dure; quelquefois on s'en aperçoit, et l'on me demande : Qu'avez-vous? vous n'êtes pas dans votre état naturel? que vous est-il arrivé? On m'interroge sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parents, sur mes amis. O mes amis! Paméla, Clarisse et Grandisson sont trois grands drames! Arraché à cette lecture par des occupations sérieuses, j'éprouvais un dégoût invincible; je laissais là le devoir, et je reprenais le livre de Richardson. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs, lorsque vous aurez quelques devoirs à remplir.

Qui est-ce qui a lu les ouvrages de Richardson sans desirer de connaître cet homme, de l'avoir pour frère ou pour ami? Qui est-ce qui ne lui a pas souhaité toutes sortes de bénédictions?

O Richardson, Richardson, homme unique à mes yèux, tu seras ma lecture dans tous les temps! Forcé par des besoins pressants, si mon ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes enfants les soins né-

cessaires à leur éducation, je vendrai mes livres; mais tu me resteras; tu me resteras sur le même rayon avec Moïse, Homère, Euripide et Sophocle; et je vous lirai tour à tour.

Plus on a l'ame belle, plus on a le goût exquis et pur, plus on connaît la nature, plus on aime la vérité, plus on estime les ouvrages de Richardson.

J'ai entendu reprocher à mon auteur ses détails qu'on appelait des longueurs : combien ces reproches m'ont impatienté!

Malheur à l'homme de génie qui franchit les barrières que l'usage et le temps ont prescrites aux productions des arts, et qui foule aux pieds le protocole et ses formules! il s'écoulera de longues années après sa mort, avant que la justice qu'il mérite lui soit rendue.

Cependant soyons équitables. Chez un peuple entraîné par mille distractions, où le jour n'a pas assez de ses vingt-quatre heures pour les amusements dont il s'est accoutumé de les remplir, les livres de Richardson doivent paraître longs. C'est par la même raison que ce peuple n'a déjà plus d'opéra, et qu'incessamment on ne jouera sur ses autres théâtres que des scènes détachées de comédie et de tragédie.

Mes chers concitoyens, si les romans de Richardson vous paraissent longs, que ne les abrégez-vous? soyez conséquents. Vous n'allez guère à une tragédie que pour en voir le dernier acte.

Sautez tout de suite aux vingt dernières pages de *Clarisse*.

Les détails de Richardson déplaisent et doivent déplaire à un homme frivole et dissipé; mais ce n'est pas pour cet homme-là qu'il écrivait; c'est pour l'homme tranquille et solitaire, qui a connu la vanité du bruit et des amusements du monde, et qui aime à habiter l'ombre d'une retraite, et à s'attendrir utilement dans le silence.

Vous accusez Richardson de longueurs! Vous avez donc oublié combien il en coûte de peines, de soins, de mouvements, pour faire réussir la moindre entreprise, terminer un procès, conclure un mariage, amener une réconciliation. Pensez de ces détails ce qu'il vous plaira; mais ils seront intéressants pour moi, s'ils sont vrais, s'ils font sortir les passions, s'ils montrent les caractères.

Ils sont communs, dites-vous; c'est ce qu'on voit tous les jours! Vous vous trompez; c'est ce qui se passe tous les jours sous vos yeux, et que vous ne voyez jamais. Prenez-y garde; vous faites le procès aux plus grands poëtes, sous le nom de Richardson. Vous avez vu cent fois le coucher du soleil et le lever des étoiles; vous avez entendu la campagne retentir du chant éclatant des oiseaux; mais qui de vous a senti que c'était le bruit du jour qui rendait le silence de la nuit plus touchant? Eh bien! il en est pour vous des phénomènes moraux ainsi que des phénomènes physiques : les

éclats des passions ont souvent frappé vos oreilles; mais vous êtes bien loin de connaître tout ce qu'il y a de secret dans leurs accents et dans leurs expressions. Il n'y en a aucune qui n'ait sa physionomie; toutes ces physionomies se succèdent sur un visage, sans qu'il cesse d'être le même; et l'art du grand poète et du grand peintre est de vous montrer une circonstance fugitive qui vous avait échappé.

Peintres, poètes, gens de goût, gens de bien, lisez Richardson; lisez-le sans cesse.

Sachez que c'est à cette multitude de petites choses que tient l'illusion : il y a bien de la difficulté à les imaginer; il y en a bien encore à les rendre. Le geste est quelquefois aussi sublime que le mot; et puis ce sont toutes ces vérités de détail qui préparent l'ame aux impressions fortes des grands événements. Lorsque votre impatience aura été suspendue par ces délais momentanés qui lui servaient de digues, avec quelle impétuosité ne se répandra-t-elle pas au moment où il plaira au poète de les rompre! C'est alors qu'affaissé de douleur ou transporté de joie, vous n'aurez plus la force de retenir vos larmes prêtes à couler, et de vous dire à vous-même : *Mais peut-être que cela n'est pas vrai.* Cette pensée a été éloignée de vous peu à peu; et elle est si loin, qu'elle ne se présentera pas.

Une idée qui m'est venue quelquefois en rê-

vant aux ouvrages de Richardson, c'est que j'avais acheté un vieux château; qu'en visitant un jour ses appartements, j'avais aperçu dans un angle une armoire qu'on n'avait pas ouverte depuis longtemps, et que, l'ayant enfoncée, j'y avais trouvé pêle-mêle les lettres de Clarisse et de Paméla. Après en avoir lu quelques-unes, avec quel empressement ne les aurais-je pas arrangées par ordre de dates! Quel chagrin n'aurais-je pas ressenti, s'il y avait eu quelque lacune entre elles! Croit-on que j'eusse souffert qu'une main téméraire (j'ai presque dit sacrilége) en eût supprimé une ligne?

Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardson que dans votre élégante traduction française, et qui croyez les connaître, vous vous trompez.

Vous ne connaissez pas Lovelace; vous ne connaissez pas Clémentine; vous ne connaissez pas l'infortunée Clarisse; vous ne connaissez pas miss Howe, sa chère et tendre miss Howe, puisque vous ne l'avez point vue échevelée et étendue sur le cercueil de son amie, se tordant les bras, levant ses yeux noyés de larmes vers le ciel, remplissant la demeure des Harlove de ses cris aigus, et chargeant d'imprécations toute cette famille cruelle; vous ignorez l'effet de ces circonstances que votre petit goût supprimerait, puisque vous n'avez pas entendu le son lugubre des cloches de la paroisse, porté par le vent sur la demeure des Harlove, et

réveillant dans ces ames de pierre le remords assoupi; puisque vous n'avez pas vu le tressaillement qu'ils éprouvèrent au bruit des roues du char qui portait le cadavre de leur victime. Ce fut alors que le silence morne, qui régnait au milieu d'eux, fut rompu par les sanglots du père et de la mère; ce fut alors que le vrai supplice de ces méchantes ames commença, et que les serpents se remuèrent au fond de leur cœur, et le déchirèrent. Heureux ceux qui purent pleurer!

J'ai remarqué que, dans une société où la lecture de Richardson se faisait en commun ou séparément, la conversation en devenait plus intéressante et plus vive.

J'ai entendu, à l'occasion de cette lecture, les points les plus importants de la morale et du goût discutés et approfondis.

J'ai entendu disputer sur la conduite de ses pesonnages, comme sur des événements réels; louer, blâmer Paméla, Clarisse, Grandisson, comme des personnages vivants qu'on aurait connus, et auxquels on aurait pris le plus grand intérêt.

Quelqu'un d'étranger à la lecture qui avait précédé et qui avait amené la conversation, se serait imaginé, à la vérité et à la chaleur de l'entretien, qu'il s'agissait d'un voisin, d'un parent, d'un ami, d'un frère, d'une sœur.

Le dirai-je?.... J'ai vu, de la diversité des ju-

gements, naître des haines secrètes, des mépris cachés, en un mot, les mêmes divisions entre des personnes unies, que s'il eût été question de l'affaire la plus sérieuse. Alors, je comparais l'ouvrage de Richardson à un livre plus sacré encore, à un évangile apporté sur la terre pour séparer l'époux de l'épouse, le père du fils, la fille de la mère, le frère de la sœur; et son travail rentrait ainsi dans la condition des êtres les plus parfaits de la nature. Tous sortis d'une main toute puissante et d'une intelligence infiniment sage, il n'y en a aucun qui ne péche par quelque endroit. Un bien présent peut être dans l'avenir la source d'un grand mal; un mal, la source d'un grand bien.

Mais qu'importe si, grâce à cet auteur, j'ai plus aimé mes semblables, plus aimé mes devoirs; si je n'ai eu pour les méchants que de la pitié; si j'ai conçu plus de commisération pour les malheureux, plus de vénération pour les bons, plus de circonspection dans l'usage des choses présentes, plus d'indifférence sur les choses futures, plus de mépris pour la vie, et plus d'amour pour la vertu; le seul bien que nous puissions demander au ciel, et le seul qu'il puisse nous accorder, sans nous châtier de nos demandes indiscrètes!

Je connais la maison des Harlove comme la mienne; la demeure de mon père ne m'est pas

plus familière que celle de Grandisson. Je me suis fait une image des personnages que l'auteur a mis en scène; leurs physionomies sont là : je les reconnais dans les rues, dans les places publiques, dans les maisons; elles m'inspirent du penchant ou de l'aversion. Un des avantages de son travail, c'est qu'ayant embrassé un champ immense, il subsiste sans cesse sous mes yeux quelque portion de son tableau. Il est rare que j'aie trouvé six personnes rassemblées, sans leur attacher quelques-uns de ses noms. Il m'adresse aux honnêtes gens, il m'écarte des méchants; il m'a appris à les reconnaître à des signes prompts et délicats. Il me guide quelquefois, sans que je m'en aperçoive.

Les ouvrages de Richardson plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les temps et dans tous les lieux; mais le nombre des lecteurs qui en sentiront tout le prix ne sera jamais grand : il faut un goût trop sévère; et puis, la variété des événements y est telle, les rapports y sont si multipliés, la conduite en est si compliquée, il y a tant de choses préparées, tant d'autres sauvées, tant de personnages, tant de caractères! A peine ai-je parcouru quelques pages de *Clarisse*, que je compte déjà quinze ou seize personnages; bientôt le nombre se double. Il y en a jusqu'à quarante dans *Grandisson*; mais ce qui confond d'étonnement, c'est que chacun a ses idées, ses expressions, son ton; et que ces idées, ces ex-

pressions, ce ton, varient selon les circonstances, les intérêts, les passions, comme on voit sur un même visage les physionomies diverses des passions se succéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de madame Norton pour la lettre d'une des tantes de Clarisse, la lettre d'une tante pour celle d'une autre tante ou de madame Howe, ni un billet de madame Howe pour un billet de madame Harlove, quoiqu'il arrive que ces personnages soient dans la même position, dans les mêmes sentiments, relativement au même objet. Dans ce livre immortel, comme dans la nature au printemps, on ne trouve point deux feuilles qui soient d'un même vert! Quelle immense variété de nuances! S'il est difficile à celui qui lit de les saisir, combien n'a-t-il pas été difficile à l'auteur de les trouver et de les peindre!

O Richardson! j'oserai dire que l'histoire la plus vraie est pleine de mensonges, et que ton roman est plein de vérités. L'histoire peint quelques individus; tu peins l'espèce humaine : l'histoire attribue à quelques individus ce qu'ils n'ont ni dit, ni fait; tout ce que tu attribues à l'homme, il l'a dit et fait : l'histoire n'embrasse qu'une portion de la durée, qu'un point de la surface du globe; tu as embrassé tous les lieux et tous les temps. Le cœur humain, qui a été, est et sera toujours le même, est le modèle d'après lequel

tu copies. Si l'on appliquait au meilleur historien une critique sévère, y en a-t-il aucun qui la soutînt comme toi? Sous ce point de vue, j'oserai dire que souvent l'histoire est un mauvais roman; et que le roman, comme tu l'as fait, est une bonne histoire. O peintre de la nature! c'est toi qui ne mens jamais.

Je ne me lasserai point d'admirer la prodigieuse étendue de tête qu'il t'a fallu, pour conduire des drames de trente à quarante personnages, qui tous conservent si rigoureusement les caractères que tu leur as donnés; l'étonnante connaissance des lois, des coutumes, des usages, des mœurs, du cœur humain, de la vie; l'inépuisable fonds de morale, d'expériences, d'observations qu'ils te supposent.

L'intérêt et le charme de l'ouvrage dérobent l'art de Richardson à ceux qui sont le plus faits pour l'apercevoir. Plusieurs fois j'ai commencé la lecture de *Clarisse* pour me former; autant de fois j'ai oublié mon projet à la vingtième page; j'ai seulement été frappé, comme tous les lecteurs ordinaires, du génie qu'il y a à avoir imaginé une jeune fille remplie de sagesse et de prudence, qui ne fait pas une seule démarche qui ne soit fausse, sans qu'on puisse l'accuser, parce qu'elle a des parents inhumains et un homme abominable pour amant; à avoir donné à cette jeune prude l'amie la plus vive et la plus folle, qui ne dit et

ne fait rien que de raisonnable, sans que la vraisemblance en soit blessée; à celle-ci un honnête homme pour amant, mais un honnête homme empesé et ridicule que sa maîtresse désole, malgré l'agrément et la protection d'une mère qui l'appuie; à avoir combiné dans ce Lovelace les qualités les plus rares, et les vices les plus odieux, la bassesse avec la générosité, la profondeur et la frivolité, la violence et le sang-froid, le bon sens et la folie; à en avoir fait un scélérat qu'on hait, qu'on aime, qu'on admire, qu'on méprise, qui vous étonne sous quelque forme qu'il se présente, et qui ne garde pas un instant la même. Et cette foule de personnages subalternes, comme ils sont caractérisés! combien il y en a! Et ce Belford avec ses compagnons, et madame Howe et son Hickmam, et madame Norton, et les Harlove père, mère, frère, sœurs, oncles et tantes, et toutes les créatures qui peuplent le lieu de débauche! Quels contrastes d'intérêts et d'humeurs! comme tous agissent et parlent! Comment une jeune fille, seule contre tant d'ennemis réunis, n'aurait-elle pas succombé! Et encore quelle est sa chute!

Ne reconnaît-on pas sur un fond tout divers la même variété de caractères, la même force d'événements et de conduite dans Grandisson?

*Paméla* est un ouvrage plus simple, moins étendu, moins intrigué; mais il y a-t-il moins de génie? Or, ces trois ouvrages, dont un seul suffi-

rait pour immortaliser, un seul homme les a faits.

Depuis qu'ils me sont connus, ils ont été ma pierre de touche; ceux à qui ils déplaisent, sont jugés pour moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que j'estimasse, sans trembler que son jugement ne se rapportât pas au mien. Je n'ai jamais rencontré personne qui partageât mon enthousiasme, que je n'aie été tenté de le serrer entre mes bras et de l'embrasser.

Richardson n'est plus. Quelle perte pour les lettres et pour l'humanité ! Cette perte m'a touché comme s'il eût été mon frère. Je le portais en mon cœur sans l'avoir vu, sans le connaître que par ses ouvrages.

Je n'ai jamais rencontré un de ses compatriotes, un des miens qui eût voyagé en Angleterre, sans lui demander : Avez-vous vu le poète Richardson ? Ensuite : Avez-vous vu le philosophe Hume ?

Un jour, une femme d'un goût et d'une sensibilité peu commune, fortement préoccupée de l'histoire de Grandisson qu'elle venait de lire, dit à un de ses amis qui partait pour Londres : Je vous prie de voir de ma part miss Émilie, M. Belford, et surtout miss Howe, si elle vit encore.

Une autre fois, une femme de ma connaissance qui s'était engagée dans un commerce de lettres qu'elle croyait innocent, effrayée du sort de Clarisse, rompit ce commerce tout au commencement de la lecture de cet ouvrage.

Est-ce que deux amies ne se sont pas brouillées, sans qu'aucun des moyens que j'ai employés pour les rapprocher m'ait réussi, parce que l'une méprisait l'histoire de Clarisse, devant laquelle l'autre était prosternée !

J'écrivis à celle-ci, et voici quelques endroits de sa réponse :

« *La piété de Clarisse l'impatiente !* Eh quoi ! veut-elle donc qu'une jeune fille de dix-huit ans, élevée par des parents vertueux et chrétiens, timide, malheureuse sur la terre, n'ayant guère d'espérance de voir améliorer son sort que dans une autre vie, soit sans religion et sans foi ? Ce sentiment est si grand, si doux, si touchant en elle ; ses idées de religion sont si saines et si pures ; ce sentiment donne à son caractère une nuance si pathétique ! Non, non, vous ne me persuaderez jamais que cette façon de penser soit d'une ame bien née.

« *Elle rit, quand elle voit cette enfant désespérée de la malédiction de son père !* Elle rit, et c'est une mère. Je vous dis que cette femme ne peut jamais être mon amie : je rougis qu'elle l'ait été. Vous verrez que la malédiction d'un père respecté, une malédiction qui semble s'être déjà accomplie en plusieurs points importants, ne doit pas être une chose terrible pour un enfant de ce caractère ! Et qui sait si Dieu ne ratifiera pas dans l'éternité la sentence prononcée par son père ?

« *Elle trouve extraordinaire que cette lecture m'arrache des larmes!* Et ce qui m'étonne toujours, moi, quand j'en suis aux derniers instants de cette innocente, c'est que les pierres, les murs, les carreaux insensibles et froids sur lesquels je marche ne s'émouvent pas et ne joignent pas leur plainte à la mienne. Alors tout s'obscurcit autour de moi; mon ame se remplit de ténèbres; et il me semble que la nature se voile d'un crêpe épais.

« *A son avis, l'esprit de Clarisse consiste à faire des phrases, et lorsqu'elle en a pu faire quelques-unes, la voilà consolée.* C'est, je vous l'avoue, une grande malédiction que de sentir et penser ainsi; mais si grande, que j'aimerais mieux tout à l'heure que ma fille mourût entre mes bras que de l'en savoir frappée. Ma fille!.... Oui, j'y ai pensé, et je ne m'en dédis pas.

« Travaillez à présent, homme merveilleux, travaillez, consumez-vous; voyez la fin de votre carrière à l'âge où les autres commencent la leur, afin qu'on porte de vos chefs-d'œuvre des jugements pareils! Nature, prépare pendant des siècles un homme tel que Richardson; pour le douer, épuise-toi; sois ingrate envers tes autres enfants, ce ne sera que pour un petit nombre d'ames comme la mienne que tu l'auras fait naître; et la larme qui tombera de mes yeux sera l'unique récompense de ses veilles. »

Et par postcrit, elle ajoute : « Vous me deman-



dez l'enterrement et le testament de Clarisse, et je vous les envoie; mais je ne vous pardonnerais de ma vie d'en avoir fait part à cette femme. Je me rétracte : lisez-lui vous-même ces deux morceaux, et ne manquez pas de m'apprendre que ses ris ont accompagné Clarisse jusque dans sa dernière demeure, afin que mon aversion pour elle soit parfaite. »

Il y a, comme on voit, dans les choses de goût, ainsi que dans les choses religieuses, une espèce d'intolérance que je blâme, mais dont je ne me garantirais que par un effort de raison.

J'étais avec un ami, lorsqu'on me remit l'enterrement et le testament de Clarisse, deux morceaux que le traducteur français a supprimés, sans qu'on sache trop pourquoi. Cet ami est un des hommes les plus sensibles que je connaisse, et un des plus ardents fanatiques de Richardson : peu s'en faut qu'il ne le soit autant que moi. Le voilà qui s'empare des cahiers, qui se retire dans un coin, et qui lit. Je l'examinais : d'abord je vois couler des pleurs, il s'interrompt, il sanglote; tout à coup il se lève, il marche sans savoir où il va, il pousse des cris comme un homme désolé, et il adresse les reproches les plus amers à toute la famille des Harlove.

Je m'étais proposé de noter les beaux endroits des trois poëmes de Richardson; mais le moyen? Il y en a tant!

Je me rappelle seulement que la cent vingt-huitième lettre, qui est de madame Harvey à sa nièce, est un chef-d'œuvre; sans apprêt, sans art apparent, avec une vérité qui ne se conçoit pas, elle ôte à Clarisse toute espérance de réconciliation avec ses parents, seconde les vues de son ravisseur, la livre à sa méchanceté, la détermine au voyage de Londres, à entendre des propositions de mariage, etc. Je ne sais ce qu'elle ne produit pas : elle accuse la famille en l'excusant; elle démontre la nécessité de la fuite de Clarisse, en la blâmant. C'est un des endroits entre beaucoup d'autres, où je me suis écrié : *Divin Richardson!* Mais pour éprouver ce transport il faut commencer l'ouvrage et lire jusqu'à cet endroit.

J'ai crayonné dans mon exemplaire la cent vingt-quatrième lettre, qui est de Lovelace à son complice Léman, comme un morceau charmant : c'est là qu'on voit toute la folie, toute la gaîté, toute la ruse, tout l'esprit de ce personnage. On ne sait si l'on doit aimer ou détester ce démon. Comme il séduit ce pauvre domestique! C'est *le bon*, c'est *l'honnête Léman*. Comme il lui peint la récompense qui l'attend! *Tu seras monsieur l'hôte de l'Ours blanc; on appellera ta femme madame l'hôtesse.* Et puis en finissant : *Je suis votre ami Lovelace.* Lovelace ne s'arrête point à de petites formalités, quand il s'agit de réussir : tous ceux qui concourent à ses vues sont ses amis.

Il n'y avait qu'un grand maître qui pût songer à associer à Lovelace cette troupe d'hommes perdus d'honneur et de débauche, ces viles créatures qui l'irritent par des railleries, et l'enhardissent au crime. Si Belford s'élève seul contre son scélérat ami, combien il lui est inférieur! Qu'il fallait de génie pour introduire et pour garder quelque équilibre entre tant d'intérêts opposés!

Et croit-on que ce soit sans dessein que l'auteur a supposé à son héros cette chaleur d'imagination, cette frayeur du mariage, ce goût effréné de l'intrigue et de la liberté, cette vanité démesurée, tant de qualités et de vices!

Poètes, apprenez de Richardson à donner des confidents aux méchants, afin de diminuer l'horreur de leurs forfaits, en la divisant; et, par la raison opposée, à n'en point donner aux honnêtes gens, afin de leur laisser tout le mérite de leur bonté.

Avec quel art ce Lovelace se dégrade et se relève! *Voyez* la Lettre cent soixante-quinzième. Ce sont les sentiments d'un cannibale; c'est le cri d'une bête féroce. Quatre lignes de postcrit le transforment tout à coup en un homme de bien ou peu s'en faut.

*Grandisson* et *Paméla* sont aussi deux beaux ouvrages, mais je leur préfère *Clarisse*. Ici l'auteur ne fait pas un pas qui ne soit de génie.

Cependant on ne voit point arriver à la porte

du lord le vieux père de Paméla, qui a marché toute la nuit; on ne l'entend point s'adresser aux valets de la maison, sans éprouver les plus violentes secousses.

Tout l'épisode de Clémentine dans *Grandisson* est de la plus grande beauté.

Et quel est le moment où Clémentine et Clarisse deviennent deux créatures sublimes? Le moment où l'une a perdu l'honneur, et l'autre la raison.

Je ne me rappelle point, sans frissonner, l'entrée de Clémentine dans la chambre de sa mère, pâle, les yeux égarés, le bras ceint d'une bande, le sang coulant le long de son bras et degouttant du bout de ses doigts, et son discours : *Maman, voyez; c'est le vôtre*. Cela déchire l'ame.

Mais pourquoi cette Clémentine est-elle si intéressante dans sa folie? C'est que n'étant plus maîtresse des pensées de son esprit, ni des mouvements de son cœur, s'il se passait en elle quelque chose honteuse, elle lui échapperait. Mais elle ne dit pas un mot qui ne montre de la candeur et de l'innocence; et son état ne permet pas de douter de ce qu'elle dit.

On m'a rapporté que Richardson avait passé plusieurs années dans la société, presque sans parler.

Il n'a pas eu toute la réputation qu'il méritait. Quelle passion que l'envie! C'est la plus cruelle des

Euménides : elle suit l'homme de mérite jusqu'au bord de sa tombe; là, elle disparaît; et la justice des siècles s'assied à sa place.

O Richardson! si tu n'as pas joui de ton vivant de toute la réputation que tu méritais, combien tu seras grand chez nos neveux, lorsqu'ils te verront à la distance d'où nous voyons Homère! Alors qui est-ce qui osera arracher une ligne de ton sublime ouvrage? Tu as eu plus d'admirateurs encore parmi nous que dans ta patrie; et je m'en réjouis. Siècles, hâtez-vous de couler et d'amener avec vous les honneurs qui sont dus à Richardson! J'en atteste tous ceux qui m'écoutent : je n'ai point attendu l'exemple des autres pour te rendre hommage; dès aujourd'hui j'étais incliné au pied de ta statue; je t'adorais, cherchant au fond de mon ame des expressions qui répondissent à l'étendue de l'admiration que je te portais, et je n'en trouvais point. Vous qui parcourez ces lignes que j'ai tracées sans liaison, sans dessein et sans ordre, à mesure qu'elles m'étaient inspirées dans le tumulte de mon cœur, si vous avez reçu du ciel une ame plus sensible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardson a étouffé ce que j'en avais. Ses fantômes errent sans cesse dans mon imagination; si je veux écrire, j'entends la plainte de Clémentine; l'ombre de Clarisse m'apparaît; je vois marcher devant moi Grandisson; Lovelace me trouble, et la plume s'échappe de mes doigts.

Et vous, spectres plus doux, Émilie, Charlotte, Paméla, chère miss Howe, tandis que je converse avec vous, les années du travail et de la moisson des lauriers se passent; et je m'avance vers le dernier terme, sans rien tenter qui puisse me recommander aussi au temps à venir.

---



# RÉFLEXIONS

## SUR

# TÉRENCE.

Térence était esclave du sénateur Térentius Lucanus. Térence esclave ! un des plus beaux génies de Rome ! l'ami de Lælius et de Scipion ! cet auteur qui a écrit sa langue avec tant d'élégance, de délicatesse et de pureté, qu'il n'a peut-être pas eu son égal ni chez les Anciens, ni parmi les modernes ! Oui, Térence était esclave; et si le contraste de sa condition et de ses talents nous étonne, c'est que le mot esclave ne se présente à notre esprit qu'avec des idées abjectes ; c'est que nous ne nous rappelons pas que le poète comique Cæcilius fut esclave; que Phèdre le fabuliste fut esclave ; que le stoïcien Épictète fut esclave; c'est que nous ignorons ce que c'était quelquefois qu'un esclave chez les Grecs et chez les Romains. Tout brave citoyen qui était pris les armes à la main, combattant pour sa patrie, tombait dans l'esclavage, était conduit à Rome la tête rase, les mains liées, et exposé à l'encan sur une place publique, avec un écriteau sur la poitrine qui indiquait son

savoir-faire. Dans une de ces ventes barbares, le crieur ne voyant point d'écriteau à un esclave qui lui restait, lui dit : *Et toi, que sais-tu?* L'esclave lui répondit : *Commander aux hommes*. Le crieur se mit à crier : *Qui veut un maître?* Et il crie peut-être encore.

Ce qui précède suffit pour expliquer comment il se faisait qu'un Épictète, ou tel autre personnage de la même trempe, se rencontrât parmi la foule des captifs; et qu'on entendît autour du temple de Janus ou de la statue de Marsias : *Messieurs, celui-ci est un philosophe. Qui veut un philosophe? A deux talents le philosophe. Une fois, deux fois. Adjugé.* Un philosophe trouvait sous Séjan moins d'adjudicataires qu'un cuisinier : on ne s'en souciait pas. Dans un temps où le peuple était opprimé et corrompu, où les hommes étaient sans honneur et les femmes sans honnêteté, où le ministre de Jupiter était ambitieux, et celui de Thémis vénal, où l'homme d'étude était vain, jaloux, flatteur, ignorant et dissipé, un censeur philosophe n'était pas un personnage qu'on pût priser et chercher.

Une autre sorte d'esclaves, c'étaient ceux qui naissaient dans la maison d'un homme puissant, de pères et de mères esclaves. Si parmi ces derniers il y en avait qui montrassent dans leur jeunesse d'heureuses dispositions; on les cultivait; on leur donnait les maîtres les plus habiles; on

consacrait un temps et des sommes considérables à leur instruction; on en faisait des musiciens, des poètes, des médecins, des littérateurs, des philosophes; et il y aurait aussi peu de jugement à confondre ces esclaves avec ceux qu'on appelait *cursores, emissarii, lecticarii, peniculi, vestipici, unctores, ostiarii, etc.*, la valetaille d'une grande maison, qu'à comparer nos insipides courtisanes avec ces créatures charmantes qui enchaînèrent Périclès, et qui arrachèrent Démosthène de son cabinet; à qui Épicure ne ferma point la porte de son école; qui amusèrent Ovide, inspirèrent Horace, désolèrent Tibulle et le ruinèrent. Celles-ci réunissaient aux rares avantages de la figure et aux grâces de l'esprit les talents de la poésie, de la danse et de la musique, tous les charmes enfin qui peuvent attacher un homme de goût aux genoux d'une jolie femme. Qu'est-ce qu'il y a de commun entre Finette et Thaïs, Marton et Phryné, si l'on en excepte l'art de dépouiller leurs adorateurs, art encore mieux entendu d'une courtisane d'Athènes que des nôtres?

Ces esclaves, instruits dans les sciences et les lettres, faisaient la gloire et les délices de leurs maîtres. Le don d'un pareil esclave était un beau présent; et sa perte causait de vifs regrets. Mécène crut faire un grand sacrifice à Virgile en lui cédant un de ses esclaves. Dans un lettre, où Cicéron annonce à un de ses amis la mort de son

père, ses larmes coulent aussi sur la perte d'un esclave, le compagnon de ses études et de ses travaux. Il faut cependant avouer que la morgue de la naissance patricienne et du rang sénatorial laissait toujours un grand intervalle entre le maître et son esclave. Je n'en veux pour exemple que ce qui arriva à Térence, lorsqu'il alla présenter son *Andrienne* à l'édile Acilius. Le poète modeste arrive, mesquinement vêtu, son rouleau sous le bras. On l'annonce à l'inspecteur des théâtres; celui-ci était à table. On introduit le poète; on lui donne un petit tabouret. Le voilà assis au pied du lit de l'édile. On lui fait signe de lire; il lit. Mais à peine Acilius a-t-il entendu quelques vers, qu'il dit à Térence : *Prenez place ici, dînons, et nous verrons le reste après.* Si l'inspecteur des théâtres était un impertinent, comme cela peut arriver, c'était du moins un homme de goût, ce qui est plus rare.

Toutes les comédies de Térence furent applaudies. *L'Hécyre* seule, composée dans un genre particulier, eut moins de succès que les autres; le poète en avait banni le personnage plaisant. En se proposant d'introduire le goût d'une comédie tout-à-fait grave et sérieuse, il ne comprit pas que cette composition dramatique ne souffre pas une scène faible, et que la force de l'action et du dialogue doit remplacer partout la gaîté des personnages subalternes : et c'est ce que l'on n'a pas



mieux compris de nos jours lorsqu'on a prononcé que ce genre était facile.

La fable des comédies de Térence est grecque, et le lieu de la scène toujours à Scyros, à Andros, ou dans Athènes. Nous ne savons point ce qu'il devait à Ménandre : mais si nous imaginons qu'il dût à Lælius et à Scipion quelque chose de plus que ces conseils qu'un auteur peut recevoir d'un homme du monde sur un tour de phrase inélégant, une expression peu noble, un vers peu nombreux, une scène trop longue; c'est l'effet de cette pauvreté basse et jalouse qui cherche à se dérober à elle-même sa petitesse et son indigence, en distribuant à plusieurs la richesse d'un seul. L'idée d'une multitude d'hommes de notre petite stature nous importune moins que l'idée d'un colosse.

J'aimerais mieux regarder Lælius, tout grand personnage qu'on le dit, comme un fat qui enviait à Térence une partie de son mérite, que de le croire auteur d'une scène de l'*Andrienne*, ou de l'*Eunuque*. Qu'un soir, la femme de Lælius, lassée d'attendre son mari, et curieuse de savoir ce qui le retenait dans sa bibliothèque, se soit levée sur la pointe du pied, et l'ait surpris écrivant une scène de comédie; que pour s'excuser d'un travail prolongé si avant dans la nuit, Lælius ait dit à sa femme qu'il ne s'était jamais senti tant de verve; et que les vers qu'il venait de faire étaient les plus beaux qu'il eût faits de sa vie, n'en dé-





plaise à Montaigne, c'est un conte ridicule dont quelques exemples récents pourraient nous désabuser, sans la pente naturelle qui nous porte à croire tout ce qui tend à rabattre du mérite d'un homme, en le partageant.

L'auteur des *Essais* a beau dire que « si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et Lælius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies, et toutes les mignardises et delices du langage latin, à un serf africain (1) »; je lui répondrai sur son ton, que le talent de s'immortaliser par les lettres n'est une qualité mésavenante à quelque rang que ce soit; que la guirlande d'Apollon s'entrelace sans honte sur le même front avec celle de Mars; qu'il est beau de savoir amuser et instruire pendant la paix ceux dont on a vaincu l'ennemi, et fait le salut pendant la guerre; que je rabattrais un peu de la vénération que je porte à ces premiers hommes de la république, si je leur supposais une stupide indifférence pour la gloire littéraire; qu'ils n'ont point eu cette indifférence; et que, si je me trompe, on me ferait déplaisir de me *déloger* de mon erreur.

La statue de Térence ou de Virgile se soutient très-bien entre celles de César et de Sci-

(1) Montaigne, *Essais*, Liv. 1er, chap. xxxix, *Consideration sur Cicero*. Édit.

pion; et peut-être que le premier de ceux-ci ne se prisait pas moins de ses *Commentaires* que de ses victoires. Il partage l'honneur de ses victoires avec la multitude de ses lieutenants et de ses soldats; et ses *Commentaires* sont tout à lui. S'il n'est point d'homme de lettres qui ne fût très-vain d'avoir gagné une bataille; y a-t-il un bon général d'armée qui ne fût aussi vain d'avoir écrit un beau poème? L'histoire nous offre un grand nombre de généraux et de conquérants; et l'on a bientôt fait le compte du petit nombre d'hommes de génie capables de chanter leurs hauts faits. Il est glorieux de s'exposer pour la patrie; mais il est glorieux aussi, et il est plus rare de savoir célébrer dignement ceux qui sont morts pour elle.

Laissons donc à Térence tout l'honneur de ses comédies, et à ses illustres amis tout celui de leurs actions héroïques. Quel est l'homme de lettres qui n'ait pas lu plus d'une fois son Térence, et qui ne le sache presque par cœur? Qui est-ce qui n'a pas été frappé de la vérité de ses caractères et de l'élégance de sa diction? En quelque lieu du monde qu'on porte ses ouvrages, s'il y a des enfants libertins et des pères courroucés, les enfants reconnaîtront dans le poète leurs sottises, et les pères leurs réprimandes. Dans la comparaison que les Anciens ont faite du caractère et du mérite de leurs poètes comiques, Térence est le

premier pour les mœurs. *In ethesin Terentius.... Et hos (mores) nulli alii servare convenit melius quam Terentio....* Horace couvrant, avec sa finesse ordinaire, la satire d'un jeune débauché par l'éloge de notre poète, s'écrie :

*Numquid Pomponius istis*
*Audiret leviora, pater si viveret* [1] ?

Ressuscitez le père de Pomponius ; qu'il soit témoin des dissipations de son fils, et bientôt vous entendrez Chremès parler par sa bouche. La mesure est si bien gardée qu'il n'y aura pas un mot de plus ou de moins : et croit-on qu'il n'y ait pas autant de génie à se modeler si rigoureusement sur la nature, qu'à en disposer d'une manière plus frappante peut-être, mais certainement moins vraie ?

Térence a peu de verve, d'accord. Il met rarement ses personnages dans ces situations bizarres et violentes qui vont chercher le ridicule dans les replis les plus secrets du cœur, et qui le font sortir sans que l'homme s'en aperçoive : j'en conviens. Comme c'est le visage réel de l'homme et jamais la charge de ce visage qu'il montre, il ne fait point éclater le rire. On n'entendra point un de ses pères s'écrier d'un ton plaisamment douloureux : *Que diable allait-il faire dans cette galère* [2] ? Il n'en introduira point un autre dans la chambre

[1] HORAT. *Sermon*, lib. I, *Sat.* IV, vers. 52, 53. ÉDIT.
[2] MOLIÈRE, dans *les Fourberies de Scapin*, acte II, scène XI. ÉDIT.

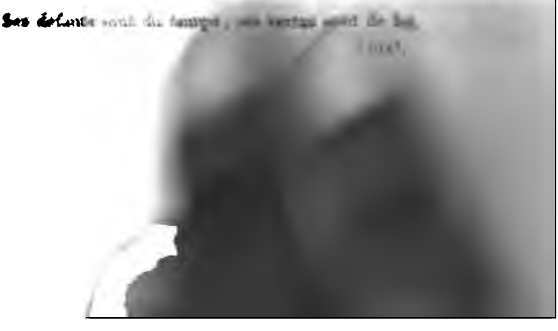
de son fils harassé de fatigue, endormi et ronflant sur un grabat : il n'interrompra point la plainte de ce père par le discours de l'enfant qui, les yeux toujours fermés et les mains placées comme s'il tenait les rênes de deux coursiers, les excite du fouet et de la voix, et rêve qu'il les conduit encore (1). C'est la verve propre à Molière et à Aristophane qui leur inspire ces situations. Térence n'est pas possédé de ce démon-là. Il porte dans son sein une muse plus tranquille et plus douce. C'est sans doute un don précieux que celui qui lui manque ; c'est le vrai caractère que nature a gravé sur le front de ceux qu'elle a *signés* poètes, sculpteurs, peintres et musiciens. Mais ce caractère est de tous les temps, de tous les pays, de tous les âges et de tous les états. Un Cannibale amoureux qui s'adresse à la couleuvre et qui lui dit : « Couleuvre, arrête-toi, couleuvre ! afin que ma sœur tire sur le patron de ton corps et de ta peau la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à ma mie ; ainsi soient, en tout temps, ta forme et ta beauté préférées à tous les autres serpents. » Ce Cannibale a de la verve, il a même du goût ; car la verve se laisse rarement maîtriser par le goût, mais ne l'exclut pas. La verve a une marche qui lui est propre : elle dédaigne les sentiers connus. Le goût timide

(1) Comme dans *les Guêpes* d'Aristophane, imitées par Racine dans *les Plaideurs*. Édit.

et circonspect tourne sans cesse les yeux autour de lui; il ne hasarde rien; il veut plaire à tous; il est le fruit des siècles et des travaux successifs des hommes. On pourrait dire du goût ce que Cicéron disait de l'action héroïque d'un vieux Romain : *Laus est temporum, non hominis* (1). Mais rien n'est plus rare qu'un homme doué d'un tact si exquis, d'une imagination si réglée, d'une organisation si sensible et si délicate, d'un jugement si fin et si juste, apréciateur si sévère des caractères, des pensées et des expressions; qu'il ait reçu la leçon du goût et des siecles dans toute sa pureté, et qu'il ne s'en écarte jamais, tel me semble Térence. Je le compare à quelques-unes de ces précieuses statues qui nous restent des Grecs, une *Vénus de Médicis*, un *Antinoüs*. Elles ont peu de passions, peu de caractère, presque point de mouvement; mais on y remarque tant de pureté, tant d'élégance et de vérité, qu'on n'est jamais las de les considérer. Ce sont des beautés si déliées, si cachées, si secrètes, qu'on ne les saisit toutes qu'avec le temps; c'est moins la chose que l'impression et le sentiment, qu'on en remporte : il faut y revenir, et l'on y revient sans cesse. L'œuvre de la verve au contraire se connaît tout entier, tout d'un coup, ou point du tout.

(1) Chénier a imité ce passage quand il a dit, en parlant de Saint-Louis :

Ses défauts sont du temps, ses vertus sont de lui.



Heureux le mortel qui sait réunir dans ses productions ces deux grandes qualités, la verve et le goût! Où est-il? Qu'il vienne déposer son ouvrage au pied du Gladiateur et du Laocoon, *Artis imitatoriæ opera stupenda!* Jeunes poètes, feuilletez alternativement Molière et Térence. Apprenez de l'un à dessiner, et de l'autre à peindre. Gardez-vous surtout de mêler les masques hideux d'un bal avec les physionomies vraies de la société. Rien ne blesse autant un amateur des convenances et de la vérité, que ces personnages outrés, faux et burlesques; ces originaux sans modèles et sans copies, amenés on ne sait comment parmi des personnages simples, naturels et vrais. Quand on les rencontre sur le théâtre des honnêtes gens, on croit être transporté par force sur les tréteaux du faubourg Saint-Laurent. Surtout, si vous avez des amants à peindre, descendez en vous-même, ou lisez l'*Esclave Africain*. Écoutez Phédria dans l'*Eunuque*, et vous serez à jamais dégoûté de toutes ces galanteries misérables et froides qui défigurent la plupart de nos pièces..... « Elle est donc bien belle!..... Ah! si elle est belle! Quand on l'a vue, on ne saurait plus regarder les autres..... Elle m'a chassé; elle me rappelle; retournerai-je..... Non, vînt-elle m'en supplier à genoux (1) ». C'est ainsi que sent

(1) *Exclusit : revocat. Redeam? Non, si me obsecret.*

*Eunuchus*, act. I, scène I, vers. 4. Edit.

et parle un amant. On dit que Térence avait composé cent trente comédies que nous avons perdues; c'est un fait qui ne peut être cru que par celui qui n'en a pas lu une seule de celles qui nous restent.

C'est une tâche bien hardie, que la traduction de Térence : tout ce que la langue latine a de délicatesse est dans ce poète. C'est Cicéron, c'est Quintilien, qui le disent. Dans les jugements divers qu'on entend porter tous les jours, rien de si commun que la distinction du style et des choses. Cette distinction est trop généralement acceptée, pour n'être pas juste. Je conviens qu'où il n'y a point de choses, il ne peut y avoir de style; mais je ne conçois pas comment on peut ôter au style sans ôter à la chose. Si un pédant s'empare d'un raisonnement de Cicéron ou de Démosthène, et qu'il le réduise en un syllogisme qui ait sa majeure, sa mineure et sa conclusion, sera-t-il en droit de prétendre qu'il n'a fait que supprimer des mots, sans avoir altéré le fond? L'homme de goût lui répondra : Eh! qu'est devenue cette harmonie qui me séduisait? Où sont ces figures hardies, par lesquelles l'orateur s'adressait à moi, m'interpellait, me pressait, me mettait à la gêne? Comment se sont évanouies ces images qui m'assaillaient en foule, et qui me troublaient? Et ces expressions, tantôt délicates, tantôt énergiques, qui réveillaient dans mon esprit je ne sais

combien d'idées accessoires, qui me montraient des spectres de toutes couleurs, qui tenaient mon ame agitée d'une suite presque ininterrompue de sensations diverses, et qui formaient cet impétueux ouragan qui la soulevait à son gré; je ne les retrouve plus. Je ne suis plus en suspens; je ne souffre plus; je ne tremble plus; je n'espère plus; je ne m'indigne plus; je ne frémis plus; je ne suis plus troublé, attendri, touché; je ne pleure plus: et vous prétendez toutefois que c'est la chose même que vous m'avez montrée! Non, ce ne l'est pas; les traits épars d'une belle femme ne font pas une belle femme; c'est l'ensemble de ces traits qui la constituent, et leur désunion la détruit; il en est de même du style. C'est qu'à parler rigoureusement, quand le style est bon, il n'y a point de mot oisif; et qu'un mot qui n'est pas oisif représente une chose, et une chose si essentielle, qu'en substituant à un mot son synonyme le plus voisin, ou même au synonyme le mot propre, on fera quelquefois entendre le contraire de ce que l'orateur ou le poète s'est proposé.

Le poète a voulu me faire entendre que plusieurs événements se sont succédés en un clin d'œil. Rompez le rhythme et l'harmonie de ses vers; changez les expressions; et mon esprit changera la mesure du temps; et la durée s'alongera pour moi avec votre récit. Virgile a dit:

*Hic gelidi fontes : hic mollia prata, Lycori;*
*Hic nemus : hic ipso tecum consumerer ævo* [1].

Traduisez avec l'abbé Desfontaines : *Que ces clairs ruisseaux, que ces prairies et ces bois forment un lieu charmant! Ah, Lycoris! c'est ici que je voudrais couler avec toi le reste de mes jours!* et vantez-vous d'avoir tué un poète.

Il n'y a donc qu'un moyen de rendre fidèlement un auteur, d'une langue étrangère dans la nôtre; c'est d'avoir l'ame bien pénétrée des impressions qu'on en a reçues, et de n'être satisfait de sa traduction que quand elle réveillera les mêmes impressions dans l'ame du lecteur. Alors l'effet de l'original et celui de la copie sont les mêmes; mais cela se peut-il toujours? Ce qui paraît sûr, c'est qu'on est sans goût, sans aucune sorte de sensibilité, et même sans une véritable justesse d'esprit, si l'on pense sérieusement que tout ce qu'il n'est pas possible de rendre d'un idiome dans un autre ne vaut pas la peine d'être rendu. S'il y a des hommes qui comptent pour rien ce charme de l'harmonie qui tient à une succession de sons graves ou aigus, forts ou faibles, lents ou rapides, succession qu'il n'est pas toujours possible de remplacer; s'il y en a qui comptent pour rien ces images qui dépendent si souvent d'une expression, d'une onomatopée qui n'a pas son équivalent dans

[1] VIRGIL. *Bucol. Eglog.* x, vers. 42 et 43. ÉDIT.



de son fils harassé de fatigue, endormi et ronflant sur un grabat : il n'interrompra point la plainte de ce père par le discours de l'enfant qui, les yeux toujours fermés et les mains placées comme s'il tenait les rênes de deux coursiers, les excite du fouet et de la voix, et rêve qu'il les conduit encore (1). C'est la verve propre à Molière et à Aristophane qui leur inspire ces situations. Térence n'est pas possédé de ce démon-là. Il porte dans son sein une muse plus tranquille et plus douce. C'est sans doute un don précieux que celui qui lui manque ; c'est le vrai caractère que nature a gravé sur le front de ceux qu'elle a *signés* poëtes, sculpteurs, peintres et musiciens. Mais ce caractère est de tous les temps, de tous les pays, de tous les âges et de tous les états. Un Cannibale amoureux qui s'adresse à la couleuvre et qui lui dit : « Couleuvre, arrête-toi, couleuvre ! afin que ma sœur tire sur le patron de ton corps et de ta peau la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que je puisse donner à ma mie ; ainsi soient, en tout temps, ta forme et ta beauté préférées à tous les autres serpents. » Ce Cannibale a de la verve, il a même du goût ; car la verve se laisse rarement maîtriser par le goût, mais ne l'exclut pas. La verve a une marche qui lui est propre : elle dédaigne les sentiers connus. Le goût timide

(1) Comme dans *les Guêpes* d'Aristophane, imitées par Racine dans *les Plaideurs*. Edit.

et circonspect tourne sans cesse les yeux autour de lui ; il ne hasarde rien ; il veut plaire à tous ; il est le fruit des siècles et des travaux successifs des hommes. On pourrait dire du goût ce que Cicéron disait de l'action héroïque d'un vieux Romain : *Laus est temporum, non hominis* (1). Mais rien n'est plus rare qu'un homme doué d'un tact si exquis, d'une imagination si réglée, d'une organisation si sensible et si délicate, d'un jugement si fin et si juste, apréciateur si sévère des caractères, des pensées et des expressions ; qu'il ait reçu la leçon du goût et des siècles dans toute sa pureté, et qu'il ne s'en écarte jamais : tel me semble Térence. Je le compare à quelques-unes de ces précieuses statues qui nous restent des Grecs, une *Vénus de Médicis*, un *Antinoüs*. Elles ont peu de passions, peu de caractère, presque point de mouvement ; mais on y remarque tant de pureté, tant d'élégance et de vérité, qu'on n'est jamais las de les considérer. Ce sont des beautés si déliées, si cachées, si secrètes, qu'on ne les saisit toutes qu'avec le temps ; c'est moins la chose que l'impression et le sentiment, qu'on en remporte : il faut y revenir, et l'on y revient sans cesse. L'œuvre de la verve au contraire se connaît tout entier, tout d'un coup, ou point du tout.

(1) Chénier a imité ce passage quand il a dit, en parlant de Saint-Louis :

Ses défauts sont du temps, ses vertus sont de lui.

Édit<sup>r</sup>.

Heureux le mortel qui sait réunir dans ses productions ces deux grandes qualités, la verve et le goût! Où est-il? Qu'il vienne déposer son ouvrage au pied du Gladiateur et du Laocoon, *Artis imitatoriæ opera stupenda!* Jeunes poètes, feuilletez alternativement Molière et Térence. Apprenez de l'un à dessiner, et de l'autre à peindre. Gardez-vous surtout de mêler les masques hideux d'un bal avec les physionomies vraies de la société. Rien ne blesse autant un amateur des convenances et de la vérité, que ces personnages outrés, faux et burlesques; ces originaux sans modèles et sans copies, amenés on ne sait comment parmi des personnages simples, naturels et vrais. Quand on les rencontre sur le théâtre des honnêtes gens, on croit être transporté par force sur les tréteaux du faubourg Saint-Laurent. Surtout, si vous avez des amants à peindre, descendez en vous-même, ou lisez l'*Esclave Africain*. Écoutez Phédria dans l'*Eunuque*, et vous serez à jamais dégoûté de toutes ces galanteries misérables et froides qui défigurent la plupart de nos pièces..... « Elle est donc bien belle!..... Ah! si elle est belle! Quand on l'a vue, on ne saurait plus regarder les autres..... Elle m'a chassé; elle me rappelle; retournerai-je..... Non, vînt-elle m'en supplier à genoux (1) ». C'est ainsi que sont

(1) *Exclusit : revocat. Redeam? Non, si me obsecret.*
*Eunuchus*, act. I, scena I, vers. 4. [illegible]

2°. Que la longueur d'une corde étant comme 2, la même corde dont la longueur sera comme 3, donnera la quinte au dessous de la corde 2; et que par conséquent un son est à sa quinte au dessous, comme 2 est à 3.

3°. Que la longueur d'une corde étant comme 3, la même corde, dont la longueur sera comme 4, donnera la quarte au dessous de la corde 3; et que par conséquent un son est à sa quarte au dessous, comme 3 est à 4.

4°. Que la longueur d'une corde étant comme 1, dans une suite de mêmes cordes, dont les longueurs seront représentées par les nombres de la progression suivante :

1, 3, 9, 27, 81, 243, 729, 2187, 6561, 19683, 59049, 177147, etc.

la seconde corde 3 donnera la quinte au dessous de l'octave grave de la corde 1; la troisième corde 9 donnera la quinte au dessous de l'octave grave de la corde 3; la quatrième corde 27 donnera la quinte au dessous de l'octave grave de la corde 9; la cinquième corde 81, donnera la quinte au dessous de l'octave grave de la corde 27, et ainsi de suite.

De manière que, si l'on écrit la suite des nombres de la progression triple, et les sons rendus par des cordes dont ces nombres représentent les longueurs, on aura,

| | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1, | 3, | 9, | 27, | 81, | 243, | 729, | 2187, | 6561, | 19683, |
| si, | mi, | la, | ré, | sol, | ut, | fa, | si b, | mi b, | la b, |
| 59049, | 177147, | etc. | | | | | | | |
| ré b, | sol b. | | | | | | | | |

observant que ces quintes successives sont chacune la quinte au dessous de l'octave grave de la corde qui la précède immédiatement.

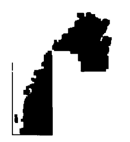
Mais, puisqu'une longueur de corde étant comme 1, je n'ai qu'à la doubler pour avoir son octave au dessous, il est évident qu'en doublant toujours le nombre 1 jusqu'à ce que j'aie le nombre le plus proche de 2187, j'aurai le *si* bémol, immédiatement au dessous du *si* naturel, et ainsi des autres cordes ou nombres qui les représentent.

Je parviendrai donc à former une suite de nombres, qui représenteront les longueurs que devraient avoir les cordes pour rendre une octave chromatique descendante, ou une octave descendante successivement par semi-tons; et par conséquent en nommant la première corde *fa*, au lieu de la nommer *si* (car on peut donner à la première corde à vide le nom qu'on veut), j'aurai l'octave chromatique descendante,

*Fa*, *mi*, *mi*$^b$, *ré*, *ré*$^b$, *ut*, *si*, *si*$^b$, *la*, *la*$^b$, *sol*, *sol*$^b$, *fa*.

A présent on entendra facilement ce que c'est que les Anciens appelaient *proportions authentiques* ou *Pythagoriciennes*, et *rapports harmoniques*. Les authentiques étaient les rapports trou-





vés par la division d'une corde, d'un son à son octave au dessous, comme 1 à 2; d'un son à sa quinte au dessous, comme 2 à 3; d'un son à sa quarte au dessous, comme 3 à 4. Les harmoniques étaient d'autres rapports déterminés d'après quelques notions arbitraires, systématiques, de fantaisie et de goût; et les quatre nombres 1, 2, 3, 4, employés dans les rapports authentiques, s'appelaient *le sacré quaternaire* de Pythagore.

Cela bien compris (et il faut convenir que rien n'est plus facile à comprendre), il ne s'agit plus que de jeter les yeux sur la petite table qui suit, pour se faire des idées justes des systèmes de musique grecs, chinois et égyptiens, et des conjectures de M. l'abbé Roussier.

Cette petite table montre *la lyre ancienne de Mercure, le système chinois, l'heptacorde des Grecs, l'octacorde des Grecs*, et *le grand système Pythagoricien;* le complet, le parfait, l'immuable, comme on disait alors, avec les noms des sons et des tétracordes qui forment ce système.

| Vieille lyre, ou lyre de Mercure. | Heptacorde des Grecs. | Octacorde des Grecs. | Grand système de Pythagore. | | | | Système chinois. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| mi b | mi | mi | nété hyperboléon. | | la | | mi b i |
| | ré d | ré | paranété hyperboléon. | | sol | | ré b l |
| | ut f | ut | trité hyperboléon. | 1. | fa | | |
| si a | si | si | nété diézeugménon. | | mi | | si b h |
| la c | la | la | paranété diézeugménon, ou nété synnéménon. | | ré | 1. | la b k |
| | sol e | sol | trité diézeugménon, ou paranété synnéménon. | | ut | | sol b m |
| | | fa g | paramésé. | 2. | si | | mi b |
| mi | mi | mi | trité synnéménon. | 3. | si b | 3. | |
| | | | mésé. | | la | | |
| | | | lichanos méson. | 4. | sol | | |
| | | | parhypaté méson. | | fa | | |
| | | | hypaté méson. | | mi | | |
| | | | lichanos hypaton. | | ré | | |
| | | | parhypaté hypaton. | 5. | ut | | |
| | | | hypaté hypaton. | | si | | |
| | | | proslambanoménos. | | la | | |

## PROGRESSION TRIPLE,

OU LONGUEURS DES CORDES EN NOMBRE AVEC LES NOMS DES SONS AU DESSOUS.

a, b, c, d, e, f, g, h, i, k,
1, 3, 9, 27, 81, 243, 729, 2187, 6561, 19683,
si, mi, la, ré, sol, ut, fa, si b, mi b, la b,
l, m.
59049, 177147.
ré b, sol b.

D'où l'on voit que la lyre ancienne, la lyre

Mercure, ne renferme que les trois premiers termes de progression *si*[a], *mi*[b], *la*[c]; or, le son *si* est regardé comme le générateur du système, parce que le *si* s'est de tout temps appelé, chez les Grecs, *hypaté hypaton*, le premier des premiers.

Que l'heptacorde des Grecs n'est que la lyre de Mercure, en y ajoutant les trois termes de la progression 27[d], 81[e], 243[f].

Que l'octacorde des Grecs n'est que l'heptacorde, en y ajoutant le *fa*, ou le terme de la progression 729[g].

Que le grand système de Pythagore n'est que l'octacorde en y ajoutant le *si* b, ou le terme de la progression 2187[h].

Et que le système des Chinois est formé des cinq derniers termes de la progression 2187[h] (si b), 6561[i] (mi b), 19683[k] (la b), 59049[l] (ré b), 177147[m] (sol b), et commence où le grand système de Pythagore finit.

Dans ce grand système, les quatre sons les plus aigus et les quatre sons les plus graves ne sont que des répliques des intermédiaires.

Tétracorde dit hype[illegible]u des aiguës.

Tétracorde dit di[illegible]

pointes.

3. Tétracorde dit synnéménon ou des conjointes.

4. Tétracorde dit méson ou des moyennes.

5. Tétracorde dit hypaton ou des principales.

Celui qui examinera ce système y verra la raison de ces dénominations. On appelait aussi les cordes *si*, *mi*, *la*, *ré*, cordes fixes, cordes stables. Le *la* fut une corde surajoutée, acquise comme sa dénomination l'indique.

Ce grand système de Pythagore, appelé le parfait, ne l'était guère; et l'octacorde était plus défectueux que le système de Pythagore, l'heptacorde plus que l'octacorde, et la lyre de Mercure plus que le système des Chinois.

Outre le défaut des sons, le système des Chinois a encore d'autres vices, deux interruptions et cinq tons de suite; mais ce qui doit surprendre, c'est qu'à ces vices d'ignorance, il réunit un caractère savant.

La corde génératrice de tous ces systèmes est le *si*; le *si* naturel des systèmes grecs, le *si* b du système chinois dont les cordes sont *mi* b, *ré* b, *si* b, *la* b, *sol* b, *mi* b.

D'où M. Roussier conclut que les Grecs et les Chinois ont été des fripons et des ignorants, qui ont dépecé chacun le grand système, le vrai système général de quelque autre peuple, des Égyptiens; les Grecs ayant pris les premiers termes de la prog[illegible] triple, et les Chinois ses termes



les plus éloignés; car si l'on réunit le système chinois au grand système grec, voici ce que l'on obtiendra :

si, mi, la, ré, sol, ut, fa, si b, mi b, la b,
1, 3, 9, 27, 81, 243, 729, 2187, 6561, 19683,
ré b, sol b.
59049, 177147.

C'est-à-dire un tout tiré de la progression triple, poussée jusqu'à son douzième terme, c'est-à-dire toute la perfection qu'un système de musique peut avoir; car, rapprochez les intervalles, vous aurez,

*Fa, mi, mi* b, *ré, ré* b, *ut, si, si* b, *la, la* b, *sol, sol* b, *fa*. Octave chromatique à laquelle on ne peut rien ajouter, et de laquelle on ne peut rien retrancher. Il y a lacune chez le Grec, il y a lacune chez le Chinois; mais les deux réunis forment un système complet.

On ne peut rien retrancher de ce système, car on y formerait un vide; on n'y peut rien ajouter, car la distance de *ut* à *ut* b, et de *fa* à *fa* b, formant des intervalles plus grands que ceux de *ut* à *si*, et de *fa* à *mi*, il y aurait dans l'échelle un *ut* plus bas qu'un *si*, et un *fa* plus bas qu'un *mi*; et en introduisant dans la gamme les treizième et quatorzième termes de la progression triple, on sortirait du genre chromatique pour entrer dans le genre enharmonique.

Il paraît que Timothée de Milet avait connu

l'imperfection de la lyre à sept cordes, et qu'il y avait introduit des sons chromatiques; mais son instrument et sa musique furent proscrits par les Spartiates, dont le décret qu'on va lire nous a été transmis.

*Quoniam Timotheus Milesius, in urbem nostram profectus, musicam antiquam spernit, et inversa cithara, heptacordo pluribusque sonis introductis, aures juvenum corrumpit, atque chordarum multiplicatione et cantus novitate modulationem mollem et variam, pro simplici intextu, adornat, constituens genus cantandi chromaticum; visum est de his decernere. Reges atque ephori Timotheum reprehendant, cogantque ut rescindat ex undecim chordis superfluas, septemque relinquat; ut singuli animadvertant civitatis nostræ gravitatem ac severitatem, caveantque ne in Spartam quicquam invehant quod bonis moribus adversetur, nec certaminum gloria turbetur.* C'est-à-dire, attendu que Timothée le Milésien, arrivé dans notre ville, méprise la musique ancienne, et ayant changé la lyre heptacorde, et introduit dans cet instrument plusieurs sons, corrompt les oreilles de notre jeunesse; et par la multiplicité des cordes et la nouveauté du chant, substitue à notre mélodie simple une mélodie fleurie, molle et variée, formant un système de musique chromatique, il nous a paru convenable de statuer là dessus; en conséquence, voulons que nos rois et nos éphores

réprimandent ledit Thimothée, lui enjoignant de couper les quatre cordes superflues de son instrument, et de le réduire à son premier nombre de sept, afin que chacun reconnaisse dans notre chant le caractère grave et sévère de notre ville, et qu'il soit pourvu à ce qu'il ne se fasse rien ici de ce qui peut être nuisible aux bonnes mœurs, et troubler la tranquillité publique, par des contestations ambitieuses et frivoles.

Ceux qui attachent tant d'importance à la musique des Anciens, et lui supposent une si grande influence sur les mœurs, s'en scandaliseront tant qu'il leur plaira; mais voilà un décret qui sent l'esprit monastique. Il me semble que j'y retrouve l'histoire de nos querelles sur la musique française et la musique italienne; ou, qui pis est, la révolte de nos prêtres en faveur des anciennes hymnes barbares contre les nouvelles. Ce décret de Sparte dut occasioner bien des plaisanteries dans Athènes; et Timothée ayant montré une ancienne petite statue d'Apollon, dont la lyre avait le même nombre de cordes que la sienne, son instrument resta tel qu'il était; et les Spartiates dirent : Puisque Apollon a une lyre à onze cordes, permis à Timothée d'en avoir une aussi.

Je ne finirai point cet extrait sans donner l'origine du tempérament dans les instruments à touches fixes.

Il est évident que si, dans la progression triple,

au lieu d'employer les nombres 1, 3, 9, 27, etc. j'emploie les fractions 1, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{9}$, $\frac{1}{27}$; etc. la première progression donnant une suite de quintes en descendant, celle-ci donnera une suite de quintes en remontant. J'aurai donc 1, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{9}$, $\frac{1}{27}$, $\frac{1}{81}$.
ut, sol, ré, la, mi.

Or, il est évident que l'intervalle de *ut* à *mi* ou de 1 à $\frac{1}{81}$, est égal à quatre octaves, plus 4 quintes ou 38 tons. Mais on a découvert par expérience que de deux cordes, dont la longueur de l'une est comme *1*, et la longueur de l'autre comme $\frac{1}{5}$, celle-ci donne la tierce majeure de la seconde octave aiguë de la première.

Soit dans la corde appelée *ut*, la corde comme *1*, et par conséquent *mi* comme la corde $\frac{1}{5}$, l'on aura 1, $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{5}$, $\frac{1}{10}$, $\frac{1}{20}$, $\frac{1}{40}$, $\frac{1}{80}$, Or, il est évident
ut, ut, ut, mi, mi, mi, mi, mi.
que *ut* est éloigné du dernier *mi* de six octaves, plus une tierce majeure, ou de 38 tons.

Donc le dernier *mi*, trouvé par cette nouvelle division de corde, est le même *mi*, trouvé par la progression triple 1, $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{9}$, etc. puisque les distances de *1* sont, de part et d'autre, de 38 tons.

Mais la longueur du *mi* trouvé par la progression triple est $\frac{1}{81}$, et la longueur du *mi* trouvé par la seconde progression est $\frac{1}{80}$, donc le *mi*, qui sert de tierce majeure à *ut*, ne peut servir de quinte à *la*. Ce qui est pourtant indispensable sur les instruments à touches fixes. Donc il faut altérer *mi*, tierce de *ut*, ou *mi*, quinte de *la*. Si

l'on réduit les deux fractions $\frac{1}{81}$ et $\frac{1}{80}$ à un même dénominateur, on aura $\frac{1}{81}$ égale à $\frac{80}{6480}$, et la fraction $\frac{1}{80}$ égale à $\frac{81}{6480}$. Donc il faut en augmenter la longueur de la corde *mi*, quinte de *la*, ou diminuer la corde *mi*, tierce majeure de *ut*. Mais augmenter la longueur d'une corde, c'est en rendre le son moins aigu ou l'affaiblir. Diminuer la longueur d'une corde, c'est en rendre le son plus aigu ou le fortifier. Donc il faut affaiblir les quintes ou fortifier les tierces. Mais les tierces ne souffrant point d'altération, on a pris le parti d'affaiblir les quintes, et de les affaiblir proportionnellement.

Pour cet effet on divise $\frac{1}{6480}$ en quatre parties, autant qu'il y a de quintes depuis *ut* jusqu'à *mi*, de manière que ces parties soient entre elles comme les nombres qui représentent ces quintes d'après la progression triple; et l'on ôte de chacune d'elles la partie qui lui correspond.

Je crois, mon ami, que ce papier suffit pour mettre les ignorants en état, sinon de parler de la musique des Anciens, du moins d'entendre ce que les savants en diront.



# LETTRE

D'UN CITOYEN ZÉLÉ, QUI N'EST NI CHIRURGIEN NI MÉDECIN,

## A M. D. M. MAITRE EN CHIRURGIE.

---

MONSIEUR,

Je ne regarde point d'un œil aussi désintéressé que vous l'imaginez peut-être, votre querelle avec les médecins. J'aime la vie : je ne suis pas assez mécontent de mes parents, de mes amis, de la fortune et de moi-même, pour la mépriser. La philosophie qui nous apprend à la quitter de bonne grâce, ne nous défend pas d'en connaître le prix Je veux donc vivre, du moins tant que je continuerai d'être heureux ; mais point de vrai bonheur pour qui n'a pas celui de se bien porter : aussi n'est-ce pas sans quelques regrets que je perds de jour en jour de ma santé ; et quand j'appellerai le chirurgien et le médecin, ce qui sera bientôt, je desirerai très-sincèrement que, laissant à part toute discus[illegible]ion étrangère à mon état, ils ne soient occupés [illegible] de ma guéri[illegible] Eh quoi ! n'est-ce donc pas [illegible] d'être mal[illegible]aut-il encore avoir autour

de soi des gens acharnés à ne se point entendre et à se contredire?

Il y a déjà long-temps que cet inconvénient dure, et j'y tomberai malgré que j'en aie, à moins que la suprême autorité, lasse enfin de vos dissensions, ne se hâte d'abolir les idées frivoles de prééminence et de subordination qui vous ont divisés, et de confondre les intérêts des médecins avec les vôtres, en vous réunissant tous en un même corps et sous un nom commun. Oui, monsieur, je ne connais que ce moyen d'établir entre vous et vos antagonistes une paix qui soit durable. Les chirurgiens et les médecins continueront d'être mortels ennemis, tant que les uns se regarderont comme les maîtres, et que les autres ne voudront point être des valets. Or, de l'humeur dont on vous voit depuis quelque temps, il n'y a ni arrêt du parlement, ni décision du conseil, ni ordre de sa majesté, qui vous soumettent sincèrement à cette humble condition. Si les médecins sont gens à quitter la fourrure et le bonnet doctoral, plutôt que de renoncer au despotisme, les chirurgiens aimeront mieux cent fois briser la lancette et le bistouri, que de s'abaisser à une obéissance servile; et, à vous parler comme je pense, il me paraît ridicule que, dans des occasions où Petit se trouverait à côté d'un malade avec un P...., ou quelque autre embryon de la faculté, celui-ci se crût en droit de commander, et ne lais-

sât à l'autre que le parti de céder et de prêter sa main à un assassinat. Quoi! un homme habile, un Quesnay, parce qu'il n'est que chirurgien, se taira devant un *P*...., parce qu'il en a coûté deux mille écus à ce *P*.... pour obtenir le titre d'ignorant médecin! Cela ne se peut. Les médecins trouveront de l'indocilité dans les chirurgiens, tant qu'il sera permis à ceux-ci d'acquérir des lumières; mais on aura beau les condamner à devenir imbéciles, il dépendra toujours d'eux de lire et de s'instruire : les médecins feraient donc beaucoup mieux d'étudier Heister et Garengeot, et de prendre la lancette, que d'interdire aux chirurgiens les *Aphorismes* d'Hippocrate et les *Instituts* de Boerhaave.

Mais quand je supposerais avec vous que, par quelque arrangement singulier, on parviendrait à pacifier les deux corps, soit en modérant l'autorité de l'un, soit en accordant quelque chose à la dignité de l'autre, j'oserais assurer que ce calme ne sera que momentané. Il y aura toujours des démêlés d'intérêt occasionés par les ténèbres qui confondent les limites de la médecine et de la chirurgie. Les médecins et les chirurgiens, ne sachant jamais bien où s'arrêter, franchiront sans cesse les bornes de leurs domaines. De là, nouvelles contestations. Depuis trois à quatre cents ans qu'il y a des maladies vénériennes, il n'est pas encore décidé que le traitement en appar-

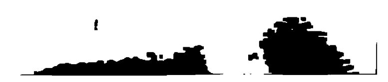
tienne à la chirurgie. Les chirurgiens sont, à la vérité, en possession de presque tous les libertins du royaume; mais c'est plus par le choix des malades que du consentement des médecins, qui partageraient volontiers cette proie. N'y a-t-il point d'autres maladies de la même nature, dont les uns se soient emparés, et que les autres revendiquent? N'y en eût-il point, n'en surviendra-t-il jamais? Mais que dis-je? il se rencontre tous les jours une infinité de cas particuliers, où le chirurgique et le médecinal ne se démêlent point; et où en serait alors un malade, si son médecin ou son chirurgien ne pouvait lui donner du secours qu'après s'être bien assuré qu'il ne sortira point des bornes de la profession? Voici deux faits arrivés dans un intervalle de quatre à cinq jours, à un homme vrai, à un médecin de la Faculté de Paris, le docteur Dubourg, qui me les a racontés. On l'éveille pendant la nuit, en hiver; il accourt, il trouve une jeune femme dans son lit, suffoquée, et dont les crachats commençaient à se teindre de sang. Il envoie chez un chirurgien qui était absent, chez un autre qui ne veut pas se lever; la saignée qu'il fallait faire sur-le-champ est différée de quelques heures : le lendemain, le docteur revient de grand matin, et il trouve sa malade morte. Dans la même semaine, il est appelé auprès d'un homme déjà d'un [illegible]tain âge, qui touchait à son dernier instant [illegible] it été [illegible] par un chi-



rurgien, dans une attaque d'apoplexie séreuse, dont il mourut. Si ce chirurgien avait été médecin, il aurait reconnu l'espèce de la maladie; il n'eût pas saigné; et cet homme n'en serait pas mort. Dans le cas précédent, si le médecin eût été chirurgien, il aurait tiré sa lancette et saigné sa malade, qui peut-être vivrait encore : et qu'on ne croie pas que ces contre-temps soient rares. Et pourquoi le médecin et le chirurgien ne seraient-ils pas en même temps pharmaciens? S'ils avaient à remplir en même temps ces trois fonctions, les médicaments en seraient mieux préparés et administrés plus à propos. On verrait moins de malades; les culottes du médecin ne tomberaient pas d'elles-mêmes, le soir, entraînées par le poids de l'argent; les visites seraient moins nombreuses, mais plus salutaires. Ma proposition doit paraître d'autant moins étrange, que les médecins et les chirurgiens sont tous plus ou moins chimistes; et qu'il n'y a aucune bonne raison, ce me semble, pour leur interdire la pratique d'une science qu'ils se sont presque tous donné la peine d'étudier. Les Anciens étaient aussi pharmaciens. Il y a, dans Hippocrate, des procédés très-exacts, mais nos apothicaires sont si instruits, et remplissent si bien leurs devoirs, que je consens qu'on leur abandonne cette partie de l'art de guérir. Je desirerais seulement que nos magistrats restreignissent le commerce des épiciers aux dro-

gues employées dans les arts mécaniques; et que le petit peuple cessât enfin d'aller acheter la mort dans leurs boutiques.

Permettre au chirurgien un certain nombre de saignées sans l'avis du médecin, c'est peut-être l'expédient le plus ridicule qu'on pourrait imaginer : car je demanderai d'abord pourquoi deux saignées, et non quatre? Pourquoi des saignées plutôt que tout autre remède? Comment! on avoue qu'il y a une infinité de cas où toutes les lumières de la médecine suffisent à peine pour déterminer si tel secours convient ou ne convient pas; le professeur enseigne, dans les écoles, qu'un seul remède absurde est capable de tuer un malade; le praticien rencontre tous les jours des petites véroles et autres maladies, où il est de la dernière difficulté de se décider entre des symptômes contradictoires, dont les uns semblent exiger la saignée, et d'autres la rejeter, et où il est de la dernière conséquence de prendre le bon parti; et l'on nous abandonne aux caprices, aux conjectures, aux lueurs d'un chirurgien, qu'on accuse d'ignorer jusqu'aux éléments de l'art de guérir, et qu'on s'efforce de retenir dans cette ignorance. Où en sommes-nous donc? où est la pudeur? où est l'humanité? On joue notre vie à croix ou pile; et on a le front de nous le dire! Non, monsieur, non; il n'en sera pas ainsi. Il faut espérer que le gouvernement sera plus con-



séquent que les médecins. On sentira qu'il y a, dans presque toute maladie, des secours préliminaires et antérieurs à l'opération chirurgicale, sur lesquels il n'appartient qu'à la médecine de prononcer : l'on en conclura qu'il n'y a point de milieu, qu'il faut que les chirurgiens soient les égaux ou les *tartares* des médecins ; et l'on ne souffrira pas que les uns et les autres prennent des arrangements pernicieux, et se donnent l'air de gens qui vivent de notre sang, et qui se le disputent.

Mais comme il n'y a pas d'apparence, ni même peut-être de possibilité, que les limites qui doivent séparer la chirurgie de la médecine soient un jour mieux connues ; ces arts, me direz-vous, seront donc toujours ennemis?

Oui, sans doute ; je vous l'ai déjà dit, monsieur, et je vous le répète ; le seul moyen de les accorder, ce serait de remettre les choses sur l'ancien pied. Qu'étaient, s'il vous plaît, Esculape, Hippocrate et Galien? Médecins et chirurgiens. Pourquoi donc leur derniers successeurs ne les imiteraient-ils pas? Quel inconvénient y a-t-il aujourd'hui à ce que le même homme ordonne et fasse une saignée? Conservons l'ancien titre de médecin, mais abolissons le nom de chirurgien ; que les médecins et les chirurgiens forment un même corps ; qu'ils soient rassemblés dans un même collége, où les élèves apprennent les opé-





rations de la chirurgie, et où les principes spéculatifs de l'art de guérir leur soient expliqués; qu'ils composent une même académie; que chacun y soit rangé dans la classe qui lui sera marquée par son talent particulier; que le botaniste apporte aux assemblées l'analyse exacte d'une plante; l'anatomiste, quelque injection délicate; le praticien, une observation nouvelle; l'opérateur, un instrument inventé ou perfectionné, etc. Le recueil des Mémoires n'y perdra rien, et le public y gagnera beaucoup.

Mais je ne m'en tiendrai pas à vous avoir démontré que la réunion des deux corps n'est pas sans avantage : vous allez voir qu'elle n'entraîne aucun désordre nouveau. Ceux d'entre les chirurgiens qui sans principes ni lumières ont la témérité d'ordonner des remèdes, ne s'en corrigeront pas, quelque précaution que l'on prenne pour les y résoudre. Or, puisqu'il faut qu'ils fassent la médecine à tort et à travers, qu'importe qu'ils y soient autorisés ou non? Ce qui tuera le malade, ce n'est point l'arrêt qui leur permettra d'ordonner des remèdes, mais bien les remèdes absurdes qu'ils n'auraient pas manqué d'ordonner, quand même il n'y aurait eu aucun arrêt qui leur eût assuré l'impunité. On laissera donc subsister un mal qui ne peut être prévenu, et c'est là le pis qui puisse arriver : mais on étouffera pour toujours les semences de la division entre des gens

qui, ne formant qu'un seul corps sous un nom commun, auront les mêmes vues, les mêmes intérêts, la même réputation à soutenir, et qui concourront à ces fins d'un commun accord. Quant aux médecins qui se sont contentés jusqu'à présent de lire, d'écrire et d'ordonner, ils auront beau jouir du droit d'opérer, ils ne s'en mêleront pas davantage. Il n'y a pas à craindre que le savant Falconet, que le laborieux ***, s'avisent de prendre le bistouri à l'âge qu'ils ont. L'un continuera d'étendre ses connaissances en tout genre, d'enrichir sa bibliothèque, et d'obliger les savants; l'autre mourra en dissertant et compilant des faits et des dates. Si les médecins qui commencent la carrière ont le courage d'embrasser les deux fonctions, tant mieux pour nous. La spéculation éclairera dans la pratique et l'usage de l'instrument, et les fautes seront encore plus rares.

Vous m'objecterez peut-être que c'est exposer les deux professions à dégénérer, que de permettre à un seul homme de les cultiver à la fois. A cela je vous répondrai avec Boerhaave, votre maître, qu'elles ne sont pas aujourd'hui plus étendues que jadis, ni les cerveaux plus étroits. Pourquoi nos neveux ne pourraient-ils pas ce qu'ont bien fait Hippocrate et Morand? Et quel avantage concevez-vous à ôter les mains à un médecin, et les yeux à un chirurgien? Loin d'avancer par cette voie la médecine et la chirurgie à un plus haut

degré de perfection, n'est-ce pas là au contraire le secret de remplir les deux états d'estropiés? Du moins c'est ainsi que je me peins la plupart des médecins et des chirurgiens d'aujourd'hui, et que vous les verrez comme moi, si vous avez la bonté de les considérer un moment avec mon microscope.

Supposez qu'ayant à suivre, pendant un long voyage, des routes pénibles et difficiles, il m'arrive de faire un faux pas, ou de prendre, sur quelques apparences trompeuses, un terrain fangeux et mou pour un chemin sûr et solide, et d'enfoncer dans le limon, je ne manquerai pas d'essayer, pour en sortir, tous les efforts que la nature et l'instinct me suggéreront : mais, ou la nature sera trop faible, ou l'instinct ne sera pas assez éclairé; et je périrai dans la vase si l'on ne vient à mon secours. J'appelle donc; et le premier homme qui se présente m'interroge sur les circonstances de ma chute, m'examine, me considère, m'explique bien ou mal la nature du terrain, la difficulté de m'en tirer, et cent autres choses curieuses, qui m'éclairent sur l'embarras où je suis, et qui m'y laissent. « Eh! mon ami, lui dis-je, ennuyé de sa science profonde, de grâce laissez la dissertation; donnez-moi vite la main, car je péris. » Mais lui, sans m'écouter, se jette dans de nouveaux raisonnements sur l'accroissement du danger, disserte avec moins de



ménagement encore, et finit un discours fort obscur et fort long, par m'apprendre qu'il est manchot; et que n'ayant par conséquent aucun secours à me procurer par lui-même, seul, il ne mérite ni mon attention ni ma confiance.

Un autre lui succède : « Mon Dieu soit loué, dis-je en moi-même, d'aussi loin que j'aperçois le nouveau personnage, me voilà sauvé; car il a des mains, celui-ci; » et lui portant aussitôt la parole : « Mon ami, lui criai-je, approchez, aidez-moi; car vous me paraissez avoir de bons bras, et vous voyez que j'en ai grand besoin. » Ah, pauvre malheureux! me répond-il, je suis au désespoir de vous être inutile : j'ai des bras, à la vérité, et la meilleure volonté de m'en servir; mais ne remarquez-vous pas que je suis aveugle, je n'ai point d'yeux? On ne veut pas que j'en aie; et quand j'en aurais, il ne me serait pas permis de voir. « Que je suis à plaindre! reprends-je d'un ton douloureux; ne viendra-t-il pas quelqu'un qui ait des bras et des yeux? et périrai-je ici, faute d'un homme à qui il soit donné de voir et d'agir? »

Cependant le danger que je courais ne m'ayant pas entièrement ôté la présence d'esprit, j'arrêtai celui-ci, je rappelai le premier; et m'adressant à tous les deux : « Au nom de Dieu, mes amis, leur dis-je, unissez-vous pour me secourir : vous, honnête manchot, qui possédez des yeux excel-



lents, dirigez un peu les mains de ce bon aveugle qui ne demande qu'à travailler. » Très-volontiers, me répondit-il; et prenant un ton magistral, il se mit à donner des ordres, que son second reçut d'un air dédaigneux et sans se mouvoir, me soufflant seulement à l'oreille que le manchot était fou, et qu'on n'avait jamais débarrassé les gens de cette fondrière en les tirant par la main droite. L'autre me criait à haute voix : « Vous êtes perdu, si l'on vous prend par la main gauche. » Celui-ci faisait des raisonnements à perte de vue; celui-là ne finissait pas de citer des exemples d'embourbés de toute espèce; et ils seraient encore aux prises, et moi dans la vase, si un troisième survenant, qui avait de bons bras et de bons yeux, ne m'eût procuré les secours qu'il me fallait.

Qu'en pensez-vous, monsieur? Ne fus-je pas bien heureux de rencontrer un pareil homme? Ne serait-il pas à souhaiter que ses semblables fussent plus communs? Eh bien! je vous promets qu'ils le deviendront, si l'on permet aux chirurgiens d'avoir des yeux, et aux médecins de se servir de leurs mains. C'est le but de mon projet. Tel était anciennement l'état de la médecine; car qu'était-ce, à votre avis, que ces hommes qui se répandaient dans la Grèce au sortir de l'école de Cos, que des gens qu'Hippocrate avait instruits de ses principes lumineux, et dont, pour me servir de ses expressions, il avait armé les

mains du fer et du feu? Ce n'était là ni des aveugles ni des manchots. C'était les yeux et les mains d'Hippocrate multipliés. Ces élèves savaient et discerner et faire. S'ils revenaient quelquefois aux conseils de leur maître, ils y étaient contraints par des conjonctures extraordinaires où l'art les abandonnait. Restituons donc les choses dans leur simplicité première : qu'il n'y ait plus de chirurgiens; mais que les médecins et les chirurgiens réunis forment un corps de guérisseurs; et nous verrons les querelles cesser, et l'art marcher à sa perfection.

Vous n'y pensez pas, dira-t-on; l'art est long, et la vie est courte (1). J'en conviens, et je demande si cette maxime est d'hier? Ne la devons-nous pas à Hippocrate, qui cependant ne s'est point avisé de séparer des talents que leur objet tient indivisiblement réunis? Il les a exercés pendant toute sa vie; et, à la honte de nos contemporains, l'on sait trop avec quel succès. Si toutefois l'exemple d'Hippocrate ne prouve rien; si Boerhaave avait des idées fausses de la facilité de son art, et s'il est vrai qu'un seul homme ne puisse l'embrasser dans toute son étendue; bientôt il arrivera à la médecine en général, ce qui est arrivé à la chirurgie en particulier. Les chirur-

(1) C'est la traduction du premier Aphorisme d'Hippocrate, *vita brevis, ars longa*. ÉDIT.

giens, instruits des principes communs de la chirurgie, se sont distribué entre eux les opérations; et elles ne s'en font que mieux. Les médecins, munis des maximes fondamentales de l'art de guérir, se partageront les maladies. Chacun s'emparera d'une branche de la médecine; et cette science, souffrant à Paris le même nombre de divisions qu'à Pékin, nous n'en serons que mieux servis.

Supposé donc que la réunion des deux professions dans la même personne soit avantageuse à la société, il est superflu de faire parler les anciennes lois qui les ont séparées. Tous les jours on institue des choses nouvelles dont on découvre l'utilité; et l'on abroge des vieilles institutions dont on ressent enfin l'inconvénient. S'il y eut jamais un temps où l'ignorance des chirurgiens et l'habileté des médecins semblaient condamner les premiers à monter derrière le carrosse de ceux-ci, il faut convenir que ce temps a bien changé; du moins s'il en faut juger par la confiance que les chirurgiens ont obtenue du public, et par les marques distinguées de protection dont sa majesté vient de les honorer.

Mais s'il n'y a que des médecins, ajoutera-t-on, quiconque prétendra à ce titre sera donc obligé d'apprendre le latin, d'avoir des degrés dans l'Université, et de perdre à des études inutiles

un temps qui serait mieux employé à l'anatomie, à la botanique, ou à quelque autre partie de la médecine.

J'observerai d'abord, que si le temps que l'on donne à l'étude du grec et du latin est perdu pour la chirurgie, il n'est guère mieux employé pour la médecine, depuis surtout que les anciens auteurs, et ceux d'entre les modernes qui en valent la peine, ont été traduits dans notre langue. Il n'en est pas d'Hippocrate, de Galien et de Celse, ainsi que d'Homère, d'Horace et de Virgile. Ce sont les élégances du discours que l'on cherche singulièrement dans ceux-ci; il suffit, au contraire, de rendre fidèlement les premiers. Si on en conserve scrupuleusement le sens, le reste ne mérite pas d'être regretté, surtout pour celui qui lit pour s'instruire, et non pour s'amuser. Je ne doute nullement qu'un homme qui posséderait ce que nous avons dans notre langue de bon en anatomie, en botanique, en matière médicale, en médecine systématique, etc. ne fût un très-grand médecin, un médecin comme il y en a peu. Mais j'insiste trop sur la partie faible de ma réponse. Et quelle raison y aurait-il qu'on se graduât dans l'Université pour obtenir le titre de médecin? Quelle nécessité qu'un médecin fût de la Faculté, ou même de l'Académie de médecine? Il y a, selon mon projet, trois choses à distinguer: le



corps des médecins, la Faculté de médecine, et l'Académie. Un homme s'est livré avec succès à quelque branche importante de la médecine ou de la chirurgie, mais il ne sait ni grec ni latin; il ne sera ni de la Faculté, ni même peut-être de l'Académie. Une académie est un établissement particulier, où sont admis, sous le bon plaisir de sa majesté, ceux de ses sujets qui passent pour exceller dans quelque genre. Les places de l'Académie des Sciences sont à ceux qui se distinguent dans les sciences naturelles. Celles de l'Académie Française ont été destinées à ceux qui se signaleraient dans l'étude de la langue et des belles-lettres. L'Académie des Inscriptions est peuplée par les studieux d'antiquités; mais on est bon géomètre, homme de lettres et savant antiquaire, sans être membre d'aucune académie. Pareillement, un homme n'a point eu l'avantage de passer des années dans les écoles de l'Université; mais il est grand anatomiste, habile opérateur, personne n'est plus adroit à tirer une pierre de la vessie; qui empêche qu'il ne soit médecin lithotomiste, et peut-être même académicien? Il n'a point de grades, il est sans lettres de maîtrise ès-arts. Eh bien! il ne sera point de la Faculté. Des honneurs du corps des médecins, il n'y en aura point auquel il ne puisse parvenir, si l'on en excepte celui d'assister aux assemblées de l'Univer-

sité, et de se montrer une fois tous les trois mois dans les rues de Paris, à la suite du recteur. En un mot, on ne pourra point être de la Faculté ni de l'Académie, sans être du corps; mais on sera très-bien du corps, sans être ni de la Faculté ni de l'Académie. F. L. C.... manque d'études, mais il a les lumières requises, et ses deux mille écus comptants; qu'il soit interrogé, examiné et reçu par le corps ou ses députés qui lui accorderont, pour ses connaissances et son argent, le titre de médecin et la permission d'exercer l'art de guérir : ainsi les choses resteront à peu près dans le même état où elles ont toujours été; à cela près que, cette race inquiète de chirurgiens étant éteinte, les médecins vivront en paix; ou que, s'il s'élève entre eux quelques différends, le public n'en sera plus la victime.

Voilà, monsieur, quelles sont mes idées. Je les ai proposées en conversation, avant que de les jeter par écrit; et je vous assure qu'elles n'ont souffert aucune objection qui n'ait contribué à m'en découvrir la justesse. Mais les personnes à qui je me suis adressé pouvaient ne manquer ni de lumières ni de sagacité, sans en avoir autant que vous. Je vous les soumets donc; disposez-en comme vous le jugerez à propos. Je ne regretterai pas les instants employés à vous en faire part, si elles vous persuadent du moins que je suis un

bon citoyen, et que tout ce qui concerne le bien de la société et la vie de mes semblables est très-intéressant pour moi. Quand il s'agit de leur bonheur, l'amour-propre n'est plus écouté; et j'aime mieux hasarder une idée ridicule, que d'étouffer un projet utile.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## SUR L'HISTOIRE

DE

# LA CHIRURGIE,

## PAR M. PEYRILHE.

1780.

*L'Histoire de la Chirurgie* fut entreprise, il y a quelques années, par M. Dujardin, membre du Collége de Chirurgie de Paris. Une mort prématurée ne lui permit pas d'en conduire l'exécution au delà du premier volume, qu'il publia en 1774. M. Peyrilhe, chargé de continuer cet ouvrage (1), s'en est acquitté d'une manière également instructive et piquante. Il intéressera, et les personnes qui font une étude profonde de l'art de guérir, et les savants à qui cet art est étranger.

Après avoir jeté quelques fleurs sur la cendre de M. Dujardin, M. Peyrilhe expose le plan de son travail. Si, pour continuer avec succès l'*Histoire de la Chirurgie*, il ne fallait qu'être pénétré du dessein du premier auteur, sa mort laisserait peu de choses à regretter. « Marquer tous les pas que

(1) De 1774-80, deux vol. in-4°. *Paris*, de l'Imprimerie royale. Édit°.

l'art a faits, soit qu'ils l'approchent, soit qu'ils l'éloignent de la perfection; annoncer en quel temps et par qui il fut accéléré ou retardé dans sa marche; présenter les découvertes vraiment originales, les vues propres de chaque inventeur, avec les conséquences les plus remarquables qu'il tire de ses principes et de ceux de ses prédécesseurs; disposer les inventions dans l'ordre de leur naissance; en donner une idée plus ou moins étendue; indiquer où elles se trouvent, afin d'épargner au lecteur qui sait qu'elles existent, la peine de les chercher, et à celui qui l'ignore, celle de les inventer; montrer comment une découverte a produit d'autres découvertes; et seconder les génies inventifs en développant l'art d'inventer; rapporter les inventions de tout genre à leurs véritables auteurs; déterminer le temps, le lieu et les circonstances qui les ont vus naître, et recueillir les traits les plus frappants de leur vie: voilà, dit M. Peyrilhe, quel fut le dessein de M. Dujardin, et quel est le nôtre. »

Le lecteur sentira, sans qu'on l'en prévienne, combien cette tâche est étendue et pénible; mais elle va embrasser un espace plus vaste encore sous la plume du continuateur, qui réunit à l'histoire de l'art celle de la profession.

« La première contient toutes les vérités et toutes les erreurs que le temps a fait éclore et qu'il a vu mourir; c'est-à-dire tous les dogmes,



qui ont régné successivement dans la chirurgie ; ce qui forme la bibliothèque la plus ample qu'un chirurgien, sortant des mains de ses instituteurs, puisse lire, et peut-être la seule dont il ait besoin : en un mot, elle présente une sorte de *code* chirurgical où sont rassemblées et les lois abrogées, et les lois qui sont encore en vigueur. »

« L'histoire de la profession marque le rang que la chirurgie a tenu dans tous les temps parmi les autres arts, le degré d'estime accordée à ceux qui l'ont professée, et le mérite personnel de ses promoteurs. » Des recherches de l'auteur dans cette branche de l'histoire, il résulte que « chez les Romains comme chez les Grecs, le même homme réunissait en lui les trois professions qui constituent aujourd'hui l'art de guérir ; que le partage de la médecine, qu'on a cru démêler dans les écrits de Celse, n'eut jamais lieu, et qu'il n'exista jusqu'à la renaissance des lettres entre les médecins opérants ou vulnéraires, et les non opérants ou diététiques, d'autre distinction que celle que la mesure différente de connaissances et d'habileté met entre des personnes de la même profession. » D'où il s'ensuit évidemment qu'aux dogmes près, qui sont divers, l'histoire de la chirurgie est absolument l'histoire de la médecine jusqu'à l'époque de la division légale de ces deux sciences, que l'auteur fixe au treizième ou quatorzième siècle.

Si, pour obéir aux lois de l'histoire, M. Peyrilhe n'a pu retrancher de son ouvrage la sèche énumération d'une foule de médecins dont on ne connaît que les noms, il dédommage son lecteur du peu d'intérêt qu'inspirent des détails de cette nature, par d'excellentes analyses de tous les écrits échappés à la dent du temps, dont on n'eût peut-être jamais de plus fréquentes occasions de déplorer les ravages, si une bonne page de l'art de conserver l'homme vaut mieux que cent volumes fastueux de l'art cruel de l'exterminer.

On convient unanimement de l'utilité de la lecture de Anciens; mais cette étude n'est pas également possible à tous ceux qui cultivent la chirurgie; et tout n'est pas également précieux dans leurs écrits. Il faut être doué d'un discernement bien exquis, pour séparer l'essentiel des superfluités et des répétitions; il faut être animé d'un grand courage pour suivre ligne à ligne d'énormes volumes dont on n'extraira que ce qu'ils ont de particulier, et par conséquent un petit nombre de phrases : c'est néanmoins ce qu'a fait M. Peyrilhe, et ce dont je ne saurais me dispenser de lui rendre grâces, au nom de tous ceux qui attachent quelque prix à leur temps, et qui, persuadés qu'il n'y a point de bonne philosophie sans médecine, se sont livrés comme moi à la lecture de ces ouvrages, où l'on ne tarde pas à trouver, entre une multitude de phénomènes relatifs à



l'homme considéré sous tant d'aspects variés, la ruine ou la confirmation de ses idées systématiques. Par exemple, j'avais pensé plusieurs fois que la matrice n'était point un organe essentiel à la vie de la femme. J'en ai trouvé la preuve dans l'ouvrage dont je rends compte.

Les philosophes spéculatifs auraient marché d'un pas plus rapide et plus assuré dans la recherche de la vérité, s'ils eussent puisé dans l'étude de la médecine la connaissance des faits qui ne se devinent point, et qui peuvent seuls confirmer ou détruire les raisonnements métaphysiques. Combien de singularités ces philosophes ignoreront sur la nature de l'ame, s'ils ne sont instruits de ce que les médecins ont dit de la nature du corps!

En lisant cette histoire, car je l'ai lue avec toute l'attention dont je suis capable, une chose qui m'a souvent étonné, c'est le nombre de découvertes dont on fait honneur aux modernes, puisées dans les Anciens, que je n'ai pas la manie d'illustrer à nos dépens.

On aura souvent lieu de regretter que l'oubli de certains moyens puissants ait rendu incurables des maladies qu'on traitait autrefois avec succès. Serait-ce qu'à mesure que l'art s'est perfectionné, les mœurs se sont amollies, et que le malade et le chirurgien sont devenus pusillanimes?

En général, combien de choses dans cette histoire, nouvelles pour celui qui n'aura puisé son

instruction que dans les livres publiés depuis un ou deux siècles !

Dans la multitude d'écrivains dont les travaux sont analysés par M. Peyrilhe, on distinguera surtout Arétée, Cœlius-Aurélianus et Galien.

Le premier fut à la fois praticien hardi et écrivain élégant. L'*épilepsie*, contre laquelle la chirurgie moderne n'ose plus essayer ses forces, n'était réputée incurable par Arétée, que quand elle avait résisté à l'incision des artères qui environnent les oreilles, à la cautérisation du crâne, au trépan, à l'application des mouches cantharides, etc.

La *phrénésie*, l'*apoplexie*, le *tétanos*, sont décrits dans cet auteur avec une merveilleuse exactitude, et traités avec la même vigueur.

Rien n'est plus beau que sa description de la plus hideuse des maladies, la lèpre.

Ici M. Peyrilhe compare les différentes espèces de lèpre, rapporte les usages relatifs aux lépreux chez les différents peuples, et finit par recueillir les moyens employés contre cette affreuse maladie, entre lesquels on sera sans doute étonné de trouver la *castration*. Et pourquoi pas la castration, s'il y a des cas où la lèpre est l'effet d'un vice radical du fluide séminal; et si, comme l'expérience le prouve, les lépreux sont portés à l'acte vénérien avec une fureur inconcevable, soit que cette fureur soit la [illegible], ou qu'elle soit l'effet d

la maladie ? Je ne suis pas médecin, et je hasarde quelques conjectures, au risque de faire rire celui qui effile la charpie à l'Hôtel-Dieu.

M. Peyrilhe avait parlé ailleurs de la *mentagre*, sorte de dartre hideuse du menton, qui infecta les Romains sous le règne de Tibère. Ce mal se communiquait par le contact; et l'on sait que les Romains étaient dans l'usage de se donner, tous les jours, à leur première rencontre, *un baiser de cérémonie*, comme on se donne la main en d'autres contrées. Tibère défendit ces baisers; et dans le moment qui a précédé celui où j'écris, j'attribuais au tyran ombrageux un attentat de plus contre la liberté publique. Je ne corrigerai pas mon erreur; mais je remercierai M. Peyrilhe de me l'avoir fait connaître.

La défense de Tibère n'était qu'une ordonnance de police infiniment sage, puisqu'elle opposait au progrès de la *mentagre*, la seule voie de communication générale qu'on lui connût, *les baisers réciproques*. Eh ! que ne nous est-il permis de faire une aussi bonne apologie de ce sombre et perfide scélérat, pendant la durée de son règne de débauche et de sang !

On nous montre dans Cœlius-Aurélianus, un auteur célèbre dont l'ouvrage est recommandable, comme monument historique, par le précis excellent de la médecine ancienne.

Enfin, Galien paraît avec tout l'éclat qui ac-

compagne son nom durant les seizième et dix-septième siècles.

Après tant d'auteurs qui ont écrit la vie de cet illustre médecin, il était difficile de donner à ce sujet la grâce de la nouveauté. Nous féliciterons M. Peyrilhe d'y avoir réussi, du moins à notre jugement. Tout littérateur lira avec un plaisir mêlé d'intérêt l'éloge historique du médecin de Pergame. Ceux qui se destinent par état au grand art de guérir, y trouveront un plan raisonné et suivi de l'éducation médicale, que M. Peyrilhe a fondé sur la marche de Galien dans le cours successif de ses études. Ce morceau ne se tente pas et ne s'exécute point sans une connaissance fort étendue de la médecine. Il est écrit avec élégance, et décèle dans l'historien le talent d'apprécier les grands hommes, et de les faire connaître de leurs contemporains et de la postérité.

Nous avons surtout appris, dans M. Peyrilhe, combien il importe de savoir plusieurs choses pour bien parler d'une, et l'énorme différence des styles de l'auteur profond et de l'écrivain superficiel; de celui qui a pratiqué et de celui qui n'a que spéculé. Combien de choses dans tous les arts en général, mais surtout en physique, en anatomie, en chimie et en chirurgie, dont on ne s'instruit que le bistouri à la main, ou assis à côté de la cornue! Dans les mémoires informes d'ou-

vriers, on rencontrera toujours quelques lignes précieuses, qu'on n'aurait jamais devinées. Croit-on qu'un médecin n'eût pas fait cet extrait un peu plus satisfaisant pour M. Peyrilhe ? Je le supplie d'excuser la pauvreté de mes idées par la droiture de mes intentions. Je ne lui adresse point mon éloge comme un équivalent de ses peines.

Une observation très-importante que les auteurs de l'*Histoire naturelle* et de l'*Histoire philosophique du commerce des Deux-Indes* (1) pourraient envier à M. Peyrilhe, c'est que la peau des nègres est sèche lorsqu'ils sont malades ; et qu'ils sont menacés d'une maladie, lorsqu'elle le devient : d'où M. Peyrilhe conclut que les frictions huileuses, en usage en Italie, dans la Grèce et dans tous les pays chauds, qui, modérant la transpiration excessive, conserveraient aux humeurs du corps leur fluidité, seraient un préservatif contre les maladies inflammatoires qui attaquent et qui emportent un si grand nombre d'habitants des zones tempérées, lorsqu'ils arrivent dans ces climats brûlants. Quelques expériences ont récemment confirmé cette heureuse

(1) Les auteurs de l'*Histoire naturelle*, Buffon et D'Aubenton. Les auteurs de l'*Histoire philosophique*, etc., l'abbé Raynal et Diderot. Il existe dans la bibliothèque de M. de Vandeuil, petit-fils de Diderot, un exemplaire de cet ouvrage, sur les marges duquel Diderot a crayonné tous les passages qui lui appartiennent ; ils forment une partie considérable de l'ouvrage publié sous le nom seul de l'abbé Raynal. Édit.

et subtile conjecture : mais si les Américains ont promis une grande somme d'argent à celui qui trouverait le moyen de détruire les fourmis qui dévastent leurs champs, quelle récompense les Européens ne devraient-ils pas accorder à celui qui aurait découvert le moyen d'y conserver la vie des voyageurs !

M. Peyrilhe conduit son histoire jusqu'au septième siècle; mais nous ne le suivrons pas plus loin. Forcé, par la nature du *Journal*, à diriger notre extrait du côté le plus agréable et le plus instructif pour le plus grand nombre des lecteurs, nous avons négligé la partie technique de la chirurgie; mais elle nous a paru traitée avec la même supériorité que les autres branches. En un mot, je pense que cet ouvrage manquait également au médecin et au chirurgien; et que, quand on serait un digne successeur de Le Clerc ou d'Astruc, on pourrait s'en promettre encore assez d'avantages pour le placer dans sa bibliothèque. Il présente à l'instant tout ce qui a été écrit sur une maladie; au praticien, les opérations et les remèdes; au médecin érudit, les matériaux dont il a besoin. Le chirurgien, qui se croit inventeur d'un moyen de guérison, s'assurera, par un coup d'œil sur les Tables, si sa découverte est nouvelle ou renouvelée. Le critique, dont la fonction est de juger nos productions, se servira utilement de cette histoire pour apprécier une foule de prétentions,

dont la bonne foi même des auteurs ne garantit pas la réalité.

Nous ne finirons pas cet extrait sans dire un mot du style de M. Peyrilhe. Il nous a paru précis, nerveux, toujours clair, et même quelquefois nombreux.

# SUR L'HISTOIRE
## DU
# PARLEMENT DE PARIS,
## PAR VOLTAIRE.

1770.

### CRITIQUE DE CETTE HISTOIRE.

Cet ouvrage (1) est aussi sûrement de Voltaire, qu'il n'est pas de moi. Quel autre que lui sait écrire avec cette facilité, cette grâce et cette négligence? Il s'en défend pourtant, et il a raison. Il a trouvé le secret d'offenser le parlement, et de déplaire au souverain. Il n'y avait que deux lignes à effacer, et deux mauvaises lignes, pour que la cour lui sût le plus grand gré de son travail. Les magistrats haineux se sont tus jusqu'à présent; mais ils attendent que l'auteur se compromette par quelque indiscrétion, et notre maître n'est malheureusement que trop disposé à en faire. Le ressentiment des corps ne s'éteint jamais.

(1) La première édition de cet ouvrage parut en 1769, 1 vol. in-8. sous le nom de M. l'abbé Big..., probablement pour faire, pendant quelque temps, attribuer ce livre à l'abbé Bignon. Édit.

Quand ils ne peuvent se venger sur la personne, ils se vengent sur les siens, ils se vengent sur sa postérité. Il faut n'avoir guère de liaisons dans ce monde-ci, pour se brouiller avec des gens qui ont sur le front un bandeau qu'ils sont maîtres de tirer sur leurs yeux; sur leurs genoux, une balance qui penche du côté qu'il leur plaît; dans leurs mains, un glaive qui tranche des deux côtés; devant eux, un livre où ils lisent à leur gré notre destinée; et entre leurs bras, une urne qu'ils secouent, et d'où ils peuvent faire sortir à tout moment la perte de l'honneur, de la liberté, de la fortune et de la vie. Je ne répondrais pas que Voltaire ne passât les dernières années de la sienne, comme le fils de l'homme qu'il a tant persécuté, à errer sur la surface de la terre, sans trouver où reposer sa tête. Puisse le ciel faire mentir cette triste prophétie* !

Souverains de la terre, ne mettez jamais vos lois sous la sanction des dieux; vous ne serez plus maîtres de les révoquer.

Souverains de la terre, ne confiez jamais vos privilèges à des corps particuliers; vous ne serez plus maîtres de les revendiquer.

Si vous dites à quelques-uns de vos sujets :

* Variante. — Puisse cette triste prophétie être aussi fausse que toutes celles que les Grotius, les Le Clerc, les Calmet, etc. ont commentées avec tant d'érudition, et si peu de jugement et de philosophie ! Édit.

Rendez la justice en mon nom, ils ne pourront plus souffrir que vous rendiez la justice. Évoquez une cause à votre tribunal; et vous entendrez leur murmure.

Voltaire prouve, très-clairement par les faits, que nos parlements d'aujourd'hui n'ont rien de commun avec nos anciens parlements et nos états-généraux, et que ce ne sont que de simples cours de judicature salariées, dont les prétendus privilèges ne sont que des espèces d'usurpations, fondées sur des circonstances fortuites, quelquefois très-frivoles. Un homme plus instruit aurait sans doute traité ce sujet important d'une manière plus profonde. En nous entretenant de l'origine des prérogatives du parlement, il nous aurait fait connaître l'esprit de ce corps. Nous l'aurions vu mettre à prix la tête d'un Condé; et le conseiller Hévrard, évidemment compris dans la même conspiration, rester tranquille sur les fleurs de lys. Nous aurions vu les héritages augmenter ou tomber de prix, selon qu'ils étaient ou n'étaient pas situés dans le voisinage d'un de ces messieurs. Nous aurions vu ce corps se faire exiler, refuser la justice au peuple, et amener l'anarchie, lorsqu'il s'agissait de ses droits chimériques; jamais, quand il était question de la défense du peuple. Nous l'aurions vu intolérant, bigot, stupide, conservant ses usages gothiques et vandales, et proscrivant le sens commun. Nous l'aurions vu

ardent à se mêler de tout, de religion, de gouvernement, de guerre, de police, de finances, d'arts et de sciences, et toujours brouillant tout d'après son ignorance, son intérêt et ses préjugés. Nous l'aurions vu insolent sous les rois faibles, lâche sous les rois fermes. Nous l'aurions vu plus arriéré sur son siècle, moins au courant des progrès de l'esprit, que les moines enfermés dans les cellules des chartreuses. Nous l'aurions vu fermant les yeux sur le fond, et toujours dominé par l'absurdité de ses formes. Nous l'aurions vu vendu à l'autorité; la plupart de ses membres pensionnés de la cour, et le plus violent ennemi de toute liberté, soit civile, soit religieuse, l'esclave des grands, l'oppresseur des petits. Nous l'aurions vu sans cesse occupé de réforme, excepté dans la partie de la jurisprudence et des lois, qu'il a laissées dans le chaos où il les a trouvées. Nous l'aurions vu poursuivant les honneurs et la richesse, à quelque prix que ce fût. Nous l'aurions vu étendant sa protection et ses haines jusqu'à la troisième et quatrième génération. Nous l'aurions vu, dans les circonstances incertaines, animé du même esprit que le théologien, pencher presque toujours vers le côté absurde et ridicule. Nous l'aurions vu, sous prétexte de conserver les droits de la couronne, s'opposer à l'abolition des lois les plus folles, et soutenir le droit d'aubaine, l'indissolubilité des grands fiefs, l'aliéna-

tion des domaines royaux. Nous l'aurions vu, par une inconséquence inconcevable, traversant l'inquisition et servant la fureur sacerdotale, allumant les bûchers, préparant les instruments de supplice, au gré du prêtre fanatique. Nous l'aurions vu exerçant lui-même l'inquisition dans sa procédure criminelle. Nous l'aurions vu porter dans les fonctions publiques toute l'étroitesse du petit esprit monastique. Nous l'aurions vu le corps le plus pauvre, le plus ignorant, le plus petit, le plus gourmé, le plus entêté, le plus méchant, le plus vil, le plus vindicatif qu'il soit possible d'imaginer, s'opposant sans cesse au bien, ou ne s'y prêtant que par de mauvais motifs, n'ayant aucune vue saine d'administration ou d'utilité publique, aucun sentiment de son importance et de sa dignité, irréconciliable ennemi de la philosophie et de la raison.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est très-bien fait, très-intéressant, très-agréable à lire, et suffisant pour ceux qui, comme vous et moi, ne se soucient pas de s'enfoncer dans nos antiquités. *Est bien caché à qui l'on voit le cul,* dit un proverbe trivial : Voltaire renie cet ouvrage, et l'on y ôte au cardinal de Richelieu le Testament qui porte son nom; opinion qui est particulière à Voltaire.

---

SUR

# LA PRINCESSE D'ASHKOW.

1770.

MADAME la princesse d'Ashkow a passé ici[1] quinze jours, pendant lesquels je l'ai vue quatre fois, depuis environ cinq heures du soir jusqu'à minuit. J'ai eu l'honneur de dîner et de souper avec elle, et je suis presque le seul Français dont elle ait accepté les visites.

Elle est Russe, *intus et in cute;* grande admiratrice des qualités de l'impératrice, dont elle m'a toujours parlé avec le plus profond respect et la vénération la plus vraie. Elle a pris beaucoup de goût pour la nation anglaise; et je crains un peu que sa partialité pour ce peuple anti-monarchique ne l'ait empêchée d'apprécier juste les avantages de celui-ci. Il n'en était pas ainsi de mademoiselle Caminski, sa compagne de voyage et son amie. Elle aimait la France et les Français, et louait nos belles choses avec une franchise qui n'était pas trop du goût de la princesse.

Madame d'Ashkow sortait de chez elle dès les neuf heures du matin; c'était au commencement de novembre. Elle ne rentrait qu'à la chute du

[1] Cet écrit est du mois de novembre 1770. N.

jour pour dîner. Tout son temps était employé à s'instruire de ce qu'on peut connaître par les yeux; tableaux, statues, édifices, manufactures : à l'entrée de la nuit j'allais causer avec elle de ce qu'on ne voit point, et qu'on ne peut apprendre que par un long séjour; lois, coutumes, administration, finances, politique, mœurs, arts, sciences, littérature; je lui en disais ce que j'en savais.

Elle ne demandait de l'impératrice ni grandeur ni richesse; mais la conservation de son estime, qu'elle croyait mériter, et son amitié qu'elle se flattait de posséder.

Nous n'avons parlé de la révolution qu'un moment; elle en réduisait pour sa part et celle des autres, le mérite presque à rien; elle disait que cela s'était engagé par des fils imperceptibles, qui les avaient tous conduits à leur insu; que si quelqu'un avait poussé sérieusement à cette aventure, c'était Pierre III lui-même, par ses extravagances, le mépris de sa nation, ses vices, son ineptie, le dégoût qu'il ne cessait d'inspirer, sa vie crapuleuse et publique; qu'ils avaient tous été entraînés vers le même but par le vœu général; et qu'il y avait si peu de concert, que l'affaire était fort avancée, que ni elle, ni l'impératrice, ni personne ne s'en doutait : trois heures avant la révolution il n'y avait personne qui ne s'en crût encore à trois ans.

Il ne s'agissait nullement de faire une impéra-

trice. L'acclamation qui plaça Catherine régnante sur le trône, commença par quatre officiers aux gardes, qui depuis ont été exilés, et qui le sont encore. Je parlerai tout à l'heure de leur disgrâce.

La princesse m'a protesté qu'il n'y avait pas un seul homme dans toute la Russie, même parmi les paysans, qui pensât que l'impératrice fût complice de la mort de Pierre III. Elle ne le pensait pas elle-même; mais on est aussi généralement convaincu dans l'empire, que dans le reste de l'Europe, que la mort de l'empereur a été violente.

Après la révolution, bien des gens qui n'y avaient pas eu la moindre part, cherchèrent à s'en faire le mérite auprès de l'impératrice, entre autres le général Betzkoi. Quelques jours après son avènement au trône, il se présenta devant la souveraine, et lui demanda : A qui croyez-vous, madame, devoir votre élevation? A Dieu, lui répondit-elle, à quelques zélés serviteurs, et à mon bonheur. Le Betzkoi lui répliqua : C'est à moi, madame; c'est moi qui ai distribué de l'argent aux soldats; c'est moi qui les ai engagés, etc. En parlant ainsi, il s'était prosterné aux pieds de l'impératrice, qui le crut fou, et qui en parla sur ce ton à ses familiers. Cependant elle se contint devant lui, et lui dit qu'elle le croyait sur sa parole de ce qu'il assurait, et que, pour le lui prouver, elle le chargeait du soin de faire faire sa couronne.

Ce que j'écris, je le tiens mot pour mot de la princesse d'Ashkow. Moins de deux fois vingt-quatre heures avant la mort de l'impératrice Élisabeth, toute la cour était divisée en partis qui s'observaient les uns les autres; toutes les avenues étaient remplies d'espions, et le moindre commerce d'un parti à l'autre exposait à être poignardé. Cependant la princesse, âgée alors de dix-huit à dix-neuf ans, se leva pendant la nuit, se rendit au palais de la grande duchesse à travers les neiges, et passa plusieurs heures à conférer avec elle. Son premier mot fut de lui demander quel plan elle avait formé; l'impératrice lui répondit : Vous êtes un ange ou un démon. — La princesse : Je ne suis ni l'un ni l'autre; mais Élisabeth se meurt; et il s'agit de savoir ce que vous avez résolu. — L'impératrice : De m'abandonner au cours des événements, puisque je ne saurais le diriger.

Chacun des partis se proposait de donner à Pierre III sa créature pour femme, et de faire enfermer ou renvoyer l'impératrice. Les choses tournèrent autrement.

Le comte Orlow, son amant actuel, beau garçon, bon garçon, chasseur, un peu ivrogne, fort libertin, ne se mêlant d'aucune affaire d'État, se promettait, après la mort de Pierre III, de s'asseoir sur le trône à côté de l'impératrice. Ce fut un Bestuchew qui vint en faire l'ouverture au

chancelier Woronsow. Celui-ci refusa d'écouter le Bustuchew, qu'il interrompit par ces mots : « Par où ai-je pu mériter le mépris de la confidence que vous osez me faire? » Au même instant il courut chez l'impératrice, et lui remontra l'indécence et le danger d'une pareille démarche, lui conseillant de garder Orlow pour son amant, si cela lui convenait; de le combler de richesses et d'honneurs; mais de se respecter et de ne pas se prêter à un mariage qui l'avilirait elle et sa nation. De là il courut chez le comte Panin, s'ouvrit à lui de tout ce qu'il avait fait, et le conjura d'achever. Cependant le projet du mariage transpira; la populace en conçut une telle indignation, qu'on arracha une des images de l'impératrice, et qu'on mit en pièces cette image, après l'avoir fouettée publiquement. Ce fut à cette occasion que les quatre officiers dont j'ai parlé plus haut furent exilés, et qu'on se serait saisi de la princesse d'Ashkow, si elle n'eût pas été en couche, parce qu'on la soupçonna, elle et les siens, d'avoir trempé dans cette émeute.

La part que la princesse d'Ashkow a eue à la révolution, l'avait brouillée avec toute sa famille, dont les espérances fondées sur le goût de Pierre III pour sa sœur, bonne grosse femme sans agrément et sans génie, avait été entièrement renversées : son père et ses frères ont refusé de la voir pendant plusieurs années.

La princesse d'Ashkow n'est aucunement belle; elle est petite; elle a le front grand et haut, de grosses joues soufflées, des yeux ni grands ni petits, un peu renfoncés dans leur orbite, les sourcils et cheveux noirs, le nez épaté, la bouche grande, les lèvres grosses, les dents gâtées, le cou rond et droit, d'une forme nationale; la poitrine convexe, point de taille; de la promptitude dans les mouvements; point de grâces, nulle noblesse, beaucoup d'affabilité; l'ensemble de ses traits fait de la physionomie; son caractère est grave; elle parle aisément notre langue; tout ce qu'elle sait et pense, elle ne le dit pas; mais ce qu'elle dit, elle le dit simplement, fortement, et avec le ton de la vérité; elle a l'ame hérissée par le malheur; ses idées sont fermes et grandes; elle a de la hardiesse; elle sent fièrement; je lui crois un goût profond d'honnêteté et de dignité. Elle aime les arts. Elle connaît et les hommes et les intérêts de sa nation; elle est pénétrée d'aversion pour le despotisme, ou ce qui tient de près ou de loin à la tyrannie; elle connaît à fond le ministère, et elle s'en explique avec la plus grande franchise, louant nettement les bonnes qualités, et tout aussi tranchée sur les défauts des hommes en place; elle a saisi avec la plus grande justesse les avantages et les vices des nouveaux établissements; lorsqu'une action est grande, elle ne peut souffrir qu'on la rabaisse par de petites vues po-



litiques. Il est beau, disait-elle à l'impératrice, d'avoir ordonné a l'archevêque Platon, en rendant grâce à Dieu de ses succès, sur le tombeau du czar Pierre Ier, de rapporter ces succès à Dieu d'abord, ensuite au czar; cela est beau, parce que cela est vrai : pourquoi chercher dans cette conduite une basse flatterie adressée à la nation? Elle sent ce que l'état actuel de son pays comporte ou ne comporte pas. Lorsque Catherine projeta son Code, la princesse qu'elle consulta, lui dit : Vous n'en verrez jamais la fin, dans un autre temps je vous en aurais dit les raisons; mais il sera toujours grand de l'avoir tenté, ce projet fera époque. Elle relève avec la même véracité le bien et le mal qu'elle sait de ses amis et de ses ennemis. Les chagrins l'ont extrêmement vieillie, et tout-à-fait dérangé sa santé. J'ai été frappé de sa condescendance pour son amie, mademoiselle Caminski, vive, violente même, la contredisant sans ménagement, et ne la tirant jamais de son assiette tranquille. Elle a cette année, décembre 1770, vingt-sept ans, et paraît en avoir quarante. Elle a vendu tout ce qu'elle possédait pour acquitter les dettes de son mari qu'elle aimait, au point de regarder sa perte comme le plus grand de ses malheurs; elle est parfaitement résignée à l'obscurité de sa vie et à la modicité de sa fortune; elle aurait pu tenir un grand état, en vendant les biens de ses enfants, comme elle y était autorisée par

une permission spéciale de l'impératrice; elle n'en a rien fait; un an après sa liaison avec l'impératrice, à l'âge de dix-neuf ans, elle s'est trouvée à la tête d'une conspiration ou plutôt d'un grand événement, dont les promoteurs, à son avis, n'étaient pas dignes du nom de conjurés. Elle est aussi décidée dans sa haine que dans son amitié. A Londres, elle voulut voir Paoli qui la voulut voir : elle lui trouva de l'incertitude dans le discours et les idées; dans l'esprit, de petites grimaces italiennes qui déparent toujours un grand homme : ce sont ses propres mots. Elle ne pouvait lui pardonner d'être pensionnaire et courtisan du roi d'Angleterre; et elle répondit à M. Walpole qui lui en demandait la raison, que la misère était le vrai piédestal d'un homme tel que lui; idée que je conçus tout de suite, quoiqu'elle ne l'eût développée qu'à demi, et qui échappa au secrétaire d'ambassade avec qui elle s'entretenait en ma présence, et avec lequel elle ne daigna pas s'expliquer plus nettement. Ce secrétaire Walpole s'étant lâché très inconsidérément sur le compte de ma nation, je ne crus pas devoir le souffrir; et j'amenai M. Walpole à me faire excuse, en m'assurant qu'il ne croyait pas parler devant un Français. Je remontrai à ce monsieur qu'il ne fallait pas avoir deux discours, l'un pour les hommes présents, l'autre pour les hommes absents, lui protestant que ce que j'aurais à dire de lui, lors-

qu'il serait sorti, j'aurais bien le courage de le lui dire à lui-même. Walpole partit; la princesse d'Ashkow me loua de mon procédé, ajoutant qu'à ma place, lorsque le Walpole avait eu la bassesse de s'excuser sur ce qu'il ne me croyait pas Français, elle n'aurait pas répliqué un mot, mais qu'elle lui aurait tourné le dos de mépris; et je crois qu'elle avait raison. Elle a de la pénétration, du sang-froid, du jugement. Elle rencontre presque toujours la raison vraie des choses; elle ne peut souffrir qu'on l'admire, soit par le peu de valeur qu'elle met à son rôle, soit par modestie naturelle : elle avait quelque envie de voir Rulhières, et d'entendre sa relation. Je lui représentai qu'elle avouerait tout ce qu'elle ne contredirait pas; et que l'auteur ne manquerait pas de s'honorer de son témoignage. Elle m'embrassa, et ne vit point Rulhières.

Madame Necker voulait lui donner à souper avec madame Geoffrin. Je rompis cette partie, où elle aurait été appréciée au dessous de sa valeur. On n'était curieux de la voir là que pour en parler; et je crus qu'elle avait plus à perdre qu'à gagner au jugement de ces deux femmes et de ceux qui les auraient environnées, tous gens qui auraient exigé d'elle qu'elle parlât en chef de conspiration.

Sur ce que j'ai pu lui dire de réminiscence de la relation de Rulhières, il m'a semblé que ce

n'était qu'un tissu romanesque, sans connaissance réelle des faits et des personnes, et qui aura pourtant avant deux siècles toute l'autorité de l'histoire. Elle m'a paru ennemie de la galanterie. On a suspecté son intimité avec le comte Panin; et elle en était indignée. Elle se félicitait de s'être assez respectée elle-même, pour que l'impératrice n'eût jamais osé s'ouvrir avec elle de son goût pour Orlow; cependant elle a vécu avec elle dans l'extrême familiarité, et cette familiarité n'a point cessé par la disgrâce; la princesse entre librement chez son ancienne amie, cause, s'assied et s'en va. Si on l'en croit, celui des frères Orlow, qu'on appelle le Balafré, est un des plus grands scélérats de la terre. Elle est désolée que ses succès dans la guerre présente lui donnent une illustration dont il est indigne. Elle m'a assuré que l'impératrice jouissait d'une admiration si méritée et d'un amour si général, que sa consistance sur le trône ne dépendait plus de personne. Elle a coupé ses lisières, disait-elle, avec le vrai couteau, en montrant à ses peuples que leur bonheur était en tout l'objet de sa pensée, de ses vœux et de ses actions. Elle est tellement maîtresse, que demain elle se déferait du comte Panin, l'homme de l'empire le plus puissant et le plus respecté, que sa disgrâce ou sa mort même ne ferait pas la moindre sensation. Le grand-duc est si jeune, qu'elle ne prononce rien sur son caractère. Elle était in-

certaine qu'il fût instruit du sort malheureux de son père. Elle ne sait quel eût été le terme des malheurs de l'empire sous un prince imbécile et crapuleux; tout comme elle ignore quel sera le terme de sa splendeur sous une souveraine telle que Catherine. La princesse d'Ashkow a deux enfants qu'elle aime tendrement, un garçon et une fille. Elle fait peu de cas de la vie. Il y a deux ans qu'elle voyage; et elle se propose de voyager encore dix-huit mois, de retourner à Pétersbourg, où elle séjournera peu de temps, et de se retirer ensuite à Moscou. Mais, me demanderez-vous, quelle est la raison de sa disgrâce? Peut-être ne s'est-elle pas trouvée récompensée en raison de ses services; peut-être avait-elle projeté, en élevant Catherine à l'empire, de gouverner l'impératrice; peut-être le soupçon d'avoir trempé dans l'émeute de l'image flagellée avait-il refroidi l'impératrice; peut-être l'impératrice avait-elle appris, par ce que la princesse avait osé pour elle, ce qu'elle était capable d'oser contre elle; peut-être celle-ci prétendait-elle à la place de ministre, même de premier ministre, ou du moins à l'entrée au conseil; peut-être était-elle offensée que son amie, dont elle souhaitait de faire une régente, eût eu l'art de se faire impératrice, à son insu et contre ses projets; peut-être fut-elle offensée de se trouver reléguée dans la foule de ceux à qui on accorde le nouvel ordre, elle qui se trouvait

à la tête des grands décorés de l'ordre ancien. Quoi qu'il en soit, les mécontentements réciproques n'éclatèrent qu'à Moscou; la princesse d'Ashkow y accompagna Catherine; et là, sans explication, sans reproche, elle se sépara de la souveraine pour ne la plus revoir. Le dernier voyage de l'impératrice à Moscou, lors du tribunal créé pour la confection du Code, fut très-orageux. Un mécontentement général de la noblesse, occasioné par une cause que la princesse m'a dite, et que je ne me rappelle plus, pensa amener une seconde révolution; cette crainte, bien fondée, accéléra le retour de l'impératrice à Pétersbourg. Depuis tout s'est calmé; et Catherine est également adorée de tous les ordres de l'empire. C'est le dernier mot de la princesse d'Ashkow, à qui le commerce de la cour n'avait appris qu'une chose, c'était de mettre moins de chaleur, même aux choses bonnes et utiles dont on desirait le succès. Les méchants, disait-elle, tout en les approuvant, les font échouer, ne fût-ce que pour vous priver de l'honneur d'y avoir pensé. J'ai beaucoup nui à mes amis par le trop de zèle que j'ai pris à leurs intérêts. J'ai fait manquer les plus beaux projets par l'enthousiasme qu'ils m'inspiraient. Je blessais les ames pusillanimes et froides qui ne s'en laissaient pas enflammer comme moi. Les uns s'éloignaient honteux, les autres chagrins, tous indisposés; et rien ne se faisait.



Lorsque j'allai prendre congé d'elle, elle me promit de ne me point oublier; elle me pria de me souvenir d'elle; et elle eut la bonté de me dire que j'étais un des hommes les plus agréables à entendre qu'elle eût rencontrés; et que, sage ou fou, elle avait remarqué que j'étais toujours conséquent.

---

# REGRETS

## SUR

# MA VIEILLE ROBE DE CHAMBRE,

## OU

## AVIS A CEUX QUI ONT PLUS DE GOUT QUE DE FORTUNE.*

---

Pourquoi ne l'avoir pas gardée? Elle était faite à moi; j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps, sans le gêner; j'étais pittoresque et beau. L'autre, raide, empesée, me mannequine. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière, un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaisse refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui tra-

* Il ne nous est pas possible de préciser l'époque à laquelle Diderot composa ce charmant ouvrage; mais tout nous porte à croire qu'il l'écrivit vers 1767, au temps même où Vernet venait de lui donner un de ses plus beaux tableaux exposé au salon de 1767. Voyez p.



vaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant; on ne sait qui je suis.

Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre; je suis devenu l'esclave de la nouvelle.

Le dragon qui surveillait la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe.

Le vieillard passionné qui s'est livré, pieds et poings liés, aux caprices, à la merci d'une jeune folle, dit depuis le matin jusqu'au soir : Où est ma bonne, ma vieille gouvernante? Quel démon m'obsédait, le jour que je la chassai pour celle-ci! Puis il pleure, il soupire.

Je ne pleure pas, je ne soupire pas; mais à chaque instant je dis : Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune en la teignant en écarlate! Maudit soit le précieux vêtement que je révère! Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de calemande?

Mes amis, gardez vos vieux amis. Mes amis, craignez l'atteinte de la richesse. Que mon exemple vous instruise. La pauvreté a ses franchises; l'opulence a sa gêne.

O Diogène! si tu voyais ton disciple sous le fastueux manteau d'Aristippe, comme tu rirais! O Aristippe, ce manteau fastueux fut payé par



bien des bassesses. Quelle comparaison de ta vie molle, rampante, efféminée, et de la vie libre et ferme du cynique déguenillé! j'ai quitté le tonneau où je régnais, pour servir sous un tyran.

Ce n'est pas tout, mon ami. Écoutez les ravages du luxe, les suites d'un luxe conséquent.

Ma vieille robe de chambre était une avec les autres guenilles qui m'environnaient. Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenait quelques livres, quelques estampes enfumées, sans bordure, clouées par les angles sur cette tapisserie; entre ces estampes trois ou quatre plâtres suspendus formaient avec ma vieille robe de chambre l'indigence la plus harmonieuse.

Tout est désaccordé. Plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté.

Une nouvelle gouvernante stérile qui succède dans un presbytère, la femme qui entre dans la maison d'un veuf, le ministre qui remplace un ministre disgracié, le prélat moliniste qui s'empare du diocèse d'un prélat janséniste, ne causent pas plus de trouble que l'écarlate intruse en a causé chez moi.

Je puis supporter sans dégoût la vue d'une paysanne. Ce morceau de toile grossière qui couvre sa tête; cette chevelure qui tombe sur ses joues; ces haillons troués qui la vêtissent à demi; ce mauvais cotillon court qui ne va qu'à la moitié

de ses jambes; ces pieds nus et couverts de fange ne peuvent me blesser : c'est l'image d'un état que je respecte; c'est l'ensemble des disgrâces d'une condition nécessaire et malheureuse que je plains. Mais mon cœur se soulève; et, malgré l'atmosphère parfumée qui la suit, j'éloigne mes pas, je détourne mes regards de cette courtisane dont la coiffure à points d'Angleterre, et les manchettes déchirées, les bas blancs et la chaussure usée, me montrent la misère du jour associée à l'opulence de la veille.

Tel eût été mon domicile, si l'impérieuse écarlate n'eût tout mis à son unisson.

J'ai vu la Bergame céder la muraille, à laquelle elle était depuis si long-temps attachée, à la tenture de damas.

Deux estampes qui n'étaient pas sans mérite, *la Chute de la manne dans le désert* du Poussin, et l'*Esther devant Assuérus* du même; l'une honteusement chassée par un vieillard de Rubens, c'est la triste Esther; la *Chute de la manne* dissipée par une *Tempête* de Vernet.

La chaise de paille réléguée dans l'antichambre par le fauteuil de maroquin.

Homère, Virgile, Horace, Cicéron, soulager le faible sapin courbé sous leur masse, et se renfermer dans une armoire marquetée, asyle plus digne d'eux que de moi.

Une grande glace s'emparer du manteau de ma cheminée.

Ces deux jolis plâtres que je tenais de l'amitié de Falconet, et qu'il avait réparés lui-même, déménagés par une Vénus accroupie. L'argile moderne brisée par le bronze antique.

La table de bois disputait encore le terrain, à l'abri d'une foule de brochures et de papiers entassés pêle-mêle, et qui semblaient devoir la dérober long-temps à l'injure qui la menaçait. Un jour elle subit son sort; et en dépit de ma paresse, les brochures et les papiers allèrent se ranger dans les serres d'un bureau précieux.

Instinct funeste des convenances! Tact délicat et ruineux, goût sublime qui change, qui déplace, qui édifie, qui renverse, qui vide les coffres des pères, qui laisse les filles sans dot, les fils sans éducation, qui fait tant de belles choses et de si grands maux, toi qui substituas chez moi le fatal et précieux bureau à la table de bois; c'est toi qui perds les nations; c'est toi qui, peut-être, un jour, conduiras mes effets sur le pont Saint-Michel, où l'on entendra la voix enrouée d'un crieur dire : A vingt louis une Vénus accroupie.

L'intervalle qui restait entre la tablette de ce bureau et la *Tempête* de Vernet, faisait un vide désagréable à l'œil. Ce vide fut rempli par une pendule; et quelle pendule encore! une pendule

à la Geoffrin, une pendule où l'or contraste avec le bronze.

Il y avait un angle vacant à côté de ma fenêtre. Cet angle demandait un secrétaire, qu'il obtint.

Autre vide déplaisant entre la tablette du secrétaire et la belle tête de Rubens, et rempli par deux La Grenée.

Ici est une *Magdeleine* du même artiste; là, c'est une esquisse de Vien ou de Machy; car je donnai aussi dans les esquisses. Et ce fut ainsi que le réduit édifiant du philosophe se transforma dans le cabinet scandaleux du publicain. J'insulte aussi à la misère nationale.

De ma médiocrité première, il n'est resté qu'un tapis de lisières. Ce tapis mesquin ne cadre guère avec mon luxe, je le sens. Mais j'ai juré et je jure, car les pieds de Denis le philosophe ne fouleront jamais un chef-d'œuvre de la Savonnerie, je réserverai ce tapis, comme le paysan transféré de la chaumière dans le palais de son souverain réserva ses sabots. Lorsque le matin, couvert de la somptueuse écarlate, j'entre dans mon cabinet; si je baisse la vue, j'aperçois mon ancien tapis de lisières; il me rappelle mon premier état, et l'orgueil s'arrête à l'entrée de mon cœur. Non, mon ami, non; je ne suis point corrompu. Ma porte s'ouvre toujours au besoin qui s'adresse à moi; il me trouve la même affabilité. Je l'écoute, je le conseille, je le secours, je le plains. Mon

ame ne s'est point endurcie; ma tête ne s'est point relevée. Mon dos est bon et rond, comme ci-devant. C'est le même ton de franchise; c'est la même sensibilité. Mon luxe est de fraîche date, et le poison n'a point encore agi. Mais avec le temps, qui sait ce qui peut arriver? Qu'attendre de celui qui a oublié sa femme et sa fille, qui s'est endetté, qui a cessé d'être époux et père, et qui, au lieu de déposer au fond d'un coffre fidèle une somme utile.... Ah, saint prophète! levez vos mains au ciel, priez pour un ami en péril, dites à Dieu : Si tu vois dans tes décrets éternels que la richesse corrompe le cœur de Denis, n'épargne pas les chefs-d'œuvre qu'il idolâtre; détruis-les, et ramène-le à sa première pauvreté; et moi, je dirai au ciel, de mon côté : O Dieu! je me résigne à la prière du saint prophète et à ta volonté! Je t'abandonne tout; reprends tout; oui, tout, excepté le Vernet. Ah! laisse-moi le Vernet! Ce n'est pas l'artiste, c'est toi qui l'as fait. Respecte l'ouvrage de l'amitié et le tien. Vois ce phare, vois cette tour adjacente qui s'élève à droite; vois ce vieil arbre que les vents ont déchiré. Que cette masse est belle! Au dessous de cette masse obscure, vois ces rochers couverts de verdure. C'est ainsi que ta main puissante les a formés; c'est ainsi que ta main bienfaisante les a tapissés. Vois cette terrasse inégale, qui descend du pied des rochers vers la mer. C'est l'image des dégradations

que tu as permis au temps d'exercer sur les choses du monde les plus solides. Ton soleil l'aurait-il autrement éclairée? Dieu! si tu anéantis cet ouvrage de l'art, on dira que tu es un Dieu jaloux. Prends en pitié les malheureux épars sur cette rive. Ne te suffit-il pas de leur avoir montré le fond des abîmes? Ne les as-tu sauvés que pour les perdre? Écoute la prière de celui-ci qui te remercie. Aide les efforts de celui-là qui rassemble les tristes restes de sa fortune. Ferme l'oreille aux imprécations de ce furieux : hélas! il se promettait des retours si avantageux; il avait médité le repos et la retraite; il en était à son dernier voyage. Cent fois dans la route, il avait calculé par ses doigts le fond de sa fortune; il en avait arrangé l'emploi : et voilà toutes ses espérances trompées; à peine lui reste-t-il de quoi couvrir ses membres nus. Sois touché de la tendresse de ces deux époux. Vois la terreur que tu as inspirée à cette femme. Elle te rend grâce du mal que tu ne lui as pas fait. Cependant, son enfant trop jeune pour savoir à quel péril tu l'avais exposé, lui, son père et sa mère, s'occupe du fidèle compagnon de son voyage; il rattache le collier de son chien. Fais grâce à l'innocent. Vois cette mère fraîchement échappée des eaux avec son époux; ce n'est pas pour elle qu'elle a tremblé; c'est pour son enfant. Vois comme elle le serre contre son sein; vois comme elle le baise. O Dieu! reconnais

les eaux que tu as créées. Reconnais-les, et lorsque ton souffle les agite, et lorsque ta main les apaise. Reconnais les sombres nuages que tu avais rassemblés, et qu'il t'a plu de dissiper. Déjà ils se séparent, ils s'éloignent; déjà la lueur de l'astre du jour renaît sur la face des eaux; je présage le calme à cet horizon rougeâtre. Qu'il est loin, cet horizon! il ne confine point avec le ciel; achève de rendre à la mer sa tranquillité. Permets à ces matelots de remettre à flot leur navire échoué; seconde leur travail; donne-leur des forces, et laisse-moi mon tableau. Laisse-le moi, comme la verge dont tu châtieras l'homme vain. Déjà ce n'est plus moi qu'on visite, qu'on vient entendre; c'est Vernet qu'on vient admirer chez moi. Le peintre a humilié le philosophe.

O mon ami, le beau Vernet que je possède! Le sujet est la fin d'une tempête sans catastrophe fâcheuse. Les flots sont encore agités; le ciel couvert de nuages; les matelots s'occupent sur leur navire échoué; les habitants accourent des montagnes voisines. Que cet artiste a d'esprit! Il ne lui a fallu qu'un petit nombre de figures principales pour rendre toutes les circonstances de l'instant qu'il a choisi. Comme toute cette scène est vraie! Comme tout est peint avec légèreté, facilité et vigueur! Je veux garder ce témoignage de son amitié. Je veux que mon gendre le transmette à ses enfants, ses enfants aux leurs, et ceux-ci aux



enfants qui naîtront d'eux. Si vous voyiez le bel ensemble de ce morceau; comme tout y est harmonieux; comme les effets s'y enchaînent; comme tout se fait valoir sans effort et sans apprêt; comme ces montagnes de la droite sont vaporeuses; comme ces rochers et les édifices surimposés sont beaux; comme cet arbre est pittoresque; comme cette terrasse est éclairée; comme la lumière s'y dégrade; comme ces figures sont disposées, vraies, agissantes, naturelles, vivantes; comme elles intéressent; la force dont elles sont peintes; la pureté dont elles sont dessinées; comme elles se détachent du fond; l'énorme étendue de cet espace; la vérité de ces eaux; ces nuées, ce ciel, cet horizon! Ici le fond est privé de lumière, et le devant éclairé, au contraire du technique commun. Venez voir mon Vernet; mais ne me l'ôtez pas.

Avec le temps, les dettes s'acquitteront; le remords s'apaisera; et j'aurai une jouissance pure. Ne craignez pas que la fureur d'entasser de belles choses me prenne. Les amis que j'avais, je les ai; et le nombre n'en est pas augmenté. J'ai Laïs, mais Laïs ne m'a pas. Heureux entre ses bras, je suis prêt à la céder à celui que j'aimerai et qu'elle rendrait plus heureux que moi. Et pour vous dire mon secret à l'oreille, cette Laïs, qui se vend si cher aux autres, ne m'a rien coûté.

# LETTRE A MONSIEUR ***,

## SUR L'ABBÉ GALIANI.

Eh bien! monsieur, vous avez donc quelque peine à croire qu'un étranger, qui n'a fait en France qu'un séjour assez court, ait pu se rendre maître de notre langue au point d'écrire avec cette facilité, cette force, cette élégance, et surtout ce ton de plaisanterie naturelle qu'on remarque dans les *Dialogues sur le commerce des blés?* Mais cet étranger a vécu dans la meilleure compagnie; c'est l'abbé Galiani : et cet abbé n'est point du tout un homme ordinaire. En y regardant de plus près, vous auriez été frappé d'une certaine originalité qui ne peut être d'emprunt; et vous en auriez conclu, ou que l'abbé Galiani n'avait pas fait un mot de son ouvrage, ou qu'il l'avait fait tel qu'il est. Ceux qui l'ont un peu connu, vous diront tous que ses Dialogues sont calqués sur sa conversation. Ainsi, monsieur, plus de doute sur ce point. Quant à l'ouvrage italien, dont la *Gazette de France* du 9 novembrre de l'année dernière annonce une traduction française, voici ce que j'en sais.

En 1726, avant que l'abbé Galiani fût né, Barthelemi Intieri, Toscan, homme de lettres, géomètre et mécanicien du premier ordre, inventa une étuve à blé. En 1754, Intieri était âgé de quatre-vingt-deux ans, et presque aveugle. L'abbé Galiani desira que sa machine utile fût connue; il écrivit donc le petit traité qui a pour titre : *Della perfetta conservazione del grano*; et comme sa fantaisie a toujours été de garder l'anonyme, il n'avoua point cet ouvrage, qu'il laissa paraître sous le nom de l'inventeur Intieri : mais personne n'ignora qu'il en était l'auteur; et dans les premiers temps de son séjour à Paris, il m'en fit présent, ainsi qu'à quelques autres hommes de lettres avec lesquels il était en liaison. Le frère de l'abbé Galiani avait dessiné les planches, au bas desquelles on lit même son nom dans l'édition italienne. M. Duhamel, de notre Académie des Sciences, toujours poussé du beau zèle de nous enrichir des inventions étrangères, ne dédaigna pas de publier la machine d'Intieri, sans se souvenir de l'auteur. Le marquis Galiani, frère de l'abbé, lui en avait envoyé les dessins, que notre académicien fit regraver, mais sans nous prévenir que les additions et variations qu'il adoptait d'après Intieri, et qu'il donnait comme des moyens de perfection, étaient impraticables dans l'exécution. Vous conclurez de ce petit historique littéraire tout ce qui vous plaira. Quant à moi,

l'abbé Galiani ayant publié, en 1754, son ouvrage sur la conservation des grains, et en 1749, son *Traité de la monnaie*, il me semble que c'est mal à propos qu'on a traité d'intrus, de nouveau venu dans l'étable économique, le premier né du troupeau; et qu'on aurait bien fait de le laisser tranquille dans le coin qu'il y occupait depuis vingt ans, époque antérieure à la formation du bercail.

Comme j'aime à m'entretenir de mes amis, je ne puis me refuser à l'occasion de vous instruire de quelques particularités de la vie studieuse de notre cher abbé; je dis notre cher abbé, parce qu'il est cher à beaucoup d'autres qu'à moi.

Il naquit à Naples le 2 décembre 1728. Il se fit connaître en 1748, par une plaisanterie poétique et une oraison funèbre du grand-maître des hautes-œuvres à Naples, Dominique Jannaccone, d'illustre mémoire. Son *Traité de la monnaie* parut en 1749, et son ouvrage sur la *Conservation des blés*, en 1754. En 1755, il écrivit une Dissertation sur l'histoire naturelle du Vésuve. Cette Dissertation, qui n'a point été imprimée, fut envoyée au pape Benoît XIV, avec une collection des pierres produites par ce volcan. M. Bernard de Jussieu la connaît, et quelques affiliés à la secte économique en ont eu communication. En 1756, il fut nommé de l'Académie d'Herculanum; et il a [illegible] beaucoup de part au premier vo-

lume des planches. Il composa à cette occasion, sur la peinture des Anciens, une Dissertation fort étendue, dont M. l'abbé Arnaud a été à portée de juger. Mais celui de ses ouvrages qu'il estime le plus est son Oraison funèbre de Benoît XIV; je la connais, et c'est, à mon avis, un morceau plein d'éloquence et de nerf. La nécessité de se livrer aux affaires politiques ralentit sa course dans une carrière où il était entré à l'âge de dix-neuf ans. Il vint en France, où il ne produisit plus que des clandestins, si l'on en excepte son dernier ouvrage sur le Commerce des blés; modèle de dialogues qui restera à côté des Lettres de Pascal, long-temps après qu'il ne sera plus question, ni des sujets, ni des personnages dont ces deux beaux génies se seront occupés. Nous connaissons tous ici son Commentaire sur Horace, ouvrage savant et gai, fruit d'un de ses moments de tristesse et d'ennui. On formerait une liste considérable des pièces recélées dans son portefeuille; on y trouverait, à côté de son morceau sur les peintures d'Herculanum et de sa Dissertation sur le Vésuve, une traduction de l'ouvrage de Locke sur les monnaies, avec des notes de sa façon; une traduction en vers du premier livre de l'Anti-Lucrèce (1); quelques poésies; une Dissertation sur les rois carthaginois; et d'autres écrits sur différents points d'érudition.

(1) Ouvrage de l'abbé de Polignac. Édit.

Je connais peu d'hommes qui aient autant lu, plus réfléchi et acquis une aussi ample provision de connaissances. Je l'ai tâté par les côtés qui me sont familiers, et je ne l'ai trouvé en défaut sur aucun. Sa pénétration est telle, qu'il n'y a point de matière ingrate ou usée pour lui. Il a le talent de voir, dans les sujets les plus communs, toujours quelque face qu'on n'avait point observée; de lier et d'éclaircir les plus disparates, par des rapprochements singuliers; et de trancher les difficultés les plus sérieuses, par des apologues originaux dont les esprits superficiels ne sentent pas toute la portée. Il n'appartient pas à tout le monde de saisir sa plaisanterie. Gai en société, je le crois mélancolique quand il est seul. Il parle volontiers et long-temps; mais quand on aime à s'instruire, on ne l'accuse pas d'avoir trop parlé. Sans lui supposer une haute opinion de l'honnêteté de l'espèce humaine, je ne l'en crois pas plus méfiant; quoiqu'il y ait, dans sa politique et sa morale de conversation, une teinte de machiavélisme, je le tiens pour homme d'une probité rigoureuse. Il est bien plat de juger sans cesse les mœurs par les principes spéculatifs. C'est ainsi que je vois les hommes; donc c'est ainsi que je me conduis avec eux; ou bien mon expérience m'apprend que la plupart des hommes se conduisent ainsi; donc je me conduirai comme eux: belle conséquence! Quant à ce[illegible]ries pol[illegible] qui nous sont proposées

comme des vérités éternelles par des gens qui n'ont vu la société que par le goulot étroit de la bouteille des abstractions, personne, je l'avoue, n'en avait un plus souverain mépris. Le reste après sa mort, si je lui survis.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

SUR

# LES LETTRES D'UN FERMIER

## DE PENSYLVANIE,

### AUX HABITANTS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE *.

1769.

C'EST une grande querelle que celle de l'Angleterre avec ses colonies. Savez-vous, mon ami, par où nature veut qu'elle finisse? Par une rupture. On s'ennuie de payer, aussitôt qu'on est le plus fort. La population de l'Angleterre est limitée; celle des colonies ne l'est pas. Avant un siècle, il est démontré qu'il y aura plus d'hommes à l'Amérique septentrionale, qu'il n'y en a aujourd'hui dans l'Europe entière. Alors un des bords de la mer dira à l'autre bord : Des subsides? Je ne vous en dois pas plus que vous ne m'en devez.

* L'auteur anglais de cet ouvrage est Dikinson, et le traducteur est Barbeu du Bourg, qui a donné sa traduction en 1760, in-8°. L'ouvrage anglais et la traduction sont anonymes; mais cependant le nom des auteurs n'a jamais été un secret. Comment se fait-il que dans tous les *Dictionnaires historiques* et même dans la *Biographie universelle*, articles DIKINSON et BARBEU DU BOURG, on ne trouve aucune indication à ce sujet? Les biographes devraient bien se pénétrer de cette vérité, que l'on va chercher des renseignements utiles dans leurs ouvrages, plutôt qu'un modèle de style. ÉDIT.

Faites vos affaires, et laissez-moi faire les miennes. Me pourvoir des choses dont j'ai besoin, chez vous, et chez vous seul? Et pourquoi, si je le puis avoir plus commodément et à meilleur prix ailleurs? Vous envoyer les peaux de mes castors, pour que vous m'en fassiez des chapeaux? Mais vous voyez bien que cela est ridicule, si j'en puis faire moi-même. Ne me demandez donc pas cela. C'est ainsi que ce traité de la mère-patrie avec ses enfants, fondé sur la supériorité actuelle de la mère-patrie, sera méprisé par les enfants quand ceux-ci seront assez grands.

Voici une exposition abrégée des démêlés présents de l'Angleterre et de ses colonies. Lorsque l'Angleterre avait besoin des subsides de ses colons, elle faisait remettre par les gouverneurs d'outre-mer, aux assemblées provinciales, des lettres circulaires écrites au nom du roi, par le secrétaire d'État, qui en faisait la demande. Le parlement s'adressait aux colonies, précisément comme le roi s'adresse au parlement. Les colonies s'imposaient elles-mêmes. Le parlement a tenté de changer cette taxe volontaire en une taxe arbitraire.

L'assujétissement au papier timbré dans tous les actes civils fut le premier écart de la forme de réquisition accoutumée. Celui qui forma le projet de lever arbitrairement de l'argent sur les Américains par ce moyen, sentit toute l'opposition qu'il y trouverait. Pour prévenir cette opposition,

l'acte du timbre fut accompagné d'un bill qui autorisait les officiers des troupes réparties dans les différentes contrées à loger leurs soldats dans les maisons particulières.

L'acte du timbre n'eut point lieu; quant au bill qui exigeait des assemblées provinciales de loger des soldats, il fut modifié. L'entrée des maisons fut fermée aux soldats, et les assemblées fournirent aux troupes des provisions; mais chacune à sa manière, sans prendre aucunement connaissance du bill. Elles affectèrent de donner à leur acquiescement la forme d'un acte volontaire et libre. Les gouverneurs d'outre-mer mirent tout en œuvre pour traduire cette conduite comme une rébellion; et le parlement indigné, spécialement contre la province de la Nouvelle-York, ôta à cette province tout pouvoir de législation.

Cependant le projet d'asseoir une taxe arbitraire en Amérique ne fut point abandonné. On en tenta l'exécution sous une autre forme. Les colons sont possesseurs de certaines matières premières qu'ils n'ont ni le droit de manufacturer, ni de prendre ailleurs que chez leur mère-patrie. Ce fut sur ces matières manufacturées qu'on imagina d'établir des impôts. On devait former un bureau de péages et envoyer à Boston une légion de commis chargés du recouvrement de ces impôts, qui, selon l'énonciation de l'acte, étaient destinés à payer les honoraires des gou-



verneurs, juges et autres officiers de la couronne en Amérique, parce que c'était une spéculation générale en Angleterre, que ces officiers ne doivent dépendre des colons pour aucune partie de leur entretien. Les Américains furent, comme on le pense bien, révoltés, et de l'impôt, et de l'emploi de l'impôt.

Le démêlé de l'Angleterre avec ses colonies en est là; et c'est pour confirmer les Anglais de l'Amérique dans leur opposition à ces deux points que les *Lettres du fermier* ont été écrites. Ces Lettres sont pleines de raison, de simplicité et de véritable éloquence. Elles ont eu quarante éditions à Londres en moins d'une année. Un monsieur Dikinson, qui en est l'auteur, est à peine âgé de trente-trois ans. Il exerce la profession d'avocat à Philadelphie, où il a été surnommé le Démosthène de l'Amérique. En considération de son rôle patriotique, un ecclésiastique de la Virginie lui a envoyé en présent dix mille livres sterling. Les femmes de Boston ont renoncé aux rubans, jusqu'à ce que cette affaire soit finie. Elle finira comme elle pourra; en attendant, celui qui le premier a mis les colonies dans le cas de prendre leur quant à moi, est un fou.

J'ai été un peu surpris de voir paraître ici la traduction de ces Lettres. Je ne connais aucun ouvrage plus propre à instruire des peuples de leurs droits inaliénables, et à leur inspirer un



amour violent de la liberté. Parce que M. Dikinson parlait à des Américains, ils n'ont pas conçu que ses discours s'adressaient à tous les hommes. Mon dessein était de vous en recueillir les principes généraux; mais je m'en tiendrai à quelques morceaux de la dernière lettre, qui a pour titre: *Assoupissement, avant-coureur de l'esclavage.* Voici comme elle commence:

« Un peuple marche à grands pas vers sa destruction, lorsque les particuliers considèrent leurs propres intérêts comme indépendants de ceux du public. De telles idées sont fatales à leur patrie et à eux-mêmes. Cependant combien n'y a-t-il pas d'hommes assez faibles et assez vils, pour croire qu'ils remplissent tous les devoirs de la vie, lorsqu'ils travaillent avec ardeur à accroître leurs richesses, leur puissance et leur crédit, sans avoir le moindre égard à la société sous la protection de laquelle ils vivent; qui, lorsqu'ils peuvent obtenir un avantage immédiat et personnel, en prêtant leur assistance à ceux dont les projets tendent manifestement au détriment de leur patrie, se félicitent de leur adresse, et se croient fondés à s'arroger le titre de fins politiques? Misérables! dont il est difficile de dire s'ils sont plus dignes de mépris que de pitié, mais dont les principes sont certainement aussi détestables que leur conduite est pernicieuse! »

Il peint ensuite la conduite de ces hommes; les

espérances, les terreurs dont il faut se garantir; puis il ajoute :

« Notre vigilance et notre union feront notre succès et notre sûreté. Évitons également le morne engourdissement et la vivacité fébrile. Remplissons-nous d'une générosité véritablement sage. Considérons-nous comme des hommes et des hommes libres. Gravons réciproquement dans nos cœurs; disons-nous en nous rencontrant dans les rues, en entrant dans nos maisons, en en sortant, que nous ne saurions être heureux, sans être libres; que nous ne saurions être libres, sans être assurés de nos propriétés; que nous ne saurions être assurés de nos propriétés, si d'autres ont droit d'y toucher sans notre aveu; que des taxes arbitraires nous les enlèvent; que des droits établis dans la seule vue de lever de l'argent sont des taxes arbitraires; qu'il faut s'opposer immédiatement et vigoureusement aux tentatives d'imposer de tels droits; que cette opposition ne peut être efficace sans la réunion commune des efforts; et qu'en conséquence l'affection réciproque des provinces et l'unanimité des résolutions est essentielle à notre salut. Nous sommes destinés par la nature dans l'ordre marqué des choses, pour être les protecteurs des générations à venir, dont le sort dépend de notre vertu. C'est à nous à savoir si nous donnerons la naissance à des nobles et incontestables héritiers de nos titres, ou

à de bas valets de maîtres impérieux. Pour moi, je défendrai de toutes mes forces la liberté que mes pères m'ont transmise. Le ferai-je utilement ou sans fruit? c'est de vous, mes chers compatriotes, que cela dépend. »

On nous permet la lecture de ces choses-là, et l'on est étonné de nous trouver, au bout d'une dixaine d'années, d'autres hommes. Est-ce qu'on ne sent pas avec quelle facilité des ames un peu généreuses doivent boire ces principes et s'en enivrer? Ah! mon ami, heureusement les tyrans sont encore plus imbéciles qu'ils ne sont méchants; ils disparaissent; les leçons des grands hommes fructifient, et l'esprit d'une nation s'agrandit.

---

# LETTRE

# DE M. DE RAMSAY,

PEINTRE DU ROI D'ANGLETERRE,

## A M. DIDEROT.





## AVERTISSEMENT DE NAIGEON

### DANS L'ÉDITION DE 1798.

L'ORIGINAL de la lettre qu'on va lire est en anglais : Diderot, à qui elle est adressée, jugeant avec raison que les objections de M. de Ramsay étaient trop graves pour être négligées, traduisit sa lettre dans le dessein d'en envoyer une copie à Beccaria, et de lui offrir ainsi une occasion de perfectionner son ouvrage : mais sur ce qu'il apprit bientôt de l'extrême sensibilité de l'auteur du *Traité des délits, etc.*, il changea d'avis, et le laissa jouir tranquillement du succès mérité de son livre. Ceux qui entendent la matière que M. de Ramsay discute dans sa lettre, sentiront combien les difficultés qu'il y propose méritaient d'être examinées et résolues; et ils regretteront que Beccaria n'en ait pas eu connaissance, lorsqu'il s'occupait de la seconde édition de son ouvrage. Je pressai alors Diderot de les lui envoyer : mais l'original et la traduction étaient mêlés et confondus avec d'autres papiers qu'il n'eut pas la patience de débrouiller. Incapable de s'assujétir à un certain ordre

qui économise le temps des recherches, et qui les rend même faciles, il égarait souvent les feuilles de l'ouvrage auquel il travaillait; et il aimait mieux les refaire, au risque même de dire moins bien, comme cela lui arrivait quelquefois, que de perdre un quart d'heure à les chercher. La lettre de Ramsay ne fut donc point communiquée à Beccaria, à qui elle aurait pu être très-utile; et Diderot ne l'a même retrouvée, ainsi que sa traduction, que long-temps après, lorsqu'il projeta de recueillir tous ses ouvrages, de les revoir, de les corriger, et d'en préparer une édition complète.

---

# LETTRE

# DE M. DE RAMSAY,

## PEINTRE DU ROI D'ANGLETERRE,

## A M. DIDEROT.

IL y a environ un mois que je vous envoyai, par mon très-digne ami M. Burke, un exemplaire des Leçons de Shéridan, les Odes de Grey, avec le portrait gravé de M. Bentley. Je compte qu'ils vous seront parvenus; mais si par quelque accident ils s'étaient égarés, je vous prie de me le faire savoir, afin qu'on puisse les recouvrer, ou vous en envoyer d'autres.

Voilà ce qu'un marchand appellerait le nécessaire; mais le nécessaire est bien court entre ceux qui trafiquent d'esprit. Si l'on se réduit au nécessaire absolu, adieu la poésie, la peinture, toutes les branches agréables de la philosophie, et salut à la nature de Rousseau, à la nature à quatre pates. Afin donc que cette lettre ne ressemble pas tout-à-fait à une lettre d'avis, j'y ajouterai quelques réflexions sur le traité *Dei delitti e delle pene*, dont vous et M. Suard me parlâtes chez

M. le baron d'Holbach, lors de mon séjour à Paris.

Je n'ai fait qu'une légère lecture de ce Traité, et je me propose de le relire plus attentivement à mon premier loisir. A en juger au premier coup-d'œil, il me paraît renfermer plusieurs observations ingénieuses, entre lesquelles quelques-unes pourraient peut-être avoir le bon effet qu'en attend l'auteur, plein d'humanité. Mais à considérer cet ouvrage comme un système, j'en trouve les fondements bien incertains, bien en l'air, pour y bâtir rien de solide et d'utile, à quoi l'on puisse se fier. La notion d'un contrat social où l'on montre le pouvoir souverain comme résultant de toutes les petites rognures de la liberté de chaque particulier, notion qu'on ne saurait guère contredire en Angleterre, sans être l'hérétique le plus maudit, n'est, après tout, qu'une idée métaphysique dont on ne retrouvera la source dans aucune transaction réelle, soit en Angleterre, soit ailleurs. L'histoire et l'observation nous apprennent que le nombre de ceux qui veillent actuellement à l'exécution de ce prétendu contrat, de cet accord imaginé sur la formation des lois, quoique plus considérable dans un état que dans un autre, est toujours très-petit en comparaison du nombre de ceux qui sont obligés à l'observation des lois, sans avoir jamais été ni appelés, ni consultés, soit avant, soit après qu'elles ont été rédigées. C'est dommage que l'habile auteur de l'ouvrage en

question n'ait pas pris le revers de sa méthode, et tenté, d'après une recherche sur l'origine actuelle et réelle des différents gouvernements et de leurs différentes lois, d'en tirer quelque principe général de réformation ou d'institution. Son succès en aurait peut-être été plus assuré; et il se serait à coup sûr garanti de ces ambiguités, pour ne pas dire contradictions, où s'embarrassera toujours l'auteur d'un système qui n'aura pas été pris dans la nature. Celui-ci, par exemple, avoue que chaque homme, en contribuant à sa caisse imaginaire, n'y met que la plus petite portion possible de sa propre liberté, et qu'il serait sans cesse disposé à reprendre cette quote-part, sans la menace ou l'action d'une force toujours prête à l'en empêcher. La force doit donc être reconnue au moins comme le lien de ce contrat volontaire. Et certainement, si pour quelque cause que ce fût, un homme se laissait pendre sans y être contraint, il différerait peu ou point du tout d'un homme qui, dans les mêmes circonstances, se pendrait de lui-même; sorte de conduite qu'aucun principe de morale politique n'a encore entrepris de justifier. Dans un autre endroit, il reconnaît que les sujets n'auraient point accédé à de pareils contrats, s'ils n'y avaient été contraints par la nécessité, expression obscure et susceptible de plusieurs sens, entre lesquels il est incertain que celui de l'auteur soit que ces contrats ont été volontaires,

et que les hommes y ont été amenés par le besoin ou la nécessité. Cela n'est point suffisamment expliqué. Lorsqu'au milieu des difficultés et des imperfections sans nombre d'une langue quelle qu'elle soit, un auteur négligera de fixer par des exemples la signification de ses mots, il aura bien de la peine à se préserver de l'ambiguité, sorte d'écueil qu'évitera toujours celui qui s'en tient à la morale purement expérimentale. Qu'il ait tort ou qu'il ait raison, il sera toujours clair et intelligible. Après tout, si notre Italien n'entend autre chose par son contrat social, que ce qu'ont entendu quelques-uns de nos auteurs anglais, savoir l'obligation tacite, réciproque des puissants de protéger les faibles en retour des services qu'ils en exigent, et les faibles, de servir les puissants en retour de la protection qu'ils en obtiennent, nous sommes prêts à convenir qu'un tel tacite contrat a existé depuis la création du monde, et subsistera tant qu'il y aura deux hommes vivant ensemble sur la surface de la terre. Mais avec quelle circonspection n'élèverons-nous pas sur cette pauvre base un édifice de liberté civile, lorsque nous considérerons qu'un contrat tacite de cette espèce subsiste actuellement entre le grand Mogol et ses sujets, entre les colons de l'Amérique et leurs nègres, entre le laboureur et son bœuf; et que peut-être ce dernier est de tous les contrats tacites celui qui a été le plus fidèlement



et le plus ponctuellement exécuté par les parties contractantes!

Mais pour en venir à quelque chose qui ait un rapport plus immédiat à la nature du *Traité des délits*, il dit qu'en politique morale il n'y a aucun avantage permanent à espérer de tout ce qui n'est pas fondé sur les sentiments indélébiles du genre humain; et c'est là certainement une de ces vérités incontestables à laquelle doivent faire une égale attention, et ceux qui se proposent d'instituer des lois, et ceux qui ne se proposent que de les réformer : mais après le desir de sa propre conservation, y a-t-il dans l'homme un sentiment plus universel, plus ineffaçable que le desir de la supériorité et du commandement? sentiment que la nécessité présente peut réprimer, mais jamais éteindre dans le cœur d'aucun mortel. Peu sont capables de remplir les devoirs de chef; tous aspirent à l'être. La chose étant ainsi, si l'on veut prévenir les suites dangereuses du passage continuel de la puissance d'une main dans une autre, il est donc nécessaire que ceux qui en sont actuellement revêtus usent de tous les moyens dont ils peuvent s'aviser pour maintenir leur autorité, surtout si leur salut est étroitement lié avec cette puissance.

De là naissent quelques conséquences qui me paraissent ne pouvoir pas facilement découler de

la même source et du même canal d'où l'auteur tire les siennes.

1°. C'est que, plus le nombre des contractants actuels, maîtres ou chefs, en quelque société que ce soit, sera petit en comparaison du corps entier, plus la force et la célérité de la puissance exécutrice doivent, pour la sécurité de ces maîtres ou chefs, s'augmenter; et cela à proportion du nombre de ceux qui sont gouvernés, ou, comme disent les géomètres, en raison inverse de ceux qui gouvernent.

2°. C'est que, la partie gouvernée étant toujours la plus nombreuse, on ne peut l'empêcher de troubler la partie qui gouverne qu'en prévenant son concert et ses complots.

3°. C'est que, dans les cas où le gouvernement ne porte pas sur une ou deux jambes, il est aisément renversé; et que par conséquent il importe de prévenir et de punir, par un degré de sévérité et de terreur proportionné au péril, toute entreprise, toute cabale, tout complot, tout concert, qui, plus il serait secret, plus il serait sagement conduit, plus sûrement il deviendrait fatal, du moins aux chefs, si ce n'est à toute la nation, à moins qu'il ne fût étouffé dans sa naissance.

Ceux donc qui proposeraient dans les gouvernements d'une certaine nature de supprimer les tortures, les roues, les empalements, les tenaille-

ments, le fond des cachots, sur les soupçons les plus légers, les exécutions les plus cruelles sur les moindres preuves, tendraient à les priver des meilleurs moyens de sécurité, et abandonneraient l'administration à la discrétion de la première poignée de déterminés qui aimerait mieux commander qu'obéir. La cinquantième partie des clameurs et des cabales, qui suffirent à peine au bout de vingt années pour déplacer Robert Walpoole, aurait en moins de deux heures, si on les avait souffertes à Constantinople, envoyé le sultan à la tour noire, et ensanglanté les portes du sérail de la chute des meilleures têtes du Divan.

En un mot, les questions de politique ne se traitent point par abstraction, comme les questions de géométrie et d'arithmétique. Les lois ne se formèrent nulle part *a priori*, sur aucun principe général essentiel à la nature humaine. Partout elles découlèrent des besoins, des circonstances particulières des sociétés; et elles n'ont été corrigées, par intervalles, qu'à mesure que ces besoins, circonstances, nécessités réelles ou apparentes venaient à changer. Un philosophe donc qui se résoudrait à consacrer ses méditations et ses veilles à la réforme des lois, et à quoi les pensées d'un philosophe pourraient-elles mieux s'employer? devrait arrêter ses regards sur une seule et unique société à la fois; et si parmi ses lois et ses coutumes il en remarquait quelques-unes d'inuti-



lement sévères, je lui conseillerais de s'adresser à ceux d'entre les chefs de cette société dont il pourrait se promettre d'éclairer l'entendement; et de leur montrer que les besoins, les circonstances, les nécessités et les dangers, à l'occasion desquels on a inventé ces sévérités, ou ne subsistent plus, ou qu'on peut y pourvoir par des moyens plus doux pour les sujets, et du moins également sûrs pour les chefs. Les sentiments de pitié que l'Être tout-puissant a plus ou moins semés dans les cœurs des hommes, joints à la politique commune et ordinaire de s'épargner tout degré superflu de sévérité, ne pourraient manquer d'obtenir un favorable accueil à une modeste remontrance de cette nature, et produire des effets desirés, que le ton haut, fier et injurieux empêcherait vraisemblablement. Mais si un philosophe, et dans ce qu'il propose, et dans la manière dont il propose ses vues sur la réforme des lois, oublie que les hommes sont hommes, n'a aucun égard à leur faiblesse, à leur morgue même, ne consulte ni l'honneur, ni le bien-être, ni la sécurité de ceux qui ont seuls le pouvoir de donner la sanction à ces lois, ou que peut-être il n'ait jamais pris la peine de savoir quelles sont les personnes en qui réside ce pouvoir, toutes ses peines n'aboutiront à rien ou à peu de chose, du moins pour le moment. En vain se plaindra-t-il que, *gli uomini lasciano per lo piu in abbandono i piu im-*

*portanti regolamenti alla giornaliera prudenza, o alla discrezione di quelli l' interesse di quali e di opporsi alle piu provvide leggi* (1), de ce que les hommes pour la plupart du temps abandonnent les règlements les plus importants à la discrétion de ceux dont l'intérêt est de s'opposer aux plus sages lois; ces personnes par lesquelles il entend sans doute les riches et les puissants, lui diront qu'on n'abandonna jamais à leur discrétion la confection des lois; que tous ont également et de tout temps envié cette prérogative; mais qu'elle leur est dévolue tout naturellement, parce qu'ils étaient les seuls propres à la posséder. Ils lui diront que cela n'est arrivé, ni par accident, ni par négligence, ni par abus, ni par mépris, mais par des lois invariables et éternelles de nature, l'une desquelles a voulu que la force en tout et partout commandât à la faiblesse; loi qui s'exécute et dans le monde physique et dans le monde moral; et au centre de Paris et de Londres, et dans le fond des forêts; et parmi les hommes et parmi les animaux.

En vain s'indignera-t-il de ce que les lois sont nées pour la plupart d'une nécessité fortuite et passagère. Ils lui diront que sans la nécessité il n'y aurait point eu de loi du tout; et que c'est à la même nécessité que les lois actuelles sont sou-

(1) BECCARIA, *Traité des délits et des peines*, Introduction, chap. 1, page 1, édition de *Paris*, Brière, 1822, in-8. ÉDIT^r.

mises, prêtes à céder et à durer, quand et tant qu'il lui plaira.

En vain s'écriera-t-il : *Felici sono quelle pochissime nazioni, che non aspettarono che il lento moto delle combinazioni et vicissitudini umane facesse succedere all' estremita de i mali un avviamento al bene, ma ne accelerarono i passagi intermedi con buone leggi* (1). Heureux le très-petit nombre de nations qui n'attendirent pas que le mouvement lent des combinaisons et des vicissitudes humaines fît naître à l'extrémité des maux un acheminement au bien, mais qui par de bonnes lois en abrégèrent les passages intermédiaires. Ils lui diront qu'il s'est tout-à-fait trompé sur un point de fait; et qu'il n'y a jamais eu de nations telles qu'il les représente. Ils lui diront que, s'il veut se donner la peine d'examiner soigneusement l'histoire et les archives des nations qu'il a vraisemblablement en vue, il trouvera que les lois qu'il préconise le plus sont sorties de ces combinaisons, de ces vicissitudes humaines auxquelles il dispute si dédaigneusement le droit de législation. Ils lui diront que la plupart de ces lois ont été tracées avec la pointe de l'épée, et les traces humectées de sang humain, et toutes à l'avantage et au profit de leurs instituteurs; et qu'aucune d'elles peut-être ne fut dictée par des philosophes

(1) Beccaria, édition citée, page 2. Édit.

théoriciens, par de subtils abstracteurs, par de froids examinateurs de la nature humaine.

Et, selon toute apparence, ils concluront leurs remarques par lui dire avec leur insolence ordinaire, que, quoi qu'il en soit, sa bonne intention et ses efforts lui procureront les éloges et les remercîments des partisans ignorés et paisibles de la raison, gens aussi inexpérimentés qu'insignifiants; que quant à eux, maîtres et chefs, il peut tenir pour certain qu'ils ne souffriront jamais qu'on leur enlève, avec de la métaphysique et des injures, les avantages qu'il a plu à la force secondée de la fortune de mettre entre leurs mains, à moins qu'on ne leur offre quelque meilleure perspective que celle de tomber en d'autres mains, dont il n'est pas à supposer qu'ils obtinssent un traitement plus raisonnable et plus humain, à moins d'une révolution universelle et d'une refonte générale en toutes les autres choses comme en celle-ci.

Or, comme ce serait une étrange folie que d'attendre cette révolution universelle, cette refonte générale, et que même, ces deux choses ne pouvant guère s'effectuer que par des voies très-violentes, ce serait du moins pour la génération présente un très-grand malheur, dont la compensation serait fort incertaine pour la génération future; tout ouvrage spéculatif, tel que celui *Dei delitti e delle pene*, rentre dans la ca-

tégorie des utopies, des républiques à la Platon et autres politiques idéales, qui montrent bien l'esprit, l'humanité et la bonté d'ame des auteurs, mais qui n'ont jamais eu et n'auront jamais aucune influence actuelle et présente sur les affaires; et que le seul bon ouvrage en ce genre, ce serait celui qui, fondé sur l'étude la plus profonde, la connaissance expérimentale et longue d'un gouvernement, puis d'un autre gouvernement, et des intérêts actuels des chefs, de leurs vues, de leur sécurité, tout en indiquant, si l'on veut, dans une préface, morceau communément assez superflu, ce qu'il y a de mieux en abstraction, séparerait certains points particuliers dont on se réduirait à demander humblement aux chefs l'abrogation, comme d'énormités qui furent peut-être autrefois essentielles à leur salut et bien-être, mais qui pour le présent n'ont aucun trait à ces deux objets respectables, etc. etc.

Je sais bien que ces principes généraux, qui tendront à éclairer et à améliorer l'espèce humaine en général, ne sont pas absolument inutiles; mais je n'ignore pas qu'ils n'amèneront jamais une sagesse générale. Je sais bien que la lumière nationale n'est pas sans quelque effet sur les chefs, et qu'il s'établit en eux, malgré eux, une sorte de respect qui les empêche d'être absurdes, quelquefois autant qu'ils auraient bonne envie de l'être; mais je n'ignore pas que c'est à

condition qu'il ne s'agira ni de leur prérogative, ni de leur puissance, ni de leur sécurité, ni de leur autorité, ni de leur salut. Osez, en quelque lieu du monde que ce soit, avancer quelque proposition contraire à ces objets qu'ils ont consacrés tant qu'ils ont pu dans les têtes des hommes, et vous verrez le traitement que l'on vous fera. Je sais que cette lumière générale tant vantée, est une belle et glorieuse chimère dont les philosophes aiment à se bercer, mais qui disparaîtrait bientôt s'ils ouvraient l'histoire, et s'ils y voyaient à quoi les meilleures institutions sont dues. Les nations anciennes ont toujours passé, et toutes les nations modernes passeront avant que le philosophe et son influence sur les nations aient corrigé une seule administration; et pour en venir à quelque chose qui vous soit propre, je sais bien que la différence de la monarchie et du despotisme consiste dans les mœurs, dans cette confiance générale que chacun a dans les prérogatives de son état respectif; que quand cette confiance, qui fait les mœurs de cette monarchie, est forte et haute, le chef n'ose la braver entièrement; que le sultan dit à Constantinople indistinctement de l'un de ses noirs, et d'un cadi qui commet une indiscrétion, qu'on lui coupe la tête; et que la tête du cadi et de l'esclave tombe avec aussi peu de conséquence l'une que l'autre; et qu'à Versailles on châtie très-diversement le valet et le

duc indiscrets; mais je n'ignore pas que le soutien général de ces sortes de mœurs tient à un autre ressort que les écrits des sages; qu'il est même d'expérience, et d'expérience de tout temps, que les mœurs dont il s'agit sont tombées à mesure que les lumières générales se sont accrues. Je me chargerais même de démontrer que cela a dû arriver, et que cela arrivera toujours par la nature même d'un peuple qui s'éclaire. Je sais bien que quand ces sortes de mœurs, dont le monarque ressent et partage l'influence, ne sont plus, le peuple est au plus bas point de l'avilissement et de l'esclavage, parce qu'alors il n'y a plus qu'une condition, celle de l'esclave. Je sais bien que plus cette échelle d'états est longue et distincte, et plus chacun est ferme sur son échelon, plus le monarque diffère du despote, du tyran : mais je défie et l'auteur des *Délits et des peines*, et tous les philosophes ensemble, de me faire voir que leurs ouvrages aient jamais empêché cette échelle de se raccourcir de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin ses deux bouts se touchassent. Enfin, pour en dire mon avis, les cris des sages et des philosophes sont les cris de l'inno[illegible]t sur la roue, où ils ne l'ont jamais empê[illegible]ais ne l'empêcheront d'expirer, les [illegible] vers le ciel, qui suscitera peut-être [illegible] l'enthousiasme, le délire religi[illegible]tre folie vengeresse, qui [illegible]oute leur sagesse

n'aura pu faire. Ce n'est jamais la harangue du sage qui désarme le fort; c'est une autre chose, que la combinaison des événements fortuits amène. En attendant, il ne faut pas vouloir en arracher, mais il faut en supplier humblement le bien qu'il peut accorder sans se nuire à lui-même.



# LETTRE

## A M. L'ABBÉ GALIANI,

SUR

LA SIXIÈME ODE DU TROISIÈME LIVRE D'HORACE.

1773.

Vous croyez, monsieur et cher abbé, que je vais vous parler de moi et de tous les honnêtes gens que vous avez quittés avec tant de regrets, et qui vous reverraient avec tant de plaisir; du vide que vous avez laissé dans la synagogue de la rue Royale; de nos affaires publiques et particulières; de l'état actuel des sciences et des arts parmi nous; de nos académies et de nos coulisses; de nos acteurs, de nos catins et de nos auteurs. Cela serait peut-être plus amusant qu'une querelle d'érudition; mais cette querelle s'est élevée entre M. Naigeon et moi sur la sixième ode du troisième livre d'Horace, qui commence par cette strophe :

*Delicta majorum immeritus lues,*
*Romane, donec templa refeceris.*
. . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous vous avons choisi pour juge, et vous nous jugerez, s'il vous plaît.



Jusqu'à présent on a traduit la première strophe de la manière qui suit : « Romain, tu seras châtié, sans l'avoir mérité, des fautes de tes ancêtres, tant que tu ne relèveras pas les temples qu'ils ont élevés, et que tu laisses tomber en ruine; tant que tu ne répareras pas les édifices sacrés, et que les simulacres des dieux resteront noircis et gâtés par la fumée. »

Je pense que cette version contredit le but de l'auteur, détruit la clarté du poëme, et y répand un air de galimatias indigne d'un écrivain aussi élégant et aussi judicieux qu'Horace.

Je prétends qu'il faut rapporter *majorum* à *immeritus*, et non pas à *delicta*, et qu'il faut traduire : Romain, indigne de tes ancêtres, tu seras châtié de tes forfaits, tant que tu ne relèveras pas, etc.

Je soutiens que l'expression, *immeritus majorum*, est tout-à-fait selon le génie et la syntaxe de la langue latine, et qu'elle est autorisée par le sens de l'auteur qu'elle éclaircit, et par l'analogie qui a présidé à la formation de toutes les langues.

Il n'y a peut-être pas une ode dans Horace et dans aucun autre poëte, dont le but soit plus évident, et où le poëte s'y achemine plus droit. Dès l'exorde, on conçoit que le projet d'Horace est de ramener ses concitoyens dissolus aux vertus de leurs premiers ancêtres. Entre ces vertus, la principale est la crainte des dieux. « Vous serez châ-

tiés, leur dit-il, tant que vous ne rendrez pas aux dieux ce qui leur est dû. Vous laissez tomber en ruine les édifices sacrés que vos aïeux ont élevés. Les simulacres des immortels sont noircis et déshonorés par la fumée. Cependant, si vous êtes grands, c'est que vous avez reconnu la supériorité des immortels. Les immortels sont les auteurs de tout. Ce sont les distributeurs de la bonne et de la mauvaise fortune. Voyez la foule des maux que votre impiété a attirés sur vous; car, ne vous y trompez pas, c'est de là que sont venues, et les dissensions intestines dont vous avez été déchirés, et les défaites honteuses que vous avez éprouvées au loin. » De l'ignominie publique il passe à l'infamie des mœurs particulières, à la turpitude des mariages qui ne produisent plus qu'une race abâtardie, et à la mauvaise éducation qui s'est jointe au vice des naissances pour combler la misère.

Mais comme le poète n'a sondé la profondeur de la plaie que pour en indiquer le remède, le plus simple et le plus salutaire, à son avis, ce serait de prendre pour soi-même, et de proposer aux enfants, pour modèle, cette vigoureuse jeunesse qui teignit les flots du sang des Carthaginois, qui chassa Annibal, qui défit Pyrrhus, et lia les bras sur le dos aux soldats d'Antiochus. Un moraliste didactique eût montré la dépravation s'accroissant, et les malheurs s'accumulant d'âge en âge, depuis les premiers siècles de Rome jus-

qu'au moment où il eût écrit; mais le poète franchit rapidement cet intervalle, en s'écriant : « O temps! que n'as-tu point altéré? Nos pères ont été plus corrompus que leurs aïeux; nous sommes plus corrompus que nos pères, et la race que nous laisserons après nous sera pire que nous. »

Voilà, ce me semble, l'analyse de l'ode d'Horace; ce n'est pas une enfilade de strophes isolées dont on puisse, sans inconvénient, augmenter ou diminuer le nombre; c'est un tout où, du commencement à la fin, on ne lit pas un mot qui n'ait une liaison étroite avec le sujet. Rapportez *majorum* à *immeritus*, et le poème est clair; rapportez *majorum* à *delicta*; traduisez : « Romains, vous serez punis des fautes de vos ancêtres; vous porterez la peine des fautes que vous n'avez point commises; » et l'ode est inintelligible. Ce sont ceux qu'on cite pour exemple, qui sont des vauriens; ce sont ces vauriens qui ont irrité les dieux et qui leur ont élevé des temples; et ce sont leurs descendants qui les laissent tomber en ruine, qui sont souillés d'impiétés, de sacrilèges et de vices; qui sont toutefois innocents, et qui seront punis. On ne sait ce qu'Horace a voulu dire. Le but de l'ode et le sens commun exigent donc également que *majorum* soit le régime de *immeritus*, et non celui de *delicta*.

En conscience, quand on dit à des citoyens : Vos filles s'exercent à des danses lascives, et mé-

ditent le crime au sortir du berceau; vos jeunes femmes dédaignent leurs époux, et volent d'adultères en adultères; celle-ci se prostitue à un appareilleur de bâtiments; celle-là à un capitaine de vaisseau; comment peut-on ajouter : Et vous êtes innocents, et c'est des fautes d'autrui que vous serez puni!

Lorsque le poète s'écrie

*Damnosa quid non imminuit dies?*
*Ætas parentum, pejor avis, tulit*
*Nos nequiores, mox daturos*
*Progeniem vitiosiorem,*

ne distingue-t-il pas quatre générations; des premiers ancêtres, hommes pieux, bonnes gens, chefs de descendants de plus en plus dépravés, et de plus en plus malheureux, jusqu'au temps où il écrit et qui sera suivi d'une race la plus méchante de toutes.

Si les Romains n'ont été que des scélérats depuis leur origine jusqu'aux jours d'Horace, c'est une sottise d'ajouter :

*Non his juventus orta parentibus*
*Infecit æquor sanguine punico.*

Un contemporain de poète, s'il avait eu de l'humeur, n'eût pas manqué de lui répliquer : Mon ami, tâchez de vous accorder avec vous-même. Ou nos premiers aïeux ne valaient pas mieux que nous; ils avaient leurs vices comme nous avons

les nôtres, et il est ridicule de nous en faire des modèles; ou s'ils étaient d'honnêtes gens, des hommes remplis de respect pour les dieux, pourquoi serons-nous châtiés de leurs fautes? Nous vous laisserions volontiers radoter avant l'âge et rabâcher l'éloge du passé; mais nous ne pouvons vous dispenser d'avoir de la logique, tout poète et tout grand poète que vous soyez.

Nous ne sommes pas d'accord, mon antagoniste et moi, sur le mot *majores*. Je crois que, dans la famille, il comprend en général les pères, les grands-pères, les aïeux, les bisaïeux, les trisaïeux, πρωτογονοι, tous les ascendants à l'infini. Mais il me semble que dans la nation et dans l'ode d'Horace, il ne s'entend que des Anciens, des temps héroïques, des premiers Romains, des fondateurs de la république, de l'ère des Régulus, des Fabricius, des Camille, de ceux qui ont élevé des temples aux dieux; ces vieux édifices sacrés, que leurs derniers descendants laissent tomber en ruine, et depuis le siècle desquels les races ont toujours dégénéré. En conséquence, je demande comment ces religieux adorateurs ont-ils été coupables; et comment leurs neveux, de plus en plus dissolus, et leurs derniers neveux, les contemporains du poète, les plus dissolus de tous, sont-ils innocents?

L'expression *more majorum*, si fréquente dans les auteurs et les historiens, ne s'est jamais prise



en mauvaise part, et ne s'est jamais entendue que des siècles reculés du bon vieux temps.

Nous n'appellerons pas les contemporains de Henri IV, de François Ier, *majores nostri;* cette expression nous renverrait jusqu'à Charlemagne et par-delà. Je m'en rapporte à votre décision.

Ah, monsieur et très-cher abbé! pourquoi nous avez-vous quittés si vite? Amoureux comme vous l'êtes, et bien résolu de revenir à votre auteur favori à chaque infidélité de vos maîtresses, un ou deux ans de séjour de plus à Paris, et nous saurions tout cela. Revenez donc vous faire tromper encore par les femmes les plus aimables de la terre, et nous défricher le poète le plus intéressant de l'antiquité.

A juger du siècle où vivaient les hommes qu'Horace désigne ici par *majores*, il faut que ce soient où les vieux Romains, si l'on s'en rapporte à la fondation d'édifices caducs dont la construction attestait leur piété, et dont la ruine décelait l'impiété de leurs derniers descendants; ou que ce soient les contemporains de la première guerre punique, et la suite ascendante de leurs aïeux, si l'on s'en tient à l'opposition des mœurs honnêtes que le poète exalte, aux mœurs dissolues qu'il censure. Qu'en pensez-vous?

Mais à quelque temps qu'on juge à propos de remonter, convenez qu'il y a peu d'art et de bon sens à dire à des méchants qu'ils seront punis sans

l'avoir mérité. On aura beau m'objecter que les païens étaient imbus, comme nous, de l'opinion atroce que les dieux recherchaient sur les enfants les fautes de leurs pères, je ne vois que de la subtilité dans cette réponse, et que de la maladresse dans un poète qui déprime au jugement des neveux leurs ancêtres dont il va tout à l'heure préconiser les vertus.

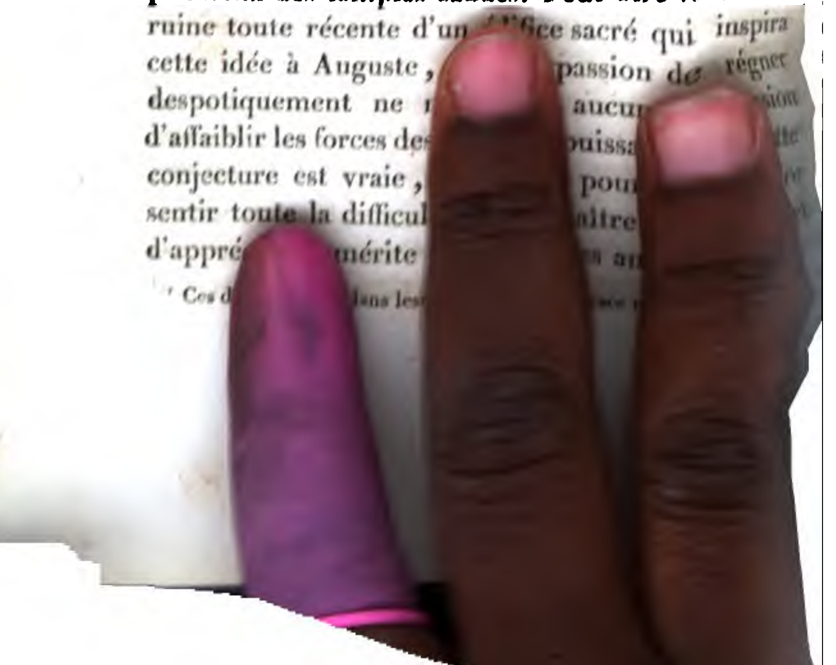
Si je remarque que des édifices sont bien vieux lorsqu'ils tombent en ruine, *ædesque labentes*, on prétend, contre le terme précis *labentes*, qu'ils avaient été détruits dans le tumulte des guerres civiles ; l'on date l'ode de la chute récente d'un édifice sacré, et je me tais ; mais je n'en suis pas plus convaincu.

Voyons maintenant si l'expression *majorum immeritus*, est ou n'est pas latine. Mais auparavant disons un mot de ce qui donna lieu à la composition de l'ode.

[ Horace fait ici la fonction de l'abbé Coyer, à qui le contrôleur-général de Laverdy avait accordé une pension de deux mille livres pour préparer, par de petits ouvrages agréables, les opérations du ministère. Les temples tombaient en ruine. Auguste se proposa de les relever. La dépense était énorme. Sous prétexte d'apaiser les dieux, en réparant les statues et les édifices sacrés, il forma le projet de diminuer les fortunes immenses de quelques particuliers sur lesquels il

répartirait cette entreprise, en assignant à celui-ci tel édifice à relever, tel autre à celui-là. Suétone nous a transmis et les édifices et les noms de ceux qui avaient fourni à la reconstruction; et le poète courtisan, toujours à l'affût de ce qui pouvait être agréable à son maître, dispose les riches à supporter cette espèce d'imposition, et les peuples à l'exiger d'eux, par le tableau des malheurs qu'ils ont encourus, et la menace des maux qui les attendent encore.

La marche du poète épicurien est d'une scélératesse très-secrète; il masque la politique du tyran avec le respect pour les dieux; il montre des calamités passées et présentes; il en annonce de plus grandes pour l'avenir; les dieux sont irrités, ils se sont vengés, ils se vengeront bien davantage encore. C'est ainsi qu'il suscite la frayeur et le fanatisme des petits contre la résistance des grands, dans le cas où ils murmureraient du sacrifice de leurs richesses, au rétablissement dispendieux des temples caducs. Peut-être fut-ce la


ruine toute récente d'un [illegible] sacré qui inspira
cette idée à Auguste, [illegible] passion de régner
despotiquement ne [illegible] aucu[illegible]
d'affaiblir les forces de[illegible] puissa[illegible]
conjecture est vraie, [illegible] pou[illegible]
sentir toute la difficul[illegible] aître
d'appré[illegible] mérite [illegible]

' Ces d[illegible] dans les [illegible]

La nature des mots et leur construction dépendent des idées qu'ils représentent, et de la manière qu'elles en sont représentées. Joignez au verbe *dico*, *bene*, *male*, *inter*, *vale*, un adverbe, une préposition, un verbe; et ces mots deviennent aussitôt quatre noms substantifs qui serviront de régime direct à l'actif de leur verbe, et de sujet de convenance ou de nominatif à son passif. A l'actif on dira; *benedico tibi*, je te dis du bien; *interdico tibi domo mea; dico tibi inter a*, ou *ab*

grands traits le plan de l'ode d'Horace, et montre par des faits rapprochés avec esprit, le but que ce poète, un des courtisans les plus fins et les plus déliés de la cour d'Auguste, s'y est proposé, ne se trouvent point dans l'édition que les rédacteurs de *la Décade philosophique* ont donnée de cette Lettre, nº 30 de leur journal. Leur manuscrit n'était vraisemblablement que la première pensée de l'auteur. Il a revu depuis cet écrit auquel il a fait encore plusieurs autres additions, qui manquent également dans l'imprimé. Le manuscrit sur lequel je publie aujourd'hui cette ingénieuse Lettre, est celui même de Diderot : il est corrigé en plusieurs endroits de sa main, et il a servi de copie pour l'édition générale de ses Œuvres; recueil précieux dont ce philosophe s'occupait encore avec intérêt quelques mois avant sa mort. J'ignore par quelle voie les deux opuscules de Diderot déjà imprimés à différentes époques dans *la Décade*, sont parvenus aux rédacteurs de ce journal; mais ils n'en ont eu que des copies plus ou moins fautives et toutes deux incomplètes. Il est fâcheux que leur zèle et leur empressement à recueillir çà et là les [illegible]ments épars des travaux d'un grand homme, aient été si mal [illegible]ondés. S'ils eussent daigné me consulter sur ce point seulement, j'aurais pu leur être de quelque utilité; ils auraient trouvé en [illegible] homme tr[illegible]sé à seconder à cet égard leurs efforts : je [illegible] confié [illegible]oir les originaux de ces opuscules, sur [illegible] auraient [illegible] rectifié les copies qu'ils en avaient; et [illegible] lettre[illegible] y auraient également gagné. N.

*domo mea*, je t'interdis ma maison. Au passif, *benedicetur a me tibi*, le bien t'est dit par moi; *interdicetur a me domo mea*, l'éloignement de ma maison t'est prescrit. C'est la règle de tous les verbes que les grammairiens appellent neutres, et qui sont, comme on voit, et pour l'observer en passant, tout aussi actifs que les autres.

En conséquence du même principe, ce n'est point de la source dont les adjectifs et les participes sont émanés, que provient leur différence: elle naît de l'état de la chose énoncée. Si cet état est indiqué comme momentané; ou, pour parler plus précisément, si ce n'est qu'une action, le mot qui l'énonce est un participe; si l'état de la chose est habituel et durable, c'est un adjectif; mais qu'arrive-t-il alors? C'est que le participe caractéristique d'une habitude, en quittant sa nature de participe, prend celle de l'adjectif, et ne garde d'autre régime direct que celui de l'abstrait qu'il renferme. Les verbes même ne sont pas exempts de cette métamorphose, ni de la loi qu'elle entraîne.

Je ne disconviens pas qu'on n'ait quelquefois laissé le régime direct au participe transformé en adjectif; mais c'est l'effet d'un usage fréquent et journalier; et les exemples contraires sont, et plus communs et plus conformes au génie de la langue, qui n'a, et ne peut avoir d'autre principe universel sur les mots que la soumission au sens;



et dans l'exemple dont il s'agit, l'autorité du sens est telle, qu'il en est peu d'aussi facile à réduire à la syntaxe vulgaire.

Mais examinons la loi de cette réduction; et soit le problème général proposé : *Un mot étant donné avec son sujet de convenance et son régime direct, en trouver tous les indirects.*

Décomposez le mot en ses équivalents; et suppléez ceux qui ne servent qu'à compléter le sens.

Cela fait, vous vous apercevrez bientôt que vous ne décomposez ni adjectifs, ni participes transformés en adjectifs, que l'abstrait ou l'attribut n'en soit, ou absolu, ou relatif à quelque objet extérieur. S'il est relatif, c'est qu'il émane lui-même, ou qu'il s'étend sur cet objet. Dans le premier cas, il exigera le nom de l'objet dont il émane, à l'ablatif; c'est la question *unde*. Dans le second cas, il exigera ou le datif, ou l'accusatif, avec les prépositions *ad* ou *in*. C'est la question *quo*. Je dirai donc *ornatus virtute*, parce que l'objet dont il s'agit tire son lustre de la vertu; *utilis ad bellum* ou *bello*, parce que l'objet, au contraire, donne de l'avantage pour la guerre; *amatus mihi*, parce que celui qui est aimé de moi me donne le goût que j'ai pour lui.

Mais si l'abstrait ou l'attribut de l'adjectif ne se rapporte à aucune des questions de lieu, plus d'autre régime à lui donner que le génitif, ce que la décomposition rend sensible. Exemples : *Inte-*

*ger vitæ, memor patris, indignus avorum, indoctus pilæ;* c'est-à-dire ayant la vie intègre, la mémoire de son père, n'ayant pas la dignité de ses aïeux, la science de la paume; et *immeritus avorum*, n'ayant pas le mérite de ses aïeux; *majorum*, de ses premiers ancêtres.

Quoi qu'on puisse dire d'*indignor*, remarquez que la préposition *in* ne s'incorpore jamais ni aux verbes ni aux véritables participes, etc.

Et veuillez, monsieur et cher abbé, conclure de tout ce qui précède; qu'*immeritus majorum* est aussi latin qu'*indoctus pilæ*.

« Mais il n'y a point de passage connu, où *indigne de ses ancêtres* soit rendu par *immeritus majorum*. »

D'accord; mais lorsque le poète entasse les preuves historiques, physiques et morales, pour montrer aux Romains qu'ils ne méritent pas leurs ancêtres; lorsqu'il compare les victoires de ceux-ci avec les défaites des premiers; lorsqu'il oppose la continence des aïeux aux adultères qui corrompent le sang des familles de leurs neveux; lorsqu'il reproche aux neveux de s'être avilis au point de donner eux-mêmes à leurs enfants des leçons d'une corruption dont ils ne rougissent plus; ne me dit-il pas plus clairement que Jean Despautère, qu'*immeritus majorum* est latin, et très-latin; et cet exemple, fût-il le seul, ne suffirait-il pas pour latiniser l'expression?

Y a-t-il un autre auteur qu'Horace qui ait dit *immeritus mori*, pour qui méritait de ne pas mourir; et cet *immeritus mori* n'est-il pas tout autrement étrange qu'*immeritus avorum? Virtus recludens immeritis mori cœlum, etc.*

*Immeritus mori, immeritus majorum* ἀνάξιος τῶν πατρῶν sont des façons de dire que les Romains ont empruntées des Grecs, chez lesquels ἀνάξιος est synonyme à *immeritus*.

Tous les auteurs français subsistants renferment-ils toutes les expressions, tous les tours français? La circonstance ne fait-elle pas tous les jours éclore des mots, hasarder des expressions, dont l'adoption date du moment? N'est-ce pas même l'histoire de toutes les langues, fille du besoin, de l'harmonie et de l'analogie?

« Mais je trouve le sens de l'ode très-clair, sans ce tour insolite; et je me moque de l'analogie. »

Le tour ne me paraît poins insolite; sans ce tour, l'ode me paraît obscure; et cette analogie, dont vous vous moquez, est la fondatrice des règles de la grammaire : c'est elle qui a moulé les unes sur les autres toutes les phrases qui se ressemblent. Bannissez l'analogie d'une langue, et ce n'est plus qu'un chaos bizarre; il n'y a plus de rudiments à faire.

« Mais il y a un certain goût de bonne latinité qui admet *immeritus mori*, et qui rejette *immeritus avorum*. »

qu'à eux. M. Naigeon le nie[1]. Moi, je le gage. Je fais plus, je soutiens qu'il n'y a si mince auteur grec, latin, italien, anglais, français, allemand, qui n'ait quelque tour qui lui soit propre.

Quand nous ne trouverions que des objets inanimés en régime direct de *mereri* ou *merere*, employé pour dire les mériter ou être digne de les avoir ou de les avoir eus, n'en serait-ce pas assez

[1] Je ne doute nullement qu'il ne me soit arrivé plusieurs fois, dans le cours de ma vie, d'avancer des paradoxes, peut-être même des absurdités (car, à qui n'en échappe-t-il pas, soit dans la conversation, soit même dans des écrits composés dans le silence et le recueillement du cabinet?); mais je suis très-sûr de n'avoir pas dit celle que Diderot m'attribue ici un peu légèrement, et faute d'avoir fait réflexion que ce qu'il me fait dire ne serait pas une simple absurdité, mais l'assertion d'un ignorant ou d'un fou; et je ne suis pas assez l'un ou l'autre pour raisonner aussi mal. Mais voici une preuve plus directe, et même sans réplique, que mon opinion sur cette question, purement grammaticale, diffère essentiellement de celle que Diderot me prête; c'est qu'ayant lu Tacite plus de cent fois, et le sachant même presque par cœur, j'y ai remarqué certains mots qui lui sont propres; d'autres déjà employés avant lui, mais auxquels il donne une acception différente, et qui deviennent aussi l'expression d'autant d'idées nouvelles. On y trouve même des ellipses très-hardies, et des formes de phrases que je n'ai rencontrées ni dans les deux Pline, ni dans aucun des auteurs qui ont écrit avant ou après lui. Il est évident, ce me semble, qu'ayant fait souvent cette observation, en lisant cet excellent historien; ayant même noté à la marge de mon exemplaire, ces ellipses, ces phrases et ces expressions qui lui sont particulières, et qui donnent à son style serré, vif et précis, ce caractère original qui frappe tout lecteur attentif, je n'ai pu ni penser ni dire ce que Diderot m'impute ici. Il change d'ailleurs l'état de la question, sans rendre sa cause meilleure, et sans faire un pas de plus vers la solution du problème proposé. En effet, de quoi s'agissait-il entre nous? de savoir, non

pour qu'un poëte y substituât de son autorité privée des noms de personnes sous le même rapport? Ne peut-on pas aussi bien mériter une femme, qu'un emploi; un bienfaiteur, qu'un bienfait? Je ne vois rien de plus naturel que de passer de l'un à l'autre. *Immeritus beneficiorum* serait certainement très-latin; pourquoi donc *immeritus uxoris*, *avi*, ne le serait-il pas?

pas s'il y a dans Pline et dans Tacite des tours de phrase qui ne sont qu'à eux; c'est un fait si évident pour tous ceux qui entendent ces auteurs, qu'il n'a pas besoin de preuves; mais de citer un passage pris indistinctement dans les écrivains du siècle d'Auguste ou des siècles suivants, où *immeritus* se trouverait gouverner le génitif, comme par exemple, *immeritus majorum*, pour signifier *indigne de vos ancêtres*. C'est ce passage décisif que je n'ai cessé de demander à Diderot, parce que la question, ainsi réduite au plus simple terme, écarte nécessairement toutes les discussions incidentes dont on voudrait l'embarrasser; et qu'au fond, c'est le seul moyen de déterminer avec exactitude la ponctuation des deux premiers vers de cette belle ode, et d'en fixer désormais le vrai sens d'une manière invariable. Tant qu'on s'en tiendra à cet égard à de simples assertions, à des raisons de convenance, ou même à d'autres exemples d'adjectifs qui gouvernent le génitif, comme *indignus avorum*, *indoctus pilæ*, *impatiens laboris*, *iræ impatiens*, *etc.*, et à d'autres généralités de cette espèce, je serai fondé à croire qu'on n'a point de meilleure preuve à m'alléguer : et je dirai à Diderot, dont la lettre est d'ailleurs remplie d'observations très-justes et très-fines sur les langues en général, et en particulier sur le génie de la langue latine, que ces observations, qu'on peut regarder comme une nouvelle preuve de la variété de ses connaissances, ne justifient point l'acception étrange et très-inédite dans laquelle il prend l'*immeritus majorum* : mais que, soit que le lecteur se range de son avis ou du mien, il résultera toujours de cette lettre une certain nombre de vérités indépendantes du petit système qu'elles étaient destinées à établir, et qui ne pouvaient être trouvées que par un homme de beaucoup d'esprit et d'une sagacité peu commune. N.

Mais heureusement, je trouve de quoi rassurer le grammairien le plus pusillanime. Voici un exemple de Plaute, où l'on voit *mereri* et *merere* indistinctement appliqués aux choses et aux personnes :

> *Verum illud est, maxumaque adeo pars vostrorum intellegit,*
> *Quibus anus domi sunt uxores, quæ vos dote meruerunt* [1].

« Cela est vrai; et vous le comprenez tous, vous autres qui avez à la maison des sempiternelles qui n'ont mérité que par leur dot de vous avoir pour époux. »

Or, si l'on dit en latin *mereri* ou *merere virum dote*, mériter par sa dot d'avoir un mari; il ne sera pas moins libre de dire : *Mereri* ou *merere majores virtute*; et en supprimant le titre, *mereri* ou *merere majores*, et en transformant le participe en adjectif, *immeritus majorum*.

Savez-vous ce qui a consacré *majorum* régime de *delicta*? c'est la mesure du vers qui les a unis par un repos après *majorum*; et si bien unis, que nous ne pouvons plus les séparer.

Et pour vous soulager un peu de ce ramage barbare des grammairiens, souffrez que je m'arrête un moment sur le merveilleux de cette importante machine qu'on appelle une langue. L'entendement humain est le petit cadre sur lequel vient se peindre l'image de la nature; et la langue

[1] Plaut. *Mostellaria*, act. I, scen. III. Édit.

est la contre-épreuve de cette image infinie. De là cette ressemblance, cette uniformité de moyens dans toutes les langues, qui ont été, qui sont et qui seront. De là, le plus ou moins d'aptitude d'un peuple à entendre, écrire ou parler une autre langue, morte ou vivante, que sa langue naturelle. De là, le latin des Français plus mauvais que celui des Italiens; le latin des Allemands, des Anglais, des Danois, des Russes, plus mauvais que celui des Français; et chez toutes les nations, les femmes bien élevées, plus propres à fixer la pureté de la langue que les hommes; les hommes du monde plus propres à fixer la pureté de la langue que les savants, que les orateurs, que les poètes. Les savants l'étendent; les orateurs l'harmonisent; les poètes brisent ses entraves. Ce sont des fous sublimes, qui ont leur franc-parler.

Je relis l'ode d'Horace; et il me vient en pensée que, si le poète s'adressait à la génération qui suivra, peut-être ce *delicta* pourrait-il conserver son régime *majorum*. Vérifiez cette conjecture [1];

[1] Ce paragraphe prouve avec quelle sincérité Diderot cherchait le vrai, même dans les choses les plus indifférentes. On voit ici que, revenant sur la même difficulté qui l'avait d'abord arrêté, il en avait déjà entrevu une nouvelle solution qui rend la première inutile, en ce point seulement, que les vérités générales qu'on y trouve ne sont pas applicables au passage en question. Je dois dire encore que, depuis l'époque de cette lettre, elle a été plusieurs fois entre Diderot et moi un sujet de conversation. De nouvelles raisons, de ma part, pour ne rien changer à la ponctuation du premier vers de l'ode, et de celle de Diderot, un examen plus approfondi de cette

ensuite prononcez pour *delicta majorum*, ou pour *immeritus majorum*, il n'en restera pas moins dans cette lettre quelques vues grammaticales dont j'aurai abusé, mais dont un autre pourra faire, dans une meilleure circonstance, une application plus heureuse; et croyez surtout qu'il me conviendrait bien davantage de vous dire ces choses de vive voix, que de vous les écrire; de voir votre perruque déposée sur le coin de la cheminée et votre tête fumante, et de vous entendre entamer un sujet, le suivre, l'approfondir, et, chemin faisant, jeter des rayons de lumière dans les recoins les plus obscurs de la littérature, de l'antiquité, de la politique, de la philosophie et de la morale.

*Quis desiderio sit pudor, aut modus,*
*Tam cari capitis. . . . . .*
*Ergo* Galianum *perpetuus sopor*
*Urget! . . . . . . . .*

même ode, l'avaient pleinement converti sur ce point. Il était même charmé de ce que je n'avais pas été de son avis, parce que les différentes objections que je lui avais faites lui avaient donné occasion d'éclaircir une matière assez obscure, où la grammaire et la logique étaient également intéressées; et qu'il était résulté de cette différence d'opinion quelques vues grammaticales qu'on pourrait appliquer utilement à d'autres cas : et il avait raison.

Au reste, l'abbé Galiani n'approuva ni la ponctuation que Diderot proposait, ni le sens qu'il donnait à *immeritus majorum*. Il faisait de cette ode un dialogue où chaque interlocuteur avait sa strophe particulière : explication qu'il justifiait avec beaucoup d'esprit; mais que je ne crois pas plus vraie que celle de Diderot. N.

*Multis ille bonis flebilis occidit;*
*Nulli flebilior quam mihi. . . . . .*

Ce qu'Horace disait à Virgile de la mort de Quintilius, je l'ai dit cent fois à Grimm, au baron de Gleichen, de votre absence de Paris et de votre séjour à Naples :

*— Sed levius fit patientia,*
*Quidquid corrigere est nefas.*

Et sur ce, je vous salue, et vous embrasse en mon nom, et au nom de toute la société.

Ce vingt-cinq mai mil sept cent soixante-treize.

---

# SATIRE I,

## SUR LES CARACTÈRES ET LES MOTS DE CARACTÈRE, DE PROFESSION, etc.

— *Quot capitum vivunt, totidem studiorum*
*Millia*

HORAT. *Serm.* Lib. II, *Sat.* I.

---

## A MON AMI M. NAIGEON,

### SUR UN PASSAGE DE LA PREMIÈRE SATIRE DU SECOND LIVRE D'HORACE :

*Sunt quibus in satira videar nimis acer, et ultra*
*Legem tendere opus* *.

N'AVEZ-VOUS pas remarqué, mon ami, que telle est la variété de cette prérogative qui nous est propre, et qu'on appelle raison, qu'elle correspond seule à toute la diversité de l'instinct des animaux? De là vient que sous la forme bipède de l'homme il n'y a aucune bête innocente ou malfaisante dans l'air, au fond des forêts, dans les eaux, que vous ne puissiez reconnaître. Il y a l'homme loup, l'homme tigre, l'homme renard, l'homme taupe, l'homme pourceau, l'homme mouton; et celui-ci est le plus commun. Il y a

* HORAT. *Serm.* Lib. II, *sat.* I, v. I-2. ÉDIT<sup>r</sup>.



l'homme anguille ; serrez-le tant qu'il vous plaira, il vous échappera. L'homme brochet, qui dévore tout. L'homme serpent, qui se replie en cent façons diverses. L'homme ours, qui ne me déplaît pas. L'homme aigle, qui plane au haut des cieux. L'homme corbeau, l'homme épervier, l'homme et l'oiseau de proie. Rien de plus rare qu'un homme qui soit homme de toute pièce ; aucun de nous, qui ne tienne un peu de son analogue animal.

Aussi, autant d'hommes, autant de cris divers.

Il y a le cri de la nature ; et je l'entends lorsque Sara dit du sacrifice de son fils : *Dieu ne l'eût jamais demandé à sa mère*. Lorsque Fontenelle, témoin des progrès de l'incrédulité, dit : *Je voudrais bien y être dans soixante ans, pour voir ce que cela deviendra ;* il ne voulait qu'y être. On ne veut pas mourir ; et l'on finit toujours un jour trop tôt. Un jour de plus, et l'on eût découvert la quadrature du cercle.

Comment se fait-il que, dans les arts d'imitation, ce cri de nature qui nous est propre soit si difficile à trouver ? Comment se fait-il que le poète qui l'a saisi, nous étonne et nous transporte ? Serait-ce qu'alors il nous révèle le secret de notre cœur ?

Il y a le cri de la passion ; et je l'entends encore dans le poète, lorsque Hermione dit à Oreste :

Qui te l'a dit ?



Ils ne se verront plus,

Phèdre répond :

Ils s'aimeront toujours !

à côté de moi, lorsqu'au sortir d'un sermon éloquent sur l'aumône, l'avare dit : *Cela donnerait envie de demander;* lorsqu'une maîtresse surprise en flagrant délit dit à son amant : *Ah! vous ne m'aimez plus, puisque vous en croyez plutôt ce que vous avez vu que ce que je vous dis;* lorsque l'usurier agonisant dit au prêtre qui l'exhorte : *Ce crucifix, en conscience, je ne saurais prêter là dessus plus de cent écus; encore faut-il m'en passer un billet de vente.*

Il y eut un temps où j'aimais le spectacle, et surtout l'opéra. J'étais un jour à l'opéra entre l'abbé de Cannaye que vous connaissez, et un certain Montbron, auteur de quelques brochures où l'on trouve beaucoup de fiel, et peu, très-peu de talent. Je venais d'entendre un morceau pathétique, dont les paroles et la musique m'avaient transporté. Alors, nous ne connaissions pas Pergolèse; et Lulli était un homme sublime pour nous. Dans le transport de mon ivresse je saisis mon voisin Montbron par le bras, et lui dis : Convenez, monsieur, que cela est beau. — L'homme au teint jaune, aux sourcils noirs et touffus, à l'œil féroce et couvert, me répond : Je ne sens pas cela. — Vous ne sentez pas cela? — Non; j'ai le

cœur velu.... — Je frissonne ; je m'éloigne du tigre à deux pieds ; je m'approche de l'abbé de Cannaye, et lui adressant la parole : Monsieur l'abbé, ce morceau qu'on vient de chanter, comment vous a-t-il paru? L'abbé me répond froidement et avec dédain : Mais assez bien, pas mal. — Et vous connaissez quelque chose de mieux? — D'infiniment mieux. — Qu'est-ce donc? — Certains vers qu'on a faits sur ce pauvre abbé Pellegrin.

Sa culotte attachée avec une ficelle
Laisse voir par cent trous un cul plus noir qu'icelle.

C'est là ce qui est beau !

Combien de ramages divers, combien de cris discordants dans la seule forêt qu'on appelle société ! — Allons ! prenez cette eau de riz. — Combien a-t-elle coûté ? — Peu de chose. — Mais encore combien? — Cinq ou six sous peut-être. — Et qu'importe que je périsse de mon mal, ou par le vol et les rapines? — Vous, qui aimez tant à parler, comment écoutez-vous cet homme si long-temps ? — J'attends ; s'il tousse ou s'il crache, il est perdu. — Quel est cet homme assis à votre droite ? — C'est un homme d'un grand mérite, et qui écoute comme personne. — Celui-ci dit au prêtre qui lui annonçait la visite de son Dieu : *Je le reconnais à sa monture : c'est ainsi qu'il entra dans Jérusalem....* Celui-là, moins caustique, s'épargne dans ses derniers moments

l'ennui de l'exhortation du vicaire qui l'avait administré, en lui disant : *Monsieur, ne vous serais-je plus bon à rien?....* Et voilà le cri de caractère.

Méfiez-vous de l'homme singe. Il est sans caractère ; il a toutes sortes de cris.

Cette démarche ne vous perdra pas, vous ; mais elle perdra votre ami. — *Eh! que m'importe, pourvu qu'elle me sauve?* — Mais votre ami? — *Mon ami, tant qu'il vous plaira, moi d'abord.* — Croyez-vous, monsieur l'abbé, que madame Geoffrin vous reçoive chez elle avec grand plaisir? — *Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que je m'y trouve bien?* — Regardez cet homme-ci, lorsqu'il entre quelque part ; il a la tête penchée sur sa poitrine, il s'embrasse, il se serre étroitement pour être plus près de lui-même. Vous avez vu le maintien et vous avez entendu le cri de l'homme personnel, cri qui retentit de tout côté. C'est un des cris de la nature.

*J'ai contracté ce pacte avec vous, il est vrai ; mais je vous annonce que je ne le tiendrai pas.* — Monsieur le comte, vous ne le tiendrez pas! et pourquoi cela, s'il vous plaît? — *Parce que je suis le plus fort....* — Le cri de la force est encore un des cris de la nature.... — *Vous penserez que je suis un infâme, je m'en* [illegible] — Voilà le cri de l'imp[illegible]

*Mais ce so*[illegible]*, des j*[illegible] *de* [illegible]



*louse?* — Excellents! délicieux! — *Eh! que n'ai-je la maladie dont ce serait là le remède!....* — Et c'est l'exclamation d'un gourmand qui souffrait de l'estomac.

— Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur....

Et voilà le cri de la flatterie, de la bassesse et des cours. Mais ce n'est pas tout.

Le cri de l'homme prend encore une infinité de formes diverses de la profession qu'il exerce. Souvent elles déguisent l'accent du caractère.

Lorsque Ferrein dit : *Mon ami tomba malade, je le traitai; il mourut, je le disséquai;* Ferrein fut-il un homme dur? Je l'ignore.

Docteur, vous arrivez bien tard. — *Il est vrai. Cette pauvre mademoiselle du Thé n'est plus.* — Elle est morte! — *Oui. Il a fallu assister à l'ouverture de son corps; je n'ai jamais eu un plus grand plaisir de ma vie....* — Lorsque le docteur parlait ainsi, était-il un homme dur? Je l'ignore. L'enthousiasme de métier, vous savez ce que c'est, mon ami. La satisfaction d'avoir deviné la cause secrète de la mort de mademoiselle du Thé fit oublier au docteur qu'il parlait de son amie. Le moment de l'enthousiasme passé, le docteur pleura-t-il son amie? Si vous me le demandez, je vous avouerai que je n'en [illegible]is rien.

*[illegible]rez, tirez, il [illegible]as ensemble.* Celui qui [illegible] propos d'un [illegible]is Christ qu'on appro-

che de sa bouche n'est point un impie. Son mot est de son métier; c'est celui d'un sculpteur agonisant.

Ce plaisant abbé de Cannaye, dont je vous ai parlé, fit une petite satire bien amère et bien gaie des petits dialogues de son ami Rémond de Saint-Marc. Celui-ci, qui ignorait que l'abbé fût l'auteur de la satire, se plaignait un jour de cette malice à une de leurs communes amies [1]. Tandis que Saint-Marc, qui avait la peau tendre, se lamentait outre mesure d'une piqûre d'épingle, l'abbé placé derrière lui et en face de la dame, s'avouait auteur de la satire, et se moquait de son ami en tirant la langue. Les uns disaient que le procédé de l'abbé était malhonnête; d'autres n'y voyaient qu'une espiéglerie. Cette question de morale fut portée au tribunal de l'érudit abbé Fénel, dont on ne put jamais obtenir d'autre décision, sinon, que *c'était un usage chez les anciens Gaulois de tirer la langue*.... Que conclurez-vous de là? Que l'abbé de Cannaye était un méchant? Je le crois. Que l'autre abbé était un sot? Je le nie. C'était un homme qui avait consumé ses yeux et sa vie à des recherches d'érudition, et qui ne voyait rien dans ce monde de quelque importance en comparaison de la restitution d'un passage ou de la découverte d'un ancien usage. C'est le pendant du géomètre, qui, fatigué des éloges dont la capitale

[1] Madame Geoffrin.

retentissait lorsque Racine donna son *Iphigénie*, voulut lire cette *Iphigénie* si vantée. Il prend la pièce; il se retire dans un coin; il lit une scène, deux scènes; à la troisième, il jette le livre en disant : *Qu'est-ce que cela prouve?*... C'est le jugement et le mot d'un homme accoutumé dès ses jeunes ans à écrire à chaque bout de page : *Ce qu'il fallait démontrer*.

On se rend ridicule; mais on n'est ni ignorant, ni sot, moins encore méchant, pour ne voir jamais que la pointe de son clocher.

Me voilà tourmenté d'un vomissement périodique; je verse des flots d'une eau caustique et limpide. Je m'effraie; j'appelle Thierry. Le docteur regarde, en souriant, le fluide que j'avais rendu par la bouche, et qui remplissait toute une cuvette. Eh bien! docteur, qu'est-ce qu'il y a? — Vous êtes trop heureux; vous nous avez restitué la *pituite vitrée* des Anciens que nous avions perdue.... — Je souris à mon tour, et n'en estimai ni plus ni moins le docteur Thierry.

Il y a tant et tant de mots de métier, que je fatiguerais à périr un homme plus patient que vous, si je voulais vous raconter ceux qui se présentent à ma mémoire en vous écrivant. Lorsqu'un monarque, qui commande lui-même ses armées, dit à des officiers qui avaient abandonné une attaque où ils auraient tous perdu la vie sans aucun avantage : *Est-ce que vous êtes faits pour autre*

*chose que pour mourir?....* il dit un mot de métier.

Lorsque des grenadiers sollicitent auprès de leur général la grâce d'un de leurs braves camarades surpris en maraude, et lui disent : *Notre général, remettez-le entre nos mains. Vous le voulez faire mourir; nous savons punir plus sévèrement un grenadier : il n'assistera point à la première bataille que vous gagnerez....* ils ont l'éloquence de leur métier. Éloquence sublime! Malheur à l'homme de bronze qu'elle ne fléchit pas! Dites-moi, mon ami, eussiez-vous fait pendre ce soldat si bien défendu par ses camarades? Non. Ni moi non plus.

Sire, et la bombe! — *Qu'a de commun la bombe avec ce que je vous dicte?....* — *Le boulet a emporté la timbale; mais le riz n'y était pas....* — C'est un roi [1] qui a dit le premier de ces mots; c'est un soldat qui a dit le second; mais ils sont l'un et l'autre d'une ame ferme; ils n'appartiennent point à l'état.

Y étiez-vous lorsque le castrat Cafarielli nous jetait dans un ravissement que ni ta véhémence, Démosthène! ni ton harmonie, Cicéron! ni l'élévation de ton génie, ô Corneille! ni ta douceur, Racine! ne nous firent jamais éprouver? Non, mon ami, vous n'y étiez pas. Combien de temps et de plaisirs nous avons perdu sans nous connaître!.... Cafarielli a chanté; nous restons stupé-

[1] Charles XII [illegible] Suède. ÉDIT.

faits d'admiration. Je m'adresse au célèbre naturaliste Daubenton, avec lequel je partageais un sofa. Eh bien! docteur, qu'en dites-vous? — Il a les jambes grêles, les genoux ronds, les cuisses grosses, les hanches larges; c'est qu'un être, privé des organes qui caractérisent son sexe, affecte la conformation du sexe opposé.... — Mais cette musique angélique!.... — Pas un poil de barbe au menton.... — Ce goût exquis, ce sublime pathétique, cette voix! — C'est une voix de femme. — C'est la voix la plus belle, la plus égale, la plus flexible, la plus juste, la plus touchante!.... — Tandis que le virtuose nous faisait fondre en larmes, Daubenton l'examinait en naturaliste.

L'homme qui est tout entier à son métier, s'il a du génie, devient un prodige; s'il n'en a point, une application opiniâtre l'élève au dessus de la médiocrité. Heureuse la société où chacun serait à sa chose, et ne serait qu'à sa chose! Celui qui disperse ses regards sur tout, ne voit rien ou voit mal : il interrompt souvent, et contredit celui qui parle et qui a bien vu.

Je vous entends d'ici, et vous vous dites : Dieu soit loué! J'en avais assez de ces cris de nature, de passion, de caractère, de profession; et m'en voilà quitte.... Vous vous trompez, mon ami. Après tant de mots malhonnêtes ou ridicules, je vous demanderai grâce pour un ou deux qui ne le soient pas.

*Chevalier, quel âge avez-vous?* — Trente ans. — *Moi j'en ai vingt-cinq; eh bien! vous m'aimeriez une soixantaine d'années, ce n'est pas la peine de commencer pour si peu....* — C'est le mot d'une bégueule. — Le vôtre est d'un homme sans mœurs. C'est le mot de la gaîté, de l'esprit et de la vertu. Chaque sexe à son ramage; celui de l'homme n'a ni la légèreté, ni la délicatesse, ni la sensibilité de celui de la femme. L'un semble toujours commander et brusquer; l'autre se plaindre et supplier.... Et puis celui du célèbre Muret, et je passe à d'autres choses.

Muret tombe malade en voyage; il se fait porter à l'hôpital. On le place dans un lit voisin du grabat d'un malheureux attaqué d'une de ces infirmités qui rendent l'art perplexe. Les médecins et les chirurgiens délibérèrent sur son état. Un des consultants propose une opération qui pouvait également être salutaire ou fatale. Les avis se partagent. On inclinait à livrer le malade à la décision de la nature, lorsqu'un plus intrépide dit: *Faciamus experimentum in anima vili.* Voilà le cri de la bête féroce. Mais d'entre les rideaux qui entouraient Muret, s'élève le cri de l'homme, du philosophe, du chrétien: *Tanquam foret anima vilis, illa pro qua Christus non dedignatus est mori!* Ce mot empêcha l'opération; et le malade guérit (1).

(1) Voyez une note sur ce sujet, tome XII, page 74. ÉDIT.

A cette variété du cri de la nature, de la passion, du caractère, de la profession, joignez le diapason des mœurs nationales, et vous entendrez le vieil Horace dire de son fils : *Qu'il mourût ;* et les Spartiates dire d'Alexandre : *Puisque Alexandre veut être Dieu, qu'il soit Dieu.* Ces mots ne désignent pas le caractère d'un homme ; ils marquent l'esprit général d'un peuple.

Je ne vous dirai rien de l'esprit et du ton des corps. Le clergé, la noblesse, la magistrature, ont chacun leur manière de commander, de supplier et de se plaindre. Cette manière est traditionelle. Les membres deviennent vils et rampants ; le corps garde sa dignité. Les remontrances de nos parlements n'ont pas toujours été des chefs-d'œuvre ; cependant Thomas, l'homme de lettres le plus éloquent, l'ame la plus fière et la plus digne, ne les aurait pas faites ; il ne serait pas demeuré en deçà ; mais il serait allé au delà de la mesure.

Et voilà pourquoi, mon ami, je ne me presserai jamais de demander quel est l'homme qui entre dans un cercle. Souvent cette question est impolie, presque toujours elle est inutile. Avec un peu de patience et d'attention, on n'importune ni le maître ni la maîtresse de la maison, et l'on se ménage le plaisir de deviner.

Ces préceptes ne sont pas de moi ; ils m'ont été dictés par un homme très-fin [1], et il en fit en ma

[1] Rulhières. N.

présence l'application chez mademoiselle Dornais, la veille de mon départ pour le grand voyage[1] que j'ai entrepris en dépit de vous. Il survint sur le soir un personnage qu'il ne connaissait pas; mais ce personnage ne parlait pas haut : il avait de l'aisance dans le maintien, de la pureté dans l'expression, et une politesse froide dans les manières. C'est, me dit-il à l'oreille, un homme qui tient à la cour. Ensuite il remarqua qu'il avait presque toujours la main droite sur sa poitrine, les doigts fermés et les ongles en dehors. Ah! ah! ajouta-t-il, c'est un exempt des gardes du corps; et il ne lui manque que sa baguette. Peu de temps après, cet homme conte une petite histoire. Nous étions quatre, dit-il, madame et monsieur tels, madame de ***, et moi.... Sur cela, mon instituteur continua : Me voilà entièrement au fait. Mon homme est marié; la femme qu'il a placée la troisième est sûrement la sienne; et il m'a appris son nom en la nommant.

Nous sortîmes ensemble de chez mademoiselle Dornais. L'heure de la promenade n'était pas encore passée; il me propose un tour aux Tuileries; j'accepte. Chemin faisant, il me dit beaucoup de choses déliées et conçues dans des termes fort déliés; mais comme je suis un bon homme, bien uni, bien rond, et que la subtilité de ses observations m'en dérobait la vérité, je le priai de

[1] Celui de Hollande, en 1773, et de Russie. N.

les éclaircir par quelques exemples. Les esprits bornés ont besoin d'exemples. Il eut cette complaisance, et me dit :

Je dînais un jour chez l'archevêque de Paris. Je ne connais guère le monde qui va là ; je m'embarrasse même peu de le connaître ; mais son voisin, celui à côté duquel on est assis, c'est autre chose. Il faut savoir avec qui l'on cause ; et, pour y réussir, il n'y a qu'à laisser parler et réunir les circonstances. J'en avais un à déchiffrer à ma droite. D'abord l'archevêque lui parlant peu et assez sèchement, ou il n'est pas dévot, me dis-je, ou il est janséniste. Un petit mot sur les jésuites m'apprend que c'est le dernier. On faisait un emprunt pour le clergé ; j'en prends occasion d'interroger mon homme sur les ressources de ce corps. Il me les développe très-bien, se plaint de ce qu'ils sont surchargés, fait une sortie contre le ministre de la finance, ajoute qu'il s'en est expliqué nettement en 1750 avec le contrôleur-général. Je vois donc qu'il a été agent du clergé. Dans le courant de la conversation, il me fait entendre qu'il n'a tenu qu'à lui d'être évêque. Je le crois homme de qualité ; mais comme il se vante plusieurs fois d'un vieil oncle lieutenant-général, et qu'il ne dit pas un mot de son père, je suis sûr que c'est un homme de fortune qui a dit une sottise. Comme il me conte les anecdotes scandaleuses de huit ou dix évêques, je ne doute pas qu'il ne soit méchant.

Enfin, il a obtenu, malgré bien des concurrents, l'intendance de *** pour son frère. Vous conviendrez que si l'on m'eût dit, en me mettant à table : c'est un janséniste, sans naissance, insolent, intrigant, qui déteste ses confrères, qui en est détesté, enfin, c'est l'abbé de ***; on ne m'aurait rien appris de plus que j'en ai su, et qu'on m'aurait privé du plaisir de la découverte.

La foule commençait à s'éclaircir dans la grande allée. Mon homme tire sa montre, et me dit : Il est tard, il faut que je vous quitte, à moins que vous ne veniez souper avec moi. — Où? — Ici près, chez Arnoud. — Je ne le connais pas. — Est-ce qu'il faut connaître une fille pour aller souper chez elle? Du reste, c'est une créature charmante, qui a le ton de son état et celui du grand monde. Venez, vous vous amuserez. — Non, je vous suis obligé; mais comme je vais de ce côté, je vous accompagnerai jusqu'au cul-de-sac Dauphin.... — Nous allons, et en allant il m'apprend quelques plaisanteries cyniques d'Arnoud, et quelques-uns de ses mots ingénus et délicats. Il me parle de tous ceux qui fréquentent là; et chacun d'eux eut son mot.... Appliquant à cet homme même les principes que j'en avais reçus, moi, je vois qu'il fréquente dans de la bonne et de la mauvaise compagnie.... Ne fait-il pas des vers? me demandez-vous. — Très-bien. — N'a-t-il pas été lié avec le maréchal de Richelieu? — Intimement.

— Ne fait-il pas sa cour à la comtesse de Grammont? — Assidûment. — N'y a-t-il pas sur son compte?... — Oui, une certaine histoire de Bordeaux; mais je n'y crois pas. On est si méchant dans ce pays-ci; on y fait tant de contes; il y a tant de coquins intéressés à multiplier le nombre de leurs semblables! Vous a-t-il lu sa *Révolution de Russie?* — Oui. — Qu'en pensez-vous? — Que c'est un roman historique assez bien écrit et très-intéressant (1), un tissu de mensonges et de vérités que nos neveux compareront à un chapitre de Tacite.

Et voilà, me dites-vous, qu'au lieu de vous avoir éclairci un passage d'Horace, je vous ai presque fait une satire à la manière de Perse. — Il est vrai. — Et que vous croyez que je vous en tiens quitte? — Non.

Vous connaissez Burigny? — Qui ne connaît pas l'ancien, l'honnête, le savant et fidèle serviteur de madame Geoffrin? C'est un très-bon et très-savant homme. — Un peu curieux. — D'accord. — Fort gauche. — Il en est d'autant meilleur. Il faut toujours avoir un petit ridicule qui amuse nos amis. — Eh bien! Burigny?

Je causais avec lui, je ne sais plus de quoi. Le hasard voulut qu'en causant je touchai sa corde favorite, l'érudition; et voilà mon érudit qui m'in-

(1) Voyez dans ce volume même, page 93, l'écrit de Diderot *sur la princesse d'Ashkow*. Édit^r.

terrompt, et se jette dans une digression qui ne finissait pas. — Cela lui arrive tous les jours, et jamais sans qu'on n'en soit plus instruit. — Et qu'un endroit d'Horace, qui m'avait paru maussade, devient pour moi d'un naturel charmant, et d'une finesse exquise. — Et cet endroit? — C'est celui où le poète prétend qu'on ne lui refusera pas une indulgence qu'on a bien accordée à Lucilius, son compatriote. Soit que Lucilius fût Appulien ou Lucanien, dit Horace, je marcherai sur ses traces. — Je vous entends, et c'est dans la bouche de Trébatius, dont Horace a touché le texte favori, que vous mettez cette longue discussion sur l'histoire ancienne des deux contrées. Cela est bien et finement vu. — Quelle vaisemblance, à votre avis, que le poète sût ces choses! Et quand il les aurait sues, qu'il eût assez peu de goût pour quitter son sujet, et se jeter dans un fastidieux détail d'antiquités! — Je pense comme vous. — Horace dit :

. . . . . *Sequor hunc, Lucanus, an Appulus.*

L'érudit Trébatius prend la parole à *Anceps*, et dit à Horace : « Ne brouillons rien, vous n'êtes ni de la Pouille, ni de la Lucanie ; vous êtes de Venouse, qui laboure sur l'un et l'autre finage. Vous avez pris la place des Sabelliens après leur expulsion. Vos ancêtres furent placés là comme une barrière qui arrêta les incursions des Luca-



niens et des Appuliens. Ils remplirent cet espace vacant, et firent la sécurité de notre territoire contre deux violents ennemis. C'est du moins une tradition très-vieille. » L'érudit Trébatius, toujours érudit, instruit Horace sur les chroniques surannées de son pays. — Et l'érudit Burigny, toujours érudit, m'explique un endroit difficile d'Horace, en m'interrompant précisément comme le poète l'avait été par Trébatius. — Et vous partez de là, vous, pour me faire un long narré des mots de nature et des propos de passion, de caractère et de profession? — Il est vrai. Le tic d'Horace est de faire des vers; le tic de Trébatius et de Burigny, de parler antiquité; le mien, de moraliser; et le vôtre.... [1] — Je vous dispense de

[1] Ce passage ne peut avoir aucun sens pour le public; mais il était très-clair pour Diderot et pour moi, et cela suffisait dans une lettre qui pouvait être interceptée et compromettre celui à qui elle était écrite. Comme il n'y a plus aujourd'hui aucun danger à donner le mot de cette énigme, qui peut d'ailleurs exciter la curiosité de quelques lecteurs, je dirai donc que Diderot, souvent témoin de la colère et de l'indignation avec lesquelles je parlais des maux sans nombre que les prêtres, les religions et les dieux de toutes les nations avaient faits à l'espèce humaine, et des crimes de toute espèce dont ils avaient été le prétexte et la cause, disait des vœux ardents que je formais *pectore ab imo*, pour l'entière destruction des idées religieuses, quel qu'en fût l'objet, que *c'était mon tic*, comme celui de Voltaire était d'*écraser l'infâme*. Il savait de plus que j'étais alors occupé d'un Dialogue entre un déiste, un sceptique et un athée; et c'est à ce travail, dont mes principes philosophiques lui faisaient pressentir le résultat, qu'il fait ici allusion, mais en termes si obscurs et si généraux, qu'un autre que moi n'y pouvait rien comprendre; et c'est précisément ce qu'il voulait. N.

me le dire : je le sais. — Je me tais donc. Je vous salue ; je salue tous nos amis de la rue Royale et de la cour de Marsan, et me recommande à votre souvenir qui m'est cher.

*P. S.* Je lirais volontiers le commentaire de l'abbé Galiani sur Horace, si vous l'aviez. A quelques-unes de vos heures perdues, je voudrais que vous lussiez l'ode troisième du troisième livre,

> *Justum et tenacem propositi virum ;*

et que vous me découvrissiez ailleurs la place de la strophe :

> *Aurum irrepertum, et sic melius situm,*

qui ne tient à rien de ce qui précède, à rien de ce qui suit, et qui gâte tout.

Quant aux deux vers de l'épître dixième du premier livre,

> *Imperat aut servit collecta pecunia cuique,*
> *Tortum digna sequi potius, quam ducere funem,*

voici comme je les entends.

Les confins des villes sont fréquentés par les poëtes qui y cherchent la solitude, et par les cordiers qui y trouvent un long espace pour filer leur corde, *collecta pecunia*, c'est la filasse entassée dans leur tablier. Alternativement, elle obéit au cordier, et commande au chariot. Elle obéit quand on la file ; elle commande quand on la tord. Pour la seconde manœuvre, la corde



filée est accrochée d'un bout à l'émérillon du rouet, et de l'autre à l'émérillon du chariot, instrument assez semblable à un petit traîneau. Ce traîneau est chargé d'un gros poids qui en ralentit la marche, qui est en sens contraire de celle du cordier. Le cordier qui file s'éloigne à reculons du rouet, le chariot qui tord s'en approche. A mesure que la corde filée se tord par le mouvement du rouet, elle se raccourcit, et en se raccourcissant, tire le chariot vers le rouet. Horace nous fait donc entendre que l'argent, ainsi que la filasse, doit faire la fonction du chariot, et non celle du cordier; suivre la corde torse, et non la filer; rendre notre vie plus ferme, plus vigoureuse, mais non la diriger. Le choix et l'ordre des mots employés par le poète indiquent l'emprunt métaphorique d'une manœuvre que le poète avait sous les yeux, et dont son goût exquis a sauvé la bassesse [1].

[1] On presserait jusqu'à la dernière goutte tous les commentaires et les commentateurs passés et présents, qu'on n'en tirerait pas de quoi composer, sur quelque passage que ce soit, une explication aussi naturelle, aussi ingénieuse, aussi vraie, et d'un goût aussi délicat, aussi exquis. Ces deux vers m'avaient toujours arrêté; et le sens que j'y trouvais ne me satisfaisait nullement. Les interprètes et les traducteurs d'Horace n'ont pas même soupçonné la difficulté de ce passage : et leurs notes le prouvent assez. Il fallait, pour l'entendre, avoir la sagacité de Diderot; et surtout connaître comme lui la manœuvre des différents arts mécaniques, particulièrement de celui auquel le poète fait ici allusion : et j'avoue, à ma honte, que la plupart de ces arts, dont je sens d'ailleurs toute l'importance et toute l'utilité, n'ont jamais été l'objet de mes études. Je suis bien

ignorant sur ce point; mais il n'est plus temps aujourd'hui de réparer à cet égard le vice de mon éducation, et je crois aussi celui de beaucoup d'autres. Ces différentes connaissances, dont on a si souvent occasion de faire usage dans le cours de sa vie, ne sont pas du genre de celles qu'on peut acquérir par la méditation, par des études faites à l'ombre et dans le silence du cabinet. Ici il faut agir, se déplacer; il faut visiter toutes les sortes d'ateliers; faire, comme Diderot, travailler devant soi les artistes; travailler soi-même sous leurs yeux; les interroger; et, ce qui est encore plus difficile, savoir entendre leurs réponses souvent obscures, parce qu'ils ne veulent pas se rendre plus clairs; et quelquefois aussi parce qu'ils n'en ont pas le talent. N.

---

# OBSERVATIONS
# SUR LES SAISONS,

## POÈME

### PAR M. DE SAINT-LAMBERT*.

### 1769.

Ce poème est précédé d'un discours, et suivi de trois petits romans ou contes, de plusieurs pièces fugitives, et de quelques fables orientales.

Après avoir joui du plus grand éclat au moment de son apparition, cet ouvrage semble être entièrement tombé dans l'oubli. C'est, à mon sens, une double injustice : car peut-être mérite-t-il encore moins les dédains affectés des uns, que les éloges outrés des autres. Je l'ai lu et relu, et quoique le ton de l'auteur avec moi soit plutôt celui de la protection que de l'amitié, je ne m'en crois pas moins obligé de parler de son ouvrage avec impartialité; c'est même dans mes principes une raison de plus pour tenir la balance parfaitement égale. Peut-être serais-je plus indulgent, et par conséquent moins juste, s'il était mon ami.

* Le poème des *Saisons* parut en 1769; il est probable que cet écrit de Diderot fut composé dans le même temps. Édit.

Je me suis préparé au jugement que je vais porter des *Saisons*, par la lecture des *Géorgiques* de Virgile. Naigeon me l'avait conseillé autrefois, et il avait raison [1].

[1] Pour réunir ici ce que Diderot pensait du poème de Saint-Lambert, je vais rapporter deux passages extraits de deux lettres qu'il m'écrivit en 1769. Je lui avais conseillé, ou plutôt j'avais exigé de lui comme un devoir que la raison et la justice lui imposaient également, qu'avant de prononcer sur *les Saisons*, il relût les *Géorgiques* de Virgile, qui lui donneraient à cet égard la mesure précise du mérite de Saint-Lambert. Voici sa réponse à cet article de ma lettre:

« Conformément à vos ordres suprêmes, je lirai les *Géorgiques* de Virgile, pour apprécier *les Saisons* de Saint-Lambert. J'ai bien peur de me rappeler le mot du cardinal italien qui voyait un tableau de Le Sueur à côté d'un tableau de Le Brun, et qui disait du premier: *malo vicino*. Je comparais *les Saisons* de Thompson à Notre-Dame-de-Lorette, et les *Géorgiques* de Virgile à la *Vénus de Médicis*. Si j'allais découvrir que Saint-Lambert n'a fait sa Vénus ni belle ni riche, cela me fâcherait, et j'aurais bien de la peine à le dire.... etc. »

Un mois après, je reçus de Diderot une autre lettre, où il me disait: « J'ai lu deux livres des *Géorgiques*, qui m'ont fait grand plaisir, et bien grand mal à Saint-Lambert. Ne le dites à personne, mon cher Naigeon; mais je doute que je puisse supporter jusqu'au bout la lecture de ce poème. C'est surtout le ton général qui m'en déplaira. Le vieux poète parle sans cesse la langue des champs: mais il est toujours noble, et noble avec sobriété. Un paysan l'entendrait avec plaisir; il croirait que ce poète ne dit pas autrement que lui. Sa poésie est comme cachée; mais elle n'échappe pas à l'œil pénétrant d'un homme de goût, et elle l'enivre autant qu'elle l'émerveille. Il y a deux tons très-distingués dans Virgile: l'un, où il est poète sous le manteau; et l'autre, où il se montre tel avec tout le faste de son métier; dans ses épisodes, par exemple, les malheurs et les prodiges qui ont annoncé, accompagné et suivi la mort de César, font frémir; et puis, se met-il à peindre les délices de la vie champêtre, c'est une ame, une chaleur, une douceur qui vous enchantent.... etc. » N.

## DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On a demandé, il y a long-temps, si les Français pouvaient avoir des Géorgiques, et si leur langue était capable de se plier aux détails de l'économie rustique. J'ai peine à le croire. Successivement guerriers barbares, chevaliers errants, esclaves sous des seigneurs féodaux, sujets sous des rois ou de grands vassaux, nation monarchique; nous n'avons jamais été peuple purement agricole; notre idiome usuel n'a point été champêtre. Cependant on ne donne aux champs, aux arbres, aux légumes, à la vigne, aucune façon; aux bestiaux, aucun soin; et il n'y a rien dans la culture des arbres et des plantes qui n'ait son nom propre parmi nous : mais cette langue technique ne se parle point hors de nos villages; les mots n'en ont point été prononcés dans nos villes. Un poème donc, où toutes ces expressions rustiques seraient employées, aurait souvent le défaut ou de n'être point entendu ou de manquer d'harmonie, d'élégance et de dignité, ces expressions n'ayant point été maniées par le goût, travaillées, adoucies par le commerce journalier, présentées à nos oreilles apprivoisées, ennoblies par des applications figurées, dépouillées des idées accessoires, ignobles, de la misère, de l'avilissement et de la grossièreté des habitants de la campagne. Il n'en fut pas ainsi chez les Grecs ou chez les

Romains. Ils aimèrent toujours les champs ; ils ne dédaignèrent point les travaux de la campagne; ils les connurent; ils s'en occupèrent; ils en écrivirent ; et la langue du laboureur ne fut point étrangère à l'homme consulaire. Cicéron, Fabius et d'autres personnages illustres descendaient d'aïeux agriculteurs, et les noms des premières familles étaient originaires de la campagne.

Ce n'est pas qu'on ne vienne à bout de tout avec du génie, et qu'il n'y ait aucune action de la vie si basse qu'on ne puisse sauver par l'expression, aucune expression si déshonorée, si inusitée, si barbare, qu'on ne relevât par la place, par l'emploi, le tour, la poésie, le mélange. Lucrèce a dit des courtisanes de son temps :

*Hos vitæ postscenia celant*
*Quos retinere volunt* [1].

« Elles se gardent bien d'admettre ceux qu'elles veulent captiver, à ces arrière-scènes de la vie. » Racan a dit :

La javelle à pleins poings tombe sous la faucille.

Mais composer un poème de longue haleine, et avoir à lutter à chaque pas contre la langue, c'est peut-être un ouvrage au dessus de l'esprit humain. Virgile a pu être noble, et noble avec sobriété; employer le terme propre et se faire entendre même des paysans de son temps; être clair,

[1] Lucret. *de Rerum natura*, lib. iv, v. 1183-84. Édit.

simple, précis et harmonieux ; émerveiller l'homme de goût par sa poésie, sans jamais offusquer le sens, tandis que les poètes modernes ont été ou bas ou raboteux, ou vagues ou louches.

M. de Saint-Lambert dit des premiers poètes qui ont chanté les forêts et les champs, que leurs peintures étaient vraies, mais qu'elles avaient de la rusticité, de l'exactitude et de la grâce. Il se peut que la rusticité ne soit pas exclusive de la grâce, mais je ne l'entends pas.

Je ne suivrai pas l'auteur dans les détails de sa poétique sur l'imitation des grands phénomènes de la nature. Ses règles sont justes pour la plupart, mais présentées d'un ton sec et abstrait, comme presque tout ce qu'il écrit en prose. Il fallait s'étudier à donner en même temps l'exemple et le précepte ; l'exemple, en éclaircissant le précepte, en aurait pallié l'aridité. L'auteur prétend qu'aucun contraste ne frappera plus violemment que celui du terrible mis en opposition avec le riant et le voluptueux ; mais il fallait ajouter que tout était perdu, pour peu qu'il y eût de l'affectation, ou qu'on s'aperçût du dessein. Dans la description la plus étendue, ce contraste ne comporte qu'un mot, une ligne, une idée. C'est l'ame et non l'art qui doit le produire : si vous avez pensé à l'effet, il est manqué. Homère dit qu'Achille proposa pour prix, aux jeux funèbres de Patrocle, un tau[illegible] qui menaçait de la corne,

un casque, une lance, du fer et de belles femmes. Lucrèce dit qu'au moment où la passion a embrasé le sang, l'homme, semblable au lion dont un trait mortel a traversé le flanc, s'élance sur le chasseur qui l'a blessé, et le couvre de son écume. Catulle dit à Lesbie : *Viens, embrasse-moi; pressons nos baisers; trompons, par leur nombre, et l'envieux qui nous observe, et la nuit éternelle qui nous attend.* Le disciple d'Odin, qui expire sur le champ de bataille, s'écrie : *Je vous vois, jeunes et brillantes déesses. Vous descendez légèrement du haut des airs; je vois votre gorge nue; je vois voltiger vos écharpes bleues; vous tenez dans une de vos mains le breuvage des dieux, et vous m'allez désaltérer d'une bière délicieuse, que je boirai dans les crânes sanglants de nos ennemis.* Et ne craignez pas que le génie entasse ces images. Il en rencontre une; il la jette avec rapidité, et il n'y revient plus. Faites-moi donc éprouver l'effroi; mais ne vous proposez pas de me balancer entre la terreur et la volupté; c'est une escarpolette sur laquelle je ne saurais me tenir longtemps. Au lieu de me prêter à vos efforts, je ne verrai plus en vous qu'un faux rhéteur, et vous me laisserez froid. S'il arrive à un peintre de placer un tombeau dans un paysage riant, croyez qu'il ne manquera pas, s'il a quelque goût, de me le dérober en partie par des arbres touffus. Ce n'est qu'en regardant avec attention, que je

découvrirai sur le marbre quelques caractères à demi tracés, et que je lirai : *Et moi aussi je vivais dans la délicieuse Arcadie. — Et ego in Arcadia.*

Laissant là les autres préceptes de M. de Saint-Lambert, sur lesquels il y aurait beaucoup d'observations à faire, je remarquerai seulement que le dessein général, le but moral de son poème, a été d'inspirer à la noblesse et aux citoyens riches l'amour de la campagne et le respect pour la vie champêtre. Voyons comment il a rempli sa tâche.

## CHANT PREMIER.

### Le Printemps.

Le poète commence par exposer le sujet de son poème. Cette exposition est bien faite. Il s'adresse ensuite à Dieu, car il y croit sans doute; il l'invoque, et son invocation est noble.

La dédicace à sa maîtresse est douce.

> O toi qui m'as choisi pour embellir ma vie !
> Doux repos de mon cœur, aimable et tendre amie, etc.

Ce premier vers : *O toi qui m'as choisi*.... ne me plaît guère. En revanche les suivants me plaisent beaucoup, surtout *doux repos de mon cœur*.

Le tableau de la saison qui s'ouvre est gâté par des vers louches, et par un trop grand nombre de phénomènes entassés les uns sur les autres et peu décidés.

J'en dis autant du progrès de la verdure. Ce-

pendant les premiers vers de ce morceau sont très-poétiques et très-beaux :

Et toi, brillant soleil, de climats en climats
Tu poursuis vers le Nord la nuit et les frimas;
Tu répands devant toi l'émail de la verdure :
En précédant ta route il couvre la nature;
Et des bords du Niger, des monts audacieux
Où le Nil a caché sa source dans les cieux,
Tu l'étends par degrés de contrée en contrée
Jusqu'aux antres voisins de l'onde hyperborée.

Cela est presque aussi nombreux que Virgile, et tout-à-fait dans le ton d'Homère.

De là le poète passe à l'activité que le printemps rend à l'ame, à ses premiers effets sur les animaux, aux fleurs qu'il aurait très-heureusement décrites s'il y avait eu moins d'azur [1], d'émeraudes, de topazes, de saphirs, d'émaux, de cristaux sur sa palette. C'est en général un défaut de sa poésie, où ces mots et d'autres parasites se rencontrent trop souvent, *et usque ad nauseam*.

Il faudrait être bien dédaigneux pour ne pas lire avec plaisir l'endroit où le poète, de retour aux champs, les salue en ces mots :

O forêts, ô vallons, champs heureux et fertiles!

C'est ici que le poète éveille le rossignol :

[1] Voltaire avait senti, à cet égard, comme Diderot. Voici comme il écrivait à Saint-Lambert : « Quelques personnes vous reprochent un peu trop de *flots d'azur*, quelques répétitions, quelques longueurs, et souhaiteraient, dans les premiers chants, des épisodes plus frappants. » *Œuvres de Voltaire*, *Correspondance générale*, tome x, p. 71, édition de Beaumarchais, dite *de Kehl*.

Déjà le rossignol chante au peuple des bois;
Il sait précipiter et ralentir sa voix;
Ses accents variés sont suivis d'un silence,
Qu'interrompt avec grâce une juste cadence :
Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,
Souvent j'écoute encor quand le chant a cessé.

Je n'entends pas trop, ni cette cadence, ni ce silence qu'elle interrompt.

Je renvoie encore les dédaigneux au morceau où le poète embarque les navigateurs pour l'autre hémisphère. Il commence par l'exclamation :

Heureux, cent fois heureux l'habitant des hameaux!

Le poète a bien connu la pluie de mai; mais combien d'effets piquants il en a ignorés ou omis, par ce défaut général d'instruction qui perce dans tout son poème! C'est alors que la femelle des oiseaux se hâte d'aller étendre ses ailes sur ses œufs. C'est alors que le mâle va saisir l'insecte réfugié sous les feuilles du buisson. C'est alors que le jeune berger revient triste, car il n'a plus retrouvé dans le nid les petits dont il avait préparé la cage, et qu'il avait promis à celle qu'il aime.

Il y a du sentiment et de la philosophie dans l'endroit où le poète préfère le désordre des champs aux jardins symétriques.

L'épisode du fils de Raimond, à qui l'amour, ami du mystère, apprit à introduire des bosquets retirés, des asyles secrets dans le jardin agreste de son père, est ingénieux, mais froid.

Je ne fais pas grand cas de la peinture des armées mises en campagne; mais ce n'est pas la faute du sujet, car il prêtait à la poésie.

L'idée d'une matinée de printemps, et son effet sur les sens ranimés et les organes renaissants de l'homme au sortir d'une longue maladie, est on ne saurait plus heureuse; mais quel poète ce morceau n'exigeait-il pas! Où sont les couleurs dont on peint l'homme à peine échappé des portes du trépas, et cet homme rouvrant les yeux à la lumière, respirant l'air balsamique du printemps, et recevant par tous les sens la vie nouvelle de la nature? Sur la palette de Lucrèce. M. de Saint-Lambert a étouffé quelques beaux vers dans une foule de vers communs. Voici pourtant un distique que je ne saurais m'empêcher de citer, pour la grandeur et la vérité de l'image :

> Et l'astre lumineux s'élançant des montagnes,
> Jetait ses réseaux d'or sur les vertes campagnes.

Ce chant est terminé par l'empire de l'amour sur le cheval, le taureau, les lions, les tigres, le cygne, la tourterelle, le moineau.

En général, il y a trop de vers, trop de phénomènes ébauchés, indécis. On passe trop vite d'un aspect de nature [illegible] un autre; on n'a pas le temps de voir et de r[illegible], une confusion qui s'éclaircit [illegible] lecture, mais qui fatigue à la p[illegible] originel, [illegible]

et d'invention. Il y a sans doute du nombre, de l'harmonie, du sentiment et des vers doux qu'on retient; mais c'est partout la même touche, le même nombre, une monotonie qui vous berce, un froid qui vous gagne, une obscurité qui vous dépite, des tournures prosaïques, et, de temps en temps, des fins de descriptions plates et maussades. Je n'y trouve rien, en un mot, que j'aimasse mieux avoir fait que ces quatre lignes de Théocrite : *Je ne souhaite point la possession des trésors de Pelops, je n'envie point aux vents leur vitesse; mais je chanterai sous cette roche, te pressant entre mes bras, en regardant la mer de Sicile.* Voilà une de ces images grandes et douces dont nous avons parlé plus haut. Je ne trouve pas à M. de Saint-Lambert assez d'habitude de la vie champêtre, assez de connaissance et d'étude de la nature rare. On ne rencontre dans son poème presque aucun de ces phénomènes piquants qui nous font tressaillir et dire : *Ah! cela est vrai.* Il n'a pas vu les champs jonchés de plumes, par la jalousie, dans les combats des oiseaux amoureux, et ces plumes ensuite ramassées par la tendresse, pour servir de lit aux petits qui doivent naître. Pourquoi M. de Saint-Lambert n'a-t-il pas trouvé tout cela avant [illegible] C'est qu[illegible] corps était aux champs, et [illegible] âme [illegible] la ville; c'est qu'à côté de [illegible] s'entretenait jamais avec [illegible] attendu l'inspiration de

la nature, et qu'il a *prophétisé*, pour me servir de l'expression de Naigeon, *avant que l'Esprit fût descendu.* S'il n'enivre pas, c'est qu'il n'était pas ivre. A l'aspect d'un beau site champêtre, il disait : O le beau site à décrire! au lieu qu'il fallait se taire, sentir, se laisser pénétrer profondément, et prendre ensuite sa lyre.

On dit que ce premier chant est le plus faible des quatre; je m'en réjouis. Ils sont tous les quatre suivis de notes où l'on remarque de la raison, du sens, de la philosophie, de la connaissance du beau dans les arts; mais le ton en est triste et fatigant.

### CHANT II.

### L'Été.

Ce chant commence par une apostrophe au soleil. Gens difficiles, vous en direz tout ce qu'il vous plaira; mais cette apostrophe au grand astre dont la chaleur féconde anime l'univers, est une belle chose; et celui qui méprise ces vingt premiers vers n'est pas digne d'en lire de plus beaux. Il ne s'agit pas de savoir s'il y en a de plus beaux en latin; mais je demande qu'on m'en cite de plus beaux en français sur le même sujet.

Dans une cinquantaine d'années, lorsque quelque homme de goût tirera ce poëme de l'oubli dont il est menacé, et vers lequel il s'avance même assez rapidement, il citera aussi le morceau qui commence par ces vers :

Loin des riants jardins et des plants cultivés,
J'irai sur l'Apennin.

Et l'on sera tout étonné de ne l'avoir point aperçu.

Le poète chante d'abord la terre, l'air et les eaux peuplés par la chaleur d'une multitude infinie d'êtres organisés et vivants. Il s'arrête sur le caractère d'opulence et de grandeur que l'été donne à la nature; il tente l'éloge de l'agriculture : ces deux derniers morceaux sont très-faibles. Il est meilleur, lorsqu'il déplore le sort de l'agriculteur; cependant l'endroit ne répond pas au début.

O mon concitoyen, mon compagnon, mon frère!

Mais cela est singulier, il y a pourtant tout ce qu'il fallait pour l'effet; des mœurs innocentes, des pères, des mères, des enfants, des repas charmants, et l'effet n'y est pas.

. . . . . . . . *Læva in parte mamillæ,*
*Nil salit.*[1]....

Mais voilà l'été dans sa force. Le lit des fleuves se resserre, les fontaines sont desséchées, le grain se détache de l'épi, la chaleur accable l'homme et les animaux; et le poète haletant s'écrie :

Ah! que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds
Où j'ai vu des torrents tomber du haut des monts!

Certes cet écart est sublime; mais le poète n'a

[1] JUVENAL. *Satir.* VII, v. 159 et seq. ÉDIT.

pas senti qu'il ne fall
Homme sans vrai go
dité !

Nous voilà dans
antiques forêts des
Dodone, je ne sai
aussi. Il eût fallu
nir ce morceau au
mieux de ne pas
zaine de vers plei
quement aux tra
la fenaison et la

L'entretien d
fermier est froi

L'épisode de
cette mère dé
s'en tenir à di
elles sont ; ell

Il y a de t
mais presque
beau ; on ser
gue et se las

Il y a tan
qu'il est da
mugir les
gronder le
Au lieu de
à quelques
une foule

pour se donner bien du travail, et ne rien peindre ; ce qui est arrivé à M. de Saint-Lambert.

Cependant le poète suspend l'orage, et se livre aux préparatifs de la moisson. Le laboureur Polémon veut

> Que ses enfants, demain avant l'aurore,
> Coupent le tendre osier, le jeune sycomore,
> Et forment les liens qui doivent enchaîner
> Ces épis que Cérès s'apprête à lui donner.

Mais au milieu de ce travail, Damon, le seigneur du village, épris de Lise, fille de Polémon, met tout en œuvre pour la séduire. Il l'épie, il la suit, il la surprend au bain sur la fin du jour ; il se précipite sur elle, il la serre toute nue entre ses bras ; et Lise était perdue, si tout à coup Damon n'eût senti le remords. Lise, éplorée, raconte à son père le péril qu'elle a couru ; le lendemain Polémon se présente à son seigneur, lui reproche son attentat, et lui demande son congé. Damon, sans lui répondre, sort, court chercher dans la prairie Lucas, amant de Lise, l'amène à Polémon, reconnaît sa faute, dote les deux amants, les marie, et la noce se fait.

Cet épisode est trop long, et n'a rien de piquant ; c'est l'amplification d'un écolier de rhétorique, doué supérieurement du talent de la versification. Sans quelques-unes des pièces fugitives de M. de Saint-Lambert, où il y a vraiment du sentiment et de la verve, je dirais que c'est un

bon rimeur, mais non pas un poète. Ce qu'il ignore surtout, c'est le secret des *laissés*. Le premier peintre que vous trouverez vous expliquera ce mot.

Mais, me direz-vous, M. de Saint-Lambert est instruit? — Plus que beaucoup de littérateurs, mais un peu moins qu'il ne croit l'être. — Il sait sa langue? — A merveille. — Il pense? — J'en conviens. — Il sent? — Assurément. — Il possède le technique du vers? — Comme peu d'hommes. — Il a de l'oreille? — Mais oui. — Il est harmonieux? — Toujours. — Que lui manque-t-il donc pour être un poète? — Ce qui lui manque? c'est une ame qui se tourmente, un esprit violent, une imagination forte et bouillante, une lyre qui ait plus de cordes; la sienne n'en a pas assez. J'en appelle à ce maussade sermon que le pasteur du village adresse aux époux : quand on a un grain d'enthousiame, n'est-ce pas là qu'on le montre? Et toute cette noce, elle est d'une langueur à périr. Oh! combien de vers touchants, de pensées douces, de sentiments honnêtes et délicieux, étouffés, perdus! Oh! qu'un grand poète est un homme rare!

Je ne vous dirai rien des notes accolées à ce chant. Les tristes et maussades notes! C'est bien assez de l'ennui de les avoir lues, sans avoir encore celui de vous en parler.



## CHANT III.

### L'Automne.

Mon dessein était de relire les deux premiers chants, et d'en remarquer les épithètes oisives ou mal choisies, les endroits obscurs, les mauvaises expressions, les vers superflus, les tours prosaïques, en un mot, toutes les guenilles dont le chiffonnier Fréron remplira ses feuilles; mais le dégoût de cette critique, joint à la multitude de ces sortes de fautes, m'a fait abandonner cette tâche que je reprendrai volontiers avec l'auteur, s'il persiste à vouloir que je lui parle sincèrement, et qu'après avoir dit aux autres de son ouvrage tout le bien que j'en pensais, j'aille lui confier à lui tout le mal que j'en sais.

Le poète s'adresse, en commençant, à l'agriculteur, à la terre et à l'automne; il ébauche le tableau des présents et des plaisirs que la saison promet. Il appelle à la campagne les ministres des lois et la jeunesse des villes. Il peint un magistrat libre de ses fonctions, et consacrant son loisir champêtre à la réforme de notre code. Il voit les premiers phénomènes de l'automne au ciel, sur la terre, dans les nuages, sur la verdure, sur les arbres, sur les oiseaux, sur les animaux. Il invite les hommes à la chasse; il décrit en chasseur celle du chien couchant.

J'avance, l'oiseau part; le plomb, que l'œil conduit,

Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit;
Il tourne, en expirant, sur ses ailes tremblantes;
Et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.

Cela est vrai : j'ai aussi tué des perdrix; et je reconnais très-bien ce tournoiement sur lui-même de l'oiseau blessé.

A la description de la chasse succède celle de la pêche, la pipée, la poursuite des grandes bêtes. Il exhorte le militaire à ce dernier exercice; il l'irrite contre le loup ennemi des troupeaux, contre le sanglier destructeur des moissons. Il s'indigne contre les fainéants des cités; il s'épuise sur l'utile et douce obscurité de la vie des champs. Il s'écrie :

Heureux qui, sans pouvoir au sein de sa patrie,
En enrichit la terre, en respecte les lois,
Et dérobant sa tête au fardeau des emplois!
Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
Se plaît dans le séjour qu'ont chéri ses ancêtres!
De l'amour des honneurs il n'est point dévoré;
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
Aux vains dieux du public il laisse leurs statues,
Par l'envie et le temps si souvent abattues.
Pour juge il a son cœur; pour amis ses égaux;
La gloire ou l'intérêt n'en font pas ses rivaux;
Il peut trouver du moins, dans le cours de sa vie,
Un cœur sans injustice, un ami sans envie.

Ce morceau est peut-être un peu long, un peu monotone; le ton ne s'y diversifie pas au gré des objets, c'est toujours la même corde,

. . . . . *Chorda semper oberrat eadem* [1];

[1] HORAT. *de Arte poet*, v. 356. ÉDIT.

mais il ne faut qu'un peu d'ame, un peu de sensibilité, pour pardonner, peut-être même pour ne pas apercevoir ce défaut.

Tandis qu'il chante la vie heureuse d'un gentilhomme de campagne, l'automne s'avance, les jours se raccourcissent, le ciel devient vaporeux, les nuées s'arrêtent sur les montagnes, et y déposent ces eaux qui formeront les fleuves, les rivières, les ruisseaux et les fontaines. La vigne se dépouille de sa feuille; la grappe exposée au soleil se mûrit; et le moment de la vendange approche.

La vendange se fait. Il y a de la gaîté dans la description des vendanges : ce n'est pas la fureur des orgies anciennes; ce sont des tableaux plus simples, plus doux, moins poétiques, mais plus dans nos mœurs.

Tandis que le vin nouveau bouillonne dans les tonneaux, les vents s'élèvent, les pluies tombent, les premiers frimas paraissent, la terre a déjà reçu des labours, et le poète s'occupe des engrais et de l'indolence de l'habitant des champs qui n'ose rien tenter d'utile, découragé par la frayeur des exactions.

Ici le poète conduit l'agriculteur au pied du trône, et le fait parler à son roi avec dignité, pathétique et noblesse. Ce morceau est encore un de ceux qu'on citera quelque jour.

Tandis que l'agriculteur se plaint de sa misère,





la fin de l'automne arrive; la terre s'attriste; les oiseaux se rassemblent; le murmure des vents se fait entendre dans la forêt; les branches des arbres sont frappées violemment les unes contre les autres; les feuilles s'en séparent; la terre en est couverte; le pauvre vient en ramasser sa provision contre le froid qui s'approche; le reste, entraîné par les pluies, est conduit dans les rivières dont la surface en est couverte, et qui les portent au sein des mers.

Au milieu de cette mélancolie générale que le poète partage, il se rappelle ses amis, les personnes qui lui furent chères, et que la mort lui a ravies; il donne des louanges à leur mémoire et des pleurs à leurs cendres. Il plaint le vieillard, que le triste bienfait des longues années condamne à rester seul.

Il voit autour de lui tout périr, tout changer;
A la race nouvelle il se trouve étranger;
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus, en mourant, à perdre que la vie.

Le chant est terminé par l'entretien d'un jeune berger et d'une jeune bergère qui se promettent une constance éternelle, au milieu des vicissitudes de la nature dont le spectacle les effrayait sur l'avenir. Le poète se prépare ensuite au retour à la ville, et fait l'éloge de l'amitié dont il va goûter les douceurs, en dédommagement des plaisirs champêtres que l'hiver lui enlève.

Il y a dix endroits dans ce chant que les lecteurs du goût le plus difficile peuvent lire et relire avec plaisir, et partout de très-beaux vers parsemés. En un mot, les mêmes beautés et les mêmes défauts que dans les chants précédents.

Ah! mon ami, avec un ton un peu plus varié, une petite pointe de verve, plus de rapidité, moins de longueurs, plus de détails piquants, moins d'expressions parasites, que cela ne serait-il pas devenu! Mais en laissant ce poème tel qu'il est, soyez sûr qu'il y a beaucoup de mérite à l'avoir fait, et que ce n'est pas l'ouvrage d'un enfant.

J'aurais bien envie de me taire sur les notes qui suivent l'automne; mais je les trouve, sinon plus chaudement écrites, au moins plus importantes par leur objet que celles des chants précédents. L'auteur y parle de la réforme des lois, de l'institution de la jeunesse, de l'origine de la pitié dans nos cœurs, et de l'importance de l'agriculture. Elles sont un peu plus supportables que les précédentes; il y a surtout deux lignes qui m'en plaisent. L'une est la comparaison des fibres animales avec les cordes vibrantes qui résonnent encore après qu'on les a pincées : ce principe est bien fécond, mais ce n'est pas entre les mains de l'auteur; c'est une idée heureuse qu'il a eue, et je l'en félicite. L'autre est le mot du roi de Lilliput, qui disait qu'il estimerait plus un homme

qui ferait sortir deux épis d'un grain de blé, que tous les politiques du monde.

## CHANT IV.

### L'Hiver.

Le poëte ouvre ce chant par les tempêtes et les pluies qu'amène le solstice d'hiver. Il y a un peu d'emphase dans ce morceau, quelques idées hasardées; mais pour peu qu'on ait d'indulgence pour l'art et ses difficultés, c'est un bel exorde: l'ignorance des gens du monde qui ne pardonne rien, est encore plus redoutable que les lumières et l'instruction des auteurs qui remarquent tout.

La tristesse de la nature gagne le cœur de l'homme : il réfléchit, il sent le nécessaire enchaînement des saisons; il se dit à lui-même :

> Et par ces changements la sagesse infinie
> Dans l'univers immense entretient l'harmonie.

Il se console; le ciel s'épure; l'air se refroidit; le vent du nord s'élève; les eaux sont glacées; la terre se couvre de neige; les animaux, pressés par la faim, viennent pendant la nuit rugir autour de la demeure des hommes; leurs cris réveillent le remords assoupi au fond des cœurs coupables. Le bonheur a quitté les campagnes, il s'est réfugié dans les villes.

> Talents, amour des arts, agréables instincts,
> Palais où le bon goût préside à nos festins,
> Cercles brillants et gais où la raison s'éclaire,



Où l'esprit s'embellit par le desir de plaire ;
Doux besoin du plaisir, aimable volupté,
Sentiments animés par la société,
Tendre lien des cœurs, amitié sainte et pure,
Vous expiez assez les torts de la nature.

Le poète part de là pour chanter le génie et ses inventions, la formation de la société, l'origine des sciences, la naissance des arts, le fer coulant des fourneaux embrasés, les instruments de l'agriculture formés, les lois imposées, le chant, la danse, la sculpture, la peinture, l'architecture, la comédie, la tragédie, le luxe et toutes ses branches.

Après ce long écart, le poète ramène ses regards sur les champs ; il retourne en idée dans son champêtre séjour. Il médite, il étudie l'homme et la nature ; il s'étudie lui-même. Il passe des journées délicieuses entre les hommes les plus célèbres des nations anciennes et modernes. Il se prête aux amusements de l'habitant de la campagne ; il décrit ses travaux. Il place la gerbe sous le fléau ; il délivre un champ de ses pierres ; il aiguise un pieu ; il plante une haie ; il fend l'osier ; il s'assied en rond avec les filles et les femmes du village ; il écoute leurs contes et leurs chansons ; il danse avec elles ; il est témoin de leurs amours et de leurs jeux ; et il finit cette saison et son poème par la peinture de la vie heureuse d'un grand seigneur avancé en âge, retiré dans sa terre, secourant l'indigence, et excitant l'industrie.

Si vous redoutez la lecture entière de ce chant,



vous ne pouvez au moins vous dispenser de jeter les yeux sur les morceaux que je vais vous marquer.

La tempête qui ouvre ce chant et qui commence par ce vers :

> Quel bruit s'est élevé des forêts ébranlées?

Le coup-d'œil sur l'ordre général de l'univers, à l'endroit où le poète se parlant à lui-même, dit :

> Ces orages.... et ces tristes hivers,
> Nos maux et nos plaisirs, nos travaux et nos fêtes, etc.

Je ne vous indique pas la formation de la société. J'aime mieux que vous la lisiez dans Lucrèce.

Mais n'oubliez pas le retour en idée du poète à sa campagne; arrêtez-vous surtout à son apostrophe aux Muses :

> Muses, guides de l'homme, ornements de son être.

Reprenez à cet endroit :

> O peuple des hameaux, que votre sort est doux !
> Peut-être un seul mortel est plus heureux que vous.

Et allez jusqu'à la fin du poème.

Ma foi, mon ami, ils en diront, et vous [1] aussi, tout ce que vous voudrez; mais un poème où l'on peut citer autant d'endroits remarquables, et où ceux qu'on ne cite pas sont encore remplis de vers heureux, n'est point un ouvrage sans mérite.

Du reste, vous en avez mon avis dans ce feuil-

[1] Grimm faisait peu de cas du poème des *Saisons*, et il en avait fait l'aveu à Diderot. N.

let et les précédents ; mais souvenez-vous surtout de ne pas reprocher à l'auteur la division monotone de notre vers alexandrin, une lenteur presque inévitable qui naît de l'impossibilité d'enjamber, d'un vers à un autre, nos rimes masculines et féminines toujours accouplées deux à deux ; la défense des inversions hardies ; l'indigence de la langue champêtre, et le défaut de prosodie marquée dans notre langue en général. Celui qui sait vaincre toutes ces difficultés et composer un beau poème, est un homme bien extraordinaire ; et j'avoue que ce n'est pas M. de Saint-Lambert.

Quant aux notes, n'en lisez que deux : la cent quarante-neuvième sur ce vers :

Je compare les lois et les mœurs des deux mondes.

Elle est très-belle ; et la cent cinquante-unième sur le vers :

Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène.

M. de Saint-Lambert y donne la préférence à M. de Voltaire sur nos deux poètes tragiques, Corneille et Racine. Ce jugement a excité beaucoup de murmure ; je ne l'en crois pas moins vrai.

Voilà ce que je pense de l'ouvrage de M. de Saint-Lambert. Serait-il satisfait de ce jugement ? Je ne le crois pas. Et pourquoi ? C'est qu'entre tous les hommes de lettres, c'est une des peaux les plus sensibles. Sans compter que l'auteur en use avec le critique comme nous en usons tous

avec la nature : lorsqu'elle nous fait le bien, elle ne fait que son devoir; nous ne lui pardonnons jamais le mal. Un endroit repris dans un ouvrage blessera plus l'auteur qu'il ne sera flatté de cent endroits loués; la louange est toujours méritée, et la critique injuste.

### Les trois Contes.

Le premier des trois contes qui suivent le poème des *Saisons*, s'appelle *l'Abénaki*; le second, *Sara Th....*; et le troisième, *Ziméo*.

Je ne parlerai pas des deux premiers, qui ont paru dans la *Gazette littéraire*, et dont vraisemblablement vous aurez rendu compte. Vous aurez sans doute pensé comme moi, que l'Abénaki, le plus court, est certainement le plus beau. On sent le romanesque et l'apprêt dans Sara Th...., qui intéresse moins que Ziméo.

Ce dernier a excité une petite contestation entre Marmontel et M. de Saint-Lambert. Vous savez que Marmontel a fait un poème en prose, intitulé : *Les Mexicains* (1), qu'il se propose de publier l'année prochaine. Il y a dans un des chants de ce poème deux esclaves sauvages, ainsi que dans le conte de Saint-Lambert. Ces deux esclaves, qui s'aiment, sont embarqués sur un vaisseau portugais dans le poème et dans le conte. Marmontel a fait éprouver au vaisseau un long calme

(1) Ou plutôt *les Incas*. ÉDITᵉ.

suivi d'une famine, et Saint-Lambert en a fait autant. Les gens de l'équipage s'égorgent et se dévorent pendant ce calme; et ils s'égorgent et se dévorent dans les deux ouvrages. Marmontel, plus sage et plus vrai que Saint-Lambert, montre les deux esclaves amants se tenant embrassés et attendant leur dernier moment; au lieu que Saint-Lambert les livre à toute la violence de leur amour; et courant après un de ces contrastes singuliers du terrible et du voluptueux, il peint une jouissance au milieu des horreurs qui désolent l'équipage. Voilà la différence qu'il y a entre leurs fictions. Il s'agit de savoir s'ils ont imaginé la même chose séparément, ou si M. de Saint-Lambert a eu quelque connaissance du chant de Marmontel, qui était certainement composé avant que Ziméo parût.

*Non nostrum..... tantas componere lites* [1].

Les Pièces fugitives.

Toutes ces pièces ont été imprimées; leur fortune est faite. Elles sont pleines de passion et de verve. M. de Saint-Lambert se présenterait au Parnasse, n'ayant que ce petit recueil à la main, qu'Apollon et l'Amour iraient au devant de lui, et le placeraient à côté de Sapho.

[1] VIRGIL. Bucol. *Eglog.* III, v. 108. ÉDIT[s].

### Les Fables orientales.

Il y en a quelques-unes tirées du poète Sadi; les autres sont de l'invention de l'auteur. Ce n'est pas la partie de son ouvrage la moins utile et la moins agréable; elles contiennent presque toutes une moralité profonde et vraie. Grands de la terre, lisez-les, et faites-les lire à vos enfants.

---

# AVIS

## A UN JEUNE POÈTE

### QUI SE PROPOSAIT DE FAIRE UNE TRAGÉDIE DE RÉGULUS*.

Si je me proposais de faire un Régulus, je commencerais par travailler sur moi. Je me remplirais de l'histoire et de l'esprit des premiers temps de la république; et avant que d'entamer mon sujet, je me serais si bien planté à Rome, au milieu du sénat, que je ne serais pas tenté de me retrouver sur les planches ou dans les coulisses d'un théâtre.

Régulus serait arrivé dans sa patrie, libre, sur sa parole, et résolu de garder le silence sur son projet.

Il serait triste, sombre et muet au milieu de sa famille et de ses amis, soupirant par intervalles, détournant ses regards attendris de sa femme, et les arrêtant quelquefois sur ses enfants. C'est ainsi que je le vois, et que le poète me l'a montré.

* Cet avis fut donné au mois de mars 1764 à Dorat, qui avait apporté à Diderot une tragédie de *Régulus*, en trois actes, dans laquelle il n'y avait rien qui ressemblât à cette esquisse. Dorat avait négligé le premier conseil de Diderot, de travailler sur lui-même; il l'a si peu suivi depuis, qu'en 1765 il a fait imprimer son *Régulus* n'ayant pas osé le risquer au théâtre. ÉDIT'.

*Fertur pudicæ conjugis osculum,*
*Parvosque natos, ut capitis minor,*
*Ab se removisse, et virilem*
*Torvus humi posuisse vultum:*

*Donec labantes consilio patres*
*Firmaret auctor* [1].

Martia, sa femme, surprise et affligée, attribuerait la tristesse de son époux à la honte de reparaître dans Rome après une défaite, au sortir de l'esclavage. Elle chercherait à le consoler. Elle baiserait ses mains aux endroits qui ont porté les chaînes. Elle lui rappellerait ses premiers triomphes, la considération dont il jouit encore, la joie de tout le peuple à son arrivée, les honneurs qu'il reçoit. Elle l'inviterait tendrement à se livrer à la douceur de revoir sa femme et ses enfants, après une si longue et si cruelle absence.

La tristesse et le silence de Régulus dureraient; mais tantôt il se plongerait dans le sein de cette femme chérie, tantôt il la repousserait durement comme un objet dont la présence le déchire.

Martia frappée de ces mouvements, et se rappelant le premier caractère de son époux, alarmée des entretiens particuliers de Régulus et de son père, et surtout des mots obscurs et mystérieux qu'ils se jettent en sa présence, soupçonnerait Régulus de rouler dans sa tête quelque projet qu'on lui dérobe. Elle ne pourrait supporter cette idée. Elle aurait avec son époux à peu près la

[1] Horat. Lyr. lib. III, od. V, vers. 41 et seq. Edit.



scène de la femme de Brutus avec le sien.... « C'est le premier secret qu'il ait eu pour moi..... Ne m'aimerait-il plus?... Me mépriserait-il?.... Quelques discours calomnieux portés de Rome à Carthage, m'auraient-ils avilie dans son esprit?.... Aurait-il pu les croire?.... »

Elle viendrait se plaindre avec amertume. L'indignation succéderait à la douleur.... « Si tu m'aimes toujours, si tu m'estimes, si je suis toujours ta femme, parle donc....» Mais l'inébranlable et sombre Régulus se tairait toujours.

Ce rôle de Régulus est difficile. Un homme et un homme tel que Régulus, qui ne dit que des mots!

Je ne pourrais, je crois, me passer du père de Martia. J'en ferais un des plus féroces Romains de l'histoire. Je le vois; car il faut toujours avoir vu son personnage avant que de le faire parler. Il est vieux. Une barbe touffue couvre son menton. Il a le sourcil épais, l'œil couvert, ardent et farouche, le dos courbé. C'est un homme qui nourrit depuis quarante ans dans son ame le fanatisme républicain, la liberté indomptable, et le mépris de la vie et de la mort. Ce serait, si je pouvais, le pendant du vieil Horace de notre Corneille.

C'est dans cette ame que Régulus irait déposer son projet, l'objet de son retour à Rome, et le sort qui l'attend à Carthage, si l'échange des prisonniers ne se fait pas.

*Atqui sciebat quæ sibi barbarus*
*Tortor pararet**.

Le vieux père de Martia attendrait en silence la fin de son récit; mais au moment ou Régulus lui annoncerait sa terrible résolution, il jetterait ses bras autour de son cou, et il s'écrierait : « Je reconnais mon gendre. Voilà Régulus, voilà celui que je devais pour époux à ma fille. Je ne me suis point trompé. Embrasse-moi. »

Régulus et le père de Martia pressentiraient l'obstacle que la générosité des Romains apportera à son dessein, à une résolution, *cui nisi ipse auctor*, certes, dit Cicéron, *captivi Pœnis rediissent*. Éloge des citoyens. Moyens concertés pour les détacher de l'intérêt de Régulus, et tourner leurs vues sur celui de la patrie. Conspiration. Et quelle conspiration! celle d'un homme pour assurer sa propre mort. Et cet homme secondé, par qui? Par le père de sa femme.

C'est alors que la tendresse de Régulus pour sa femme se réveillerait.... « Je souffre à lui cacher mon dessein; cependant, qu'elle l'ignore, du moins jusqu'à mon départ. Que sa douleur, ses cris, ses larmes, me soient épargnés. Voilà ce qu'il est impossible de braver. Et mes enfants! »

Le vieux père de Martia et Régulus conspire-

* Horat. *Lyric.* Lib. III, od. V, vers. 49, 50. Édit.

raient donc à faire échouer au sénat la proposition de l'échange des captifs, et résoudre le retour et la mort de Régulus!

Quel monologue que celui de Régulus, lorsque seul il médite son terrible projet, qu'il a pris son parti, et qu'il est sur le point de s'en ouvrir à son beau-père!

La répugnance généreuse à abandonner un brave citoyen, tel que Régulus, à la barbarie Carthaginoise; voilà donc le grand obstacle à surmonter. Pour cet effet, il faut avoir la pluralité des voix dans le sénat; et l'on peut se le promettre, en s'assurant du suffrage des sénateurs des familles Attilia et Martia. Régulus est résolu de les assembler secrètement.

Pour le consul Manlius, ce serait l'insulter que de le pressentir.... « Tu as raison, dit le père de Martia à son gendre; ce que tu fais, Manlius et moi nous le ferions à ta place. »

On appelle les sénateurs des deux familles. Ils viennent sans savoir ce qu'on attend d'eux. Les voilà assemblés. C'est Régulus qui leur parle, et qui leur demande, si la patrie leur est chère? Ils répondent.... S'ils se sentiraient le courage de s'immoler pour elle? Ils répondent..... Et s'il y avait un citoyen sollicité par son sort de s'immoler lui-même, aimeriez-vous assez la patrie et ce citoyen pour envier son sort et seconder son dessein? Ils répondent.... Mais cela ne suffit

pas. Jurez-le... Ils jurent. Serment court et grand.

C'est alors que Régulus dit : « Eh bien ! mes amis, ce citoyen, c'est moi. » C'est alors qu'il expose les suites funestes de l'échange des prisonniers, l'importance de laisser périr sans pitié des lâches indignes de vivre.

*Si non periret immiserabilis*
*Captiva pubes*[1].

Des lâches qui se sont laissé dépouiller de leurs armes, sans qu'une goutte de sang les eût teintes ! « Je les ai vus offrir leurs mains aux liens ; j'ai vu des hommes nés libres, des Romains, marcher les bras liés sur le dos. J'ai vu nos drapeaux suspendus dans les temples de Carthage ; les portes des villes ouvertes, et les champs ennemis cultivés par nos soldats. Et vous croyez que ce soldat racheté à prix d'argent retournera plus brave au combat ? »

*Flagitio additis*
*Damnum*[2].

« Qu'espérez-vous de ces gens armés qui n'ont pas su comment on échappait à l'esclavage ? » Enfin tout ce qu'Horace dit :

*O pudor!*
*O magna Carthago, probrosis*
*Altior Italiæ ruinis*[3] !

Le vieux père de Martia appuie le sentiment de

[1] Horat. *Lyr.* lib. III, od. V, vers. 17, 18. Édit[e].
[2] *Id. ibid.* vers. 26, 27. Édit[e].
[3] *Id. ibid.* vers. 38-41. Édit[e].

Régulus. Les sénateurs restent étonnés. Quelques-uns rejettent ce dessein, et, se déchaînant contre des Carthaginois, disent : « Eh ! quelle foi doit-on à des hommes sans foi ?... » Régulus oppose sa parole donnée, mais sans violence, simplement..... J'ai promis.... En effet, ce n'est pas là le merveilleux de l'action de Régulus ; *laus est temporum, non hominis*.... Le consul Manlius parle le dernier. Il ne peut refuser son éloge et son admiration à la fermeté de Régulus ; mais il opine à refuser l'échange des captifs et à sacrifier Régulus. Il est donc arrêté qu'ils n'envieront point à un citoyen, à leur ami, à leur parent, l'honneur de périr volontairement pour la patrie ; qu'ils seront fidèles au serment qu'ils en ont fait, et qu'ils réuniront leurs voix au sénat pour que l'échange soit rejeté.... Régulus les conjure seulement de lui garder le secret, et de ne pas élever contre lui sa femme ses enfants, et tout ce peuple dont il est chéri.

Vous pensez bien qu'avant cette assemblée domestique des deux familles, il y aurait eu une scène entre Régulus et Martia... « Quel est donc l'objet de cette assemblée ?... Pourquoi m'en éloigner ?... Depuis quand suis-je de trop au milieu de mes parents, de mes amis ?... »

L'assemblée des deux familles tenue, Martia apprendrait, par l'infidélité d'un des membres qui la composaient, la résolution de son mari.... « Voilà donc la raison de cette tristesse profonde, de ces







larmes échappées, de ce silence cruel, la voilà donc! Le malheureux, oubliant sa femme et ses enfants, veut périr.... » Imaginez Clytemnestre à qui l'on apprend le destin de sa fille; c'est la même situation, les mêmes plaintes, les mêmes transports, la même fureur.... « Mais tu crois peut-être que ton barbare projet s'accomplira? Tu te trompes. Va, cours à ton sénat. Cours y poursuivre l'arrêt de ta mort et de la mienne. Moi, j'irai dans les temples, j'irai sur les places publiques: on m'entendra. Mes cris appelleront les pères et les mères qui ont des enfants à Carthage, que tu condamnes à périr avec toi. Bientôt tu me verras à l'entrée de la caverne où tu vas retrouver les bêtes féroces, tes semblables, et que tu appelles un sénat. Si tu m'abandonnes, si tu abandonnes tes enfants, je ne m'abandonnerai point, je saurai les secourir. »

Elle laisse Régulus inflexible et accablé.

Le sénat se serait assemblé dans l'entr'acte, et Martia aurait tenu parole à Régulus. Les sénateurs sortiraient du sénat au commencement de l'acte, embrassant et félicitant Régulus. C'est dans cet instant que Martia surviendrait accompagnée d'une foule d'hommes et de femmes à qui elle dirait: « Tenez, les voilà ceux qui ont condamné mon époux à périr, et avec lui, femmes, vos pères, vos enfants, vos époux; hommes, vos frères et vos amis; et vous le souffrirez! »

Le consul Manlius, d'un regard et d'un mot, contiendrait tout ce peuple.... « Rebelles, éloignez-vous! quelle est votre audace? A quoi tient-il qu'à l'instant la hache de ces licteurs.... »

A ces mots, les peuples contenus, Martia les chargerait d'imprécations, leur reprocherait leur lâcheté. Sa fureur se tournerait ensuite sur les sénateurs, sur son époux, sur son père. Celui-ci tirerait son poignard, et le lui présenterait à la gorge. « Frappe, lui crierait-elle, frappe, père impitoyable! La coupe où tu dois boire mon sang et le présenter à boire aux animaux farouches qui t'environneront est-elle prête? appelle mes enfants; mêle leur sang au mien, et fais le boire à leur père. Ah! Régulus!... » Elle tombe évanouie entre les bras de son père, tendant ses bras à son époux; celui-ci s'approche, l'embrasse en silence, et s'en va périr à Carthage.

Voilà les images que je laisserais errer long-temps autour de moi, les situations que je méditerais, les idées principales dont je m'occuperais; et je les aurais bien couvées, lorsque je me déterminerais à écrire le premier mot de mon poème.

---

# NOTICE

## SUR LA FONTAINE.

Jean de La Fontaine naquit le 8 juillet 1621, à Château-Thierry.

Sa famille y tenait un rang honnête.

Son éducation fut négligée; mais il avait reçu le génie, qui répare tout.

Jeune encore, l'ennui du monde le conduisit dans la retraite : le goût de l'indépendance l'en tira.

Il avait atteint l'âge de vingt-deux ans, lorsque quelques sons de la lyre de Malherbe, entendus par hasard, éveillèrent en lui la muse qui sommeillait.

Bientôt il connut les meilleurs modèles, Phèdre, Virgile, Horace et Térence, parmi les Latins; Plutarque, Homère et Platon, parmi les Grecs; Rabelais, Marot et Durfé, parmi les Français; le Tasse, Arioste et Bocace, parmi les Italiens.

Il fut marié, parce qu'on le voulut, à une femme belle, spirituelle et sage, qui le désespéra.

Tout ce qu'il y a eu d'hommes distingués dans

les lettres, le recherchèrent et le chérirent. Mais ce furent deux femmes qui l'empêchèrent de sentir l'indigence.

La Fontaine, s'il reste quelque chose de toi, et s'il t'est permis de planer un moment au dessus des temps, vois les noms de La Sablière et d'Hervard passer avec le tien aux siècles à venir !

La vie de La Fontaine ne fut, pour ainsi dire, qu'une distraction continuelle. Au milieu de la société, il en était absent. Presque imbécile pour la foule, l'auteur ingénieux, l'homme aimable ne se laissait apercevoir que par intervalle, et à des amis.

Il eut peu de livres et peu d'amis.

Entre un grand nombre d'ouvrages qu'il a laissés, il n'y a personne qui ne connaisse ses *Fables* et ses *Contes*; et les particularités de sa vie sont écrites en cent endroits.

Il mourut le 16 mars 1695.

Gardons le silence sur ses derniers instants, et craignons d'irriter ceux qui ne pardonnent point.

Ses concitoyens l'honorent encore aujourd'hui dans sa postérité.

Long-temps après sa mort, les étrangers allaient visiter la chambre qu'il avait occupée.

Une fois chaque année j'irai visiter sa tombe.

Ce jour-là, je déchirerai une fable de La Motte, un conte de Vergier, ou quelques-unes des meilleures pages de Grécourt.

Il fut inhumé dans le cimetière de Saint-Joseph, à côté de Molière.

Ce lieu sera toujours sacré pour les poètes et pour les gens de goût.

---

# RÉFLEXIONS SUR L'ODE.

Je veux, mon ami, vous dire ce que je pense de l'*Ode*. Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi ce poème est si rare? c'est qu'il exige des qualités presque incompatibles, un profond jugement dans l'ordonnance, et une muse violente dans l'exécution. Il ne s'agit pas d'enfiler des stances les unes au bout des autres; ce poème est un. Il a son but, auquel le poète odaïque s'avance sans cesse; et quand il a bien rempli sa tâche, on ne saurait ni lui ôter, ni lui ajouter une strophe. Toutes sont également nécessaires. L'affaire du jugement, c'est de trouver et d'enchaîner les preuves. L'affaire du goût, c'est de choisir entre les preuves celles qui fourniront de grands tableaux, de grands mouvements, de grandes images. L'affaire de la verve, c'est de se livrer presque sans mesure à ces tableaux, à ces mouvements, à ces images, que l'enchaînement des preuves médité froidement offre au poète, lorsqu'il a quitté le compas et qu'il a porté sa main sur sa lyre. On le croit égaré, perdu, lorsqu'il suit, à son insu quelquefois, toujours au vôtre, le fil de son discours. Mille chemins conduisent à Rome; tous ne conviennent pas également au poète. Il préfère celui

qui lui présente, ici une montagne couverte de forêts, d'où il fera descendre Numa, les tables de sa législation à la main; là, un fleuve tombant en cascade, et dont le bruit, entendu au loin, arrête d'étonnement le passager; ailleurs, un volcan qui annonce aux hommes à venir que le feu est à leur maison; son Pégase se détournera de son chemin, pour planer au dessus des ruines de quelques villes célèbres; là, il suspendra son vol pour pleurer sur les malheurs de l'espèce humaine : que sais-je dans quels écarts il ne se précipitera pas? Horace veut détourner les Romains de transporter le siége de l'empire à Troie; comment s'y prend-il? Il fait l'éloge de la constance; et cet éloge est sublime. C'est la vertu principale de Romulus. Ce fut cette vertu qui lui fit franchir les rives de l'Achéron, et le plaça entre Auguste et Jupiter, où il boit à pleine coupe le nectar et l'ambroisie, malgré Junon, qui ne souffrit que les honneurs divins lui fussent accordés, qu'à condition que, si jamais les murs de Troie se relevaient derechef, ses Grecs iraient les renverser, égorger les pères et les mères, etc. Voilà le squelette. Il faut voir dans le poète les muscles et les chairs dont il l'a revêtu. Se propose-t-il ailleurs le même sujet, il montre Hélène entre les bras du pasteur d'Ida, qui l'emmène sur les flots; mais à l'instant Nérée s'élève à la surface des eaux; les vents sont enchaînés dans le silence; il voit le ravisseur et la

femme infidèle, et il chante les suites effroyables de l'hospitalité violée. Malherbe, notre Malherbe, veut-il exhorter Louis XIII à la conquête de La Rochelle, comment s'y prend-il? Il arme le héros de son foudre. Les Rochelois sont les Titans révoltés contre le ciel. Louis est le Jupiter de l'aventure. Il s'embarque intrépidement dans la guerre des dieux et des géants. Il prépare un même loyer à un crime qui est le même; il montre à Louis la Gloire, qui, la lance à la main, l'appelle aux bords de la Charente. La Rochelle est prise. Le poète ramène le héros vainqueur, et coupe deux lauriers, dont il pose un sur la tête de Louis, l'autre sur la sienne. Et voilà comment on fait une ode. Pindare prend pour thême la puissance de l'harmonie; les dieux sont assis à la table de Jupiter. Apollon touche sa lyre, et la jalousie cesse entre les déesses; et les plumes de l'oiseau porte-foudre frémissent sur son dos, tandis que le sommeil tient ses paupières appesanties; le poète descend sur la terre; il réjouit les bons, il effraie les méchants, il dissipe les complots, il fait tomber le poignard de la main des factieux. Quels prodiges l'harmonie ne va-t-elle pas opérer aux enfers? Et voilà comment on fait une ode. Ce n'est pas sur une bête de somme qui suit droit son chemin; c'est sur un cheval fougueux et ailé que le poète odaïque est monté. Ces deux animaux-là ne peuvent avoir la même allure.

O les poètes, les poètes! Platon savait bien ce qu'il faisait lorsqu'il les chassait de sa république. Ils n'ont des idées justes de rien. Alternativement organes du mensonge et de la vérité, leur jargon enchanteur infecte tout un peuple; et vingt volumes de philosophie sont moins lus et font moins de bien, qu'une de leurs chansons ne fait de mal.

---

# AVERTISSEMENT DE NAIGEON

## DANS L'ÉDITION DE 1798.

Il est rare que la vie publique ou privée des savants et des philosophes, qui ont marqué dans l'histoire des sciences, n'offre pas quelques particularités qui méritent d'être connues : celle de *Boulanger*, enlevé par une mort prématurée aux lettres qu'il cultivait avec tant d'ardeur et de succès, doit, à plusieurs égards, exciter la curiosité du lecteur. Diderot, qui avait été intimement lié avec lui, a recueilli sur cette espèce de phénomène littéraire plusieurs faits curieux qui sont consignés dans la lettre suivante écrite à M. le baron d'Holbach, et imprimée à la tête de *l'Antiquité dévoilée par ses usages*. M. d'Holbach, qui a publié cet ouvrage dont le manuscrit lui avait été confié à ce dessein par l'auteur, avait demandé à Diderot une courte notice sur la vie de ce savant, leur ami commun; et il reçut le lendemain la lettre qu'on va lire, et dans laquelle,

parmi plusieurs idées profondes et très philosophiques, on trouve des pages de la plus grande éloquence.

---

# LETTRE

## SUR BOULANGER.

1772.

Nicolas-Antoine Boulanger naquit à Paris, d'une famille honnête, le 11 novembre 1722 : il fit ses humanités au collége de Beauvais. Il montra si peu d'aptitude pour les lettres, que M. l'abbé Crévier, son professeur de rhétorique, avait peine à croire que cet homme, qui se distingua ensuite par sa pénétration et ses connaissances, sous le nom de *Boulanger*, fût le même que celui qu'il avait eu pour disciple. Ces exemples d'enfants rendus ineptes entre les mains des pédants [1]

[1] Le mépris de La Fontaine pour les pédants perce dans plusieurs endroits de ses fables. Il leur fait même un reproche très-grave, et malheureusement très-fondé :

> Certain enfant qui sentait son collége;
> Doublement sot et doublement fripon
> Par le jeune age et par le privilége
> Qu'ont les pédants de gâter la raison, etc.

Ces vers semblent être une juste représaille du tort que les instituteurs de La Fontaine firent à sa première éducation.

« Élevé par des maîtres qui n'avaient pas, comme Socrate, l'art de faire *enfanter les esprits*, et d'en deviner, par une finesse de tact et d'instinct très-difficile à acquérir, le caractère propre et particulier, il resta vingt-deux ans dans une espèce d'inertie qui, s'il eût été



qui les abrutissent en dépit de la nature la plus heureuse, ne sont pas rares; cependant ils surprennent toujours.

En 1739, il s'appliqua aux mathématiques et à l'architecture; et ce ne fut pas sans succès; c'est-à-dire qu'avec les connaissances propres à ces deux genres d'études, il puisa, dans le premier, un esprit net et juste; et dans l'autre, un goût simple et grand.

Il accompagna M. le baron de Thiers à l'armée, en qualité de son ingénieur particulier, fonction qu'il exerça pendant les années 1743 et 1744, jusqu'au siége de Fribourg.

Il entra dans les ponts et chaussées en 1745, et fut envoyé dans la Champagne, la Lorraine et la Bourgogne, pour y exécuter différents ouvrages publics.

Il construisit le pont de Vaucouleurs, sur le passage de la France en Lorraine : il fut inter-

moins heureusement né, aurait éteint le feu de son imagination, et peut-être entièrement brisé les ressorts les plus utiles, les plus actifs et les plus puissants de l'ame, l'intérêt et les passions. Mais il est des hommes privilégiés, que les préjugés, le pédantisme et les vues étroites de ceux auxquels on confie ordinairement l'institution de la jeunesse ne peuvent point abrutir : la société offre quelques exemples de ce fait; et La Fontaine en est un. » Voyez la notice sur la Vie de La Fontaine à la tête d'une édition de ses Fables, imprimée par Didot l'aîné en 1787.

Lorsque j'écrivis le passage qu'on vient de lire, je ne me rappelai pas l'exemple de *Boulanger*, dont j'aurais pu fortifier ce que je dis ici du vice de l'éducation de La Fontaine. N.



rompu dans la conduite de celui de Foulain, près de Langres, par une maladie grave qui le relégua et le retint, une saison entière, à Châlons-sur-Marne.

Il est impossible que le séjour habituel des champs, le spectacle assidu de la nature, la vue des montagnes, des rivières et des forêts, l'empire absolu sur un nombreux atelier, la conduite des grands travaux, n'élèvent une ame bien faite, et ne l'étendent. Mais combien de fois n'ai-je pas vu la sienne pénétrée de compassion pour le sort de ces malheureux qu'on arrache à leur chaume, et qu'on appelle, de plusieurs lieues, à la construction des routes, sans leur fournir seulement le pain dont ils manquent, et sans donner du foin et de la paille à leurs animaux, dont on dispose! Il ne parlait jamais de cette inhumanité, si contraire au caractère d'un gouvernement doux et d'une nation bienfaisante, sans déceler une indignation amère et profonde.

Il sortit de Châlons pour venir à Paris assurer dans le sein de sa famille sa guérison et sa convalescence.

Ses supérieurs dans les ponts et chaussées, convaincus de ses talents, et satisfaits de sa conduite, l'employèrent en Touraine aux mêmes opérations qu'il avait dirigées en d'autres provinces. Partout il fit voir qu'il était possible de concilier les intérêts particuliers avec ceux de la chose publique:



il était bien loin de servir les petites haines d'un homme puissant, en coupant les jardins d'un pauvre paysan par un grand chemin qui pouvait être conduit sans causer de dommage.

On sait que le corps des ponts et chaussées est distribué par généralités : il entra dans celle de Paris en 1751 : il avait obtenu le grade de sous-ingénieur en 1749.

En 1755, il fut employé sur la route d'Orléans; mais des travaux au dessus de ses forces, et des études continuées au milieu de ces travaux, avaient épuisé sa santé naturellement faible; et il fut obligé de solliciter sa retraite des ponts et chaussées en 1758 : on la lui accorda avec un brevet d'ingénieur, distinction qu'il méritait bien, et qui, je crois, n'avait point encore été accordée. Il sentit alors que sa fin approchait; et en effet elle ne tarda pas à arriver : il mourut le 16 septembre 1759.

J'ai été intimement lié avec lui. Il était d'une figure peu avantageuse; sa tête aplatie, plus large que longue, sa bouche très-ouverte, son nez court et écrasé, le bas de son menton étroit et saillant, lui donnaient avec Socrate, tel que quelques pierres antiques nous le montrent, une ressemblance qui me frappe encore.

Il était maigre; ses jambes grêles le faisaient paraître plus grand qu'il ne l'était en effet : il avait de la vivacité dans les yeux : sérieux en so-

ciété, gai avec ses amis : il se plaisait aux entretiens de philosophie, d'histoire et d'érudition. Son esprit s'était tout-à-fait tourné de ce côté ; il était simple de caractère, et de mœurs très-innocentes; doux, quoique vif; et peu contredisant, quoique infiniment instruit. Je n'ai guère vu d'homme qui rentrât plus subitement en lui-même, lorsqu'il était frappé de quelque idée nouvelle, soit qu'elle lui vînt, ou qu'un autre la lui offrît : le changement qui se faisait alors dans ses yeux était si marqué, qu'on eût dit que son ame le quittait pour se cacher en un repli de son cerveau.

Une imagination forte, jointe à des connaissances étendues et diverses, et à une sagacité peu commune, lui indiquait des liaisons fines, et des points d'analogie entre les objets les plus éloignés.

Les dernières années de sa vie furent laborieuses, contemplatives et retirées. Quelquefois je le comparais à cet insecte solitaire et couvert d'yeux, qui tire de ses intestins une soie qu'il parvient à attacher d'un point du plus vaste appartement à un autre point éloigné; et qui, se servant de ce premier fil pour base de son merveilleux et subtil ouvrage, jette à droite et à gauche une infinité d'autres fils, et finit par occuper tout l'espace environnant de sa toile : et cette comparaison ne l'offensait point. C'est dans l'intervalle du monde ancien au monde nouveau

que notre philosophe te
à remonter de l'état act
avaient été dans les te

Si jamais homme a
vrais caractères du g

Au milieu d'une
a commencé avec s
elle; au milieu de
et des occupations
une carrière imm
vrages, on croir
cependant il n'a
dité, écrit, véc
dire de lui ce
dieux : autant
les cieux, au
sent d'un sa

Après de
écoles pub
mins; ce f
et sa vie
montagn
font de
ractéris

Ce f

' Ses
modait
les sie
*nous*,

cieux qu'il portait en lui. Il vit la multitude de substances diverses que la terre recèle dans son sein, et qui attestent son ancienneté et la suite innombrable de ses révolutions sous l'astre qui l'éclaire; les climats changés, et les contrées qu'un soleil perpendiculaire brûlait autrefois, maintenant effleurées de ses rayons obliques et passagers, et chargées de glaces éternelles. Il ramassa du bois, des pierres, des coquilles; il vit dans nos carrières l'empreinte des plantes qui naissent sur la côte de l'Inde; la charrue retourner, dans nos champs, des êtres dont les analogues sont cachés dans l'abîme des mers; l'homme couché au nord sur les os de l'éléphant, et se promenant ici sur la demeure des baleines. Il vit la nourriture d'un monde présent croissant sur la surface de cent mondes passés; il considéra l'ordre que les couches de la terre gardaient entre elles; ordre tantôt si régulier, tantôt si troublé, qu'ici le globe tout neuf semble sortir des mains du grand ouvrier; là, n'offrir qu'un chaos ancien qui cherche à se débrouiller; ailleurs, que les ruines d'un vaste édifice renversé, reconstruit et renversé derechef, sans qu'à travers tant de bouleversements successifs, l'imagination même puisse remonter au [illegible]

[illegible] donna lieu à ses premières pensées. [illegible] de toutes parts les traces du [illegible] chercha l'influence sur

ses vieux habitants; de là ses conjectures sur les sociétés, les gouvernements et les religions. Mais il s'agissait de vérifier ces conjectures, en les comparant avec la tradition et les histoires; et il dit: J'ai vu, j'ai cherché à deviner; voyons maintenant ce qu'on a dit, et ce qui est. Alors il porta les mains sur les auteurs latins; et il s'aperçut qu'il ne savait pas le latin : il l'apprit donc; mais il s'en manqua de beaucoup qu'il en pût tirer les éclaircissements qui lui étaient nécessaires; il trouva les Latins trop ignorants et trop jeunes.

Il se proposa d'interroger les Grecs. Il apprit leur langue, et en eut bientôt dévoré les poètes, les philosophes et les historiens; mais il ne rencontra dans les Grecs que fictions, mensonges et vanité; un peuple défigurant tout, pour s'approprier tout; des enfants qui se repaissaient de contes merveilleux, où une petite circonstance historique, une lueur de vérité allait se perdre dans des ténèbres épaisses; partout, de quoi inspirer le poète, le peintre et le statuaire, et de quoi désespérer le philosophe. Il ne douta pas qu'il n'y eût des récits plus antérieurs et plus simples; et il se précipita courageusement dans l'étude des langues hébraïque, syriaque, chaldéenne et arabe, tant anciennes que modernes. Quel travail! quelle opiniâtreté! Voilà les connaissances qu'il avait acquises, lorsqu'il se promit de débrouiller la mythologie.



Je lui ai entendu dire plusieurs fois que les systèmes de nos érudits étaient tous vrais; et qu'il ne leur avait manqué que plus d'étude et plus d'attention, pour voir qu'ils étaient d'accord, et se donner la main.

Il regardait le gouvernement sacerdotal et théocratique comme le plus ancien connu : il inclinait à croire que les sauvages descendaient de familles errantes, que la terreur des premiers grands événements avait confinées dans des forêts où ils avaient perdu les idées de police, comme nous les voyons s'affaiblir dans nos cénobites, à qui il ne faudrait qu'un peu plus de solitude pour être métamorphosés en sauvages.

Il disait que si la philosophie avait trouvé tant d'obstacles parmi nous, c'était qu'on avait commencé par où il aurait fallu finir, par des maximes abstraites, des raisonnements généraux, des réflexions subtiles qui ont révolté par leur étrangeté et leur hardiesse, et qu'on aurait admises sans peine, si elles avaient été précédées de l'histoire des faits.

Il lisait et étudiait partout : je l'ai moi-même rencontré sur les grandes routes avec un auteur rabinique à la main.

Ses liaisons se bornaient à quelques gens de lettres, et à un petit nombre de personnes du monde.

Il était attaqué d'une maladie bizarre, qui se

portait sur toutes les parties de son corps, à la tête, aux yeux, à la poitrine, à l'estomac, aux entrailles, et qui s'irritait également par des remèdes opposés. Il était allé passer quelque temps à la campagne, chez un honnête et célèbre philosophe, alors persécuté[1]. Son état était déjà très-fâcheux; il sentit qu'il empirait, et se hâta de revenir à Paris dans la maison paternelle, où il mourut peu de semaines après son retour.

A juger des progrès surprenants qu'il avait faits dans les langues anciennes et modernes, dans l'histoire de la nature, celle des hommes, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs usages, la philosophie, et le peu de temps qu'il avait pu donner à l'étude, il eût été nommé parmi les plus savants hommes de l'Europe, si la nature lui avait accordé les années qu'elle accorde ordinairement à ses enfants. Mais consolons-nous; si une mort prématurée l'a ravi aux lettres et à la philosophie qu'il honorait, elle l'a ravi aussi à la fureur des intolérants, qui l'attendait : l'imprudence qu'il avait eue de répandre quelques exemplaires manuscrits de son *Despotisme oriental*, aurait infailliblement disposé du repos de ses jours; et nous aurions vu l'ami des hommes et de la vérité,

[1] *Feu M. Helvétius.* C'est à lui qu'il dédia ses *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, dont la première édition a été faite à Genève. Cette épître dédicatoire est très-belle et très-philosophique. Elle manque dans plusieurs éditions, particulièrement dans celle publiée à Londres, par M. Wilkes. N.

fuyant de contrée en contrée devant les prêtres du mensonge, à qui il ne reste qu'à frémir de rage autour de sa tombe.

Il a écrit dans sa jeunesse une Vie d'Alexandre, qui n'a point été imprimée.

Il a laissé en manuscrit un dictionnaire considérable, qu'on pourrait regarder comme une concordance des langues anciennes et modernes, fondée sur l'analogie des mots simples et composés de ces langues, sans en excepter la langue française : cet ouvrage est en trois volumes *in-folio* [1].

On a publié, il y a quelques années, son traité du *Despotisme oriental;* c'était le dernier chapitre de l'ouvrage connu sous le titre de *l'Antiquité dévoilée par ses usages* [2], qu'il en détacha lui-même pour en faire un ouvrage à part. Il n'a manqué au *Despotisme oriental*, pour être une des plus belles productions de l'esprit humain, qu'une forme plus concise et moins dogmatique, forme qu'il convient d'affecter toutes les fois que l'objet n'est pas démontrable. Il faut alors plus compter sur l'imagination du lecteur que sur la solidité des

[1] Il est écrit tout entier de la main de Boulanger, et d'une écriture fort nette. Marc-Michel Rey ayant su que ce dictionnaire était entre les mains du père de ce philosophe, me pria de l'aller trouver et de lui offrir quinze louis de ce manuscrit. Ma proposition fut acceptée; et j'emportai le livre que j'envoyai à Rey : ce libraire avait d'abord eu dessein de le publier; mais il changea depuis d'avis, et le vendit, je crois, à une bibliothèque publique de Leyde ou d'Amsterdam. N.

[2] Cette lettre de Diderot a été imprimée pour la première fois en tête de cet ouvrage de Boulanger, en 1772. Édit.

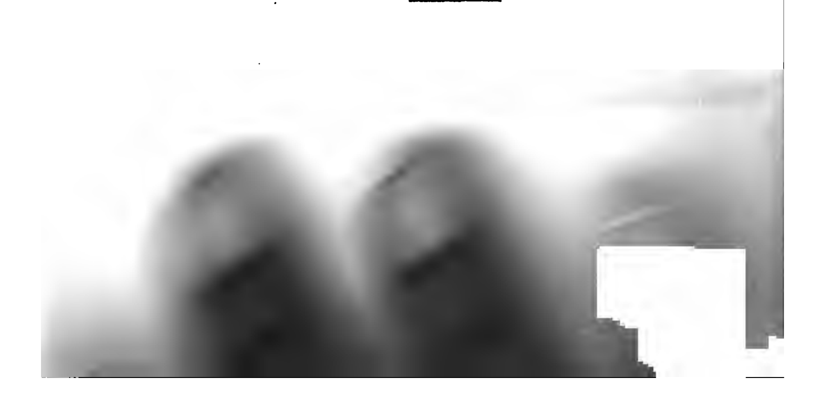
preuves; donner peu à lire, et laisser beaucoup à penser.

Outre les *Dissertations sur Ésope le fabuliste, sur Élie et Énoch, sur saint Pierre*, il en a composé deux autres sur saint Roch et sainte Geneviève, qui se sont égarées[1].

J'ai encore vu de lui une *Histoire naturelle du cours de la Marne*, et une *Histoire naturelle du cours de la Loire*, avec figures. Ces deux morceaux sont apparemment dans le cabinet de quelque curieux, qui n'en privera pas le public.

Il a aussi fait graver une mappemonde relative aux sinuosités du continent, aux angles alternatifs des montagnes et des rivières. Le globe terrestre y est divisé en deux hémisphères : les eaux occupent l'un en entier; les continents occupent tout l'autre; et par une singularité remarquable, il se trouve que le méridien du continent général passe par Paris.

[1] Ces deux dernières dissertations sont peu considérables. L'auteur y prouve, comme dans celle sur saint Pierre, qu'on a fait la légende de ce prétendu saint et de cette sainte également supposée avec les diverses significations de leur nom. Geneviève n'est que la nouvelle porte, *janua nova*, etc. N.



SUR

# LE GRAND FRÉDÉRIC.

---

Frédéric II, né en 1712, a depuis vingt ans donné à l'univers le spectacle rare d'un guerrier, d'un législateur et d'un philosophe sur le trône. Son amour pour les lettres ne lui fait point oublier ce qu'il doit à ses sujets et à sa gloire. Sa conduite et sa valeur ont long-temps soutenu les efforts réunis des plus grandes puissances de l'Europe. Sans faste dans sa cour, actif et infatigable à la tête des armées, inébranlable dans l'adversité, il a arraché le respect et l'admiration de ceux même qui travaillaient à sa perte. La postérité, qui ne juge point par des succès que le hasard guide, lui assignera parmi les plus grands hommes un rang que l'envie ne peut lui disputer de son vivant. On a publié sous son nom différents ouvrages de prose en langue française; ils ont une élégance, une force, et même une pureté qu'on admirerait dans les productions d'un homme qui aurait reçu de la nature un excellent esprit, et qui aurait passé sa vie dans la capitale. Ses poésies, qu'on nous a données sous le titre d'*OEuvres du Philosophe de Sans-Souci*, sont pleines d'idées, de chaleur et de vérités grandes et fortes. J'ose assurer que si le

monarque qui les écrivait à plus de trois cents lieues de la France, s'était promené un an ou deux dans le faubourg Saint-Honoré, ou dans le faubourg Saint-Germain, il serait un des premiers poètes de notre nation. Il ne fallait que le souffle le plus léger d'un homme de goût pour en chasser quelques grains de la poussière des sables de Berlin. Nos poètes, qui n'ont que de la correction, de l'expression et de l'harmonie, perdront beaucoup de valeur dans les siècles à venir, lorsque le temps qui amène la ruine de tous les empires, aura dispersé les peuples de celui-ci, anéanti notre langue, et donné d'autres habitants à nos contrées. Il n'en sera pas ainsi des vers du Philosophe de Sans-Souci; l'œil scrupuleux n'y reconnaîtra plus de vernis étranger; et les pensées, les comparaisons, tout ce qui fait le mérite réel et vrai d'un morceau de poésie brillera d'un éclat sans nuage; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que ce petit défaut ne se remarque nullement dans les lettres mêlées de prose et de vers; elles sont pleines d'esprit, de légèreté et de délicatesse, sans le moindre vestige d'exotérisme. Il n'a manqué à cette flûte admirable qu'une embouchure un peu plus nette.

---



# RÉFLEXIONS

## SUR LE LIVRE DE L'ESPRIT,

### PAR M. HELVÉTIUS.

1758.

Aucun ouvrage n'a fait autant de bruit. La matière et le nom de l'auteur y ont contribué. Il y a quinze ans que l'auteur y travaille; il y en a sept ou huit qu'il a quitté sa place de fermier-général pour prendre la femme qu'il a, et s'occuper de l'étude des lettres et de la philosophie. Il vit pendant six mois de l'année à la campagne, retiré avec un petit nombre de personnes qu'il s'est attachées; et il a une maison fort agréable à Paris. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux; car il a des amis, une femme charmante, du sens, de l'esprit, de la considération dans ce monde, de la fortune, de la santé et de la gaîté.... Les sots, les envieux et les bigots ont dû se soulever contre ses principes; et c'est bien du monde.... L'objet de son ouvrage est de considérer l'esprit humain sous différentes faces, et de s'appuyer partout de faits. Ainsi il traite d'abord de l'esprit humain en lui-même. Il le

considère ensuite relativement à la vérité et à l'erreur.... Il paraît attribuer la sensibilité à la matière en général; système qui convient fort aux philosophes, et contre lequel les superstitieux ne peuvent s'élever sans se précipiter dans de grandes difficultés. Les animaux sentent, on n'en peut guère douter : or, la sensibilité est en eux ou une propriété de la matière, ou une qualité d'une substance spirituelle. Les superstitieux n'osent avouer ni l'un ni l'autre..... L'auteur de *l'Esprit* réduit toutes les fonctions intellectuelles à la sensibilité. Apercevoir ou sentir, c'est la même chose, selon lui. Juger ou sentir, c'est la même chose.... Il ne reconnaît de différence entre l'homme et la bête, que celle de l'organisation. Ainsi, allongez à un homme le museau; figurez-lui le nez, les yeux, les dents, les oreilles comme à un chien; couvrez-le de poils; mettez-le à quatre pattes; et cet homme, fût-il un docteur de Sorbonne, ainsi métamorphosé, fera toutes les fonctions du chien; il aboiera, au lieu d'argumenter; il rongera des os, au lieu de résoudre des sophismes; son activité principale se ramassera vers l'odorat; il aura presque toute son ame dans le nez; et il suivra un lapin ou un lièvre à la piste, au lieu d'éventer un athée ou un hérétique..... D'un autre côté, prenez un chien; dressez-le sur les pieds de derrière, arrondissez-lui la tête, raccourcissez-lui le museau, ôtez-lui le poil et la queue, et vous en

ferez un docteur, réfléchissant profondément sur les mystères de la prédestination et de la grâce.... Si l'on considère qu'un homme ne diffère d'un autre homme que par l'organisation, et ne diffère de lui-même que par la variété qui survient dans les organes; si on le voit balbutiant dans l'enfance, raisonnant dans l'âge mûr, et balbutiant derechef dans la vieillesse; ce qu'il est dans l'état de santé et de maladie, de tranquillité et de passion, on ne sera pas éloigné de ce système.... En considérant l'esprit relativement à l'erreur et à la vérité, M. Helvétius se persuade qu'il n'y a point d'esprit faux. Il rapporte tous nos jugements erronés à l'ignorance, à l'abus des mots et à la fougue des passions..... Si un homme raisonne mal, c'est qu'il n'a pas les données pour raisonner mieux. Il n'a pas considéré l'objet sous toutes ses faces. L'auteur fait l'application de ce principe au luxe, sur lequel on a tant écrit pour et contre. Il fait voir que ceux qui l'ont défendu avaient raison, et que ceux qui l'ont attaqué avaient aussi raison dans ce qu'ils disaient les uns et les autres. Mais ni les uns ni les autres n'en venaient à la comparaison des avantages et des désavantages, et ne pouvaient former un résultat, faute de connaissances. M. Helvétius résout cette grande question; et c'est un des plus beaux endroits de son livre..... Ce qu'il dit de l'abus des mots est superficiel, mais agréable. En général, c'est le ca-

doxe..... Ce paradoxe est faux en lui-même, et dangereux à établir : faux parce qu'il est possible de trouver dans nos besoins naturels, dans notre vie, dans notre existence, dans notre organisation et notre sensibilité qui nous exposent à la douleur, une base éternelle du juste et de l'injuste, dont l'intérêt général et particulier fait ensuite varier la notion en cent mille manières différentes. C'est, à la vérité, l'intérêt général et particulier qui métamorphose l'idée de juste et d'injuste; mais son essence en est indépendante. Ce qui paraît avoir induit notre auteur en erreur, c'est qu'il s'en est tenu aux faits qui lui ont montré le juste ou l'injuste sous cent mille formes opposées, et qu'il a fermé les yeux sur la nature de l'homme, où il en aurait reconnu les fondements et l'origine.... Il me paraît n'avoir pas eu une idée exacte de ce qu'on entend par la probité relative à tout l'univers. Il en a fait un mot vide de sens : ce qui ne lui serait point arrivé, s'il eût considéré qu'en quelque lieu du monde que ce soit, celui qui donne à boire à l'homme qui a soif, et à manger à celui qui a faim, est un homme de bien; et que la probité relative à l'univers n'est autre chose qu'un sentiment de bienfaisance qui embrasse l'espèce humaine en général; sentiment qui n'est ni faux ni chimérique.... Voilà l'objet et l'analyse du discours, où l'auteur agite encore, par occasion, plusieurs questions importantes, telles que celles

des vraies et des fausses vertus, du bon ton, du bel usage, des moralistes, des moralistes hypocrites, de l'importance de la morale, des moyens de la perfectionner.

L'objet de son troisième discours, c'est l'esprit considéré, ou comme un don de la nature, ou comme un effet de l'éducation. Ici, l'auteur se propose de montrer que, de toutes les causes par lesquelles les hommes peuvent différer entre eux, l'organisation est la moindre; en sorte qu'il n'y a point d'homme en qui la passion, l'intérêt, l'éducation, les hasards n'eussent pu surmonter les obstacles de la nature, et en faire un grand homme; et qu'il n'y a pas non plus un grand homme, dont le défaut de passion, d'intérêt, d'éducation et de certains hasards n'eussent pu faire un stupide, en dépit de la plus heureuse organisation. C'est son troisième paradoxe. *Credat judæus Apella*.... L'auteur est obligé ici d'apprécier toutes les qualités de l'ame, considérées dans un homme relativement à un autre; ce qu'il fait avec beaucoup de sagacité : et quelque répugnance qu'on ait à recevoir un paradoxe aussi étrange que le sien, on ne le lit pas sans se sentir ébranlé.... Le faux de tout ce discours me paraît tenir à plusieurs causes, dont voici les principales : 1°. L'auteur ne sait pas, ou paraît ignorer la différence prodigieuse qu'il y a entre les effets (quelque légère que soit celle qu'il y a entre les causes),

lorsque les causes agissent long-temps et sans cesse. 2°. Il n'a pas considéré ni la variété des caractères, l'un froid, l'autre lent; l'un triste, l'autre mélancolique, gai, etc.; ni l'homme dans ses différents âges; dans la santé et dans la maladie; dans le plaisir et dans la peine; en un mot, combien il diffère de lui-même en mille circonstances où il survient le plus léger dérangement dans l'organisation. Une légère altération dans le cerveau réduit l'homme de génie à l'état d'imbécillité. Que fera-t-il de cet homme, si l'altération, au lieu d'être accidentelle et passagère, est naturelle? 3°. Il n'a pas vu qu'après avoir fait consister toute la différence de l'homme à la bête dans l'organisation, c'est se contredire que de ne pas faire consister aussi toute la différence de l'homme de génie à l'homme ordinaire dans la même cause. En un mot, tout le troisième discours me semble un faux calcul, où l'on n'a fait entrer ni tous les éléments, ni les éléments qu'on a employés, pour leur juste valeur. On n'a pas vu la barrière insurmontable qui sépare l'homme que la nature a destiné à quelque fonction, de l'homme qui n'y apporte que du travail, de l'intérêt, de l'attention, des passions.... Ce discours, faux dans le fond, est rempli de beaux détails sur l'origine des passions, sur leur énergie, sur l'avarice, sur l'ambition, l'orgueil, l'amitié, etc.... L'auteur avance, dans le même discours, sur le

but des passions, un quatrième paradoxe; c'est que le plaisir physique est le dernier objet qu'elles se proposent; ce que je crois faux encore. Combien d'hommes qui, après avoir épuisé dans leur jeunesse tout le bonheur physique qu'on peut espérer des passions, deviennent les uns avares; les autres ambitieux, les autres amoureux de la gloire? Dira-t-on qu'ils ont en vue, dans leur passion nouvelle, ces biens mêmes dont ils sont dégoûtés?.... De l'esprit, de la probité, des passions, M. Helvétius passe à ce que ces qualités deviennent sous différents gouvernements, et surtout sous le despotisme. Il n'a manqué à l'auteur que de voir le despotisme comme une bête assez hideuse pour donner à ces chapitres plus de coloris et de force. Quoique remplis de vérités hardies, ils sont un peu languissants.

Le quatrième discours de M. Helvétius considère l'esprit sous ses différentes faces : c'est ou le génie, ou le sentiment, ou l'imagination, ou l'esprit proprement dit, ou l'esprit fin, ou l'esprit fort, ou le bel esprit, ou le goût, ou l'esprit juste, ou l'esprit de société, ou l'esprit de conduite, ou le bon sens, etc. D'où l'auteur passe à l'éducation et au genre d'étude qui convient selon la sorte d'esprit qu'on a reçue.... Il est aisé de voir que la base de cet ouvrage est posée sur quatre grands paradoxes.... La sensibilité est une propriété générale de la matière. Apercevoir,

raisonner, juger, c'est sentir : premier paradoxe.... Il n'y a ni justice, ni injustice absolue. L'intérêt général est la mesure de l'estime des talents, et l'essence de la vertu : second paradoxe.... C'est l'éducation et non l'organisation qui fait la différence des hommes; et les hommes sortent des mains de la nature, tous presque également propres à tout : troisième paradoxe.... Le dernier but des passions sont les biens physiques : quatrième paradoxe.... Ajoutez à ce fond une multitude incroyable de choses sur le culte public, les mœurs et le gouvernement; sur l'homme, la législation et l'éducation; et vous connaîtrez toute la matière de cet ouvrage. Il est très-méthodique; et c'est un de ses défauts principaux : premièrement, parce que la méthode, quand elle est d'appareil, refroidit, appesantit, et ralentit; secondement, parce qu'elle ôte à tout l'air de liberté et de génie; troisièmement, parce qu'elle a l'aspect d'argumentation; quatrièmement, et cette raison est particulière à l'ouvrage, c'est qu'il n'y a rien qui veuille être prouvé avec moins d'affectation, plus dérobé, moins annoncé qu'un paradoxe. Un auteur paradoxal ne doit jamais dire son mot, mais toujours ses preuves : il doit entrer furtivement dans l'ame de son lecteur, et non de vive force. C'est le grand art de Montaigne, qui ne veut jamais prouver, et qui va toujours prouvant, et me ballottant du blanc au noir, et du noir au

blanc. D'ailleurs, l'appareil de la méthode ressemble à l'échafaud qu'on laisserait toujours subsister après que le bâtiment est élevé. C'est une chose nécessaire pour travailler, mais qu'on ne doit plus apercevoir quand l'ouvrage est fini. Elle marque un esprit trop tranquille, trop maître de lui-même. L'esprit d'invention s'agite, se meut, se remue d'une manière déréglée; il cherche. L'esprit de méthode arrange, ordonne, et suppose que tout est trouvé.... Voilà le défaut principal de cet ouvrage. Si tout ce que l'auteur a écrit eût été entassé comme pêle-mêle, qu'il n'y eût eu que dans l'esprit de l'auteur un ordre sourd, son livre eût été infiniment plus agréable, et, sans le paraître, infiniment plus dangereux.... Ajoutez à cela qu'il est rempli d'historiettes : or les historiettes vont à merveille dans la bouche et dans l'écrit d'un homme qui semble n'avoir aucun but, et marcher en dandinant et nigaudant; au lieu que ces historiettes n'étant que des faits particuliers, on exige de l'auteur méthodique des raisons en abondance et des faits avec sobriété.... Parmi les faits répandus dans le livre de *l'Esprit,* il y en a de mauvais goût et de mauvais choix. J'en dis autant des notes. Un ami sévère eût rendu en cela un bon service à l'auteur. D'un trait de plume, il en eût ôté tout ce qui déplaît.... Il y a dans cet ouvrage des vérités qui contristent l'homme, annoncées trop crûment....

Il y a des expressions qui se prennent dans le monde communément en mauvaise part, et auxquelles l'auteur donne, sans en avertir, une acception différente. Il aurait dû éviter cet inconvénient.... Il y a des chapitres importants, qui ne sont que croqués.... Dix ans plus tôt, cet ouvrage eût été tout neuf; mais aujourd'hui l'esprit philosophique a fait tant de progrès, qu'on y trouve peu de choses nouvelles.... C'est proprement la préface de l'*Esprit des lois*, quoique l'auteur ne soit pas toujours du sentiment de Montesquieu.... Il est inconcevable que ce livre, fait exprès pour la nation, car partout il est clair, partout amusant, ayant partout du charme, les femmes y paraissant partout comme les idoles de l'auteur, étant proprement le plaidoyer des subordonnés contre leurs supérieurs, paraissant dans un temps où tous les ordres foulés sont assez mécontents, où l'esprit de fronde est plus à la mode que jamais, où le gouvernement n'est ni excessivement aimé, ni prodigieusement estimé; il est bien étonnant que, malgré cela, il ait révolté presque tous les esprits. C'est un paradoxe à expliquer.... Le style de cet ouvrage est de toutes les couleurs, comme l'arc-en-ciel; folâtre, poétique, sévère, sublime, léger, élevé, ingénieux, grand, éclatant, tout ce qu'il plaît à l'auteur et au sujet.... Résumons. Le livre de *l'Esprit* est l'ouvrage d'un homme de mérite. On y trouve beaucoup de principes géné-

raux qui sont faux; mais en revanche, il y a une infinité de vérités de détail. L'auteur a monté la métaphysique et la morale sur un haut ton; et tout écrivain qui voudra traiter la même matière, et qui se respectera, y regardera de près. Les ornements y sont petits pour le bâtiment. Les choses d'imagination sont trop faites : il n'y a rien qui aime tant le négligé et l'ébouriffé que la chose imaginée. La clameur générale contre cet ouvrage montre peut-être combien il y a d'hypocrites de probité. Souvent les preuves de l'auteur sont trop faibles, eu égard à la force des assertions; les assertions étant surtout énoncées nettement et clairement. Tout considéré, c'est un furieux coup de massue porté sur les préjugés en tout genre. Cet ouvrage sera donc utile aux hommes. Il donnera par la suite de la considération à l'auteur; et quoiqu'il n'y ait pas le génie qui caractérise l'*Esprit des lois* de Montesquieu, et qui règne dans l'*Histoire naturelle* de Buffon, il sera pourtant compté parmi les grands livres du siècle *.

* Pendant le séjour que Diderot fit à La Haye, en 1773, il composa des Remarques sur le livre *de l'Homme*, qu'Helvétius allait faire paraître lorsque la mort le surprit; on trouvera dans les *Mémoires* de Naigeon quelques-unes de ces remarques qui sont écrites à la marge d'un exemplaire qu'il nous a été impossible de nous procurer. Édit.

# LETTRE

AU SUJET DES OBSERVATIONS DU CHEVALIER DE CHASTELLUX, SUR LE TRAITÉ DU MÉLODRAME[1].

---

Le *Traité du Mélodrame* avait été écrit contre le chevalier. Le chevalier répond à son critique d'une manière charmante; sans humeur, sans satire, avec les armes simples de l'expérience et de la raison.

« La grande question entre le chevalier et son antagoniste est de savoir si le poème doit être fait pour la musique, ou si le poète peut aller à sa fantaisie, et si le musicien est destiné à le suivre servilement, comme son caudataire. C'est le sentiment de l'auteur du *Mélodrame*, qui dès lors ne peut assigner aucune distinction réelle entre la Comédie française et l'Opéra. Puisqu'une tragédie lyrique est une tragédie ordinaire, tout également propre à la musique, qu'il nous fasse faire de bonne musique sur une tragédie de Racine.

« Je ne sais comment l'auteur du *Mélodrame* n'a pas été arrêté tout court par un fait connu; c'est que les poèmes de Quinault sont délicieux à lire, et que la musique de Lulli est plate; mais

[1] Voyez le *Mercure de France*, septembre 1771, page 133.

que cette plate musique ayant été composée pour ces poèmes, et ces poèmes pour cette plate musique, quiconque a tenté jusqu'à présent de musiquer *Armide* autrement que Lulli [1] a fait de la musique plus plate encore que celle de Lulli.

« Il me semble qu'il s'ensuivait tout naturellement qu'il était absurde d'abandonner la musique ancienne, et de conserver la forme des poèmes anciens, et qu'il fallait que le style du poète s'accordât au style du musicien.

« Le contraste ridicule de notre poésie avec la musique italienne qui gagnait parmi nous, la discordance de ces deux arts fit rêver le chevalier, et il trouva que si la musique était essentiellement un chant, ce chant devrait être une vraie période. Il étendit cette idée qui le conduisit à ce résultat qui avait jusqu'alors révolté Marmontel; c'est que des vers destinés à être mis en musique devaient s'assujétir dans leur marche à la forme du chant. Je ne pense pas qu'on puisse rien dire de plus sensé. Voilà pourtant un auteur qui s'écrie là dessus que tout est détruit, que nous foulons aux pieds le goût, et que nous nous en retournons aux temps de barbarie, en subordonnant le fond à la forme, et l'orateur à l'interprète.

« Mon Dieu, cela me fait peur. Homme de bien qui montez sur les toits, et qui nous criez à tue-tête que nous nous perdons, dites-nous donc ce

[1] L'*Armide* de Gluck n'avait pas encore paru.

qu'il faut faire pour se retrouver. — Ce qu'il faut faire? le voici, dites-vous : marcher au gré de l'expression théâtrale, sans liaison, sans méthode, sans ordre encyclique.

« O l'habile homme, qui ne s'aperçoit pas qu'il réduit l'art musical, cet art si puissant, à rien, à une distraction insupportable, à une gêne capable de détruire l'action de l'acteur comique ou tragique !

« Je vois bien ce qui l'a égaré; ce sont les flûtes anciennes dont toute la fonction était d'accompagner l'acteur. Mais 1°. nous n'avons nulle idée de cet accompagnement; 2°. l'éloge que Cicéron nous a laissé d'un poète dramatique de son temps prouve très-évidemment que c'était un très-grand talent dans un écrivain de théâtre de savoir composer ses vers de manière qu'ils se prêtassent aux sons des instruments. *Qui sait*, dit-il, *mieux que ce poète, ajuster son vers à la flûte?* 3°. Est-il bien décidé qu'en quoi que ce soit nous ne puissions surpasser les Anciens?

« L'auteur du *Mélodrame* dit : Contentons-nous de renforcer l'expression par toutes les puissances de l'art musical. Mais, insigne bavard, si le poète n'a pas présentes ces puissances, s'il n'a rien fait pour les mettre en jeu, le musicien n'a qu'à couper les cordes de son instrument.

« Le chevalier, dans sa réponse, restreint un peu le principe des beaux-arts, étendu trop géné-

ralement à l'imitation de la nature. Ses réflexions sont très-fines; il prétend qu'il y a dans le plaisir de nos sensations quelque chose d'inexplicable, parce qu'il est purement organique, et il a raison. De beaux accords, bien suivis, bien enchaînés, flattent mon oreille; abstraction faite de tout sentiment de mon ame, de toute idée de mon esprit, quoiqu'à dire vrai, je n'écouterais pas long-temps une musique qui n'aurait que ce mérite. Je n'ai jamais entendu de bonne symphonie, surtout *adagio* ou *andante*, que je ne l'aie interprétée, et quelquefois si heureusement, que je rencontrais précisément ce que le musicien s'était proposé de peindre. Aussi ne me départirai-je jamais du conseil à un habile claveciniste.... *Voulez-vous faire de la bonne musique instrumentale*, lui disais-je, *et que votre instrument me parle toujours?* mettez Métastase sur votre pupître; lisez un de ses *aria*, et laissez aller votre tête.

« Le chevalier compte six principes différents de l'effet des beaux-arts : la sensation immédiate, qui est pour moi bien peu de chose; le jugement de la difficulté vaincue, qui me fait quelquefois pitié, quand il ne réveille aucune autre idée; la variété, l'intérêt ou les passions, la surprise et l'imagination.

« Entre ces sources diverses de notre plaisir, on pense bien que les plus importantes, au sentiment du chevalier, ce sont celles d'où découle l'art

sublime, la magie divine de nous agiter, de nous tourmenter, de porter à notre oreille toutes sortes d'accents, de susciter en nous des fantômes de toute espèce, de faire couler nos larmes ou de faire éclater nos ris, toutes qualités que l'auteur du *Mélodrame* accorde à la musique italienne. Aussi le chevalier le presse-t-il très-fermement. Que demandez-vous donc de plus? Que voulez-vous que nous fassions de cette musique dont vous reconnaissez vous-même tout le prestige? Faites-en un concert, répond l'auteur du *Mélodrame*, mais ne la portez pas au théâtre. — Et pourquoi? C'est qu'elle y tuera le poète. — D'accord, si son poème est mal fait. — Peut-on se proposer de faire le poème lyrique mieux que Métastase? — Pourquoi non? Il y a de la musique dans *Sylvain*, dans *Lucile;* cette musique nuit-elle aux poèmes, croyez-vous qu'ils puissent s'en passer? Et si Philidor avait eu un autre prophète que Poinsinet, ne saurions-nous pas, par le succès d'*Ernelinde*, qu'on pourrait entendre d'un bout à l'autre une tragédie lyrique avec le plus grand intérêt. Je vous jure que l'homme qui avance les principes du *Mélodrame* est Lulliste sous le masque, ou il a tort.

« Et puis le chevalier, après avoir malmené son critique, le laisse réfléchir sur un petit conte que voici : Un bacha très-voluptueux avait donné commission à un eunuque de lui acheter les plus

belles femmes. L'eunuque y faisait depuis dix ans de son mieux, sans avoir encore pu réussir au gré de son maître. Un Marseillais rencontra cet eunuque à Smyrne, au milieu d'un troupeau de Circassiennes, toutes plus belles les unes que les autres, et ne sachant laquelle choisir. Osmin, lui dit le Marseillais, vois-tu cette petite brune aux yeux bleus, que tu parais dédaigner? Prends-la sur ma parole, et sois sûr que ton bacha t'en fera compliment. Osmin suivit le conseil du Marseillais et s'en trouva bien. A six mois de là, l'eunuque retrouva son Marseillais à Alep, courut à lui, le remercia, lui dit que son bacha était fou de la petite brune, et qu'il l'obligerait beaucoup de lui apprendre comment il avait deviné si juste. Tu vas le savoir, lui répondit le Marseillais : je la vis débarquer, et, dès ce moment, je ne cessai de la rêver, de la desirer, je ne dormis plus; et sois sûr que si j'avais eu cinq cents sequins, je te l'aurais soufflée et à ton bacha. Voilà tout mon secret. *Ah!* dit l'eunuque en s'éloignant tristement, *je vois que je ne m'y connaîtrai jamais.*

« Le chevalier de Chastellux a des connaissances, de l'esprit, de la justesse; il pense, mais son style est louche, entortillé, diffus. Il y a partout je ne sais quoi d'abstrait qui fatigue, et la réponse fera peu de sensation, quoique solide et profonde.

« L'auteur du *Mélodrame* me ramène à une observation que j'ai faite plus d'une fois; c'est qu'il

n'y a point d'absurdité qui ne se dise à la longue.

« J'oubliais d'ajouter que Marmontel a pensé long-temps comme l'auteur du *Mélodrame*, et qu'il n'a commencé à réussir que quand il a pris le parti de lire et d'imiter Métastase, d'être bien convaincu que le poète est fait pour le musicien; et que si le poète tire à lui toute la couverture, ils passeront tous les deux une mauvaise nuit.

« Que s'ensuit-il de là? C'est qu'un grand poète qui serait un grand musicien, ferait beaucoup mieux que celui qui ne sera que l'un ou l'autre.

---

# OBSERVATIONS

SUR UNE BROCHURE INTITULÉE

## GARRICK, OU LES ACTEURS ANGLAIS,

OUVRAGE CONTENANT DES RÉFLEXIONS SUR L'ART DRAMATIQUE, SUR L'ART DE LA REPRÉSENTATION ET LE JEU DES ACTEURS; AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES SUR LES DIFFÉRENTS THÉATRES DE LONDRES ET DE PARIS; TRADUIT DE L'ANGLAIS.

1770.

Ouvrage écrit d'un style obscur, entortillé, boursouflé et plein d'idées communes. Je réponds qu'au sortir de cette lecture un grand acteur n'en sera pas meilleur, et qu'un médiocre acteur n'en sera pas moins pauvre.

C'est à la nature à donner les qualités extérieures, la figure, la voix, la sensibilité, le jugement, la finesse; c'est à l'étude des grands maîtres, à la pratique du théâtre, au travail, à la réflexion à perfectionner les dons de la nature. Le comédien d'imitation fait tout passablement; il n'y a rien ni à louer ni à reprendre dans son jeu; le comédien de nature, l'acteur du génie est quelquefois détestable, quelquefois excellent. Avec

quelque sévérité qu'un débutant soit jugé, il a tôt ou tard au théâtre les succès qu'il mérite; les sifflets n'étouffent que les ineptes.

Et comment la nature, sans l'art, formerait-elle un grand comédien, puisque rien ne se passe rigoureusement sur la scène comme en nature, et que les drames sont tous composés d'après un certain système de convention et de principes? Et comment un rôle serait-il joué de la même manière par deux acteurs différents, puisque dans l'écrivain le plus énergique, le plus clair et le plus précis, les mots ne peuvent jamais être les signes absolus d'une idée, d'un sentiment, d'une pensée?

Écoutez l'observation qui suit, et concevez combien, en se servant des mêmes expressions, il est facile aux hommes de dire des choses tout-à-fait diverses : l'exemple que je vais vous en donner est une espèce de prodige, c'est l'ouvrage même en entier dont il est question. Faites-le lire à un comédien français, et il conviendra que tout en est vrai; faites-le lire à un comédien anglais, et il vous jurera *by god* qu'il n'y a pas un mot à en rabattre, que c'est l'évangile du théâtre. Cependant, mon ami, puisqu'il n'y a presque rien de commun entre la manière d'écrire la comédie et la tragédie en Angleterre, et la manière dont nous écrivons ces poèmes en France; puisqu'au jugement même de Garrick, celui qui sait rendre parfaitement Shakespeare ne sait pas le premier

mot de la déclamation d'une scène de Racine, et réciproquement, il est évident que l'acteur français et l'acteur anglais, qui conviennent l'un et l'autre de la vérité des principes de l'auteur dont je vous rends compte, ne s'entendent pas, et qu'il y a dans la langue technique de leur métier un vague, une latitude assez considérable pour que deux hommes d'un sentiment diamétralement opposé ne puissent y reconnaître la vérité. Et demeurez plus que jamais attaché à votre maxime : *Nil explicare. Ne vous expliquez point, si vous voulez vous entendre*[1].

Cet ouvrage, intitulé *Garrick*, a donc deux sens très-distingués, tous les deux renfermés sous les mêmes signes, l'un à Londres, l'autre à Paris; et ces signes présentent si nettement ces deux sens, que le traducteur s'y est trompé, puisqu'en fourrant tout au travers de sa traduction les noms de nos acteurs français à côté des noms des acteurs anglais, il a cru sans doute que les choses que son original disait des uns étaient également applica-

[1] C'est depuis long-temps le premier de mes aphorismes, et chaque jour m'en confirme l'utilité et la sagesse. Mais l'emploi des mêmes mots; par deux hommes qui expriment des idées si diverses sur la même chose, ne vient-il pas plutôt de ce que les principes généraux sont une espèce de patron qui va à tout habit? Demandez à un vieux partisan de la musique de Lulli, et à un homme de goût, passionné pour la musique de Grétry, quels sont les caractères d'une bonne musique; ils se serviront tous deux des mêmes termes; mais dans l'application, l'un niera que la musique sur laquelle l'autre s'extasie ait aucun des caractères qu'il lui attribue.

bles aux autres. Je ne connais pas d'ouvrage où il y ait autant de vrais contre-sens que dans celui-ci; les mots y énoncent assurément une chose à Paris, et toute une autre chose à Londres.

Au reste, je puis avoir tort; mais j'ai d'autres idées que l'auteur sur les qualités premières d'un grand acteur. Je lui veux beaucoup de jugement; je le veux spectateur froid et tranquille de la nature humaine; qu'il ait par conséquent beaucoup de finesse, mais nulle sensibilité, ou, ce qui est la même chose, l'art de tout imiter, et une égale aptitude à toutes sortes de caractères et de rôles: s'il était sensible, il lui serait impossible de jouer dix fois de suite le même rôle avec la même chaleur et le même succès : très-chaud à la première représentation, il serait épuisé et froid comme le marbre à la troisième; au lieu qu'imitateur réfléchi de la nature, en entrant la première fois sur la scène, il sera imitateur de lui-même; à la dixième fois, son jeu, loin de s'affaiblir, se fortifiera de toutes les réflexions nouvelles qu'il aura faites; et vous en serez de plus en plus satisfait.

Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est l'inégalité des acteurs qui jouent d'ame. Ne vous attendez point de leur part à aucune unité; alternativement leur jeu est fort et faible, chaud et froid, plat et sublime; ils manqueront demain l'endroit où ils ont excellé aujourd'hui; en revanche ils excelleront dans celui qu'ils avaient man-

qué la veille. Au lieu que ceux qui jouent de réflexion, d'étude de la nature humaine, d'imitation, d'imagination, de mémoire, sont uns, les mêmes à toutes les représentations, toujours également parfaits; tout est mesuré, tout est appris; la chaleur a son commencement, son milieu, sa fin. Ce sont les mêmes accents, les mêmes positions, les mêmes mouvements; s'il y a quelque différence d'une représentation à une autre, c'est toujours à l'avantage de la dernière. Ils ne sont presque point journaliers : ce sont des glaces parfaites, toujours prêtes à montrer les objets et à les montrer avec la même précision et la même vérité. Ainsi que le poète, ils vont sans cesse puiser dans le fonds inépuisable de la nature, au lieu qu'on aurait bientôt vu le terme de leur propre richesse.

Quel jeu plus parfait que celui de mademoiselle Clairon? Cependant suivez-la, étudiez-la, et vous vous convaincrez bientôt qu'elle sait par cœur tous les détails de son jeu comme toutes les paroles de son rôle. Elle a eu sans doute dans sa tête un modèle auquel elle s'est étudiée d'abord à se conformer; sans doute elle a conçu ce modèle, le plus haut, le plus grand, le plus parfait qu'elle a pu; mais ce modèle, ce n'est pas elle : si ce modèle était elle-même, que son imitation serait faible et petite! Quand, à force de travail, elle a approché de ce modèle idéal le plus près qu'il lui a été possible, tout est fait. Je ne doute point

qu'elle n'éprouve en elle un grand tourment dans les premiers moments de ses études; mais ces premiers moments passés, son ame est calme; elle se possède, elle se répète sans presque aucune émotion intérieure, ses essais ont tout fixé, tout arrêté dans sa tête : nonchalamment étendue dans sa chaise longue, les yeux fermés, elle peut, en suivant en silence son rôle de mémoire, s'entendre, se voir sur la scène, se juger et juger les impressions qu'elle excitera. Il n'en est pas ainsi de sa rivale, la Dumesnil; elle monte sur les tréteaux sans savoir ce qu'elle dira; les trois quarts du temps elle ne sait ce qu'elle dit, mais le reste est sublime.

Et pourquoi l'acteur différerait-il en cela du statuaire, du peintre, de l'orateur, du musicien? Ce n'est pas dans la fureur du premier jet que les traits caractéristiques se présentent à eux; ils leur viennent dans des moments tranquilles et froids, dans des moments tout-à-fait inattendus : alors, comme immobiles entre la nature humaine et l'image qu'ils en ont ébauchée, ils portent alternativement un coup d'œil attentif sur l'une et sur l'autre, et les beautés qu'ils répandent ainsi dans leurs ouvrages sont d'un succès bien autrement assuré que celles qu'ils y ont jetées dans la première boutade. Ce n'est pas l'homme violent, l'homme hors de lui-même qui nous captive, c'est l'avantage de l'homme qui se possède. Les grands

poètes dramatiques surtout sont spectateurs assidus de ce qui se passe autour d'eux, ils saisissent tout ce qui les frappe, ils en font registre; c'est de ces registres que tant de traits sublimes passent dans leurs ouvrages. Les hommes chauds, violents, sensibles, se mettent en scène; ils donnent ce spectacle, mais ils n'en jouissent point; c'est d'après eux que l'homme de génie fait sa copie. Les grands poètes, les grands acteurs, et peut-être en général tous les grands imitateurs de la nature en tout genre, doués d'une belle imagination, d'un grand jugement, d'un tact fin, d'un goût très-sûr, seront à mon sens les êtres les moins sensibles; ils sont également propres à trop de choses; ils sont trop occupés à regarder et à imiter, pour être vivement affectés au dedans d'eux-mêmes. Voyez les femmes : elles nous surpassent certainement, et de fort loin, en sensibilité; quelle comparaison d'elles et de nous dans l'instant de la passion! Mais autant nous leur cédons quand elles agissent, autant elles restent au dessous de nous quand elles imitent. Dans la grande comédie, la comédie à laquelle je reviens toujours, celle du monde, toutes les ames chaudes occupent le théâtre, tous les hommes de génie sont au parterre. Les premiers s'appellent des fous; les seconds, qui s'amusent à copier leurs folies, s'appellent des sages; c'est l'œil fixe du sage qui saisit le ridicule de tant de personnages

divers, qui le peint, et qui vous fait rire ensuite du tableau de ces fâcheux originaux, dont vous avez été quelquefois la victime.

Ces vérités seraient démontrées, que jamais les comédiens n'en conviendraient : c'est leur secret. La sensibilité est une qualité si estimable, qu'ils n'avoueront pas qu'on puisse, qu'on doive s'en passer pour exceller dans leur métier. Mais quoi! me dira-t-on, ces accents si plaintifs et si douloureux, que cette mère arrache du fond de ses entrailles, et qui secouent si violemment les miennes, n'est-ce pas le sentiment actuel qui les inspire? n'est-ce pas la douleur même qui les produit? Nullement; et la preuve, c'est qu'ils sont mesurés, c'est qu'ils font partie d'un système de déclamation, c'est qu'ils sont soumis à une loi d'unité, c'est qu'ils concourent à la solution d'un problème donné, c'est qu'ils ne remplissent toutes les conditions proposées qu'après de longues études, c'est que pour être poussés justes ils ont été répétés cent fois; c'est qu'alors l'acteur s'écoutait lui-même; c'est qu'il s'écoute encore au moment où il vous trouble, et que tout son talent consiste, non pas à se laisser aller à sa sensibilité, comme vous le supposez, mais à imiter si parfaitement tous les signes extérieurs du sentiment, que vous vous y trompiez. Les cris de sa douleur sont notés dans sa mémoire, les gestes de son désespoir ont été préparés; il sait le moment préci

où les larmes couleront. Ce tremblement de la voix, ces mots suspendus, étouffés, ce frémissement des membres, ce vacillement des genoux...., Pure imitation, leçon apprise d'avance, singerie sublime dont l'acteur a la conscience présente au moment où il l'exécute, dont il a la mémoire long-temps après l'avoir exécutée, mais qui n'effleure pas son ame, et qui ne lui ôte, ainsi que les autres exercices, que la force du corps. Le socque ou le cothurne déposé, sa voix est éteinte, il sent une extrême fatigue, il va changer de chemise et se coucher; mais il ne lui reste ni douleur, ni trouble, ni affaissement d'ame : c'est vous, auditeurs, qui remportez toutes ces impressions. L'acteur est las, et vous êtes tristes; c'est qu'il s'est démené sans rien sentir, et que vous avez senti sans vous démener : s'il en était autrement, la condition d'un comédien serait la plus malheureuse des conditions. Heureusement pour nous et pour lui, il n'est pas le personnage, il le joue : sans cela, qu'il serait plat et maussade! des sensibilités diverses qui se concertent entre elles pour produire le plus grand effet possible! Cela me fait rire. J'insiste donc, et je dis : C'est la sensibilité qui fait la multitude des acteurs médiocres; c'est la sensibilité extrême qui fait les acteurs bornés. C'est le manque de sensibilité qui fait les acteurs sublimes. Les larmes du comédien descendent, celles de l'homme sensible montent; ce sont les

entrailles qui troublent sans mesure la tête de l'homme sensible; c'est la tête du comédien qui porte quelque trouble passager dans ses entrailles.

Avez-vous jamais réfléchi à la différence des larmes excitées par un événement tragique, et des larmes excitées par un discours pathétique? On entend une belle chose; peu à peu la tête s'embarrasse, les entrailles s'émeuvent, les larmes coulent : au contraire, à l'aspect d'un événement tragique, les entrailles s'émeuvent subitement, la tête se perd et les larmes coulent; celles-ci viennent subitement, les premières sont amenées.

Voilà l'avantage d'un coup de théâtre naturel et vrai sur une scène éloquente : il produit rapidement l'effet que la scène fait attendre; mais l'illusion en est beaucoup plus difficile; un incident faux, mal rendu, la détruit. Les accents s'imitent mieux que les mouvements, mais les mouvements frappent avec une bien autre violence.

Réfléchissez, je vous prie, sur ce qu'on appelle au théâtre être vrai. Est-ce y montrer les choses comme en nature? Nullement : un malheureux de la rue y serait pauvre, petit, mesquin; le vrai en ce sens ne serait autre chose que le commun. Qu'est-ce donc que le vrai? C'est la conformité des signes extérieurs, de la voix, de la figure, du mouvement, de l'action, du discours, en un mot de toutes les parties du jeu, avec un modèle idéal

ou donné par le poète, ou imaginé de tête par l'acteur. Voilà le merveilleux.

Une femme malheureuse, mais vraiment malheureuse, pleure, et il arrive qu'elle ne vous touche point; il arrive pis : c'est qu'un trait léger qui la défigure vous fait rire, c'est qu'un accent qui lui est propre *dissonne* à votre oreille, c'est qu'un mouvement qui lui est habituel dans sa douleur, vous la montre sous un aspect maussade; c'est que les passions vraies ont presque toutes des grimaces que l'artiste sans goût copie servilement, mais que le grand artiste évite. Nous voulons qu'au plus fort des tourments l'homme conserve la dignité de son caractère; nous voulons que cette femme tombe avec décence et mollesse, et que ce héros meure comme le gladiateur ancien mourait dans l'arène, aux applaudissements d'un amphithéâtre, avec grâce, avec mollesse, dans une attitude élégante et pittoresque. Qui est-ce qui remplira votre attente? Est-ce l'athlète que sa sensibilité décompose, et que la douleur subjugue, ou l'athlète *académisé* qui pratique les leçons sévères de la gymnastique jusqu'au dernier soupir? Le gladiateur ancien comme un grand comédien, un grand comédien comme un gladiateur ancien, ne meurent pas comme on meurt sur un lit; ils sont forcés de jouer une autre mort pour nous plaire; et le spectateur délicat sentirait que la vérité d'action dénuée de tout apprêt est

pharès, Britannicus, et les jouait bien; mademoiselle Gaussin excellait dans la *Pupille*[1] à l'âge de cinquante ans : un vieux comédien n'est ridicule que quand les forces l'ont tout-à-fait abandonné, ou quand la supériorité de son talent ne suffit pas pour sauver le contraste de sa vieillesse avec la jeunesse de son rôle.

De nos jours, mademoiselle Clairon et Molé ont joué en débutant comme des automates; ensuite ils sont devenus grands comédiens. Comment cela s'est-il fait? Est-ce que l'ame, est-ce que la sensibilité, est-ce que les entrailles leur sont venues?

Si cet acteur, si cette actrice, étaient profondément pénétrés, comme on le suppose, l'un aurait-il le temps de jeter un coup d'œil sur les loges, l'autre de diriger un sourire vers la coulisse?

Ce n'est pas, encore un coup, celui qui est hors de lui-même, c'est celui qui est froid, qui se possède, qui est maître de son visage, de sa voix, de ses actions, de ses mouvements, de son jeu qui disposera de moi.

Garrick montre sa tête entre les deux battants d'une porte, et je vois en deux secondes son visage passer rapidement de la joie extrême à l'étonnement, à la tristesse; de la tristesse à l'abattement; de l'abattement au désespoir, et descendre avec la même rapidité du point où il est, à celui d'où

[1] Comédie de Fagan. Édit.

il est parti. Est-ce que son ame a pu éprouver successivement toutes ces passions et exécuter, de concert avec son visage, cette espèce de gamme? Je n'en crois rien.

Sedaine donne son *Philosophe sans le savoir* : la pièce chancelle à la première représentation, et j'en suis affligé; à la seconde, son succès va aux nues, et j'en suis transporté de joie. Le lendemain, je cours après Sedaine; il faisait le froid le plus rigoureux; je vais dans tous les endroits où j'espère le trouver. J'apprends qu'il est à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, je m'y fais conduire, je l'aborde, je lui jette les bras autour du cou, la voix me manque, et les larmes me coulent le long des joues : voilà l'homme sensible et médiocre. Sedaine froid, immobile, me regarde, et me dit : *Ah! monsieur Diderot, que vous êtes beau!* Voilà *l'observateur et l'homme de génie.*

L'homme sensible obéit à l'impulsion de la nature, et ne rend précisément que ce que son propre cœur lui fournit; le comédien observe, se saisit des phénomènes que le premier lui présente, et découvre encore, d'étude et de réflexion, tout ce qu'il peut y ajouter pour le plus grand effet.

A la première représentation d'*Inès de Castro,* on amène les enfants, et le parterre se met à rire. La Duclos, qui faisait Inès, indignée, s'écrie : *Ris donc, sot parterre, au plus bel endroit de la pièce!* Le parterre l'entendit, se contint; l'actrice

reprit son rôle et ses larmes; et celles du spectateur coulèrent. Quoi donc! est-ce qu'on passe ainsi rapidement d'un sentiment profond à un autre sentiment profond; de l'indignation à la douleur? Je ne le conçois pas; son indignation était réelle et sa douleur simulée.

Quinault-Dufresne joue le rôle de Sévère dans *Polyeucte*. Il était envoyé par l'empereur Décius pour persécuter les chrétiens, il confie à son ami ses sentiments secrets sur cette secte calomniée. Cette confidence, qui pouvait lui coûter la vie, ne pouvait se faire à voix trop basse : le parterre lui crie : *Plus haut!* Il répondit subitement au parterre : *Et vous, messieurs, plus bas!* Est-ce que s'il eût été vraiment Sévère, il eût été si prestement Dufresne? Non, vous dis-je, il n'y a que l'homme qui se possède, comme sans doute il se possédait, l'acteur rare, le comédien par excellence, qui puisse ainsi déposer et reprendre son masque.

Un acteur s'est pris de passion pour une actrice; une représentation les met en scène dans un moment de jalousie. La scène y gagnera, si l'acteur est un homme médiocre; elle y perdra, s'il est un grand homme; il sera lui, et il ne sera plus le modèle idéal et sublime qu'il s'était fait d'un jaloux. La preuve qu'ils se rabaissent l'un et l'autre à la vie commune, c'est que s'ils gardaient leurs échasses, ils se riraient au nez tous les deux.

Je dis plus, un excellent moyen pour jouer petitement, mesquinement, c'est d'avoir à jouer son propre caractère. Vous êtes un tartufe, vous êtes un misanthrope, vous jouerez un tartufe, vous jouerez un misanthrope, et vous le jouerez bien. Mais vous ne ferez rien de ce que le poète a fait : car il a fait, lui, le *Tartufe*, le *Misanthrope*; et vous, vous n'êtes qu'un individu, et communément fort au dessous du modèle de la poésie.

— Mais Quinault-Dufresne, orgueilleux par caractère, jouait merveilleusement l'orgueilleux!

— Et qui est-ce qui vous a dit qu'il se jouait lui-même? et, dans cette supposition même, qui est-ce qui vous a dit que la nature ne l'avait pas fait tout proche du modèle idéal? Mais Quinault-Dufresne n'était pas Orosmane; et qui est-ce qui le remplace ou le remplacera jamais dans ce rôle? Il n'était pas l'homme du *Préjugé à la mode*; et avec quelle perfection ne le jouait-il pas? Un des hommes les plus droits, les plus francs, les plus honnêtes qui aient exercé la profession difficile de comédien, Montmenil, jouait avec le même succès, Ariste dans *la Pupille*, *Tartufe*, *l'Avocat patelin*, Mascarille dans *les Fourberies de Scapin*; je l'ai vu, et à mon grand étonnement, il avait le masque de tous ses rôles. Ce n'était pas naturellement, car la nature ne lui en avait donné qu'un, le sien : il tenait donc les autres de l'art? Est-ce qu'il y a une sensibilité artificielle?

Pour un endroit où le poète a senti plus fortement que l'acteur, il y en a cent où l'acteur sent plus fortement que le poète; et rien n'est plus dans la vérité que cette exclamation de Voltaire, entendant jouer la Clairon dans une de ses pièces: *Est-ce bien moi qui ai fait cela?* D'où cela venait-il? Est-ce que mademoiselle Clairon en sait plus que M. de Voltaire? Sans doute; son modèle idéal, en déclamant, était bien au-delà du modèle que le poète s'était fait en écrivant : mais ce modèle idéal n'était pas elle. Que faisait-elle donc? Elle copiait de génie; elle imitait le mouvement, les actions, les gestes, toute la nature d'un être fort au dessus d'elle; elle jouait, et jouait sublimement.

Allez chez mademoiselle Clairon, et voyez-la dans les transports réels de sa colère; si elle y conserve son maintien, ses accents, son action théâtrale, elle vous fera rire, et vous l'auriez admirée au théâtre. Que faites-vous donc dans ce cas, et que signifie votre rire, si ce n'est que la sensibilité réelle et la sensibilité simulée sont deux choses fort diverses; que la colère réelle de mademoiselle Clairon ressemble à de la colère jouée; et que, par conséquent, il y a deux colères que vous savez fort bien discerner? Les images des passions au théâtre n'en sont donc pas les vraies images; ce sont donc des portraits outrés, assujétis à des règles de convention. Or, je demande

quel est l'acteur qui se renfermera le plus strictement dans ces règles données? Quel est celui qui saisira le mieux cette emphase prescrite, ou de l'homme qui est dominé par son propre caractère, ou de celui qui s'en dépouille pour en prendre un autre plus grand, plus noble, plus violent, plus élevé? On est soi de nature, on est un autre d'imitation; le cœur qu'on se suppose n'est pas celui qu'on a. Quelle est donc la ressource en pareil cas? C'est de bien connaître les symptômes extérieurs de l'ame qu'on emprunte, de s'adresser à l'expérience de ceux qui nous voient, et de les tromper par l'imitation de ces symptômes d'emprunt, qui deviennent nécessairement la règle de leur jugement; car il leur est impossible d'apprécier autrement ce qui se passe au dedans de nous. Celui qui connaît le mieux et qui rêve le plus parfaitement ces signes, d'après le modèle idéal le mieux conçu, est le plus grand comédien; celui qui laisse le moins à imaginer au grand comédien est le plus grand des poètes.

Quand, par une longue habitude du théâtre, on garde dans la société l'emphase théâtrale, et que l'on continue à y être Brutus, Cinna, Burrhus, Mithridate, Cornélie, Mérope, Pompée, savez-vous ce qu'on fait? On réunit à une ame petite ou grande, de la mesure précise que la nature l'a donnée, les signes extérieurs d'une ame exagérée et gigantesque qu'on n'a pas, et de là naît le ridicule.

O la cruelle satire que je viens de faire, sans y penser, des auteurs et des acteurs ! Il est, je crois, permis à tout homme d'avoir une ame forte et grande; il est, je crois, permis d'avoir le maintien, le propos, l'action de son ame, et je crois que l'image de la véritable grandeur ne peut jamais être ridicule. Que s'ensuit-il de là ? Vous le devinez de reste : c'est que la vraie tragédie est encore à trouver; et qu'avec tous leurs défauts, les Anciens en étaient peut-être plus près que nous. Plus les actions sont fortes et les propos simples, plus j'admire; je crains bien que nous n'ayons pris, cent ans de suite, l'héroïsme de Madrid pour celui de Rome. En effet, quel rapport entre la simplicité et la force du discours de Régulus dissuadant le sénat et le peuple romain de l'échange des captifs, et le ton déclamatoire et ampoulé que nos tragiques lui auraient donné ? Il dit :

« J'ai vu nos enseignes suspendues dans les temples de Carthage; j'ai vu le soldat privé de ses armes, qui n'avaient pas été teintes d'une goutte de sang ennemi; j'ai vu l'oubli de la liberté, et les citoyens les bras attachés sur le dos; j'ai vu les portes des villes ouvertes et les moissons couvrir les champs que nous avions ravagés : et vous croyez que, rachetés à prix d'or, ils reviendront plus courageux ? Vous ajoutez une perte à l'ignominie; la vertu, une fois sortie d'une ame qui s'est avilie, n'y rentre plus. N'attendez rien de

celui qui a pu mourir, et qui s'est laissé lâchement garrotter. O Carthage! que tu es grande et fière de notre honte! »

Tel fut son discours, telle sa conduite. Il se refuse aux embrassements de sa femme et de ses enfants; il s'en déclare indigne comme un vil esclave. Il tient ses yeux farouches fixés en terre, et dédaigne les pleurs de ses amis, jusqu'à ce qu'il ait amené le sénat au conseil que lui seul était capable de donner, et qu'il lui fût permis de retourner dans son exil.

Mais le moment du héros, le voici. Il n'ignorait pas le supplice qu'un ennemi féroce lui préparait : cependant il reprend sa sérénité; il se dégage de ses proches, qui cherchaient à différer son départ, avec la même liberté qu'il se dégageait autrefois de la foule de ses clients, pour aller se délasser de la fatigue de ses affaires dans les champs de Venafre et à sa maison de Tarente.

Mettez la main sur la conscience, et dites-moi s'il y a dans nos tragédies un mot du ton qui convient à une vertu aussi haute et aussi familière, et quel air pourraient avoir dans cette bouche ces sentences ambitieuses et la plupart de nos fanfaronnades à la Corneille? O combien de choses que je n'ose confier qu'à vous! Je serais lapidé dans les rues si l'on me savait coupable de ce blasphème, et je ne me soucie pas du tout de la couronne du martyre. Si jamais un homme de génie

ose donner à ses personnages le ton simple de l'héroïsme antique, l'art de l'acteur sera bien autrement difficile.

Au reste, lorsque je prononce que la sensibilité est le caractère de la bonté de l'ame et de la médiocrité du génie, je fais un effort dont peu d'hommes sont capables; car, si la nature a fait une ame sensible, vous le savez, c'est la mienne.

Je devais m'arrêter ici, mais j'aime mieux une preuve déplacée qu'une preuve omise. Voici une expérience que vous aurez faite quelquefois: appelé par un acteur ou par une actrice, chez elle, en petit comité, pour juger de son talent, vous lui aurez trouvé de l'ame, de la sensibilité; vous l'aurez accablée d'éloges; vous vous en serez séparé et vous l'aurez laissée avec la conviction du plus éclatant succès. Le lendemain elle paraît, elle est sifflée; et vous prononcez en vous-même, malgré vous, que les sifflets ont raison. D'où cela vient-il? Est-ce qu'elle a perdu son talent d'un jour à l'autre? Aucunement; mais chez elle vous étiez terre à terre avec elle, vous l'écoutiez, abstraction faite des conventions; elle était telle vis-à-vis de vous; il n'y avait aucun autre terme de comparaison. Vous étiez content de son ame, de ses entrailles, de sa voix, de ses gestes, de son maintien; tout était en proportion avec le petit auditoire, le petit espace, rien n'exigeait de l'exagération; sur la scène, tout a disparu; là, il fal-

lait un autre modèle qu'elle-même, puisque tout ce qui l'environnait a changé : sur un petit théâtre particulier, dans un appartement, vous spectateur de niveau avec l'acteur, le vrai modèle dramatique vous aurait paru outré, et en vous en retournant vous n'auriez pas manqué d'en faire la confidence à votre ami, et le lendemain le succès au théâtre vous aurait étonné.

Ces dernières lignes sont lâches et froides, mais elles sont vraies. Je vous demande encore si un acteur fait ou dit rien dans la société précisément comme sur la scène; et je finis.

Non; je ne finis pas. Il faut que je vous raconte un fait que je crois décisif. Il y a à Naples un poète dramatique dont j'ai su le nom. Lorsque sa pièce est faite, il cherche dans la ville les personnes les plus propres de figure, de voix et de caractère à remplir ses rôles : comme il s'agit de l'amusement du souverain, personne ne s'y refuse. La troupe pour la pièce formée, le poète exerce ses acteurs pendant six mois ensemble et séparément; et quand croyez-vous qu'ils commencent à s'entendre, à bien jouer, à s'avancer vers la perfection que l'auteur exige? C'est lorsqu'ils sont épuisés par ces répétitions sans nombre, lorsqu'ils sont ce que nous appelons absolument blasés; dès ce moment les effets sont prodigieux, c'est à la suite de cet exercice pénible que les représentations se font; et ceux qui en ont vu con-

viennent qu'on ne sait pas ce que c'est que de jouer la comédie quand on n'a pas vu jouer celle-là. Ces représentations se continuent six autres mois de suite, et le roi et la cour jouissent du plus grand plaisir que l'illusion théâtrale puisse donner; et cette illusion, à votre avis, aussi grande et même plus parfaite à la dernière représentation qu'à la première, peut-elle être l'effet de la sensibilité?

Au reste, la question dont il s'agit a été autrement entamée entre un médiocre littérateur, Rémond de Sainte-Albine, et un grand comédien, Riccoboni; le littérateur était pour la sensibilité, et le comédien contre; c'est une anecdote que j'ignorais, et que je viens d'apprendre : vous pouvez comparer leurs idées avec les miennes. Pour le coup, vous en voilà quitte, et moi aussi.

# DON CARLOS,

TRAGÉDIE DU MARQUIS DE XIMENÈS.

1759.

M. le marquis de Ximenès a fait une tragédie intitulée *Don Carlos*. Il l'a présentée aux comédiens, qui l'ont refusée. Il a appelé de ce tribunal à celui du public, devant lequel on l'a représentée sur un théâtre particulier. J'ai été invité; j'ai écouté avec attention, et voici ce qu'il m'a semblé.

Je ne vous dirai rien du sujet; vous le connaissez. C'est le même que Campistron a traité avec succès sous le nom d'*Andronic*, et dont Saint-Réal a fait un morceau d'histoire si pathétique.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE Ire.

La princesse d'Eboli et sa Confidente.

Cette princesse est mariée à Ruy-Gomez, un des ministres de Philippe II. Elle aimait don Carlos avant son mariage. Elle l'aime encore. Elle en est négligée. Elle en est transportée de fureur. Elle se vengera. Elle entraînera dans son projet de vengeance Ruy-Gomez son mari, et le duc d'Albe. Ils sont haïs de Don Carlos; ils en ont



tout à craindre. Ce sont eux qui ont fait le mariage du roi avec la princesse qui lui était destinée. La difficulté est de rapprocher le duc d'Albe de Gomez, deux rivaux dans le ministère; mais elle y réussira en leur montrant à tous les deux le danger qui leur est commun, l'inconvénient de leur rivalité, etc.

Il m'a paru que cette exposition, qui est amenée par les questions de la confidente, qui était absente lorsque la princesse d'Eboli a épousé Ruy-Gomez, et qui connaissait ses prétentions sur Carlos, n'était pas assez claire; qu'on n'était pas assez avancé dans l'action; qu'on n'entendait pas; qu'on ne craignait pas; qu'on ne savait où l'on allait.

SCÈNE II.

La princesse d'Eboli et le duc d'Albe.

Elle lui fait sentir tout le danger de son aversion pour Gomez son mari; leur perte, s'ils ne la préviennent par celle de Carlos, etc., comme il est dit scène première.

Le duc d'Albe ne se méfie point de la princesse. Il entre dans ses projets. La princesse d'Eboli sort; et Don Carlos entre avec le marquis de Bergh, son confident.

SCÈNE III.

Le duc d'Albe et Don Carlos.

Don Carlos jette quelque propos d'indignation

au duc d'Albe sur le malheur des peuples et la mauvaise administration du royaume. Le duc écoute patiemment, et se retire.

### SCÈNE IV.

Don Carlos et le marquis de Bergh.

Carlos dit au marquis des choses vagues sur son malheur. Il voudrait aller en Flandre; il s'éloignerait de la cour, qui est devenue un séjour odieux pour lui; il sollicitera le commandement de l'armée contre les rebelles. S'il ne l'obtient pas, que fera-t-il? Il n'en sait rien, et l'acte finit.

Le dialogue me paraît long, froid, diffus, tout plein de feuilles.... La princesse d'Eboli n'a pas le ton ni le caractère de méchanceté sourde et profonde qui lui conviendrait.

Le duc d'Albe se livre à elle comme un imprudent. Cela n'est pas d'un ministre soupçonneux, qui a pour rival le mari de la princesse.

On ne voit pas les raisons que peut avoir Carlos de haïr la cour, d'aller à l'armée, d'être porté à la révolte. On a traité ce sujet comme s'il était connu. C'est une grande faute.

Carlos ne disant rien de clair et ne se déterminant à rien, l'acte finit froidement.

Si ce caractère de la princesse d'Eboli était dessiné fortement, l'effet en serait terrible.

Et puis peut-être fallait-il renverser l'acte en-

tier, commencer par la dernière scène et finir par la première.

Tout marche trop froidement. Le ton des caractères est trop bas. C'est un défaut bien général que ce dernier. On dirait qu'on lit une histoire, et qu'on est à trois ou quatre volumes de la catastrophe.

## ACTE II.

### SCÈNE Ire.

La Reine et la comtesse de Montmorency, sa confidente.

Le sujet de cette scène est le même que celui de la belle scène de Phèdre et d'OEnone. Avec quel art elle voulait être filée! Ah! maudit talent de faire de beaux vers; tu tues tout. Il n'y a rien de brisé, rien d'interrompu; tout marche pompeusement; tout se dit clairement, tout s'avoue sans souffrance, sans contrainte et sans honte, à la cour, à la cour d'un roi soupçonneux; la femme d'un roi, la mère de son amant!

La comtesse dit à la reine :

Plus ses jours vous sont chers, plus vous devez, madame,
Renfermer vos secrets dans le fond de votre ame.

Voilà la critique de la scène. O que cette scène pourrait être belle!

### SCÈNE II.

La Reine, la comtesse de Montmorency, le duc d'Albe.

Il vient annoncer à la reine que le roi s'est en-

fin déterminé à donner audience au comte d'Egmont, le député des rebelles de Flandre. La reine et sa confidente se retirent.

Scène de liaison froide. Rien n'empêche pourtant qu'elle ne soit belle et chaude. Imaginez une reine en présence de celui qui l'a arrachée à son amant pour la marier à son père. Mais il fallait encore plus d'art pour cette scène peut-être que pour la première, et l'on a esquivé la difficulté en ne la faisant point du tout. Elle se réduit à dire à la reine : Madame, le roi vient, allez vous-en ; et la reine s'en va.

Autre défaut : les traits historiques répandus dans le dialogue ne sont pas assez décidés. O combien cela m'apprendra à être clair !

SCÈNE III.

Le duc d'Albe seul.

Il dit que Don Carlos est sur le bord du précipice ; mais au diable si l'on sait pourquoi ni comment.

SCÈNE IV.

Le duc d'Albe, le Roi, Don Carlos, le comte d'Egmont, les gens du conseil et de la cour du roi.

Plaintes et remontrances des rebelles de Flandre, malheureux, opprimés, persécutés. Le comte d'Egmont est un pauvre sire, en comparaison du paysan du Danube. Cette scène est froide comme

une audience. Il a fait une audience réelle, au lieu d'en faire une poétique. Le comte est bien modéré, le roi bien décent, et le spectateur bien ennuyé.

### SCÈNE V.

Le Roi, Don Carlos.

Carlos intercède pour les rebelles; il intercède pour d'Egmont, qu'il regarde comme un homme perdu, sans qu'on ait vu, ni dans la conduite ni dans les propos du comte, rien qui le compromette; dans la conduite ni dans les propos du roi, rien qui le menace. Roi, fils, reine, député, tout peint faiblement et froidement. Occasions d'irriter, de faire naître le péril, de l'accroître, manquées.

Carlos demande d'aller en Flandre; se charge d'apaiser les troubles. Le roi refuse d'abord, accorde ensuite, et l'acte finit.

Cet acte pourrait être beau, et n'est que bien versifié. Il me paraît que cette versification, qui ne peut être que l'accessoire, est devenue l'essentiel, et je n'en suis pas surpris.

Jusqu'à présent rien ne m'effraie. Si je crains quelque chose, c'est le projet de la princesse d'Eboli et la liaison du duc d'Albe et de Gomez; mais cette crainte n'est pas de l'effroi. Me voilà à la fin du second acte, et rien n'est avancé. Ah! si j'avais eu la première, la seconde et la troisième scène de cet acte à faire! Ces gens-là trouvent par ha-

sard des situations; mais la valeur de ces situations les fuit. Ils ne savent ce que c'est que d'entrer en scène; tout meurt entre leurs mains.

## ACTE III.

### SCÈNE Ire.

**La princesse d'Eboli et le duc d'Albe.**

Carlos part pour l'armée. Ils ne doutent point de ses succès. Il leur échappe. Ils en sont désespérés.

A propos, remarquez-vous que dans cette pièce le sujet et la difficulté de *Phèdre* sont doublés? Deux femmes mariées, et toutes les deux amoureuses. Le poète ne s'en est seulement pas douté.

Mais, princesse, rassurez-vous; on a rendu Carlos suspect. Il ne partira pas.

Récit à la princesse de ce qui s'est passé au conseil. Ce récit devait être supposé derrière la scène.

Toujours même défaut. Ministre imprudent, femme froidement violente.

### SCÈNE II.

**La princesse d'Eboli seule.**

Ce qu'il y a de singulier dans cette scène, c'est qu'il lui prend des remords sur la ruine de Carlos, comme si c'était une affaire faite; et je veux mourir si j'ai encore songé à trembler pour lui, ni vous, ni moi, ni personne. On parle d'un complot, et il y en a bien un; mais tout dépend de



la disposition du roi depuis le conseil tenu, et on ne l'a point vu. Il fallait commencer cet acte par le roi, et c'est une imbécillité de n'y avoir pas pensé. Toujours point de vitesse.

SCÈNE III.

La princesse d'Eboli et Don Carlos.

Il part pour l'armée. Il voudrait parler à la reine. C'est d'elle qu'il attend cette faveur. Beau sujet de scène ; mais encore manqué. Imagine donc, poëte, que cette femme aime, et qu'on sollicite auprès d'elle l'entrevue avec une rivale. Cet homme ne sent rien. Quoi ! pas un mot *ex visceribus rei et personæ ?* Non, il l'a juré, et il ne manquera pas à son serment.

SCÈNE IV.

Carlos seul.

Il craint que la princesse d'Eboli ne l'ait deviné. Il va voir la reine. Il va s'en éloigner. Il va chercher la mort.... Il ne sera pas assez heureux pour la trouver..... C'est moi qui vois tout cela, au moins, ne vous y trompez pas.

SCÈNE V.

Don Carlos, la Reine, la comtesse de Montmorency au fond du théâtre.

Quelle scène à faire ! O Racine ! où êtes-vous ? Elle avait défendu à Carlos de la voir. Elle lui rappelle sa défense. Ce devrait être une scène

d'embarras. Il n'y en a point. Ils se parlent. Ils s'entendent; et vous jugez bien comme cela fait. Ces gens sont d'un sang-froid admirable. Toujours ignorance des personnes et de la situation.

SCÈNE VI.

Le Roi survient avec sa suite.

LE ROI.

Mon abord vous surprend : je vois que ma présence
Interrompt vos secrets et vous trouble tous deux.

Bonne critique de la scène précédente. Eh, oui, il fallait que cela fût; il fallait les faire plaindre, se désespérer, au lieu de les faire phraser et versifier; et le roi aurait eu raison. Et puis, pourquoi le roi vient-il? est-ce la princesse d'Eboli qui l'a fait avertir? Elle eût bien fait; mais il fallait m'en avertir. Je l'aurais attendu au milieu de ces deux tendres amants, et j'aurais tremblé pour eux.

SCÈNE VII.

La Reine est sortie. — Carlos reste.

Le roi dit à Carlos : J'ai changé de dessein. Il le dit froidement; le prince l'écoute froidement. Celui-ci se contente d'accuser les ministres et de les menacer. Point de force, point de hardiesse; rien.

SCÈNE VIII.

Le Roi seul.

Cet homme vient de surprendre sa femme et



son fils; il est ombrageux; il est jaloux, et il oublie tout cela pour se répandre en lieux communs sur le malheur de la condition des rois. Mais où est le duc d'Albe? où est la princesse d'Eboli? pourquoi donc ne viennent-ils pas achever d'empoisonner l'ame du roi? Mais voici le duc; Dieu soit loué.

SCÈNE IX.

Le Roi, le duc d'Albe.

LE DUC.

Soyez moins troublé, sire, il n'en veut qu'à ma vie.

Fort bien. Il fallait soutenir ce début hypocrite. On craint que l'infant ne parte. On prend des précautions contre les conseils d'Egmont; et l'acte finit.

ACTE IV.

SCÈNE I^re^.

Don Carlos, d'Egmont.

Carlos a résolu de se rendre à l'armée, malgré la défense de son père. D'Egmont l'encourage à suivre ce parti.

DON CARLOS.

Tu l'emportes, ami; je n'y résiste plus.

Fort bien. Il n'y a eu rien ni d'objecté, ni de pesé, ni de délibéré, ni de répondu.

A tout moment on trouve de ces vers-là, qui sont la critique ou de la scène même, ou de celle qui précède. On dirait que le poète craignit que



l'on n'aperçût pas qu'il ne faisait rien de ce qu'il avait à faire.

SCÈNE II.

Carlos seul. — D'Egmont est allé préparer la fuite.

Faible, faible : cet homme risque sa vie, son honneur, manque à son père, s'éloigne de celle qu'il aime, et ne se dit rien de cela. Ces gens auraient grand besoin qu'avant que d'écrire, on les envoyât en rhétorique apprendre *quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.*

SCÈNE III.

Carlos, d'Egmont.

D'EGMONT.

Tout nous seconde, prince. Allons, éloignons-nous.

SCÈNE IV.

Carlos, d'Egmont, le Roi, le duc d'Albe.

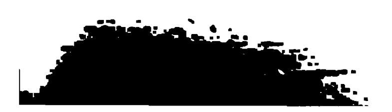
Ils viennent fort à propos; mais qu'est-ce qui les envoie? On n'en sait rien. Est-ce hasard? est-ce trahison? est-ce la princesse d'Eboli? est-ce le duc d'Albe? Enragé, maudit poète, dis-moi donc qu'ils sont trahis; dis-moi qu'ils le seront. Que je le sache. As-tu peur que je ne frémisse? As-tu peur que je ne frémisse trop tôt?.... Mais que fait cette princesse d'Eboli? où est-elle?

LE ROI.

Gardes, qu'on les arrête.

Carlos est arrêté; d'Egmont est enchaîné. Le





roi se répand en reproches sur son fils. On ne sait ce que c'est que cet homme-là. Il fallait qu'il fût sombre, ombrageux, jaloux, taciturne; qu'il fît également trembler son fils et les ministres, soit qu'il parlât, soit qu'il se tût. Oui, me direz-vous, il fallait du génie.

Il menace Don Carlos de le faire mourir. Cependant il n'est coupable que de désobéissance. Il n'y a pas encore contre lui l'ombre de révolte. Il aime la reine, mais le roi l'ignore. Oh! que tout cela est mal fagoté! Je ne sais comment j'aurais fait ma pièce; mais je suis sûr qu'au premier acte Don Carlos aurait été rebelle, ou soupçonné de l'être, et convaincu d'amour pour la reine; ensuite nous aurions vu. Voici un Anglais qui a fait *la Mort de Socrate*, et qui finit précisément par où j'aurais commencé, par ouvrir les portes de la prison à Socrate.

SCÈNE V.

**Carlos en sortant de la scène rencontre la Reine qui rentre.**

Il lui annonce son malheur. Cette situation est belle. Le roi est présent! Imaginez. Croyez-vous que ce soit là le lieu d'une tirade sur le destin? Mais la princesse d'Eboli ne paraît toujours point. Où est-elle? que fait-elle au milieu de ce trouble qui devait venir d'elle, et qu'elle ignore peut-être? Mais allons, marchons.

La reine n'entend rien au discours de Carlos.

Le roi le lui explique. Elle tremble pour Carlos; mais non pas moi. Le caractère du roi n'est pas assez fondé. L'apparence ou la réalité de la révolte de Carlos n'est pas assez marquée.

La princesse d'Eboli et le duc d'Albe sont de grands sots, de n'avoir pas su seulement donner à un jeune prince, ambitieux, amoureux, aidé par un rebelle, l'apparence du crime; et puis ce que la reine dit au roi en faveur de Carlos est d'une indifférente, et non d'une épouse, d'une mère, d'une amante. Point de nuances; et il en fallait tant et de si délicates dans une pièce de cette nature!

Carlos sera jugé par le conseil. Fort bien cela. C'est l'abandonner à ses ennemis.

### SCÈNE VI.

Le Roi seul.

Il dit à la reine :

Quel intérêt si vif fait parler sa douleur?

Mais elle n'a rien dit qui ait pu exciter son soupçon. C'était au duc d'Albe, à la princesse d'Eboli à le préparer à la jalousie, et ils n'en ont rien fait. Cependant le voilà jaloux.

### SCÈNE VII.

Le Roi, la princesse d'Eboli.

La voilà enfin, cette princesse d'Eboli; c'est bien tard, mais il vaut mieux tard que jamais.

On a trouvé sur Don Car
la reine à Carlos. Elle l'
fait rien là qu'un simple
comme elle. Le roi la
ses soupçons. Ils sorten
et ne commence qu'à

A

S

*Carlos en noir, dans*

Il se plaint en t
bien nombreux, m

*Carlos et le duc d'Al*

Il fallait nous
fide entrevue d
fût ménagée p
sur la lettre
reine ignorai
sent épiés,

Le suj
*deficiunt*
La re
Carlos;

Cependant il y a ici de belles choses. Carlos peint sa vie et sa destinée, et cette peinture est pathétique; mais toujours défaut de nuances. On n'entrevoit point qu'ils s'aiment. On a beau les écouter; ce qu'ils se disent ne peut irriter le roi, ni les rendre coupables. On craint de manquer à la décence; je le sens bien; mais c'était là le lieu du génie.

SCÈNE IV.

Carlos seul.

Il ne dit qu'un mot.

SCÈNE V.

On annonce le roi.

SCÈNE VI.

Le Roi et Carlos.

Carlos se jette aux pieds de son père; demande grâce, selon l'ordre qu'il en a reçu de la reine, et la promesse qu'il lui en a faite. D'Egmont est mort. Le roi le dit à Carlos. Carlos en devient furieux. Il s'échappe en reproches. Il lui échappe un mot de tendresse pour la reine. Le roi l'entend. On entraîne Carlos. Il est assassiné.

SCÈNE VII.

La princesse d'Eboli vient devant le roi, avec l'épée teinte du sang de Carlos. Elle charge le roi de reproches, avoue son amour et sa jalousie, et se tue.



SCÈNE VIII.

La reine entre, elle ménage peu le roi, elle avoue son amour, et se résout à mourir quand il plaira à prince cruel; et la pièce finit.

Cet ouvrage n'est pas sans mérite. On y voit un grand talent pour la versification; mais le sujet est au dessus du génie du poète. Il refond à présent son ouvrage; mais c'est en vain.

*Dans son génie étroit il est toujours captif;*
*Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.*

---

## LES GUÈBRES,

TRAGÉDIE DE VOLTAIRE.

1769.

Le fond de cet ouvrage est très-pathétique, cependant on est faiblement ému; c'est qu'il n'y a ni idées, ni éloquence, ni chaleur, ni verve; les vers sont comme on les fait quand on improvise: mais tout pauvre d'effet qu'il soit à la lecture, je ne doute point qu'au théâtre, où les situations frappent bien autrement que les discours, on n'en reçût de fortes secousses. Les caractères sont dessinés justes pour les actions; l'ouvrage est conduit avec assez de sagesse; les scènes sont bien enchaînées; le dénoûment est simple et ne m'en plaît que davantage; le discours de l'empereur m'a fait verser des larmes, et c'est le seul endroit où j'aie pleuré. C'est que ce discours est très-beau, et qu'il vient un âge où l'on connaît la nature humaine par l'expérience, qui ne la fait pas estimer; un âge où l'on attend moins une belle action de la part des hommes, qu'on les méprise davantage, parce qu'on les a pratiqués plus longtemps; un âge où un trait grand, juste, noble et généreux nous touche plus que tous les accents douloureux de la tendresse. Il faut lire Racine

quand on est jeune, Corneille quand on est vieux, Voltaire à tout âge. Le but du poète dans cette pièce, ainsi que dans la plupart de celles qu'il a composées, est général. Il montre aux rois les suites funestes de l'intolérance; il prêche aux hommes le respect de la morale universelle; il les rapproche les uns des autres par le droit de fraternité qui les lie, et que la diversité des opinions religieuses ne doit jamais rompre; il leur inspire le plus grand mépris pour ces opinions; il s'adresse à toutes les nations et à tous les temps à venir; il ne doute point que ses concitoyens ne soient un jour assez sages pour mettre son drame sur la scène. Ainsi soit-il. Cette tragédie n'est pas une des bonnes de l'auteur. On y sent le vieillard avec ses rides, mais quelquefois aussi avec ses muscles et ses nerfs. C'est le buste de Massinissa. Je suis sûr que Voltaire se dit à lui-même : je n'ai pas voulu faire mieux. Il se trompe; il n'a pu faire mieux. Rien de si naturel que de chercher quelques prétextes qui nous dérobent notre impuissance.

Cette tragédie est précédée d'une préface qui n'a été faite que pour apprendre au lecteur qu'il faut substituer partout les Français aux Romains, la Seine ou le Danube à l'Oronte, et les Chrétiens aux Guèbres ou Perses. L'auteur distribue en passant une bonne leçon aux souverains qui s'imaginent que la fidélité de leurs sujets tient à un culte

qui leur soit commun avec eux; aux ministres des autels qui sont destinés à prier pour les hommes, et non à les égorger; moins sages parmi nous que chez les idolâtres, où la prêtresse appelée pour maudire Alcibiade convaincu d'impiété, répondit : Je suis prêtresse pour bénir et non pour maudire; aux militaires vendus lâchement aux caprices du despote, et toujours prêts, pour vingt sous, à massacrer leurs pères, leurs mères, leurs frères, leurs concitoyens; aux magistrats qui répandent l'ignominie sur les apôtres de la vérité, sans penser qu'ils concourent avec la tyrannie et la superstition à abrutir les peuples, et que les siècles à venir, plus justes, reviseront leurs jugements, et reverseront sur la nation et sur eux l'opprobre dont ils ont été les vils dispensateurs; aux peuples, à qui il recommande l'humanité, l'indulgence, la justice universelle, le mépris de la superstition, qui disposera bientôt de leurs actions s'ils lui permettent de disposer de leurs pensées; aux auteurs qui relèveront l'éclat de leurs talents en les consacrant à prêcher la tolérance et la vertu aux nations qu'ils sont spécialement chargés d'éclairer; aux poètes Dubelloi, Lemierre et d'autres qui ont une trop haute opinion de leur savoir-faire, et à qui l'extrême modestie de M. Desmahis, auteur des *Guèbres*, pourrait servir d'exemple[1]. Il

[1] *Les Guèbres* furent donnés au public comme l'ouvrage d'un jeune auteur anonyme, en 1769; dans son manuscrit autographe Voltaire

...ge aux gens de lettres, dont
... à la longue le suffrage public,
..., dont il assure, avec Virgile, que
... promènent dans l'Élysée, parmi
... heureuses, parce que la culture des
toujours les ames plus honnêtes et plus
... finit par se promettre que son drame
... le goût de la poésie, qui commence à
...re en France; mais il n'y a pas d'appa-
... que cette faible production opère un mi-
... que *Brutus*, *Zaïre*, *Alzire* et *Mahomet* n'ont
... faire. L'ouvrage est dédié à M. de Voltaire
... les libraires qui l'ont imprimé. M. de Voltaire
... encense lui-même dans cette dédicace, mais sur
des qualités de cœur que tout homme doit ambitionner. Il n'y a pas un mot sur le talent. Si j'ai bien saisi l'esprit de ce morceau, voici ce qu'il insinue adroitement aux souverains, aux magistrats, aux hommes de lettres et à la nation : Il est incivil que je vous apprenne que je suis un grand homme, vous le savez tous; mais si vous jugez de moi par mes ouvrages, vous verrez que je suis encore un homme de bien, et vous permettrez à un vieillard qui, après avoir illustré ses premières années par d'excellents ouvrages, couronne les dernières par de belles actions, d'achever en paix le peu qui lui reste de sa carrière. J'ai

déclare avoir été dans l'intention de l'attribuer à feu M. Desmahis, l'un de ses plus aimables élèves. *Voyez* dans les *OEuvres de Voltaire*, l'Avertissement des éditeurs de Kehl, sur *les Guèbres*. ÉDIT^s.

chanté le grand Henri; j'ai décrié les perturbateurs du repos public, les fauteurs du mensonge et de l'imposture, les atrocités de la superstition, les fureurs de la tyrannie; mon asyle est devenu le caravanserail des grands, des petits, des opulents de la terre, des indigents, des rois; je prêche la vertu, la bienfaisance et la paix; j'encourage l'agriculture et les beaux-arts; j'honore mon siècle et ma nation; je soutiens seul le bon goût expirant: de toutes les recommandations que l'on peut avoir auprès de ses contemporains, de tous les titres qui doivent éterniser la mémoire dans les siècles à venir, aucun ne me manque. Jouissez donc de l'homme rare que vous possédez, tenez à honneur de l'avoir; faites des vœux pour sa conservation, et ne flétrissez pas ses derniers moments. Tout cela est indiqué dans cette épître dédicatoire, et avec une modestie qui ne peut offenser personne.

---

## ÉPHÉMERIDES DU CITOYEN.

1769.

TOME V.

Après avoir fait une vingtaine d'extraits à ma manière, il serait honnête, mon ami, d'en faire un à la vôtre, et je vais m'en acquitter sur les *Éphémérides du citoyen*, qui sortent d'une boutique un peu décriée dans votre quartier. Ce cinquième volume que j'ai sous les yeux contient une notice abrégée des ouvrages sortis de l'école économique pendant l'année 1766; un résumé général des *Lettres sur l'ordre légal* ou secret, pour faire un demi-volume à peu de frais; la suite de l'*Histoire des finances d'Angleterre sous les rois normands*; l'analyse du quatrième chant du *Poème des Saisons*, qui vient là, je ne sais pourquoi; quelques *Lettres sur le commerce des grains*; l'*Histoire de Sparte*, et autres sujets. Le volume est terminé par l'examen et l'éloge du *Prospectus d'un Dictionnaire du commerce*, par M. l'abbé Morellet. Il y a dans ce volume une fable de mon ami Diderot, qui montre qu'il aurait le cœur assez honnête et la tête assez folle pour entrer compagnon dans la boutique économique; mais soit à jamais bénie la Providence qui l'en a garanti! Voici la fable.

Il y a quelque temps qu'il débarqua dans l'île de Bornéo un marchand assez entendu. Il débitait un spécifique contre un grand nombre de maladies du pays. Quand il eut vendu toute sa cargaison, et qu'il fut sur le point de remettre à la voile, il assembla les habitants, et, par un tour de tête qu'on n'entend pas, il se mit à leur démontrer que son prétendu spécifique n'était bon à rien.... C'était un coquin que ce marchand-là.... Vous avez raison. Aussi le souverain du pays, indigné, prit connaissance de son affaire, et le fit étrangler.... Et fit bien.... Oui; mais vous ne savez pas que ce marchand était un philosophe qui s'amusait sur ses vieux jours à prêcher contre l'évidence.

## TOME VI.

Après la notice abrégée des pièces du recueil entier, on trouve un discours prononcé par l'auteur du livre *des Délits et des Peines*, M. le marquis Beccaria, lorsqu'il prit possession de la nouvelle chaire d'économie politique, fondée par sa majesté l'impératrice-reine, dans les écoles de Milan.

Il y a dans ce discours de l'éloquence et des idées grandes et fortes. Il a pour objet la science même. L'éditeur n'est pas toujours d'accord avec Beccaria. Il a fait quelques notes critiques sur différents endroits du discours, et j'avoue que je voudrais bien voir une bonne réponse à ces notes.

On y soutient, par exemple, qu'il en est de la science économique tout au rebours des autres sciences, où l'on passe de l'étude des faits particuliers aux maximes générales, au lieu que dans la science économique il faut laisser de côté les faits particuliers; et partir des principes généraux qui ont par eux-mêmes toute la clarté dont nos connaissances sont susceptibles, et dont il n'est question que de tirer des conséquences justes. On soutient aussi dans ces notes la suppression absolue de tous droits d'entrée et de sortie, et la liberté du commerce extérieur aussi illimitée que celle du commerce intérieur, sans aucune distinction de matières premières et brutes, ou de matières ouvrées. Cet endroit de l'annotateur est terminé par une apostrophe au marquis Beccaria, très-vive, très-chaude et très-pathétique. On trouve dans un autre endroit une des plus violentes sorties qu'on puisse se permettre contre le siècle de Louis XIV et l'administration de Colbert. On reproche à la fin à Beccaria d'avoir omis dans son éloge des auteurs de *la Science économique* quelques grands noms, tels que ceux de La Rivière, de Quesnai, de Mirabeau et autres, et l'on y joint une satire très-amère de quelques hommes qu'il a cités, tels que Melon, par exemple. Je ne fais par un cas infini de Melon; je le crois très-superficiel, je suis bien loin d'assurer la justesse de ses idées; mais un mérite qu'on ne saurait lui contester, et ce

n'est pas un petit mérite, c'est d'avoir été le premier, dans ces derniers temps, qui ait remué les matières économiques. Sans lui peut-être toute l'école économique serait encore à naître.

Viennent ensuite des *Dialogues entre un enfant de sept ans et son mentor*. Le mentor n'est pas assez clair, et manque de grâces, de légèreté, de gaîté et d'esprit, et l'enfant en a trop. Il paraît que ce sont les préliminaires du catéchisme de l'école; il faut voir ce que cela deviendra.

Après ces dialogues on trouve l'annonce et l'analyse d'un ouvrage intitulé, *Représentations aux magistrats, ou Apologie de leurs réclamations dans toutes les affaires majeures*. Je ne connais pas cet ouvrage, mais l'objet en est hardi; il faut que l'auteur, M. l'abbé Roubaud, ait renoncé bien formellement à tout bénéfice.

Le reste du volume est composé de différentes pièces peu importantes, telles que l'Examen de l'ouvrage de notre ami M. de Lormes, qui y est beaucoup loué; l'Art de semer le trèfle en prairies ambulantes; l'Annonce des lettres du fermier; une Distribution gratuite de la graine de la garance dont la culture, autrefois florissante parmi nous, s'y est totalement éteinte; l'Augmentation du prix proposé par la Société d'Agriculture d'Orléans, à celui qui démontrera le mieux l'avantage ou le désavantage pour un peuple qui le premier accordera au commerce une immunité absolue;

et puis quelques petites rabâcheries sur la matière économique.

Ce qui me plaît le plus de cette nouvelle école de Quesnelistes, c'est que, très-protégée, elle dit tout ce qu'il lui plaît, qu'elle parle avec une liberté que nous ne connaissions pas, et qu'à la longue la police, la cour et les magistrats s'accoutumeront à tout entendre, et les auteurs à tout dire. La nation se familiarisera peu à peu avec les questions de finance, de commerce, d'agriculture, de législation et de politique. Les objets les plus importants au bonheur de la société, à force d'être agités pour et contre, s'éclairciront; et une fois éclaircis, pour le peuple, pour ceux qui gouvernent, pour ceux qui, jeunes encore, doivent avec le temps remplir les places de la magistrature et du ministère, on fera peut-être un peu moins de sottises, ou on les fera moins intrépidement. Prions Dieu pour que cette école se soutienne, toute ignorante et toute bavarde que notre abbé napolitain la suppose. Ces hommes sont bons, têtus, enthousiastes et vains; et quand ils se tromperaient en tout, ils ne peuvent être blâmés que par ceux qui ignorent que nous sommes presque toujours condamnés à passer par l'erreur pour arriver à la vérité. Nous devons beaucoup sans doute à ceux qui nous éclairent; nous devons aussi quelque chose à ceux qui cherchent à nous éclairer. Malebranche et Leibnitz

ont donné naissance à Locke et Newton; Platon, Bodin et d'autres illustres fous au sage Montesquieu. En vérité, plus j'examine le cours des choses de ce monde, plus je suis convaincu que la Sagesse, fille de Jupiter dans la fable et au ciel, est ici-bas fille de Momus et de la Folie.

## TOME VII.

Première pièce. *Réclamation d'un propriétaire de vignes en Bourgogne, contre une requête des marchands de vin de Paris, pour qu'il soit défendu d'enarrher le vin sur le cep et dans les caves.* Un État est bien mal administré partout où un corps a le front de former une pareille demande.

Seconde pièce. Suite des *Dialogues de l'Enfant et de son Gouverneur.* Sujet charmant, mais traité avec une raideur, une pesanteur et une pédanterie insupportables. Monsieur l'auteur, pour qui vos dialogues sont-ils destinés? Pour un enfant. Mettez-y donc une clarté, une grâce, un intérêt, propres à l'attacher. Qui diable voulez-vous qui lise cela?

Troisième pièce. Suite de l'*Histoire des finances d'Angleterre.* Comme je n'ai pas la capacité nécessaire pour apprécier ce morceau, je me dispenserai de le lire.

Quatrième pièce. *Avis au Roi sur la libre circulation des grains et la réduction naturelle des*

*prix dans les années de cherté.* On dit que cela est très-beau; mais quand les dialogues de notre abbé Galiani auront paru, j'espère que nous n'aurons plus rien à apprendre là-dessus.

Cinquième pièce. *Usage nuisible à l'agriculture,* ou Mémoire contre la dîme des agneaux provenant de races étrangères.

Sixième pièce. *Bienfaisance vraiment pastorale.* C'est la copie d'une lettre d'un curé qui ne s'en tient pas à sauver ses paroissiens des peines de l'autre monde; mais qui s'occupe en attendant à les garantir de la misère dans celui-ci.

Septième pièce. *Bienfaisance royale, ou Abolition du droit d'aubaine entre la France et la Toscane.*

Et puis, pour huitième pièce. *Un petit mot d'approbation sur l'extinction du privilége exclusif de la Compagnie des Indes.*

En vérité, ces économistes sont de bons diables qui font de leur mieux. Savez-vous à qui ils ressemblent? A la plupart de ceux qui donnent des leçons à Paris. Ils montrent ce qu'ils ne savent pas; mais ils apprennent en montrant, et finissent par être de bons maîtres et par faire de bons écoliers. Et puis, j'aime mieux qu'on dise des sottises sur des matières importantes que de s'en taire. Cela devient sujet de discussion et de dispute, et le vrai se découvre.



TOME VIII.

Puisque je vous ai parlé de cet ouvrage périodique, il faut que je continue. Lorsque vous aurez repris le tablier, vous le laisserez pour ce qu'il vaut, si cela vous convient.

Première partie. Première pièce. *D'un pays florissant où il n'y a point de villes*. Ce pays, c'est la Virginie. Le panégyriste de cette contrée villageoise et de ce bel État patriarcal croit bonnement qu'il peut subsister. Hélas! j'en suis fâché; mais toutes les grandes villes ont commencé par un hameau. Le nombre des maisons va toujours en s'augmentant. La crainte d'un peuple voisin élève autour de ces maisons une muraille, et creuse au pied de la muraille un fossé; et puis voilà une ville et tout ce qui s'ensuit. Je m'accommode encore des rêves en poésie; mais je ne peu plus les souffrir en politique ni en philosophie, à moins que ce ne soient les miens.

Seconde pièce. Suite des *Dialogues de l'Enfant et de son Gouverneur*. Faits de la même main, ils n'auront pas plus de naturel; passons à d'autres choses.

Troisième pièce. *Procès occasionés par la défense contre les enarrhements de vin*. Ce que je vous en ai dit ci-dessus suffit.

Seconde partie. Première pièce. *Critique de la brochure de M. Dupont sur les corvées et les grands*

*chemins*. Peu m'importe de quelle manière se fassent les grands chemins, pourvu que, primo, ils ne ruinent pas les habitants de la campagne en attendant qu'ils leur soient utiles; et que, secondement, on n'y mette pas le plus pernicieux de tous les luxes, comme on a fait; qu'au gré d'un homme puissant on ne couvre pas de pierres une grande lisière de terre précieuse; qu'on les proportionne enfin, dans les endroits ou l'avantage public les exige, à la fréquence des voitures qui doivent y passer. Il ne serait pas difficile de démontrer à MM. des ponts et chaussées, que par une condescendance très-répréhensible, et par le faste le plus mal entendu, leurs travaux coûtent et coûteront à jamais des sommes immenses à la nation.

Seconde pièce. *Éloge et critique de l'ouvrage de notre ami, Bœsnier de Lormes*. Je vous en ai dit mon avis ailleurs.

Troisième partie. Première pièce. On dit ici que notre Dauphin s'est instruit de tous les détails-pratiques de l'agriculture, et qu'en 1768, le 15 juin, il mit lui-même la main à la charrue. Laboure, laboure, tant que tu voudras; je te promets que tant que les choses resteront dans l'état où elles sont, l'épi de blé qui naîtra sous ta main royale ne nourrira pas tes paysans.

Seconde pièce. *Du Commerce et de la Compagnie des Indes*. Oh! j'en ai déjà tant lu et tant

parlé que j'en suis las! Depuis que ces gens m'ont bien fait concevoir que la solution du problème était au dessus de toute humaine capacité, et qu'il ne pouvait être résolu que par l'expérience, j'ai pris mon parti, et je dors là-dessus. Si les défenseurs de la liberté illimitée ont rencontré juste, tant mieux pour eux et pour nos neveux. S'ils se sont trompés, on jettera feu et flamme contre eux; mais ou ils n'y seront plus, ou ils ne s'en soucieront guère s'ils y sont encore. Pour moi il y aura long-temps que j'aurai fait mes adieux au soleil, à la lune et aux étoiles. J'ai eu le malheur de voir mon extrait baptistaire; j'ignorais mon âge, et je ne saurais vous dire quelle a été ma surprise de me trouver si vieux. Si vous savez le secret d'oublier son âge, apprenez-le-moi; vous m'obligerez.

---

# RECHERCHES

SUR

# LES RUINES D'HERCULANUM,

ET

SUR LES LUMIÈRES QUI PEUVENT EN RÉSULTER RELATIVEMENT A L'ÉTAT PRÉSENT DES SCIENCES ET DES ARTS : AVEC UN TRAITÉ SUR LA FABRIQUE DES MOSAÏQUES; PAR M. FOUGEROUX DE BONDAROI, DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES.

Volume in-8° de plus de 200 pages.

Monsieur Fougeroux, vous avez fait un assez mauvais livre; et comment l'auriez-vous fait meilleur, sans goût pour les beaux-arts, et sans connaissance profonde de l'antiquité ?

Savez-vous, mon ami, ce que c'est que cela? Un catalogue très-imparfait et très-sec de différentes choses qu'on a tirées des fouilles d'Herculanum. Voici ce qui m'est resté de cette lecture, ce que j'ignorais, et ce que peut-être beaucoup d'autres savent :

Les rues d'Herculanum étaient tirées au cordeau, et il y avait le long des maisons des trotoirs élevés. Les maisons étaient de brique, et sans aucune forme symétrique; les murs en étaient revêtus de stuc peint ou colorié. On y trouve des

âtres faits de pierres de volcan. Ils rendaient leurs voûtes légères par des corps creux, comme des cruches noyées dans le mortier. Nous avons souvent souhaité que l'on conduisît les fouilles de manière à pouvoir nous montrer toute une ville ancienne; c'était une entreprise presque impossible, par la dépense, et surtout à cause des bâtiments somptueux sur-imposés au sol des ruines. Il paraît que la destruction d'Herculanum s'est faite lentement, et que celle de Pompéï a été brusque. On y a trouvé un parasol pliant comme les nôtres. Ils se servaient, dans leurs constructions, beaucoup plus de cuivre mou et fusible que de fer. Ils ont eu l'invention du verre, qu'ils travaillaient *flatu*, en le soufflant; *torno*, en le tournant; *cœlatura*, en le ciselant. Le pied romain est de onze pouces, et son rapport au pied grec comme vingt-quatre à vingt-cinq. La livre ancienne était de onze onces trois gros douze grains. Ils ajustaient des yeux d'émail à leurs bustes, ce qui est de mauvais goût. Leurs manuscrits ne sont écrits que sur un côté de la feuille, et la feuille est roulée sur un bâton solide ou creux. Ils ont été tout contre l'imprimerie et la gravure; car ils avaient des planches de cuivre chargées de caractères qu'ils enduisaient d'encre et qu'ils appliquaient sur la feuille. Consolez-vous, ce Faune qui jouit d'une chèvre n'a point été détruit comme on le croyait, il subsiste. Ils ont su bâtir dans l'eau par encais-

sement. Et puis, si nous faisons ce voyage d'Italie tant projeté, je vous jure, mon ami, que nous n'accorderons pas une place dans notre malle à M. Fougeroux, que Dieu bénisse! Cet homme est tout étonné que les Anciens aient eu des chaudrons, des cuillères, des fourchettes; en un mot, qu'ayant les mêmes besoins, ils aient inventé les mêmes moyens d'y pourvoir. Que ne s'étonnait-il aussi qu'ils eussent une bouche et un derrière? Ce qui valait la peine d'être observé, c'est qu'ils savaient apparemment que l'usage du cuivre est nuisible, que l'étamage de l'étain n'est pas tout-à-fait innocent, et qu'ils avaient imaginé d'étamer leurs ustensiles de cuisine avec l'argent, art qu'ils semblent avoir possédé dans une grande perfection.

---

# REQUÊTE

PRÉSENTÉE

## AU PARLEMENT DE GRENOBLE,

### PAR JOSEPH SUEL LAMBERT,

BOURGEOIS DE LA VILLE DE ROMANS, DEMANDEUR ET ACCUSATEUR,

### CONTRE M. REYMOND DUCHELAS,

CONSEILLER AU PARLEMENT, DÉFENDEUR, ACCUSÉ, DÉCRÉTÉ DE PRISE DE CORPS, ET CONTUMAX.

Brochure in-12 de 100 et quelques pages.

Il n'en faut pas douter, les lois, avec le temps, changent les mœurs d'un peuple. Mais la loi a son effet dès qu'elle est publiée, et les mœurs qui consistent dans un certain tour de tête commun à tous les membres d'une société n'en restent pas moins d'abord dans toute leur force : ce n'est qu'à la longue qu'une action conforme aux mœurs et proscrite par la loi devient moins commune à force d'avoir fait éprouver les inconvénients de ce contraste. Je sais que les duels sont moins fréquents qu'ils ne l'étaient ; mais dans quel temps un militaire pourra-t-il sans honte commettre aux lois la vengeance d'un soufflet ou d'un coup de canne ? Je n'en sais rien. Tout ce que je puis assurer, c'est qu'alors il y aura moins d'injures

que jamais, car les hommes craignent plus la perte de leur fortune que celle de leur vie ou même de leur honneur. Tant que la contradiction des mœurs et de la loi durera, les hommes seront dans une position bien absurde. Si un militaire accepte un duel, il est poursuivi par la loi; s'il le refuse, il est déshonoré : qu'il accepte ou qu'il refuse, il est sûr de perdre son état. Et il n'y a à cela point de remède, excepté celui du temps, qui fera perdre à la loi sa force, ou qui conformera l'opinion générale de la société à la volonté du législateur. Nous avons vu nos prêtres pendant long-temps précisément dans la même position fâcheuse. Un prêtre administrait-il les sacrements à un janséniste, il était interdit par l'évêque; les refusait-il, il était décrété par le parlement. Alternative cruelle! intervalle de temps dur à passer!

Le Mémoire dont il s'agit ici est au nom d'un père qui poursuit l'assassin de son fils. Ce fils était militaire. Il est appelé en duel par un magistrat, conseiller au parlement de Grenoble. Il se rend au lieu marqué. Il y est poignardé à terre par son antagoniste, qui s'était plastronné de manière à ne courir aucun danger. Le père poursuit et obtient la vengeance de la mort de son fils. Chose bien remarquable! le parlement de Grenoble prend connaissance de l'affaire, et fait justice d'un de ses membres en faisant rouer en effigie le coupable échappé. Jamais ce père n'eût été écouté

au parlement de Paris. On aurait étouffé sa plainte, on aurait prétexté l'honneur du corps, et le coupable eût été soustrait à la vengeance des lois par une lettre de cachet. Mais il est dans l'ordre que le parlement le plus voisin de la cour et des grands soit aussi le plus corrompu des parlements. Au reste, le Mémoire du père, assez bon pour un procureur, serait mauvais pour un avocat, et il est misérable pour un père. Il n'appartient pas à tout le monde de se mettre à la place d'un père qui parle pour son fils assassiné.

Mais laissons là le cas particulier, et revenons à la question générale. Comment prévenir les duels ? A la place du monarque, je n'aurais point défendu le duel par une loi civile, j'aurais combattu contre la chimère du point d'honneur par une autre chimère, celle de la religion. Les hommes n'aiment point à se battre, et l'on peut tenir pour certain que celui qui a reçu une insulte est très-fâché d'avoir à en tirer une vengeance qui l'expose lui-même à perdre la vie. D'où l'on peut conclure que tout homme offensé a de la pente à s'adresser aux lois pour en obtenir la réparation, et qu'il n'y a qu'à trouver un prétexte honnête qui l'excuse aux yeux de ses concitoyens pour le déterminer à suivre cette voie. Ajoutez que, même aujourd'hui, le militaire est superstitieux, qu'il l'est par état, parce qu'on est superstitieux dans tous les états où l'on court des dangers que toute

la prudence humaine ne peut prévenir, et qui inclinent à recourir aux puissances célestes. Ajoutez encore que, lors de la loi contre le duel, toute la nation, et partant les militaires plus encore que le reste de la nation, étaient superstitieux. Il fallait donc faire excommunier les duellistes, les priver pendant leur vie de toute participation aux solennités et sacrements de l'Église, et, après leur mort, de tous honneurs funèbres; il fallait y joindre la perte de la noblesse, etc.; il fallait interposer l'autorité de Dieu et non celle des hommes. Je sais bien qu'aujourd'hui la religion est tombée dans un tel discrédit, que peut-être ce moyen ne réussirait pas; mais je sais qu'au temps de la loi du duel il aurait réussi. Je sais que l'appel aux tribunaux juridiques s'étant fait pendant une dixaine d'années, la route aurait été frayée, et qu'on aurait continué à la suivre, dans quelque avilissement que la religion et ses menaces fussent tombées, parce qu'un préjugé général est anéanti par un préjugé général plus fort, et que le préjugé général de la religion a été et est peut-être encore un préjugé général plus fort que le point d'honneur. Un militaire dira: Je veux bien me battre, je veux bien être privé de la noblesse; mais que je sois excommunié, que mon père et ma mère voient mon cadavre dans la rue dévoré par les chiens, cela vous plaît à dire. Voulez-vous un fait qui vienne à l'appui de

mon idée? Le voici. Dans une de nos guerres d'Espagne, nos Français, galants à leur ordinaire, corrompaient toutes les femmes espagnoles. Les maris de ces femmes, jaloux comme ils le sont, le trouvaient fort mauvais, et il ne se passait presque pas une nuit qu'il n'y eût quelque officier français assassiné. Le général, qui était homme de tête, sentit bien que l'assassinat étant déjà puni par la perte de la vie, il n'obtiendrait rien en augmentant la sévérité du supplice décerné par la loi. Que fit-il donc? il déclara qu'outre la peine de mort ordinaire pour ce crime, le cadavre de tout assassin, privé de la sépulture ecclésiastique, serait jeté à la voirie; et pendant tout le reste de la campagne, il n'y eut plus aucun assassinat commis. Les fantômes effraient plus que les objets les plus terribles connus. Le fantôme a les pieds sur la terre et la tête dans les cieux; il n'a point de mesure. Toute terreur connue a la sienne. A la bataille d'Almanza, la première volée de coups de canon emporta la bannière de saint Antoine de Padoue, et voilà toute une armée en déroute. Qui était donc le vrai général de cette armée? Saint Antoine de Padoue. Le fantôme protecteur, qui avait ses pieds sur la terre et sa tête dans les cieux, avait disparu, et avec lui toute la confiance de l'armée.

---

## ...NCIATION

## ...ONNÊTES GENS.

...ssot qui est le dénonciateur, et Dide... ...bert, Helvétius, Rousseau, qui sont ...s. Ce Palissot est le fameux et non cé... ... de la comédie des *Philosophes*, qu'on ... plus, et ce n'est pas seulement parce ...st mauvaise; et d'une satire intitulée *la ... française*, qu'on n'a jamais lue. On a ...é dans l'*Encyclopédie*, sous le nom de ... comte de Tressan, un article *Parade*, où ce ...sot est à peu près traité comme il le mérite. ...t tout simple de s'adresser à M. de Tressan, ...enir le désaveu de cet article, et de faire im... ...er ce désaveu. Palissot a mieux aimé sup... ... qu'après les marques d'estime et d'amitié ... le comte lui a prodiguées, il ne pouvait être ... ...eur d'une satire contre lui; en conséquence, ... prétexte de se venger des encyclopédistes, ... il traite de calomniateurs, il donne cent coups ... pied dans le ventre à monsieur le comte, et ... ...t bien fait. Cette brochure est terminée par ... accusation de plagiat. Palissot revendique la petite comédie du *Cercle*, qui a été représentée,

applaudie et imprimée sous le nom de Poinsinet : cela est dans l'ordre; il faut que des gueux s'arrachent les cheveux pour une guenille. Disons pourtant, à la décharge de Poinsinet, et d'après l'aveu même de Palissot, que Poinsinet n'entreprit *le Cercle* que par défi. Il s'engagea à composer et à faire applaudir une comédie où il n'y aurait pas un mot qui lui appartînt, pas même le titre, et il tint parole. Après cela je ne vois pas quel reproche on aurait à lui faire. Mais voici le fond de l'aventure. *Le Cercle* de Palissot fut sifflé à Nanci, celui de Poinsinet fut applaudi à Paris, et cela donne de l'humeur à Palissot. Ce qu'il y a de plus intéressant dans sa brochure, c'est l'annonce d'un ouvrage important dont Palissot se promet une gloire immortelle; et il est toujours bien en pareil cas de se payer d'avance par ses mains.

---



# LE ZINZOLIN,

## JEU FRIVOLE ET MORAL.

**Brochure in-12.**

Un homme moitié fou, moitié imbécile, invente un jeu de cartes. Il donne aux différents accidents, aux différentes règles de son jeu, des noms usités dans la langue; ensuite, sous prétexte de relever l'importance de son invention, il fait autant de dissertations qu'il y a de ces noms employés dans son jeu. Voilà ce que c'est que le *Zinzolin* de M. Luneau de Boisjermain. Encore s'il y avait de la satire, de la gaîté, de l'originalité, on en pardonnerait le plan bizarre; mais cela est obscur, entortillé, plat et maussade. Je vous ai ouï dire, mon ami, une chose bien vraie; c'est qu'il y avait telle extraordinaire bêtise d'après laquelle on pouvait calculer la population d'une ville, l'immensité d'une société où cette bêtise avait été dite. Pourriez-vous me dire, homme sublime, combien il faut de temps et de collection de mauvaises têtes pour la production possible d'un ouvrage aussi ridicule que celui-ci? O raison! ô sens commun! ô qualités rares! plus je lis et plus je vous respecte.... Mais comment un pareil auteur trouve-t-il à se faire imprimer?.... C'est



que depuis que je me suis fait de pauvre auteur riche libraire, je sais, répond M. Luneau de Boisjermain, qu'il n'y a si mauvais livre dont on ne vende un mille en trois mois.... Le monde est donc bien bête ?.... Non pas bien, mais un peu. Et puis beaucoup d'ennui, de curiosité et d'argent, sans compter l'étranger et les colonies. Un vaurien qui a forfait dans la société se sauve chez l'étranger, ou ses parents l'envoient au delà des mers; c'est aussi notre dernière ressource avec les mauvais auteurs : nous les mettons en pacotilles.... C'est bien fait à vous, monsieur Luneau. Que Dieu vous bénisse, et conduise vos pacotilles à bon port!

---

# MÉMOIRE

CONTENANT

LE PROJET D'UNE POMPE PUBLIQUE POUR FOURNIR DE L'EAU DE SEINE A LA VILLE DE PARIS.

Brochure in-12.

Un M. Berthier, prêtre, est l'auteur de ce projet qui n'aura pas lieu, car l'exécution de celui de M. Desparcieux, approuvé par l'Académie des Sciences, est adoptée par le gouvernement.

Ce M. Berthier montre très-bien les inconvénients et l'insuffisance de la pompe du pont Notre-Dame.

Il en fait autant de l'idée que M. Picard, de l'Académie des Sciences, avait eue au commencement de ce siècle, d'amener la petite rivière d'Étampes à la place Saint-Michel.

Il objecte à un M. Pinson, architecte, qui proposait en 1739 la construction d'un château d'eau au milieu de la rivière, vis-à-vis Bercy, l'énormité de la dépense et les embarras de la navigation.

Il se joint au Père Félicien de Saint-Norbert, carme déchaux, pour accuser les eaux de l'Yvette de mauvaises qualités et d'insuffisance, et ruiner le projet de M. Desparcieux.



M. l'abbé Berthier, lui, établit sa machine à la pointe de l'île Saint-Louis, vis-à-vis la terrasse de l'hôtel de Bretonvilliers. C'est là qu'il transporte le château d'eau de l'architecte Pinson, et qu'il nous élève, sur des colonnades, un réservoir à plus de cent pieds de hauteur.

Je vous avoue qu'ayant au milieu de la ville des eaux, et des eaux saines, il me déplaît qu'on en aille chercher au loin. Je vous avoue que l'inutilité de tous ces aquéducs si dispendieux d'Arcueil, de Marli, de Maintenon, me soucie. Je vous avoue que les immondices, les sédiments, la stagnation inévitable des eaux dans des lits souterrains, l'inconstance du cours des petites rivières, et leur disette dans les temps de sécheresse, me dégoûtent du projet de M. Desparcieux. Je vous avoue que le projet de l'abbé Berthier me paraît le meilleur; premièrement, parce qu'il y a long-temps qu'il m'est venu dans l'esprit; secondement, parce qu'il est plus naturel, plus sûr et moins coûteux; troisièmement, parce qu'il fait décoration. Reste à savoir si la pompe de l'abbé Berthier nous donnerait toute la quantité d'eau dont nous avons besoin. Dans cette incertitude, à son édifice j'en ajoutais un autre qui conduisait les eaux de la Seine au haut de l'Estrapade, où j'établissais mon bassin.

Mais ma rêverie et celle de l'abbé Berthier sont maintenant superflues; on s'en tient au projet de

M. Desparcieux. On nous amènera la petite rivière de l'Yvette au haut de la montagne Sainte-Geneviève ; on en privera plusieurs villages autour de Paris ; et nous boirons les eaux de l'Yvette, nous ou nos descendants, à qui nos poètes diront : *Vous qui habitez les bords de la Seine et buvez les eaux de l'Yvette, etc.*

---

## PRINCIPES PHILOSOPHIQUES

POUR SERVIR D'INTRODUCTION

A LA CONNAISSANCE DE L'ESPRIT ET DU COEUR HUMAIN;

OUVRAGE PROPRE A FORMER LES JEUNES GENS QUI ENTRENT DANS LE MONDE.

Vol. in-12.

Ce n'est pas moi, c'est l'anteur lui-même qui nous fait l'histoire de son livre. Il a lu; il a recueilli, des différents ouvrages qui lui sont tombés sous les mains, les meilleurs lambeaux à son gré. Lorsque sa compilation lui a paru suffisamment volumineuse, il a cherché à introduire quelque ordre entre les matières, et il en est résulté le fatras que voici. Il me semble, d'après cet aveu, qu'il n'y a personne au monde qui, sachant lire, ayant de quoi vivre, un peu de goût et beaucoup de temps de reste, n'en puisse faire autant, et augmenter le nombre des livres inutiles. Ce compilateur prétend que les jeunes gens trouveront, dans les sentences qu'il a ramassées de droite et de gauche, un supplément à l'expérience qui leur manque. Il ne sait pas que c'est par une suite nécessaire de ce défaut d'expérience, que les enfants prennent pour du radotage toutes les sages leçons que nous autres pères ne cessons de leur



adresser; et vous verrez qu'une page imprimée fera sur eux ce que notre exemple et nos remontrances ne peuvent faire. J'ai bien peur que nous ne soyons condamnés à ne connaître la sagesse que par le malheur, et que nous ne soyons convaincus de la nécessité de bien vivre qu'au moment où nous sommes sur le point de mourir. Quelle force opposer à l'ignorance et à l'ordre de la nature? Nous naissons ignorants, et la nature veut que l'enfant balbutie; que l'adolescent s'abandonne à la dissipation, au jeu et à l'amour; que l'homme fait soit ambitieux; que le vieillard reconnaisse enfin la vanité de toutes les importantes bagatelles qui ont fait l'agrément ou le supplice de sa vie, et qu'il en fasse à la jeunesse des leçons d'humeur qui ne sont pas écoutées : *Vox clamantis in deserto*. J'en appelle à l'auteur même de ces prétendus *Principes philosophiques*; qu'il nous dise si, à l'exception du temps que sa lecture a dérobé à d'autres sottises, il a appris ou de ses propres réflexions ou des réflexions d'autrui qu'il a compilées, à faire un meilleur usage du reste. On est bien ou mal né. On se trouve en entrant dans le monde jeté en bonne ou mauvaise compagnie. On a des goûts honnêtes ou dissolus. On est un homme d'esprit ou un sot. On a du bon sens ou l'on est un insensé. On a de la sensibilité ou l'on est une pierre. On est heureux ou malheureux. La nature nous dispose à un rôle ou à un autre.

Très-souvent les circonstances nous condamnent à celui pour lequel nous n'étions pas faits, et sans avoir dit avec le stoïcien : *O destin! conduis-moi où tu voudras, me voilà prêt à te suivre!* nous n'en sommes ni plus ni moins conduits. Un jeune impie, vêtu d'un habit d'écarlate qu'il portait pour la première fois, est forcé par un orage d'entrer dans l'église où il n'avait pas mis les pieds depuis cinq à six ans. Il s'assied; une fille de joie prend une chaise à côté de lui. Il la suit chez elle; elle lui donne la mauvaise santé; il en meurt. C'était un fils unique; et voilà son père, sa mère et toute sa famille plongés dans la désolation. Une jeune fille, dévote comme un petit ange, dans le même instant s'en allait à la messe. Elle trouve sur son chemin un petit voisin de quinze à seize ans, qu'elle avait lorgné quelquefois, et qui ne manquait pas de goût pour elle. Il la prend sous le bras; l'orage les força l'un et l'autre à chercher un asyle; mais où? dans la chambre du petit voisin. Je ne sais comment cela se fit, mais elle en sortit grosse. Voilà sa mère en fureur. Elle accouche, et puis on la claquemure pour le reste de sa vie dans un cloître. C'est contre ces tours du sort que les *Maximes* de La Rochefoucauld et tous les livres du monde ne peuvent rien. *Si jeunesse savait, et si vieillesse pouvait!* Il y a long-temps qu'on l'a dit pour la première fois, et cela sera toujours vrai; et l'art de donner du pouvoir à

celui qui s'en va, ne me paraît pas plus difficile que l'art de donner du savoir à celui qui vient. Il y a bien de la différence entre une règle de conduite appuyée sur l'autorité d'un pédagogue ou sur la conviction expérimentale d'un homme qui a vécu et souffert. De tout ce qui vient d'être dit, il s'ensuivrait presque que tous ces beaux traités de morale ne serviraient guère qu'à nous sauver de l'ennui ; et je ne suis pas trop éloigné de le croire. L'expérience propre, l'intérêt présent et la voix de la conscience, voilà les grands docteurs de la vie ; et cependant écrire, mais écrire des choses nouvelles, mais les écrire avec force et éloquence, afin d'apprêter au caquet d'un grand nombre d'hommes, et jouir de quelque considération ; être une mouche qui fasse bourdonner la ruche. Les grandes connaissances, les vraiment importantes, nous ne savons où nous les avons prises. Ce n'est pas dans le livre imprimé chez Marc-Michel Rey ou ailleurs, c'est dans le livre du monde. Nous lisons ce livre sans cesse, sans dessein, sans application, sans nous en douter. Les choses que nous y lisons pour la plupart ne peuvent s'écrire, tant elles sont fines, subtiles, compliquées ; du moins celles qui donnent à un homme le caractère de pénétration singulière qui le distingue des autres. La page de ce livre qui le sauvera d'un grand péril, qui lui fera tenter avec succès une entreprise désespérée, où est-elle ?

Je l'ignore. L'enfant qui joue s'aperçoit de tout ce qui se passe autour de lui; l'homme fait dans le monde le même rôle pendant toute sa vie. Oh! les ineptes et les plates créatures que nous serions, si nous ne savions que ce que nous avons lu! Les pauvres choses que tous ces principes écrits, même dans les ouvrages les plus profonds, en comparaison des besoins et des circonstances de la vie! Écoutez un blasphème : La Bruyère, La Rochefoucauld, sont des livres bien communs, bien plats, en comparaison de ce qui se pratique de ruses, de finesses, de politique, de raisonnements profonds, un jour de marché à la halle. Aussi remarque-t-on bien de la différence entre l'homme qui a vécu et l'homme qui a médité; ce sont les deux architectes athéniens : celui qui sait dire, et celui qui sait faire. J'ai mieux aimé, mon ami, vous jeter ici une tirade de paradoxes qui vous amuseront, que de vous fatiguer de la triste analyse de l'ouvrage d'un auteur qui n'a rien à lui, et à qui je rendrai toute la justice que je lui dois, quand j'aurai la bonne foi avec laquelle il en convient.

---

# PROSPECTUS

D'UN OUVRAGE PÉRIODIQUE QUI AURA POUR TITRE :

## ENCYCLOPÉDIE MILITAIRE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ANCIENS OFFICIERS ET DE GENS DE LETTRES.

Il doit en paraître, chaque mois, un volume de dix feuilles in-8°, avec des estampes et des plans.

---

L'ART militaire a été abandonné jusqu'ici à l'étude de ceux qui l'ont exercé. L'auteur du Prospectus s'en plaint, je ne sais pourquoi.

Les souverains, comme les loups, étant restés seuls, sans juges, sans tribunaux, la force d'un peuple est le seul garant de la sécurité. Cela est vrai. Donc il faut que j'apprenne l'art de la guerre; je le nie.

On nous promet la discussion des droits de l'humanité, mais j'ai peine à croire qu'on ose nous tenir parole.

Les vrais principes de l'honneur; ils sont écrits au fond du cœur, et commentés par l'esprit national.

Des jugements critiques sur les ouvrages tant anciens que modernes; c'est un point délicat.

Les progrès de l'art de l'attaque et de la défense

chez tous les peuples, depuis son origine jusqu'à nos jours; et qui est-ce qui sait cela?

Toute la partie scientifique, et tout ce qui appartient aux ordonnances, aux promotions, aux récompenses, aux institutions militaires; des nouvelles, des éloges, etc.

Tout cela est fort beau; mais où sont les hommes capables de remplir un aussi vaste projet?

Si M. le duc de Choiseul ne s'en mêle pas, et que sa protection ne fournisse pas aux entrepreneurs une bonne provision de souscriptions, cela n'ira pas au sixième cahier; s'il s'en mêle, cela durera un ou deux ans, et puis c'est tout. Pauvre spéculation d'un militaire qui a vraisemblablement plus de blessures sur le corps que d'écus dans sa bourse : j'en suis fâché.

---

# L'ART POÉTIQUE

## D'HORACE,

MIS EN ORDRE ET AUGMENTÉ DE TOUS LES VERS QUE CE POÈTE NOUS A LAISSÉS;

PAR J. L. LE BEL, AVOCAT.

Volume in-12.

Je n'entends pas comment un homme qui a une étincelle de goût peut imaginer un ouvrage tel que celui-ci. M. Le Bel qui, s'il l'en faut croire, sait le latin supérieurement, s'est très-bien aperçu qu'il y avait du désordre dans l'*Art poétique* d'Horace; mais il ne s'est pas aperçu que ce désordre était tout-à-fait du genre épistolaire, qu'il caractérisait le poète, et que cette liberté donnait à l'ouvrage un air de verve et un caractère charmant. Qu'a-t-il fait? Il a rangé les matières selon le plus bel ordre possible. Tout est bien suivi, bien lié, bien froid, bien maussade, et la chose qu'on n'aurait jamais conçue, c'est qu'on pût rendre Horace insipide et plat; M. Le Bel y a supérieurement réussi. Celui qui ne connaîtrait point l'*Art poétique* tel que l' [illegible] latin [illegible] écrit, à qui l'ouvrage de M. Le [illegible] les mains, et qui, sur le [illegible]

lambeaux arrangés méthodiquement par un pédant renforcé, en chercherait l'ordre ou plutôt le désordre primitif, et parviendrait à le retrouver, serait un homme de génie. Cependant l'ouvrage de M. Le Bel n'est pas sans quelque utilité. Je crois qu'un instituteur ferait très-bien de conduire son élève de l'*Art poétique* arrangé par M. Le Bel à l'*Art poétique* d'Horace adressé aux Pisons, ne fût-ce que pour lui faire remarquer la différence de l'homme de génie au pédant de collége. M. Le Bel, pour nous faire expliquer sur son travail, suppose qu'Horace lui-même nous le présentât comme la seconde édition de son *Art poétique*, et nous suppliât de lui révéler nos raisons de préférence pour la première. Je viens de lui dire les miennes, mais je suis bien sûr qu'il ne les sentira pas.

---



# DISCOURS DE M. DUPATY,

AVOCAT-GÉNÉRAL AU PARLEMENT DE BORDEAUX,

DANS LA CAUSE D'UNE VEUVE ACCUSÉE D'AVOIR FORFAIT APRÈS L'AN DU DEUIL.

---

Parmi nos lois folles, en voilà une bien signalée. Une femme a le bonheur, plus souvent que le malheur, de devenir veuve. Si pendant son année de deuil elle est convaincue d'avoir eu quelque commerce intime avec un homme, la loi la spolie de tous ses droits de viduité.

M. Dupaty a pris la défense d'une veuve qui se trouvait dans un cas un peu plus favorable, contre des héritiers avides.

Son plaidoyer sent encore le jeune homme. Il y a dans le style de l'emphase et de la diffusion. On lui desire plus de nerf, de précision, de sévérité. Malgré ces défauts, on a peine à concevoir qu'à vingt-deux ou vingt-trois ans (car M. Dupaty n'en a pas davantage) on possède autant de connaissances, d'éloquence et de logique.

M. Dupaty est au parlement de Bordeaux ce que M. Servan était au parlement de Grenoble. Quand on a lu leurs discours et qu'on se rappelle leur jeunesse, on ne peut s'empêcher de se d...

à soi-même : *S'ils sont capables de ces choses-là à l'âge de vingt-cinq ans, que ne seront-ils pas à quarante?* M. Servan était plus fait que M. Dupaty ; mais une santé misérable l'a forcé de quitter sa charge avant l'âge de trente ans. C'est une perte pour l'État, sensible à tous les citoyens.

Comment les affaires générales et particulières ne seraient-elles pas faites ; comment les fonctions d'avocats, de conseillers, de présidents, de juges, de maîtres des requêtes, d'intendants et de ministres, ne seraient-elles pas remplies, si le goût du plaisir, les passions, l'intérêt et l'ambition n'étouffaient pas les talents les plus rares? Mais c'est qu'ils se pervertissent avec le temps ; le torrent les entraîne. Ils veulent des honneurs et de la richesse à quelque prix que ce soit. Ils deviennent souvent d'autant plus méchants, qu'ils ont plus de lumières, et il en est d'eux comme des enfants de Chaumont en Bassigny, *bée commencement et pente fin.*

---

## HENRIETTE,

PARADE ET FARCE EN PROSE MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

REPRÉSENTÉE LE 30 NOVEMBRE 1768 PAR LES COMÉDIENS DES MENUS.

---

C'EST un chercheur de pierre philosophale, qui n'a pas un écu, et qu'un marchand de charbon fait emprisonner. C'est un amant qui tire ce pauvre diable de prison, qui en obtient la fille qu'il aime, et que sa mère destinait à un financier. C'est une tante qui destinait son neveu à une autre femme, et qui consent à ce mariage-ci à condition que le beau-père ne soufflera plus. Vers, prose, sujet, conduite, vaudevilles, plaisanteries, tout est détestable. Mais dites-moi donc qui sont ces comédiens des Menus, et pour qui jouent-ils! Cela est mille fois plus mauvais que ce qui amuse la canaille chez Nicolet.

---

# SPÉCULATIONS UTILES
## ET
# MAXIMES INSTRUCTIVES*.

Je voudrais bien savoir pourquoi ces faiseurs de maximes, à commencer par Montaigne, La Rochefoucauld, Nicole, La Bruyère, Trublet, et finissant par ce dernier, M. de Bignicourt, ont tous été pénétrés du plus profond mépris pour l'espèce humaine. Montaigne nous croit incapables de rien savoir et de rien connaître; La Rochefoucauld débute par nous assurer que nos vertus ne sont que des vices déguisés; toute la morale du grand Nicole est fondée sur deux principes, c'est que la méchanceté découle de notre nature corrompue par le péché originel, et que le peu de bien que nous faisons est l'effet de la grâce de Dieu; presque tous les portraits de La Bruyère sont en dénigrement, et ses réflexions, autant de petites satires; Trublet n'estime pas plus l'homme que ses devanciers; et Bignicourt voit partout sous l'écorce de l'honnêteté un motif vil et méprisable. Serait-ce en eux-mêmes, serait-ce dans ceux qu'ils

* Les cinq morceaux suivants ne portent, dans le manuscrit, aucun nom d'auteur. Ils paraissent être écrits de la main de Diderot, et sont vraisemblablement de lui.

ont fréquentés, que ces auteurs auraient pris la même opinion qu'ils ont de l'homme? Auraient-ils pensé qu'il est inutile de nous entretenir des gens de bien, et que s'il y a des précautions à nous prescrire, ce ne doit être que contre les méchants, les seuls dont ils nous entretiennent? Auraient-ils cru qu'il valait mieux rabattre de notre vanité, en nous rendant suspect le peu de bonnes qualités qui se trouvait en nous, que de nous porter à l'orgueil par leurs éloges? Quoi qu'il en soit, je regarde ces réflexions isolées sur la nature humaine, comme ces gros recueils d'expériences physiques qui attendent quelque principe général qui les lie, et sans lequel ce serait assez peu de chose. Ce sont les matériaux d'un grand édifice qui s'achèvera ou ne s'achèvera pas; et les auteurs, la pioche à la main, vont toujours creusant la carrière. Allons, mes amis, piochez, piochez toujours : c'est fort bien fait à vous.

Parmi ces spéculations et maximes de M. de Bignicourt, il y en a qui ont tout le mérite qu'elles peuvent avoir, celui d'être bien écrites, d'être vraies et très-solidement pensées. En voici quelques-unes.

Ne reprochez pas aux hommes d'avoir trop d'amour-propre; leur défaut est souvent de n'en avoir pas assez.

Il y a plus d'avantage à recueillir les petits mots qui échappent au hasard aux souverains et à leurs

ministres, qu'à tenir registre de leurs grands apophthègmes.

Le plus impitoyable des critiques est un auteur méprisé.

Il en est du courtisan comme de ces malades qu'on ne saurait sonder sans les faire souffrir cruellement.

Le penchant à la médisance est un attentat contre le privilége des femmes.

Les corps sont vindicatifs, injustes, intéressés, ont toutes sortes de torts, quoiqu'ils ne soient composés que d'honnêtes gens; parce que ces vices de corps sont avantageux à tous, et qu'on n'en peut accuser personne; et c'est là ce qui décèle particulièrement la perversité de la nature humaine.

Il est une tristesse délicieuse qui ne peut être que le partage d'un cœur également tendre et délicat.

Les adversités opiniâtres de la sagesse, et les succès constants de la folie, montrent bien la brièveté de notre durée. Accordez de longs jours à l'homme sage et à l'insensé, donnez à la chance le temps de tourner, et le malheur et le bonheur iront où ils doivent aller.

La gaîté s'allie difficilement avec la profondeur de l'esprit.

Je transcris les premières maximes qui se présentent; il y en a de meilleures; mais celles-ci suffisent pour juger de l'esprit et du style de l'auteur.

# DIEU ET L'HOMME,

## PAR M. DE VALMIRE.

Je ne connais point M. de Valmire; son ouvrage, tout absurde qu'il est, aurait fait assez de sensation pour compromettre la liberté de l'auteur, s'il eût été écrit avec de la chaleur et de l'imagination. M. de Valmire devra son repos à son obscurité scolastique et à son mauvais style. Ce métaphysicien-ci admet l'existence de Dieu, et explique cependant toutes les fonctions de l'ame par des moyens mécaniques et matériels. Il se tue à prouver la possibilité de la Trinité; il fait de l'intelligence, de la puissance et de l'amour, trois essences substantielles distinctes. Pour trois personnes, il ne les connaît pas; sauf le respect qu'il doit aux théologiens, c'est une bassesse qu'il ne saurait digérer. Il est grand défenseur de la liberté de penser. Chez lui, les idées, les pensées sont des propriétés de la matière. Le libre arbitre est la plus étrange de toutes les choses qui pouvaient tomber dans la tête d'un être enchaîné avec un ordre de choses universel. Il faudrait, pour qu'il y eût quelque liberté dans l'univers, qu'une molécule menât le temps, et n'en fût pas menée. Ainsi Dieu n'est pas libre. L'homme n'est pas libre.

Cependant l'homme qui ne saurait démériter, peut mériter, et comment cela? Comment? par la souffrance à laquelle il a été exposé sans rime ni raison, et dont on lui doit un dédommagement. M. de Valmire fait sa cour aux théologiens tant qu'il peut. Il explique le péché originel, le mystère de l'incarnation, celui de la transsubstantiation, et le reste. Un homme ne connaît guère les gens à qui il a affaire. Ils ne lui sauront aucun gré des pauvres étais qu'il fournit à leur édifice, et ils le feront griller tout vif pour un mot capable de les choquer. Les hommes du monde ne sauront pas que ce livre existe; il ne sera feuilleté que par quelques rêveurs ténébreux de mon espèce. Il échappe à ces fous-là une bonne ligne dont ils n'ont pas senti la valeur, et dont nous faisons notre profit. Combien cette maudite métaphysique fait de fous! Hé, mes amis, que vous importe qu'il y ait ou qu'il n'y ait ni Dieu ni diable, ni anges, ni paradis, ni enfer! Ne savez-vous pas que vous voulez être heureux, que les autres ont le même desir que vous; qu'il n'y a de félicité vraie pour vous que par le besoin que vous avez les uns des autres, et que par les secours que vous espérez de vos semblables et qu'ils attendent de vous; que si vous n'êtes pas aimés, estimés, considérés, vous serez méprisés et haïs; et que l'amour, la considération, l'estime, sont attachés à la bienfaisance? Soyez donc bienfaisants, tandis que vous êtes; et

endormez-vous du dernier sommeil, aussi tranquilles sur ce que vous deviendrez, que vous l'êtes sur ce que vous étiez il y a quelques centaines d'années. Le monde moral est tellement lié au monde physique, qu'il n'y a guère d'apparence que ce ne soit une seule et même machine. Vous avez été un atome de ce grand tout, le temps vous réduira à un atome de ce grand tout. Chemin faisant, vous aurez passé par une multitude de métamorphoses. De ces métamorphoses, la plus importante est celle sous laquelle vous marchez à deux pieds; la seule qui soit accompagnée de conscience; la seule sous laquelle vous constituez par la mémoire de vos actions successives, un individu qui s'appelle *moi*. Faites que ce *moi*-là soit honoré et respecté, et de lui-même, et de ceux qui coexistent avec lui, et de ceux qui viendront après lui.

Vous serez bien avec vous si vous êtes bien avec les autres, et réciproquement; *et ne prenez pas* de la ciguë pour du persil. Cela serait plus facile que de se tromper sur la première des vérités métaphysiques.

# TRADUCTION

DE L'ALLEMAND EN FRANÇAIS

DE DIVERSES ŒUVRES COMPOSÉES EN VERS ET EN PROSE

PAR M. JACOBI,

CHANOINE D'HALBERSTAT.

---

Je regrette le temps que j'ai perdu à lire ces pièces, et ce n'est pas là ma plus grande peine. Je regrette bien davantage l'argent mal employé par ce pauvre commerçant, à faire une aussi belle édition d'ouvrages aussi faibles d'idées, aussi pauvres de sentiments, aussi communs d'invention. Cependant M. Jacobi passe pour un génie, et même pour un génie rare. Je n'ai garde de mépriser ce qui a pu mériter l'admiration de tout un empire. Je demande seulement si M. Jacobi est un poète aussi généralement admiré qu'on le dit. Si l'on me répond que oui, je demande comment en passant d'une langue dans une autre, il a été si parfaitement dépouillé de tout son mérite. Anacréon n'a pas, dans les vers de La Fosse, les charmes de son idiome, mais il lui en reste encore assez pour nous plaire. Dans nos traductions les plus misérables, Horace est toujours un poète. Son traducteur a beau le dépecer, on retrouve les

membres épars d'un inspiré. M. de Pezai n'a pu réussir à tuer entièrement Catulle et Tibulle; Virgile a résisté à la plume lourde et pesante de l'abbé Desfontaines; Ovide n'a pas été tout-à-fait étouffé sous l'abbé Banier. Comment s'est-il fait que M. Jacobi ne soit rien, mais rien du tout en français? Son poème lyrique intitulé *l'Élizée*, est sans intérêt, parce que les scènes en sont sans couleur et sans mouvement. Si ce qu'on ne peut rendre avec intérêt d'une langue dans une autre, ne valait pas la peine d'être écrit dans la première, comme c'est l'avis de quelques-uns de nos philosophes modernes, qui traitent les poètes et la poésie fort dédaigneusement, M. le chanoine d'Halberstat aurait tout aussi bien fait de chanter les psaumes que de faire des vers galants. Mais je ne pense pas comme ces philosophes. Je sais qu'un poète peut être plein de beautés de langue; et j'attache un grand prix à ces beautés. Mais, disent nos philosophes, ces prétendues beautés ne sont que des mots harmonieux, et ce n'est plus qu'une affaire d'oreille; ou ces mots parlent à l'esprit, et c'est une affaire d'idées. Dans le second cas, on peut toujours faire passer des idées d'une langue dans une autre; dans le premier, ce n'est que de l'harmonie ou du bruit perdu. Ils ont tort dans l'un et dans l'autre. L'harmonie fait peinture; l'harmonie propre à la chose touche, excite toutes sortes de sensations. La pensée la plus rare, sans

l'harmonie qui lui convient, reste sans effet; la pensée la plus commune avec l'harmonie qui lui convient, devient une chose rare et précieuse. Que nos philosophes lisent le Traité de Denis d'Halicarnasse, sur l'art de placer les mots, et ils connaîtront ce que c'est que cet art puissant et presque divin. Ils ne jugent pas mieux lorsqu'ils prétendent que si la beauté d'un auteur tient à des idées, ces idées peuvent toujours être rendues d'un idiome dans un autre; c'est une erreur, soit qu'ils mettent les images au nombre des idées, soit qu'ils les en excluent. J'en citerais mille exemples pour un, si ce n'était que ces exemples seraient superflus pour ceux qui savent deux langues, et presque pas intelligibles pour ceux qui n'en savent qu'une.

---

## LES GRACES,

### ET PSYCHÉ ENTRE LES GRACES,

POÈME TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. WIELAND, PAR M. JUNKER DE L'ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES DE GOETTINGEN.

---

Cela n'est pas mal traduit du tout; mais je deviens vieux, très-vieux apparemment, puisque je ne saurais plus me repaître de ces bagatelles. Peu s'en faut que ces fictions ne me paraissent presque toujours puériles, et souvent vides de sens. Le vieux poète a dit que l'Amour était fils de la Beauté, et que les Grâces, sœurs de l'Amour, accompagnaient leur mère, et c'est tout ce qu'il en fallait dire. M. Wieland chante la naissance de l'Amour et des Grâces, et l'influence des Grâces sur les mœurs, les coutumes, les usages, les amusements, les lois, les beaux-arts, chez un peuple sauvage et barbare avant leur arrivée. Il y a de la naïveté, de la finesse, de la volupté, de la vérité et de la grâce dans son ouvrage. Le tableau des Grâces qui couvrent l'Amour de fleurs et qui le portent dans un panier, à leur père et à leur mère nourriciers, est charmant, et ce n'est pas

le seul dont on puisse faire cet éloge. Peut-être cela est-il délicieux en vers; mais en prose ce n'est pas tout-à-fait la même chose. La prose est un habit qui va mal aux êtres poétiques; tout aussi mal que la poésie aux choses qui ont été pensées et qui veulent être dites en prose. Celui qui médite un poème monte sa tête sur la langue qu'il va parler; et il en est ainsi pour tous les autres idiomes. Si je me propose d'écrire en latin, en français, en italien, en anglais, je sens en moi-même que le choix de la langue influe sur le choix de mes idées. L'Épître dédicatoire de M. Wieland peut être passable en allemand; mais traduite en français, elle est plate et maussade.

Le fragment intitulé *Psyché et les Grâces* n'est rien, du moins en traduction. Et puis, en général, il y a dans tous ces ouvrages trop de roses, de jasmins, de bouquets, et pas assez d'idées et de finesse.

---

# LES GRA…

## ET PSYCHÉ ENTR…

POÈME TRADUIT DE L'ALLEM…
M. JENKER DE L'ACADÉMIE…
GOETTINGEN.

Cela n'est pas mal…
vieux vieux, très-vie…
ne saurais plus me…
s'en faut que ces fi…
toujours puériles,…
vieux poete a d…
Beauté, et que…
accompagnaient…
en fallait dire…
l'Amour et des…
sur les mœurs, l…
sentents, les lois…
sauvage et barb…
la naïveté, de…
vérité et de la…
des Grâces qui…
le portent dan…
terre nourric…

# …LECTURE

## …LANGUES.

…ent de s'occuper a…
moins à ce qu'il pro-
… dans une analyse ri-
…s, orals et nasals, des
…ulations labiales, lingua-
…qu'il désigne par les noms
…, dentales, mouillées, sif-
…antes-palatales, gutturales,
…asales ou liquides, ou faibles
…rme quatre sortes d'écritures
…elle où l'orthographe corres-
…ment à la prononciation; une
… intermédiaire où l'orthographe
…approcher de l'écriture usuelle;
…criture intermédiaire où l'ortho-
…oche d'un pas de plus de l'écriture
…l'écriture usuelle. On fait passer
… quatre sortes d'écritures; d'où l'on
…er qu'avec le projet de simplifier
…n'a vraisemblablement réussi qu'à la
…quatre fois plus difficile.

## .OSPECTUS

ɔU

## Ɛ DU COMMERCE,

ƁBÉ MORELLET.

1770.

*us* vient de paraître : c'est un grand
ɹrni ; le plan en est immense, bien
digéré, bien présenté. L'auteur le
il ? Dieu seul le sait. L'abbé, dont
ıe baronne a dit qu'il allait toujours les
.errées en devant pour être plus près de
.e, n'a proposé d'abord aux entrepreneurs
:ugmenter, revoir, corriger le Savari; mais
peu le nom et l'ouvrage de Savari ont dis-
, et l'abbé fait un ouvrage qui lui appar-
lra en propre. Je n'en suis pas trop fâché;
moins l'auteur voudra ressembler à son de-
ıcier, plus il y mettra du sien. L'abbé Morellet
un peu sec; mais il est clair, exact, et surtout
éthodique : il a divisé son ouvrage en trois vo-
:bulaires. Le premier contiendra la géographie
ommerçante, sous les noms des lieux; le second,
:s objets de commerce, sous les noms des sub-
auces, productions de la nature et de l'indus-

trie; le troisième, la théorie générale du commerce et de ses opérations, sous les noms propres à cette nature. Cette division est excellente; elle met de la facilité dans le travail, sans occasioner de l'embarras dans l'usage du livre. Le seul inconvénient auquel elle exposait, ce sont les redites. L'abbé, grand disséqueur de sa nature, a si bien anatomisé son objet, que le défaut même de mémoire ne peut donner lieu à des redites fastidieuses. La santé faible et délicate de l'abbé, et ses disputes violentes avec Marmontel qui dispose inhumainement des poumons de son antagoniste, lui permettront-elles de mettre fin à cette énorme besogne? Je le souhaite. En attendant, le *Prospectus* qu'il en a publié est un bel et grand ouvrage : la lecture en est difficile et pénible; mais il faut s'en prendre moins à l'auteur qu'à la matière qui souvent est abstraite, à la langue du commerce qui est peu connue, et à la rigueur des définitions, soit générales, soit particulières, qui deviennent toujours un peu longues. D'ailleurs, cet esprit de méthode qui domine l'abbé, comme la *Bible* en domine un autre, influe jusque sur la construction de sa phrase où le mot occupe strictement sa vraie place, ce qui donne au style de la raideur. Il est vrai qu'il ne s'agit pas ici d'être éloquent; on voit au premier coup-d'œil que son vocabulaire ne peut être que très-imparfait; car, qui est-ce qui connaît les détails, et

même les généralités du commerce de tous les lieux de la terre? L'abbé est de bonne foi; il dira là-dessus ce qu'il sait; il remplira en lignes ponctuées les choses qu'il ignore. Le temps remplira ou ne remplira pas ces lignes. Qu'est-ce que cela lui fait? pourvu qu'on souscrive, et que son ouvrage lui donne bien de l'argent et bien de la réputation, et je ne doute point qu'il ne mérite et n'obtienne l'un et l'autre. Je crois, surtout avec les restrictions qu'il a eu juste raison de se faire, qu'il se tirera plus aisément du second vocabulaire; je veux dire de l'énumération et de la description des objets de la nature et de l'art que les hommes échangent. Quant à la théorie générale du commerce, c'est où vous l'attendez, et moi aussi. Je frémis pour l'abbé, quand je pense combien la seule question de l'importation et de l'exportation des blés est composée. La plupart des problèmes d'économie politique sont plus compliqués, embrassent plus de conditions, sont plus difficiles à résoudre que ceux que la haute analyse se propose, sans compter que notre abbé est un peu systématique. Quoi qu'il en soit, il a mis tant d'ordre, tant de précision, tant de netteté dans le peu qu'il a dit du change et des monnaies dans son *Prospectus*, que je ne doute point qu'il ne se débarrasse des ronces de ces questions, sinon d'une manière toujours vraie, du moins d'une manière toujours intéressante. Lorsqu'il aura pris

le bon chemin, la chose restera démontrée sans réplique. Lorsqu'il se fourvoiera, ses erreurs ne seront pas sans quelque utilité; les sophismes d'un homme d'esprit ne sont jamais inutiles. Il prétend, par exemple, que les nations s'enrichissent par le commerce; cependant il semble que le commerce n'étant qu'un échange, si l'un gagne, il faut que l'autre perde. On ne sait ce que c'est qu'un jeu où tout le monde gagne. Faute d'avoir regardé l'argent comme une denrée, on a plaint la nation qui buvait du vin pour son argent, et félicité celle qui recevait de l'argent pour son vin; comme si l'on était bien heureux quand on a de l'argent, comme si l'argent se mangeait. L'abbé attaque le principe de ceux qui nient toute espèce de profit dans les échanges d'une nation avec une autre. Quoique chaque nation donne toujours autant qu'elle reçoit, qu'il y ait en tout échange, valeur égale pour valeur égale, et que les retours de l'étranger ne soient exactement que le remplacement de la mise nationale; il s'occupe à prouver que l'on peut acheter dans un lieu particulier, sur un certain marché, à une foire particulière, des nègres, par exemple, à la côte de Guinée, dont le prix porté au marché général excède celui du premier achat. A-t-il raison, a-t-il tort? Je m'en rapporte à de plus habiles; c'est a eux à discuter si dans un commerce établi en quelque lieu du monde que ce soit, le prix d'une

denrée quelle qu'elle soit, ne suit pas le prix ou marché général. Le cher abbé s'est aussi embarqué dans des spéculations bien subtiles sur la nature du change; mais il faut tout dire, il s'en est un peu méfié, et il ne demande pas mieux qu'on le redresse. Soyez content, mon cher abbé, et ne doutez pas que la boutique des économistes ne soit très-flattée de vous rendre ce service. Quelque imperfection qu'il puisse y avoir dans l'ouvrage de l'abbé Morellet, il sera très-supérieur à ceux qui l'ont précédé. Voilà la vérité, et ce l'est, parce que l'esprit a fait de grands progrès dans la matière qu'il traite; parce qu'il y a sur les branches de son ouvrage un assez bon nombre d'auteurs excellents; parce qu'il a mis à contribution les vivants et les morts; parce qu'il s'est rendu possesseur des Mémoires de M. de Gournai; parce qu'il est plus instruit et plus travailleur que Savari ne l'était; parce qu'il a plus de logique, et qu'il a mieux médité son plan. L'abbé ne veut rien faire en pure perte; vous ne l'auriez peut-être pas soupçonné de rendre compte de ses huit cents petites cases; eh bien! il l'a fait, mais il a soupçonné, lui, que nous nous en moquerions. Achetez le *Prospectus* de l'abbé, lisez-le; demandez à l'abbé Galiani ce qu'il en pense, et ajoutez à ceci ce que M. Josse le Napolitain vous en dira. Ici, je suis bon juge de la forme, mais je n'entends presque rien au fond; et surtout conseillez aux

associés libraires de faire enfermer Marmontel; car il tuera notre pauvre abbé, et les libraires en seront pour leurs avances. Mais comme ce qui précède est triste, et que je ne saurais être triste long-temps (quand j'écris s'entend), permettez que je vous rapporte deux mots très-sanglants adressés au cher abbé, l'un par Suard, et l'autre par Marmontel. Autrefois l'abbé ne paraissait jamais en société sans des tablettes, sur lesquelles il tenait note de ce qu'il entendait dire de bon. Un jour, tandis qu'il écrivait sur ses tablettes, Suard lui disait entre ses dents, *écris, écris, tu ne seras jamais qu'une cane qui couve des œufs de poule*. Un autre jour qu'il disputait avec Marmontel, l'abbé s'écria, *ah, Marmontel! voilà une furieuse absurdité!* Marmontel s'arrête tout court, réfléchit un moment, et dit : *Ma foi, vous avez raison; mais il y a long-temps que je vous la devais*. Avec tout cela l'abbé n'est pas un homme ordinaire, et je réponds que son ouvrage sera aussi bon qu'il est possible de le faire à un homme qui embrasse une matière aussi difficile et aussi étendue.

---

# LES
# JÉSUITES CHASSÉS D'ESPAGNE;

### PRÉCIS HISTORIQUE RÉDIGÉ SUR DES MÉMOIRES FOURNIS PAR UN ESPAGNOL.

### 1768.

Don Carlos, roi de Naples, ne permit point aux jésuites d'approcher de sa personne, et l'on ne douta plus de son aversion pour cette société, lorsqu'il fit solliciter à Rome la canonisation de don Juan de Palafox.

Don Juan de Palafox descendait d'une des plus anciennes familles espagnoles. Savant et pieux, il avait mérité, par ces qualités, que Philippe II le nommât à l'évêché nouvellement érigé dans l'Amérique, *de los Angelos de la Puebla*. Il y devint le concurrent des jésuites qui avaient passé dans ce canton, munis de bulles qui les autorisaient à y exercer les fonctions de l'épiscopat; il crut leurs priviléges suspendus par sa nomination, ce qui suscita de violentes contestations entre ces Pères et lui. Ni le roi d'Espagne, ni les souverains pontifes ne réussirent à les dépouiller de leurs chimériques prétentions; car ils avaient gagné le peuple, et Palafox mourut le martyr de la persécution de ces moines ambitieux.

Don Carlos monta sur le trône d'Espagne en 1759; ce fut alors que les plaintes des gouverneurs et des négociants de l'Amérique éclatèrent. Le vice-roi de Lima et le gouverneur de Quito représentèrent que le procureur-général des jésuites à Guipuscoa s'était emparé de tout le commerce du Pérou; qu'inutilement on lui avait ordonné plusieurs fois de le borner à sa province; qu'en achetant au comptant les denrées de l'Europe il y avait vingt pour cent de différence entre le prix courant et le sien; que les franchises accordées aux jésuites, jointes à la facilité de la contrebande, leur permettant de vendre à meilleur compte, il en résultait des faillites sans nombre, et que ces abus ne régnaient pas seulement dans les contrées espagnoles, mais s'étendaient en Asie par les îles Philippines. La cour d'Espagne voulut et ne put remédier à ces inconvénients, vrais ou faux; la société dédaigna les ordres qu'elle en reçut, et l'on en fut réduit à dissimuler et à attendre.

Outre ces griefs contre les membres éloignés de la société, le roi en avait de particuliers contre les jésuites d'Espagne.

Il ne s'agit ici ni de leurs opinions erronées, ni de leur système théologique hasardé, ni du relâchement de leur morale, ni de leur pélagianisme renouvelé; le ministère se souciait peu de ces objets; je parle de l'assassinat du roi de Portugal,

du procès-verbal et des preuves qui les désignaient comme les premiers instigateurs du forfait; je parle de l'empoisonnement prévu et exécuté de Benoît XIV, de la ruine des grandes maisons de commerce et du mépris de l'épiscopat : de criants excès en tout genre fixèrent l'attention du souverain; on suivit les démarches des jésuites sans éveiller leur méfiance. La cour de France instruisit le ministère espagnol que ces Pères avaient à Villa-Gracia une imprimerie conduite par le Père Idiaquez, d'où sortait une multitude d'ouvrages préjudiciables à la tranquillité du gouvernement français. On arrêta quelques libraires de Bayonne; ils parlèrent à la Bastille où ils furent enfermés, et la cour d'Espagne supprima l'imprimerie sans faire d'éclat.

Guidés cependant par les instructions et les ordres du général, les jésuites formaient des partis; ils s'occupaient à rendre le ministère odieux. Sous les règnes précédents, ils avaient envahi le pouvoir le plus étendu; le vaste tissu de leur politique enveloppait et le roi et les sujets, et les grands et les petits, et l'Église et l'État, et les savants et les ignorants. Ils tenaient les pères par leurs enfants, les maîtres par leurs domestiques, les femmes par la confession, les artisans par les congrégations, les courtisans par leurs projets, les souverains par leurs faiblesses, et les papes par l'apparence du dévouement et de l'obéissance; ils

disposaient des sexes, des âges et des conditions. La religion s'opposait-elle à leurs diverses ambitions, ils l'altéraient, ils en pliaient la morale à leurs vues, leur intérêt en interprétait les décisions. S'élevait-il un défenseur tel que don Juan de Palafox, ils le calomniaient : c'était un homme dangereux, c'était un rebelle. Les uns étaient écartés par des coups d'autorité, ou dépouillés de leur état et de leur fortune; les autres, intimidés par leurs nombreux partisans, assassinés ou empoisonnés : quiconque osait dévoiler leurs attentats prononçait lui-même sa perte. Ils marchaient entre l'hypocrisie et la tyrannie, l'Évangile dans une main, le poignard dans l'autre. On les a vus rampants et séducteurs, despotes et menaçants. De là ce mélange bizarre de modestie et d'arrogance, de pauvreté et de richesse, d'édification et de scandale, d'étude et de négoce, d'artifice et de violence, de fraudes et d'usurpations, de flatteries et de médisance, d'intrigue et de simplicité, de zèle et de fureurs, de vertus et de scélératesse. C'est en rapprochant les extrêmes et les opposés qu'ils s'étaient rendus formidables.

Les choses changèrent sous le règne actuel de Charles III, qui les connaissait, et qui avait résolu de les réduire ou de s'en défaire.

Charles commença par envoyer au Paraguay, à la tête d'un corps de troupes, don Cevallos, qui s'empara d'un pays dont ils se croyaient les mai-

tres, et l'Espagne commanda où l'on obéissait à un jésuite. On confia la garde d'une forteresse à un officier français, nommé de Bonneval. Bonneval y trouva des papiers que les jésuites avaient oubliés dans le premier tumulte, et parmi ces papiers un plan d'instructions et d'opérations du général Ricci, un complot contre le gouvernement. Il le déposa entre les mains d'un ami, avec l'ordre de le faire passer à la cour; il se méfiait de Cevallos, déjà corrompu par les jésuites.

Celui d'entre eux qui avait évacué la forteresse, s'apercevant de son inadvertance, s'adressa à Bonneval, qui ne sut ce qu'on lui demandait; et, sur la plainte du jésuite et le refus de l'officier, Cevallos le mit aux arrêts, où il resta jusqu'au temps de son retour à Madrid. Il remit les papiers au roi. Alors le comte d'Aranda avait été revêtu de la présidence du conseil, place qu'on avait supprimée et qu'on recréa à l'occasion d'une émeute dont nous allons rendre compte.

Les jésuites ne cessaient de remontrer aux Espagnols que l'installation du prince régnant avait allumé la guerre en Europe depuis 1700 jusqu'à la paix de Vienne, en 1725; combien cette guerre avait été sanglante et ruineuse pour la nation; qu'ils étaient écrasés d'impôts, inconnus avant que la maison de Bourbon montât sur le trône; de combien de meurtres avaient été suivis, et que d'argent avaient absorbé l'établissement de l'in-

fant don Philippe, la conquête de Naples, l'expédition de Sicile, le siége d'Oran, le passage de la monarchie espagnole en des mains étrangères, la désunion des patriciens, quinze années de troubles civils. Ils insistaient sur les grands emplois du ministère occupés par des intrus, sur l'humiliation des nationaux s'abaissant aux plus viles flatteries pour obtenir un misérable emploi sous des chefs dont l'orgueil ne se pouvait comparer qu'à leur puissance, et leur puissance qu'à leur imbécillité. Qu'on juge, d'après la trempe du cœur humain, de l'impression de ces discours sur une nation fière. Nous supportons tous les besoins de l'État, mais peu d'entre nous participent aux avantages, peu connaissent les soucis du ministère.

Les Espagnols tombent dans le mécontentement, les esprits s'inquiètent et s'agitent, ils attachent insensiblement l'amélioration de leur sort au changement de l'administration.

Les jésuites leur avaient persuadé que la conquête de l'Amérique était le prix de leurs travaux, que le souverain n'était qu'un prête-nom, et qu'il était inouï qu'un peuple souffrît aussi patiemment les gênes imposées à la jouissance de son propre bien. C'est ainsi qu'ils affaiblissaient l'attachement et la fidélité des sujets. On murmurait, des larmes muettes coulaient des yeux, et l'on ne voyait de tous côtés que des symptômes d'une fureur renfermée qui cherchait à s'exhaler.

L'impatience nationale s'accrut encore par la prise de la Havane, la mauvaise défense qu'on y fit, la perte des richesses immenses qui passèrent en la possession de l'Angleterre, le nombre des banqueroutes qui suivirent cet événement, la guerre de Portugal et le sacrifice de vingt-cinq mille hommes exterminés par des maladies, le défaut de subsistances, et d'autres fautes imputées à l'ineptie et à la corruption de Squilaci, qui s'était élevé, de l'atelier d'un artisan sicilien, à la plus haute dignité de l'empire, l'appui que le souverain lui accordait, l'abus du pouvoir qui lui était confié, le monopole des grains, le mépris des anciens usages, le renversement des vieilles coutumes, presque toujours l'objet de l'attachement fanatique des peuples, et les attentats sur la personne de citoyens dépouillés du vêtement national, et insultés dans les rues, sur les places, aux promenades publiques; telles furent les causes réelles qui allumèrent un feu couvert qui bouillonnait au fond des ames, et que la politique jésuitique attisait. Mais avant de passer à son explosion, il convient de retourner, pour un moment, dans les contrées de l'Amérique.

Les droits du fisc espagnol dans l'Amérique étaient fixés; ils consistaient dans une taxe sur les denrées qui passent d'Europe dans ces contrées. A titre de souverain, le roi nomme les gouverneurs, les vice-rois, les alcades et les autres em-

ployés dans la magistrature et la finance. Il lève un impôt, sous la forme de capitation, sur les habitants des Indes, et toutes les nations de l'Amérique espagnole sont comprises sous le nom générique de *los Indios*; il jouit de l'exploitation des mines, de la vente des eaux-de-vie, et de la plante appelée *chicha*. Les patentes, les commissions, les bulles de la *Cruzada*, les cartes, le papier timbré, le vif-argent, la répartition de *las Minas*, ou l'obligation de fournir un certain nombre de bras aux travaux publics, étaient autant de charges que l'on supportait sans murmure, lorsque Squilaci s'avisa d'en augmenter le fardeau, de créer une chambre des domaines, de réduire les naturels d'Amérique à la condition des habitants de la Castille, de gêner la liberté des franchises, et d'exiger, par forme d'emprunt, des sommes considérables des différentes sortes de corporations. Les jésuites ne manquèrent pas de profiter de la circonstance pour exciter une fermentation qui aurait eu les suites les plus fâcheuses, si la prudence du ministère ne l'eût apaisée par la dissimulation et par sa douceur. Cependant on avait foulé aux pieds les sceaux du prince, on avait lacéré les ordres de son ministre ou les siens, on avait attaqué les officiers dans leurs maisons; ils n'avaient échappé à l'assassinat qu'en se réfugiant dans leurs campagnes, où la populace les avait tenus bloqués. La révolte avait été poussée jusqu'à vouloir se



nommer un roi; celui sur lequel on avait jeté les yeux fut heureusement assez sage pour refuser ce titre, et le ministère n'ignorait pas que cette séditieuse disposition des Indiens était nourrie par leurs directeurs spirituels, et secondée par l'Angleterre, attentive à miner les forces de la maison de Bourbon dans toutes ses branches. Ce fut alors que l'on vit les uns distribuer l'or à pleines mains à la populace misérable, et les autres offrir aux rebelles amitié et protection.

Cette émotion fut suivie d'une autre en Espagne. Dans l'année 1766 ou 1767, le marquis de Squilaci, par l'accaparement des grains, avait plongé l'empire dans les horreurs d'une disette universelle. Les peuples, qui gémissaient sous ce fléau, dont l'auteur ne leur était pas inconnu, demandaient la déposition du ministre. Pour les humilier, Squilaci proscrivit les manteaux et les chapeaux rabattus : la défense fut rigoureusement exécutée. La populace s'indigna, et les jésuites crurent toucher le moment favorable au projet qu'ils avaient conçu depuis long-temps, d'exciter en Espagne un embrasement qu'on ne pût éteindre. Toujours cachés, presque toujours mal cachés, ils employèrent leurs affiliés, l'abbé Hermoso, le marquis de Campo-Florès, et nombre d'autres. On se dispersa dans les cabarets, on sema l'argent dans les *bodegons ;* là, s'accroissait l'ivresse de la rébellion par celle du vin; ces lieux de crapule



retentissaient du cri *Viva el Rey, muera el mal gobierno!* L'émeute projetée devait éclater le jour du jeudi ou du vendredi-saint, que le roi et toute la cour vont à pied dans les églises faire ce que nous appelons des stations. Les victimes étaient désignées; on devait assassiner le ministre, et dans la confusion il se trouverait sans doute parmi les furieux une main parricide qui frapperait le roi; mais la populace qui n'était pas dans le secret, et qu'on avait trop échauffée, se déchaîna le jour des Rameaux. Les vitres de Squilaci furent cassées à coups de pierres; on enfonça les portes de son hôtel; on cherchait sa personne qu'on ne trouva point; la fureur se jeta sur ses meubles qu'on mit en pièces. De là on courut au palais du roi, où il se fit un effroyable massacre des citoyens et des gardes wallonnes; le carnage ne cessa qu'au moment où le prince parut sur un balcon, et eut accordé à la multitude tumultueuse ce qu'elle demandait à grands cris. Cependant le marquis de Squilaci s'enfuyait vers l'Italie, et le même jour le roi se rendit, par des chemins détournés, à Aranjuez; évasion pusillanime qui faillit à renouveler la sédition. On avait recréé la place de président de Castille, précédemment abolie par la crainte du pouvoir qu'elle conférait à celui qui en était revêtu; on l'avait donnée au comte d'Aranda, dont le premier soin fut de rechercher secrètement les causes de l'émeute. L'abbé Her-



moso, le marquis de Campo-Florès et leurs complices furent arrêtés. On apprit, dans leur interrogatoire, que la révolte ne devait éclater que le jour du vendredi ou du jeudi-saint, et qu'on avait puisé dans le collége impérial des jésuites, les véritables promoteurs de ce détestable projet, les sommes distribuées dans les tavernes.

Malgré ces indices, que le comte d'Aranda avait tirés de la bouche des coupables, il ne se crut pas assez instruit pour déterminer son roi; d'ailleurs il savait que dans les rébellions un remède direct pouvait accroître le mal, et qu'il convenait de trouver un prétexte pour châtier des rebelles. Il lui fallait des preuves évidentes; mais comment les acquérir? Il se contenta de feindre, de traiter les jésuites avec plus de distinction que jamais, et d'espérer tout du temps. Tel était l'état des choses, lorsque le procureur-général de l'Ordre, le Père Altamirano, vint solliciter à la cour la permission de passer à Rome. D'Aranda ne douta nullement qu'il n'allât rendre compte à Ricci de l'émeute récente, et que les coffres du jésuite ne continssent les lumières dont il avait besoin. Il cajola Altamirano, et lui offrit tous les secours qu'il pouvait desirer. Les passe-ports qui promettaient à sa personne et à ses effets la plus grande sûreté lui furent expédiés; mais ils avaient été précédés d'injonctions, nonobstant tout empêchement contraire, de visiter à Barcelonne les caisses du Père,



et de s'emparer de ses papiers; en même temps on attacha aux côtés du voyageur un officier de cavalerie qui faisait la même route pour le service du roi, et qui ne le perdait pas de vue. Arrivé à Barcelonne, le gouverneur arrêta, ouvrit et fouilla les caisses d'Altamirano; on prit ses papiers, et avec ses papiers ou eut la conviction du crime de la société. Alors d'Aranda put parler fortement à son souverain, et lui faire sentir la nécessité d'abattre un colosse redoutable, et de se délivrer d'un ennemi puissant, maître des consciences, possesseur de richesses immenses, et capable de se porter à des attentats éclatants, et de payer des attentats secrets. Il fut donc résolu dans le cabinet de Madrid que les jésuites seraient chassés; et pour mettre à fin l'entreprise sans éclat et sans trouble, on se jura le secret, et l'on envoya aux gouverneurs, vice-roi, corrégidors, chefs de peuplade, partout où les jésuites avaient résidence, depuis la capitale jusqu'aux Philippines, des ordres numérotés, qui ne devaient être successivement décachetés qu'au jour indiqué, à l'heure nommée. Il était prescrit par les uns de tenir prêts des bâtiments, des voitures et des troupes; par d'autres, d'entrer dans les maisons des jésuites, de couper les cordes des cloches, de prendre les personnes et de les transporter à travers l'Espagne, à travers l'Amérique, à des endroits désignés, ce qui fut exécuté. On conduisit à Carthagène les



jésuites de Madrid, et ils étaient débarqués à Civita-Vecchia avant que le pape en fût informé.

Le cardinal Palavicini, secrétaire d'État à Rome, et alors nonce à Madrid, frappé de cet événement comme d'un coup de foudre, et sans cesse exposé aux reproches de sa sainteté Clément XIII, en fit une maladie mortelle.

On ne sévit ni contre leurs adhérents ni contre leurs affiliés. On leur assigna six cents livres de pension à chacun, et l'on pourrait dire que la société de Jésus fut expulsée d'Espagne par la sagesse, de France par le fanatisme, et de Portugal par l'avarice.

Le pape écrivit des lettres violentes au monarque espagnol, qui lui dit qu'il le respectait infiniment comme le père spirituel des chrétiens, mais qu'il voulait être le maître chez lui, et qu'il le suppliait de lui accorder sa sainte bénédiction.

Telles ont été les voies tortueuses par lesquelles la société de moines la plus dangereuse s'est acheminée à sa destruction en Espagne.

Maîtres de la terre, j'ignore les importants services que vous tirez d'une race d'hommes qui a oublié pères et mères, et qui n'a point d'enfants; mais que cet abrégé historique vous apprenne l'influence qu'ils ont eue, qu'ils ont et qu'ils auront à jamais sur vos sujets, et les dangers perpétuels auxquels ils exposeront vos personnes.



# DON PABLO OLAVIDÈS.

PIÈCE HISTORIQUE, RÉDIGÉE SUR DES MÉMOIRES ÉCRITS PAR UN ESPAGNOL.

[illegible].

Don Pablo Olavidès est de Lima, capitale du Pérou. Il naquit avec des talents précoces, chose assez ordinaire dans les contrées méridionales. Il s'appliqua aux sciences, il cultiva les lettres dès sa jeunesse, et parvint, à l'âge de vingt ans, à la dignité d'oydor de Lima.

En 1746 ou 1747, il y eut un grand tremblement de terre, dans lequel tout Callao et une partie considérable de Lima furent bouleversés. Don Pablo, qui avait en sa garde des sommes appartenant aux habitants qui perdirent la vie dans ce désastre, jugea à propos d'employer celles qui ne furent point réclamées par des héritiers, à la construction d'une église, et d'un théatre où les citoyens allassent dissiper la triste impression de la catastrophe à laquelle ils avaient échappé. Le clergé désapprouva l'érection du théatre, et lui en fit un crime auprès du ministère de Madrid. *Hinc prima mali labes.* Sous le règne précédent, le clergé avait pris un ascendant sans bornes sur l'esprit de Ferdinand VI. Son confesseur, le Père

Ravago, jésuite, lui avait persuadé que le premier, le plus essentiel des devoirs d'un roi catholique, était une entière soumission aux volontés des oints du Seigneur, et le bon roi aurait vu les enfers s'ouvrir sous ses pieds s'il ne s'était aveuglément conformé aux conseils de Ravago. Toute la religion de ce prince consistait en des pratiques minutieuses dont on n'avait garde de le désabuser en l'éclairant. Il fut donc très-facile à Ravago et à ses collègues de lui montrer dans Pablo un homme sans religion, sans mœurs, un impie qui avait préféré la construction d'une église et d'un théâtre à celle de deux églises; un scélérat digne du dernier supplice; et il fut ordonné à don Pablo de venir à Madrid rendre compte de sa gestion. Son innocence étant évidente, sa conduite irréprochable aux yeux de toute personne sensée, il ne balança pas d'obéir; mais à peine fut-il arrivé, que les prêtres le poursuivirent à toute outrance, qu'on le mit aux arrêts dans sa propre maison, qu'on le traduisit comme un incrédule, un dissipateur de l'argent du fisc, et que les menées du clergé le conduisirent dans les prisons appelées *Carcel de Corte,* où il fut exposé à tout ce que peuvent inspirer l'animosité et la méchanceté. Il y souffrit beaucoup; entre autres infirmités, il lui survint une enflure générale, mais qui affecta particulièrement les jambes, et de laquelle, au sentiment des médecins, il était menacé de périr si l'on ne se pressait

de le changer d'air : les persécutions des prêtres, et par contre-coup celles du ministère, rendaient la chose difficile; cependant un citoyen généreux obtint qu'en donnant une caution personnelle, Pablo irait à sept lieues de Madrid, à Leganez, où l'on respire un air salubre. Don Domingo Jauregny, homme d'une opulence et d'un mérite reconnus, se rendit garant, et don Pablo fut mis en liberté.

Il y avait à Leganez une veuve de deux maris, Dona Isabel de Los Rios, à qui le dernier mari avait laissé des richesses immenses. Les femmes sont compatissantes. Celle-ci, touchée des malheurs d'un homme qui avait de l'esprit et de la jeunesse, des connaissances et de la figure, lui proposa sa main. Don Pablo l'accepta, à condition que la fortune resterait au dernier vivant, ce qui fut consenti, et don Pablo devint énormément riche. En Espagne, ainsi qu'ailleurs, l'or est le moyen le plus puissant d'aplanir les difficultés, surtout celles qui naissent du clergé, et bientôt il fut mis en liberté; son innocence est reconnue, et il est déclaré loyal et fidèle sujet du roi. Quoi qu'on en dise, la richesse sert à quelques bonnes choses.

Don Pablo employa une partie de la sienne au commerce en gros, et se mit en société avec don Miguel Gigon, chevalier de Saint-Jacques, fixé présentement à Paris; et don Joseph Almanza,

célèbre négociant de Madrid. L'association fut heureuse, et don Pablo posséda plus de fortune qu'il n'en fallait pour tenir un état imposant. Il monta sa maison à la française, où régnèrent l'aisance et les manières qui nous caractérisent entre les nations. Tous les ans il faisait un voyage à Paris; et après quelques mois de séjour dans cette capitale, il s'en retournait avec les nouveautés qu'il avait judicieusement recueillies sur les sciences, la littérature et les productions des arts.

Ce fut alors qu'il projeta de réformer le mauvais goût des spectacles espagnols, et qu'il fit construire un théâtre dans son hôtel. Il avait traduit en vers les tragédies de Voltaire, et c'est là que tout Madrid vit, pour la première fois, représenter *Mérope* et *Zaïre* par des jeunes gens qu'il tenait à gages, et qu'il avait eu la patience inconcevable de former à la bonne déclamation.

Ce spectacle, où l'on servait toutes sortes de rafraîchissements, était fréquenté gratuitement par la noblesse. L'on y entendit aussi la musique de Duni, de Grétry, dans *Ninette à la cour,* dans *le Peintre amoureux de son modèle,* et d'autres opéra-comiques qu'il avait mis en espagnol, sur le mètre de ces poèmes français.

La reine d'Espagne mourut en 1760 ou 1761. La cour de Madrid est triste en tout temps; soumise à une étiquette gênante, elle devient tout-à-fait lugubre dans le temps de grands deuils; les

spectacles publics sont fermés, et il n'est pas permis de se livrer à des amusements domestiques. Don Pablo fit choix de la circonstance pour son voyage d'Italie; et à son retour à Madrid, on le nomma corrégidor de Séville, avec les fonctions d'inspecteur-général civil et politique, sur la population et sur la nouvelle colonie de la Sierra-Moréna, pays immense, situé entre l'Andalousie et l'Estramadure, sous un beau ciel, et assez fertile pour donner par année jusqu'à trois ou quatre récoltes.

Le ministère commençait à concevoir que la force de l'État irait en diminuant, aussi long-temps que la population, la véritable richesse, n'aurait pas une juste proportion avec l'étendue d'un pays. Conséquemment, il avait appelé des familles suisses, catholiques, dans la Sierra-Moréna; il leur avait accordé l'aise et les franchises nécessaires au succès; et les colons étaient accourus en foule. Ils avaient formé dans le pays deux ou trois villages ou villes; et en sa qualité de corrégidor de Séville, don Pablo exerçait la direction de la colonie et la surveillance des intérêts du roi.

Parmi le grand nombre de catholiques, il s'était glissé quelques protestants; et il faut observer que le fanatisme religieux n'est, dans aucune contrée de l'Europe, aussi violent que parmi les catholiques suisses. Ce sont la plupart des paysans grossiers, superstitieux, ignorants, ivres de l'absurdité

de leurs pasteurs, gens de la même trempe que leurs ouailles, et capables, pour la propagation de leur religion, de commettre de sang-froid les forfaits les plus inouïs.

Il est encore à propos de remarquer que ces catholiques sont persuadés que plus ils laissent de messes à dire sur leurs cadavres, plus ils assurent de repos à leurs ames, préjugé d'après lequel ils frustraient leurs enfants même de tout le bien qu'ils avaient acquis à la sueur de leur front, et le léguaient à l'Église.

Pour obvier à ce dernier abus, don Pablo fit publier une ordonnance de corrégidor, qui annulait tout testament chargé d'une donation pieuse, des prêtres déjà suffisamment salariés par l'État, n'ayant aucun besoin de ce surcroît d'aumônes.

Un autre sujet de fureur contre lui, c'est que ces colons, transplantés d'un climat froid sous un climat chaud, étaient devenus sujets à des maladies qui les emportaient par centaines, et que l'on entendait à tout moment la cloche annoncer avec le trépas des uns le péril des autres, et que don Pablo jugea à propos de proscrire cette sonnerie. Alors le corrégidor est accusé d'indifférence en matière de religion, de se mêler des choses sacrées, de toucher à l'arche sainte, et de tolérer des protestants parmi ceux qui défrichaient la Sierra-Moréna.

Le lot ordinaire de ceux qui ont renoncé au



monde, l'intrigue, l'ambition démesurée, l'orgueilleuse cupidité, cachées sous l'enveloppe respectée de la dévotion, mirent en mouvement tout le clergé; et le confesseur du roi, le Père Osma, récollet, homme avare, ignorant, hypocrite, envieux, la sentine de tous les vices, se mit à la tête des furieux et jura la perte de Pablo.

Lorsque Charles III monta sur le trône d'Espagne, en 1759, son premier acte de souveraineté tomba sur le pouvoir illimité de l'inquisition. Alors ce monarque était environné de sages. On lui avait montré que cet état, dans l'état contraire de son autorité, était la source des préjugés, de la terreur et de l'imbécillité nationale; en conséquence il défendit aux inquisiteurs de statuer définitivement sur quelque objet que ce fût sans avoir obtenu son approbation. Don Quintano, évêque de Pharsale, fut éloigné pendant plusieurs mois pour avoir proscrit je ne sais quel ouvrage, sans le consentement du monarque; il fallut recourir à des soumissions aussi réitérées qu'avilissantes pour obtenir son rappel; et l'on se flattait que, réduit sur le même pied qu'à Venise, où trois sénateurs assistent aux jugements, prononcent les premiers et donnent le ton, incessamment le redoutable tribunal ne serait plus à Madrid qu'un épouvantail.

Dans ces conjectures critiques pour Don Pablo, l'inquisiteur général mourut; il s'agissait de rem-

mer à cette place. Le récollet Osma la sollicita pour lui-même, bien certain qu'elle lui serait refusée par le roi, dont il faisait les amusements; ce qui n'est pas toujours un éloge. Il s'attendait encore qu'il lui serait permis de la conférer à qui il jugerait à propos; ce qui arriva. Osma représenta au souverain que personne dans l'Église et l'Empire ne lui paraissait plus digne de l'occuper que l'évêque de Zamora; mais il avait en même temps prévenu l'évêque, et lui avait conseillé de la rejeter avec mépris, et d'oser dire au roi que dans l'état actuel des choses, où le grand inquisiteur ne pouvait séparer l'ivraie du bon grain sans s'exposer à la rigueur des lois, il ne pouvait en conscience présider au tribunal presque détruit, entièrement déshonoré, et qu'un prince qui avait oublié jusqu'à ce point les intérêts du christianisme, répondrait un jour de tous les crimes occasionés par son indulgence coupable, et subirait devant Dieu le plus sévère de ses jugements... Le monarque intimidé révoqua l'édit qu'il avait donné en 1760, et l'inquisition sortit de sa cendre, mais en sortit, comme on le présume assez, plus féroce qu'elle n'avait jamais été. La vieillesse d'un roi est toujours un grand malheur pour son peuple, mais surtout en Espagne. Serait-ce l'effet de l'étiquette d'une cour qui ne lui permet pas de s'instruire dans sa jeunesse? serait-ce qu'en naissant il a sucé le lait de la superstition; qu'à

mesure qu'il s'affaiblit, les religieuses momeries dont on l'a bercé deviennent plus impérieuses; que la chaleur du climat donne plus d'activité à ces causes, ou que les races s'y dégradent plus vite?

Il fallait une victime au nouvel inquisiteur; il lui fallait une grande victime; Don Pablo la lui présentait. Il est saisi; sa condamnation était prononcée avant sa détention. On examine, et l'on empoisonne toutes les actions de sa vie publique et privée. On visite sa bibliothèque et ses manuscrits : on y trouve les *OEuvres de Montesquieu*, de *Voltaire*, de *Jean-Jacques*, le *Dictionnaire de Bayle* et l'*Encyclopédie*, des traductions de quelques-uns de ces ouvrages; et c'est alors qu'on crie au scandale, qu'il est traîné des prisons de la cour dans les cachots de l'inquisition, et qu'on s'empare de ses biens, meubles, immeubles. Ce tribunal ne souffre pas qu'on apprenne à penser; mais il veut qu'on apprenne à croire et à tout ignorer, excepté sa puissance et ses prérogatives. Don Pablo, atteint et convaincu d'esprit philosophique, fut condamné à faire amende honorable, couvert d'un *san-benito*, et à être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive. La rigueur de cette sentence fut commuée en deux cents coups de verges par les carrefours de la ville, et en une clôture perpétuelle dans un *préside* ou une maison forte, châtiment qu'on réduisit, après un second

sursis, à la dégradation de noblesse, à l'interdiction du cheval, à l'habit de bure, et à la demeure dans un couvent où il sera assujéti à tous les devoirs de la vie monastique.

Don Miguel Gigon, l'ami et l'associé de Pablo, sollicita de ses geôliers une attestation de bonne conduite; on composa avec les inquisiteurs, et le coupable obtint à prix d'argent main-levée de ses biens, la réhabilitation et la liberté.

Nous avons écrit cet abrégé des malheurs d'Olavidès, pour apprendre aux hommes combien il est dangereux de faire le bien contre le gré de l'inquisition, et à s'observer partout où ce tribunal subsiste.

---

# SUR L'ÉLOGE
## DE LA VILLE DE MOUKDEN
### ET DE SES ENVIRONS,

POÈME COMPOSÉ PAR KIEN-LONG,
EMPEREUR DE LA CHINE ET DE LA TARTARIE;

OUVRAGE TRADUIT DU CHINOIS EN FRANÇAIS PAR LE P. AMYOT,
JÉSUITE, ASTROLOGUE ET MISSIONNAIRE A PÉKIN,

ET PUBLIÉ PAR M. DE GUIGNES, DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES. UN VOL. IN-8°.

1770.

La première pièce du recueil est une préface de l'éditeur, qui nous apprend que l'astrologue missionnaire Amyot réside à Pékin depuis plus de vingt ans; qu'on peut compter sur l'exactitude de sa traduction; que l'original chinois de ce poème a été saisi à Canton par les inspecteurs d'une nation qui envie aux étrangers la connaissance de sa langue et de sa littérature; que le poème de Kien-Long a été imprimé soixante-quatre fois en autant de caractères différents, et que l'empereur régnant, auteur de ce poème, aime les sciences et les cultive avec succès.

La seconde pièce est une préface du traducteur, où il proteste de sa fidélité à rendre les pensées de son auteur, autant que notre langue pouvait

s'y prêter. Il parle des avantages et de la facilité qu'on aurait à apprendre la langue tartare dans laquelle on a traduit presque tous les ouvrages chinois, et qui est soumise à des règles grammaticales. Il parle aussi des lumières qu'il a tirées de la connaissance de cet idiome et des conseils des hommes éclairés qu'il a consultés.

La troisième pièce est un discours des éditeurs chinois et tartares, dans lequel, après un éloge étendu du poëme, ils se prosternent humblement et se soumettent aux ordres de l'empereur, en attestant qu'ils ont été ses copistes et ses réviseurs.

La quatrième pièce est un édit de l'empereur, où l'on rend compte des soins qu'on a pris pour compléter les alphabets des Tartares-Mantchous, et des ordres que Kien-Long a donnés pour que son poème fût incessamment revisé, copié et publié en autant d'alphabets tartares qu'il y a d'alphabets chinois, afin que la postérité jouît, sous un même point de vue, de tous ces différents alphabets rassemblés et mis en parallèle avec les caractères de la langue chinoise.

La cinquième pièce est une préface de Kien-Long, dont voici l'extrait à ma manière. C'est l'empereur qui parle.

Si l'homme conforme sa volonté à celle de ses père et mère, la paix sera dans sa famille. Si le prince conforme sa volonté à celle de ses ancê-

tres, la paix sera dans l'empire. Si les souverains conforment leur volonté à celle du ciel et de la terre, la paix sera dans l'univers et l'abondance avec elle. C'est la seconde de ces maximes que j'ai prise pour le sujet de ma méditation, et j'ai conçu qu'un retour assidu sur moi-même, mon respect constant pour le ciel, une intime union avec mes frères, un amour sans bornes pour les peuples qui me sont soumis, étaient les seuls moyens d'obtenir la félicité de ma famille, celle de l'empire et la mienne.

Confucius a dit : *Connais les cérémonies. Si tu en pénètres le sens, tu gouverneras un royaume avec la même facilité que tu regardes dans ta main.* C'est ainsi que le sage a dit. Mais entre ces cérémonies celles dont il importe surtout de pénétrer le sens, ce sont les sacrifices pour les ancêtres. Les empereurs de la dynastie de Han les instituèrent; nous leur devons encore les monuments qui ont conservé sous nos yeux les autres usages de la vénérable antiquité. C'est dans ce qu'ils nous ont transmis des contrées qui les ont vus naître, et où ils ont commencé à donner des lois, que j'ai reconnu la ville où mes aïeux ont jeté les premiers fondements de leur grandeur; Moukden! J'ai reconnu Moukden dans les pays de Pin et de Ki; j'ai reconnu ma patrie dans la montagne de Kiao-Chan.

Trois fois l'empereur mon père s'est rendu à Moukden, trois fois il a visité les tombeaux de ses

ancêtres. Les grandes occupations qui remplirent la durée du règne de mon père ne lui permirent pas de voir Moukden; mais il avait satisfait à ce devoir n'étant encore que simple régulo. L'empire m'étant transmis, je ne passe aucun jour sans penser aux moyens de m'approcher de mes ancêtres. Je me transporte en esprit à Moukden et je m'écrie : Sépultures dont le nom ne doit jamais périr! sépultures fortunées! sépultures rayonnantes de gloire! O mes aïeux! si je ne me soustrais à la multitude des soins qui me pressent, comment pourrai-je me rendre sur vos tombeaux, et me prosterner devant les cendres qu'ils renferment? comment laisserai-je à la postérité le témoignage et la leçon du respect que je porte à ceux qui m'ont donné le jour?

Ce fut pour remplir cette essentielle obligation que la huitième année de mon règne, l'automne étant déjà commencé, et l'impératrice ma mère voulant bien permettre que je lui servisse respectueusement d'appui pendant le voyage, je partis de Pékin. Arrivé dans ces lieux où mes ancêtres ont autrefois tenu leur cour, je sentis la piété filiale remplir toute l'étendue de mon cœur, je révérai les vestiges de mes aïeux, je vis ces montagnes couvertes de verdure; ces rivières où coule une onde transparente, ces campagnes fertiles, ces lieux enchantés qui semblent se ressentir encore de la présence de leurs anciens maîtres, et j'éprouvai une joie

inexprimable. Je vis ce peuple sincère et bon qui vit heureux parce qu'il est content de son sort, qui vit sans inquiétude parce qu'il vit dans une honnête abondance, et je l'admirai. Voilà, disais-je en moi-même, voilà les contrées que le ciel favorise, les contrées de Pin et de Ki. O contrées de Pin et de Ki, c'est vous qui apprenez à gouverner les hommes ! Le souverain Maître du ciel protége d'une manière spéciale le pays de Pin et le pays de Ki ; on disait dans l'antiquité la plus reculée d'un bon souverain : *Il a demeuré à Pin.*

Instruit de ce que la véritable antiquité a dit de ma patrie, pourquoi ne joindrais-je pas ma voix à la sienne ?

Célébrer les affaires qui se traitent dans une contrée, c'est le sujet du *Toukietchoun ;* chanter les richesses qu'elle produit ou qu'elle renferme, c'est le sujet du *Foutchouroun.* Je commence par ce dernier. En voici les paroles :

Ici commence le *Foutchouroun.* Kien-Long chante son départ, son voyage, son arrivée, ses sacrifices, ses aïeux, leurs faits mémorables, leur vie, leurs mœurs, leurs festins, la ville qu'ils ont fondée, les édifices de Moukden, les campagnes qui l'environnent, la mer qui l'avoisine, les montagnes, les plaines, les forêts, les rivières, les plantes, les métaux, les pierres, les animaux, les poissons, les oiseaux ; et tous ces objets sont peints dans son poème avec grandeur, sagesse, simpli-



cité, chaleur et vérité. Aucun ouvrage ne montre ni plus de connaissances ni plus de goût. Il y a de la verve, de la variété, un sentiment profond, de la gravité, un respect tendre pour la mémoire des ancêtres. Ce caractère de piété filiale est le caractère propre du poëme, et la preuve de l'influence des mœurs sur la poésie et sur les beaux-arts, soit pour les corrompre, soit pour les embellir.

Le voyage de Kien-Long et celui de Cheng-Tsou, son aïeul, forment le *Toukietchoun*. Il part, il marche. Il pense en chemin aux cyprès touffus qui couvrent la sépulture de ses pères; il aperçoit les chevaux sculptés en pierre au dehors des murailles; il ne saurait contenir les mouvements dont son ame est agitée. Ses yeux gonflés soulagent son cœur par un torrent de larmes qui mouillent le devant de sa robe. Il se dit : C'est donc aujourd'hui que je verrai Yao sur la muraille et Chun dans le bouillon; c'est aujourd'hui que mon souffle se mêlera avec leur auguste vapeur. Il entre dans Moukden. Il visite les tombeaux. Il revient. Il trouve le festin préparé. Les princes de son sang et les vieillards de la contrée sont assis à la même table. Il présente la coupe aux princes, ils boivent. Il la présente aux vieillards, il leur verse du vin; et lorsqu'il voit leurs visages s'épanouir et prendre une couleur vermeille, transporté de joie, il s'écrie : Les voilà les



bons, les vertueux sujets qui m'ont été laissés par mes aïeux ! Les bienfaits et la tendresse de leurs maîtres ont fait couler leurs jours dans l'abondance et la joie. Leurs jours ont été prolongés, afin que j'eusse la consolation de les voir, de les entendre et de leur parler. Puisse ce moment être toujours présent à ma pensée! puissé-je imiter mes aïeux! puisse mon exemple perpétuer la race de ces bons et vertueux sujets! puissent-ils pendant des milliers de siècles fournir l'empire de leurs pareils!

Il y a dans ces vœux un caractère de paternité qui attendrit et enchante. En général, vous ne trouverez rien dans ce poème de ce que nous appelons allégories, fictions; mais il y a ce qu'on appellera dans tous les pays du monde et dans tous les siècles à venir de la véritable poésie.

La pièce qui suit le poème contient des recherches savantes sur les différentes sortes de caractères chinois.

A ce morceau succèdent des notes extraites par le traducteur de plusieurs commentateurs chinois du poème de l'empereur, et des traits intéressants sur l'histoire naturelle, civile, religieuse des Chinois et des Tartares.

Le volume est terminé par une ode sur le Thé, de la composition de l'empereur. Elle est en vers de cinq syllabes non rimés. Il y a vingt-cinq vers et par conséquent en tout cent vingt-cinq syllabes

que le traducteur n'a pu rendre qu'en quatre bonnes pages de notre langue : d'où je présume que le poème sur Moukden, de sept huitièmes au moins plus court que la traduction qui remplit cent vingt-six pages in-octavo, n'est pas de quatre cents vers.

On a placé les vers chinois de l'ode sur le Thé à la tête de la traduction sur laquelle j'ose prononcer que nos La Fare, nos Chaulieu, nos Anacréons antiques et modernes n'ont rien produit avec plus de verve, de grâce, de sentiment, de sagesse et de goût. Je n'en aurai pas meilleure opinion des mœurs chinoises si vous voulez, mais je penserai avec un peu plus de réserve et moins de dédain de leur littérature. Je vous invite à copier cette ode, en la retouchant légèrement. Une gageure que je gagnerais, ce serait de retrouver les véritables tours de l'original sur le genre seul de ce poème et les données de la traduction. Il m'est arrivé souvent avec Huber, qui me lisait des morceaux traduits de l'allemand dont je n'entends pas un mot, de l'arrêter, et de lui dire : *Le poète n'a pas dit ainsi; voici comment il a dit, voilà l'ordre de ses idées;* et de rencontrer juste. Il y a donc dans la langue poétique quelque chose de commun à toutes les nations, de quelque cause que cela vienne.

# SUR LES RECUEILS

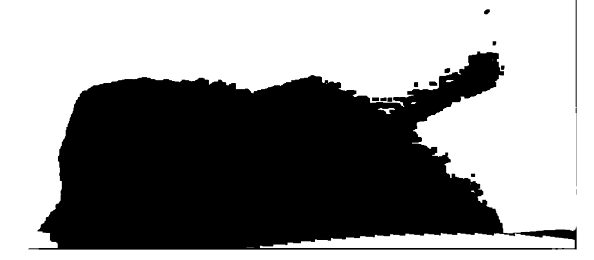
## PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES,

### PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DE BOUILLON.

1769.

Ce premier recueil est assez bon ; Dieu veuille que les suivants lui ressemblent.

La première pièce, sous le titre de *Fragments sur le sort de la philosophie chez les Romains*, est une bonne apologie de la science. On y voit pendant un assez long intervalle de temps les princes sages et vertueux constamment amis de la philosophie, et en revanche aussi les philosophes constamment haïs, persécutés sous les princes mauvais et dissolus. L'auteur, M. Robinet, a de la chaleur, de la hardiesse et du nerf. Il dit : Numa écrivit douze livres de philosophie ; il aurait bien fait d'en écrire douze de plus et de faire douze dieux de moins. L'étrange législateur qui enseigne que les dieux aident les hommes à s'entr'égorger ! C'est comme aujourd'hui, on les invoque dans les deux armées, quoique l'injustice soit au moins d'un côté. On annonçait à Numa l'approche de l'ennemi. Ils viennent, répondit-il, et moi je



sacrifie; propos d'un insensé. Son prétendu commerce avec la nymphe Égérie est d'un hypocrite et d'un fourbe : les hommes seraient indignes de bonnes lois s'il fallait une bouche inspirée pour leur en faire connaître l'équité. Numa un sage! ce ne fut qu'un fanatique, un superstitieux; et il n'y a point de folie plus dangereuse, de vice plus dangereux que la superstition, pas même la tyrannie. Le tyran passe, la superstition ne finit jamais; le poignard sacré dont elle arme les hommes ne tombe plus de leur main. M. Robinet ajoute que les princes bienfaiteurs des savants se font toujours plus d'honneur à eux-mêmes que de bien aux savants. Les philosophes grecs apportèrent en Italie les premiers germes de la vertu et du goût de l'étude, les seuls biens qu'on n'enlève pas à celui qui les possède, et qui le dédommagent des biens qu'il n'a pas. S'il arrive qu'un sage appelé aux affaires publiques par ses concitoyens, soit ensuite restitué à lui-même, il ne s'aperçoit d'aucun vide : il est réduit à lui seul; et il n'en est que plus heureux.

M. Robinet dit un mot des trois philosophes d'Athènes envoyés à Rome à l'occasion du sac d'Orope; mais n'en parle pas du ton de notre abbé Galiani, qui est aussi philosophe, plus profond et plus gai que M. Robinet, et qui prétend que l'histoire n'est qu'une répétition périodique des mêmes faits, sous d'autres formules ou ma-

26.



nières de parler. Vous souvenez-vous du jour où nous entretenant d'Orphée, il disait que ce missionnaire d'Égypte avait reçu la couronne du martyre par les mains des femmes de Thrace, et à l'occasion du voyage des trois philosophes grecs à Rome, que ce fut alors que le jésuite Carnéade prêcha le probabilisme devant l'archevêque Caton, janséniste? La conclusion de M. Bobinet, c'est qu'il était réservé à nos jours de voir la philosophie et les philosophes victimes du faux zèle et de l'envie, sous le règne et apparemment contre l'intention d'un souverain humain, doux et bienfaisant.

La seconde pièce du recueil est une *apothéose d'Homère*, par M. Castilhon.

Atticus se trouve à Smyrne le jour qu'on y célébrait les jeux homériens : les prêtres l'invitent à annoncer la fête; il se refuse à leurs prières, et cède à l'ironie d'un jeune acolyte, qui lui dit : « Tu es un orateur, toi! c'est Gorgias, ton rival, qui mérite ce nom. Il accepta l'honneur que nous lui faisions précisément par les mêmes raisons dont tu te défends. Il vint, il parla sans être préparé, et il enleva nos suffrages. C'est à Gorgias qu'on disait : Sois éloquent, et il l'était. » Atticus ne put souffrir qu'on lui préférât Gorgias; il vint au temple au milieu d'un peuple immense. L'attente de ce peuple, le profond silence qu'on gardait, la présence des prêtres, la statue d'Ho-

mère dont il touchait les pieds, et sur laquelle il avait ses yeux attachés, échauffèrent son ame, et il chanta l'ode, l'hymne, le poème. C'est ce poème qu'Atticus répète ici à Néarque son ami. C'est un morceau plein d'ivresse, c'est une sublime exhortation à se remplir des poèmes d'Homère. Il paraît que Robinet et Castilhon se sont ligués : l'un pour encourager les grands à aimer, cultiver, protéger les savants; l'autre, les jeunes gens qui se sentent du génie à faire connaissance étroite avec les Anciens. Je compléterais volontiers ce triumvirat si j'en étais digne.

Le *projet pour diminuer le nombre des auteurs*, traduit de l'anglais par M. Robinet, est la troisième pièce. On propose d'en faire une corporation, un corps de métier, où l'on n'entrera qu'après apprentissage et chef-d'œuvre. Si c'est de la plaisanterie, cela est trop triste; si le projet est sérieux, il n'a pas le sens commun. La liberté de publier ses pensées n'admet aucun privilége exclusif; l'art de penser appartient de droit à toute la classe bipède des hommes; c'est au temps à exterminer toutes les productions ridicules, et il s'acquitte de ce devoir sans que personne s'en mêle.

*Extrait des Transactions philosophiques sur le serpent à sonnettes*, par M. Robinet, quatrième pièce de son recueil. On sait que ce dangereux reptile ne saurait se mouvoir sans avertir par un

bruit du péril de son approche. Eh oui, ces anneaux résonnants ont été attachés à la queue du serpent-sonnette par la Providence, qui ne laisse pas de vous adresser tous les jours un scélérat, avec le langage le plus flatteur et sous le masque le plus séduisant. Croyez cela, vous dirait Rabelais, et buvez frais : ces anneaux sont des ossements concaves des deux côtés; on en compte depuis trois jusqu'à quarante. Cette dissertation est mauvaise, à l'expérience près qui constate que l'animal périt de sa propre morsure, et que les animaux qui se nourrissent même de sa tête restent sains, je n'y vois que des chiens et des oiseaux inutilement et cruellement immolés. Il y avait cependant deux choses importantes à se proposer: l'une, de découvrir la partie du corps que le venin du reptile affecte intérieurement; l'autre, le remède spécifique contre ce venin. C'est une observation singulière que le poison de chaque serpent s'adresse à une partie, à un organe particulier de l'animal qui en est piqué; c'est ou le foie, ou les intestins, ou l'estomac, ou le cœur, ou les poumons, ou la tête, ou les nerfs, ou le sang, ou les chairs, ou la lymphe; je ne sais qui le premier s'en est aperçu. Une autre observation très-utile, c'est que l'eau de luce, ou plus généralement l'alcali volatil pris dans de l'eau, arrête l'effet de la morsure de ces animaux; c'est au hasard et à M. Bernard de Jussieu qu'on doit cette décou-

verte. Une idée qui me vient sur les serpents venimeux, et qui est peut-être plus générale, c'est que mous, faibles, lents, armés de dents minces, petites et mobiles, ils ne pourraient pas subsister sans leur venin, c'est leur arme naturelle. Ils approchent en rampant, ils s'élancent, leur dent aiguë perce, leur gencive verse son poison dans la blessure; l'animal piqué ne se défend pas, il meurt à peu de distance, et le serpent va doucement se saisir de sa proie. Si cela est, comme je le conjecture, la comparaison de ces animaux-là avec nos folliculaires en sera bien plus exacte, et j'espère que les auteurs qui en sont mordus m'en remercieront.

*Parallèle de Virgile et de Lucain*, cinquième pièce, par M. Castilhon. A juger de ce M. de Castilhon par l'indignation profonde dont il est pénétré, et le ton véhément dont il s'exhale contre ceux qui osent comparer Lucain à Virgile, il faut que ce soit un homme de goût, car le goût est aussi intolérant que la superstition. J'aime Marmontel; mais je pense avec M. Castilhon qu'il n'y a qu'un sourd, un barbare, un sauvage, un Goth, un Vandale, qui puisse balancer entre ces deux poètes; entre une urne remplie d'un breuvage délicieux et une autre pleine de vent. Castilhon arrache Lucain de la main des enfants, et il a raison. Il lui accorde de l'art, de la versification, et il a tort. Il a des pensées, il a de la fougue,

et puis c'est tout. I
rons à Virgile et u

La sixième pièce
traite de la philos
tarque. C'est un
juste. Cicéron est
sec, faux, point
Plutarque, quan
sage et profond
ne chauffe pas
qui éblouit et
un brasier im
autels des die
parfum délici
charbons, ne
sur cette cer
remuez-la o
élèvera enc
geon, pren
favoris, et
du bon Pl

L'ami
quatre he
le procès
et partic
tifier sa
tilhon d
Traités
où Plu

grands et de la cour pour un homme de lettres; le second, le bonheur pour une nation d'avoir un souverain instruit; le troisième, l'importunité et le danger du bavardage. Ils sont bons à lire.

Je ne vous parlerai point des sept discours de M. Robinet sur l'amour, la beauté, la parure, le desir de plaire et la mode. J'ai parcouru le premier qui m'a dégoûté des autres, peut-être ai-je tort. Il y a des citations de vers, toutes de mauvais goût. J'ai bien peur que tout ceci ne soit comme ces boîtes de bonbons qu'on porte dans sa poche pour les femmes et les enfants, et qu'on n'ouvre jamais pour soi.

Le morceau sur l'origine des Romains est très-peu de chose; j'en dis autant de celui sur les esprits animaux. Cependant, à tout prendre, le recueil est bon, je l'ai coupé d'un bout à l'autre, je le garde, et j'en retiens la suite.

---



# SUR LES OBSERVATIONS

SUR

## LA RELIGION, LES LOIS, LE GOUVERNEMENT ET LES MOEURS DES TURCS;

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE M. PORTER, PAR BERGIER.

Deux parties in-12.

1769.

N'ALLONS pas vivre là, mon ami! O le vilain pays! il y a une grande bête féroce qui dévore toutes les bêtes féroces qui sont autour d'elle; et celles-ci, à l'exemple de la première, dévorent toutes celles qui les approchent, et ainsi de proche en proche; c'est un pays où tout est dévorant et dévoré. Il est très-difficile de s'instruire de ce qui le concerne. Le peuple qui l'habite, fier, solitaire et dédaigneux, ne se montre presque point; de là la multitude de fables qu'on a racontées. Le Koran contient toute sa religion; mais ce Koran, interprété de cent mille manières différentes, remplit les têtes de toutes sortes d'extravagances qui n'excitent pas la moindre dissension. Dites *allah il allah, Muhamed ressoul allah;* faites-vous couper le prépuce, conformez-vous aux exercices

publics religieux; et puis soyez athée si cela vous convient, personne n'en sonnera le mot; vous serez même un saint, si vous faites le pèlerinage de la Mecque, selon toutes les formalités requises.

Il y a quelques sectes et des moines qui ne valent guère mieux que les nôtres; des prêtres de paroisses qu'on appelle imaums, et des moulahs, espèce d'animaux amphibies, moitié robe, moitié soutane. Ces gens-ci sont plus redoutables cent fois que les janissaires et plus funestes que le desposte. Ils occupent les tribunaux de judicature, et vous vendent la justice au plus offrant et dernier enchérisseur. C'est, je crois, le seul pays au monde où il y ait de faux témoins de profession, et cependant ils ont un code de lois très-sages et très-bien rédigées qui servent de supplément au Koran. Les prêtres et les ministres de la justice, ces abominables moulahs, sont les barrières du despotisme : ces gens qui enfreignent les lois avec une impudence qui ne se conçoit pas, y assujétissent le sultan. Les droits de la propriété, selon notre auteur, sont sacrés en Turquie; les enfants succèdent à leurs pères, et ne peuvent être dépouillés par l'autorité arbitraire. Si vous allez là, et que vous persistiez dans votre luthéranisme, vous aurez un moyen très-sûr de transmettre votre richesse à vos hoirs et ayants-cause. Mettez-vous sous l'abri du *vacuf;* ce vacuf est un acte par lequel vous léguerez vos biens à la Mecque ou à

quelque maison religieuse, en cas que vous veniez à manquer de successeurs en ligne directe; alors vos biens deviennent inattaquables. Vous voyez que le vacuf doit tout engloutir à la longue; mais, croyez-moi, quoique l'ambassade à la Porte soit peut-être la plus lucrative de toutes, ne la prenez pas si on vous l'offre, ou résolvez-vous aux cérémonies les plus humiliantes. Il n'y a mérite personnel, naissance ni autres distinctions qui tiennent, vous serez un giaour, on vous le dira; rien ne pallie aux yeux d'un musulman la tache d'infidèle. Il n'y a point de contrée au monde où la religion ait autant d'influence sur les mœurs : il est presque impossible à un juif, un grec, un chrétien, d'échapper à l'insulte et à la vexation. Il y a peu de justice d'un musulman riche à un musulman pauvre; il n'y en a point d'un musulman à un infidèle, à moins que votre droit ne soit plus clair que le jour et appuyé d'une bonne bourse d'or. Les femmes, du moins celles qu'on achète, n'y ont pas l'ombre de l'honnêteté et de la décence, etc.

Il y a peu de chose dans cet ouvrage-ci; malgré cela il porte un caractère de vérité qui ne vous permettra pas de douter de ce que vous y trouverez, et c'est bien quelque chose que cela.

---

SUR

# LE VOYAGE EN ITALIE,

## PAR COCHIN.

### 1758.

M. Cochin, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture, garde des dessins du roi, grand dessinateur, graveur de la première classe, et homme d'esprit, vient de publier son *Voyage d'Italie*, en trois petits volumes. C'est une suite de jugements rapides, courts et sévères de presque tous les morceaux de peinture, de sculpture et d'architecture, tant anciens que modernes, qui ont quelque réputation dans les principales villes d'Italie, excepté Rome. Juge partout ailleurs, il fut écolier à Rome; c'est dans cette ville qu'il remplit ses portefeuilles des copies de ce qu'il y remarquait de plus important pour la perfection de ses talents. Cet ouvrage, fait avec connaissance et impartialité, réduit à rien beaucoup de morceaux fameux, et en fait sortir de l'obscurité un grand nombre d'autres qui étaient ignorés. On en sera fort mécontent en Italie, et je ne serais pas étonné que les cabinets des particuliers en devinssent moins accessibles aux étran-

gers. On en a été fort mécontent en France, parce que les peintres y sont aussi jaloux de la réputation de Raphaël, que les littérateurs de la réputation d'Homère. En accordant à Raphaël la noblesse et la pureté du dessin, la grandeur et la vérité de la composition, et quelques autres grandes parties, M. Cochin lui refuse l'intelligence des lumières et le coloris.... Il semble au premier coup d'œil que cet ouvrage ne puisse être lu que sur les lieux et devant les tableaux dont l'auteur parle; cependant, soit prestige de l'art, ou talent de l'auteur, l'imagination se réveille et on lit : ses jugements sont plus ou moins étendus, selon que les ouvrages sont plus ou moins importants.... M. Cochin pense qu'un peintre qui réunit dans un grand degré toutes les parties de la peinture, dont il ne possède aucune dans un degré éminent, est préférable à celui qui excelle dans une ou deux, et qui est médiocre dans les autres; d'où il s'ensuit que le Titien est le premier des peintres pour lui. Je ne me connais pas assez en peinture pour décider si ce titre doit être accordé au concours de toutes les qualités de la peinture, réunies dans un grand degré, sans aucun côté excellent; mais je jugerais autrement en littérature. Je n'estime que les originaux et les hommes sublimes, ce qui caractérise presque toujours le point suprême en une chose, et l'infériorité dans toutes les autres.... Il y a des repos dans cet ou-

vrage qui le rendent intéressant. Là l'auteur traite de quelque partie de l'art; les principes qu'il établit sont toujours vrais et quelquefois nouveaux. Il y a un morceau sur le clair-obscur, qu'il faut apprendre par cœur ou se taire devant un tableau. Il ne faut pas aller en Italie sans avoir mis ce voyageur dans son porte-manteau, broché avec des feuillets blancs, soit pour rectifier les jugements de l'auteur, soit pour les confirmer par de nouvelles raisons, soit pour les étendre, ou y en ajouter des morceaux sur lesquels il passe légèrement.... La peinture italienne est, comme vous savez, distribuée en différentes écoles, qui ont chacune leur mérite particulier. M. Cochin discute à fond ce point important, dont tout amateur doit être instruit. Si l'on est à portée d'avoir le tableau sous les yeux en même temps que son livre, outre la connaissance des principales productions de l'art, on acquerra encore celle de la langue et des termes qui lui sont propres, et dont on aurait peut-être bien de la peine à se faire des idées justes par une voie.... Je ne connais guère d'ouvrage plus propre à rendre nos simples littérateurs circonspects, lorsqu'ils parlent de peinture. La chose dont ils peuvent apprécier le mérite et dont ils soient juges, comme tout le monde, ce sont les passions, le mouvement, les caractères, le sujet, l'effet général; mais ils ne s'entendent ni au dessin, ni aux lumières, ni au coloris, ni à

l'harmonie du tout, ni à la touche, etc. A tout moment ils sont exposés à élever aux nues une production médiocre, et à passer dédaigneusement devant un chef-d'œuvre de l'art; à s'attacher dans un tableau, bon ou mauvais, à un endroit commun, et à n'y pas voir une qualité surprenante; en sorte que leurs critiques et leurs éloges feraient rire celui qui broie les couleurs dans l'atelier.... Si l'on compare la préface de cet ouvrage où l'auteur n'avait que des choses communes à dire, et plusieurs endroits où il a parlé de son art avec quelque étendue, on concevra tout à coup que le point important pour bien écrire, c'est de posséder profondément son sujet. Il y a certains morceaux répandus par-ci par-là qui ne le cèdent en rien pour le style, à ce que nos meilleurs auteurs ont de mieux écrit. Enfin j'estime cet ouvrage, et je souhaiterais que M. Cochin eût le courage d'en faire un pareil sur ce que nous avons de peinture, sculpture et architecture à Paris. J'imagine que s'il en avait le dessein, et que ce dessein fût connu, il n'y a presque aucun de nos amateurs qui osât lui ouvrir son cabinet. Quelle misère! il semble qu'on aime mieux posséder une laide chose et la croire belle, que de s'instruire sur ce qu'elle est. M. Cochin finit, je crois, par inviter tous les gens qui se mêlent de peinture, sculpture et architecture, de faire le voyage d'Italie. Il est certain qu'il ne lui a pas été inutile à lui-même;

il y a pris une manière plus grande, plus noble et plus vraie, mais qu'il ne gardera pas : cela se perd ; témoin notre Boucher qui a peint, à son retour d'Italie, quelques tableaux qui sont d'une vérité, d'une sévérité de coloris et d'un caractère tout-à-fait admirables : aujourd'hui, on ne croirait pas qu'ils sont de lui ; c'est devenu un peintre d'éventails. Il n'a plus que deux couleurs, du blanc et du rouge ; et il ne peint pas une femme nue qu'elle n'ait les fesses aussi fardées que le visage. Il faut être soutenu par la présence des grands modèles, sans quoi le goût se dégrade. Il y aurait un remède, ce serait l'observation continuelle de la nature ; mais ce moyen est pénible. On le laisse là, et l'on devient maniéré ; je dis maniéré, et ce mot s'étend au dessin, à la couleur et à toutes les parties de la peinture. Tout ce qui est d'après la fantaisie particulière du peintre, et non d'après la vérité de la nature, est maniéré. Faux ou maniéré, c'est la même chose.

---

SUR

# L'ÉLOGE DU DAUPHIN,

## PAR THOMAS.

1766.

Vous me demandez, mon ami, ce que je pense de l'*Éloge du Dauphin*, par M. Thomas. Je ne vous répondrai pas autre chose que ce que je lui en dis à lui-même, lorsqu'il m'en fit la lecture. Jamais l'art de la parole n'a été si indignement prostitué. Vous avez pris tous les grands hommes passés, présents et à venir, et vous les avez humiliés devant un enfant qui n'a rien dit ni rien fait. Votre prince valait-il mieux que Trajan? Eh bien, monsieur, sachez que Pline s'est déshonoré par son *Éloge de Trajan*. Vous avez un caractère de vérité et d'honnêteté à soutenir, et vous l'allez perdre. Si c'est un Tacite qui écrive un jour notre histoire, vous y serez marqué d'une flétrissure. Vous me faites jeter au feu tous les éloges que vous avez faits, et vous me dispensez de lire tous ceux que vous ferez désormais. Je ne vous demande pas de prendre le cadavre du Dauphin, de l'étendre sur la rive de la Seine, et de lui faire, à l'exemple des Égyptiens, sévèrement son procès; mais je ne vous permettrai jamais d'être un

vil et maladroit courtisan. Si vous et moi nous fussions nés à la place du Dauphin, il y aurait paru peut-être; nous ne serions pas restés trente ans ignorés, et la France aurait su qu'il s'élevait dans l'intérieur d'un palais, un enfant qui serait peut-être un jour un grand homme. Il ne valait donc pas mieux que nous? Or, je vous demande si vous auriez le front d'accepter votre éloge. Personne ne m'a jamais fait sentir comme vous combien la vérité, ou du moins l'art de se montrer vrai, était essentiel à l'orateur, puisque malgré les choses hautes et grandes dont votre ouvrage est rempli, je n'ai pu vous accorder mon attention. On saura, monsieur, ce qui vous a déterminé à parler, et l'on ne vous pardonnera pas la petitesse de votre motif. Vous vous déshonorez vous-même; oui, monsieur, vous vous déshonorez sans faire aucun honneur à la mémoire du Dauphin. Loin de me persuader, de me toucher, de m'émouvoir, vous m'avez indigné : vous n'avez donc pas été éloquent. Je ne suis pas venu comme César avec la condamnation de Ligarius signée; mais il eût fallu s'y prendre autrement pour me la faire tomber des mains. Si votre prince méritait la centième partie des éloges que vous lui prodiguez, qui est-ce qui lui a ressemblé? qui est-ce qui lui ressemblera? Le passé ne l'a point égalé, l'avenir ne montrera rien qui l'égale. Vous m'opposez des garants éclairés, honnêtes et véri-

diques de ce que vous dites. Je ne connais point ces garants; je n'en conteste ni la véracité ni les lumières; mais trouvez-m'en un parmi eux qui ose monter en chaire à côté de vous, et dire: J'atteste que tout ce que cet orateur a dit est la vérité. Le public réclamera, monsieur; vous l'entendrez, et je ne vous accorde pas un mois pour rougir de votre ouvrage. Si j'avais, comme vous, cette voix qui sait évoquer les mânes, j'évoquerais celles de d'Aguesseau, de Sully, de Descartes; vous entendriez leurs reproches, et vous ne les soutiendriez pas. Mais croyez-vous qu'un père qui connaissait apparemment son fils puisse approuver un amas d'hyperboles dont il ne pourra se dissimuler le mensonge? Que voulez-vous qu'il pense des lettres et de ceux qui les cultivent, lorsqu'un des plus honnêtes d'entre nous se résout à mentir à toute une nation avec aussi peu de pudeur? Et ses sœurs et sa femme? Pour ses valets, ils en riront. Si j'étais votre frère, je me lèverais pendant la nuit, j'enlèverais cet *Éloge* de votre portefeuille, je le brûlerais, et je croirais vous avoir montré combien je vous aime. Seul, chez moi, le lisant, je l'aurais jeté cent fois à mes pieds, et je doute que le talent me l'eût fait ramasser. Vos exagérations feront plus de tort à votre héros que la satire la plus amère; parce que la satire aurait révolté, et qu'un éloge outré fait supposer que l'orateur n'a pas trouvé dans les faits de quoi

s'en passer. C'est inutilement que vous vous défendez par le prétexte de dire quelques vérités grandes et fortes que les rois n'ont point encore entendues; ces vérités sont flétries, et restent sans effet par la vile application que vous en faites. Et que penseront les tyrans? Comment redouteront-ils la voix de la postérité? Qu'est-ce qui les arrêtera, lorsqu'ils pourront se dire à eux-mêmes: Faisons tout ce qu'il nous plaira, il se trouvera toujours quelqu'un qui saura nous louer? Vous êtes mille fois plus blâmable que Pline. Trajan était un grand prince; Trajan vivait, Pline lui donnait peut-être une leçon; mais le Dauphin est mort, il n'a plus de leçons à recevoir : le moment d'être pesé dans la balance de la justice est venu; et c'est ainsi que vous tenez cette balance! Monsieur, monsieur, vous le dirai-je? si j'étais roi, je défendrais à tout rhéteur, et spécialement à vous, d'oser écrire une ligne en ma faveur; et si à la justice de Marc-Antonin je joignais, malheureusement pour vous, la férocité de Phalaris, je vous ferais arracher la langue, et on la verrait clouée publiquement sur un poteau pour apprendre à tous les orateurs à venir à respecter la vérité. J'ai entendu du Dauphin un éloge qui m'a plu parce qu'il était vrai; et en voici une courte analyse.

L'orateur n'avait eu garde de s'ériger en panégyriste. On peut être le panégyriste d'un roi; mais

il avait conçu que le rôle contraint, obscur, ignoré d'un Dauphin, réduisait l'orateur à celui d'apologiste; et vous allez voir le parti qu'il avait su tirer de cette idée.

Il commençait par plaindre la condition des princes. Il faisait voir que tous ces avantages, qui leur étaient si fort enviés, étaient bien compensés par la seule difficulté de recevoir une bonne éducation. Il entrait dans les détails de cette éducation difficile, et il demandait ensuite à son auditeur ce qu'il aurait été, lui qui l'écoutait, ce qu'il serait devenu à la place d'un Dauphin.

Ensuite il rendait compte de l'emploi des journées du Dauphin. Il en parlait sans enthousiasme et sans emphase; puis il demandait à son auditeur ce qu'il était permis de se promettre d'un prince qui avait reçu le goût des bonnes choses et celui des bonnes lectures.

Il peignait la dépravation de nos mœurs. Il montrait la foi conjugale foulée aux pieds dans toutes les conditions de la société; et il interrogeait son auditeur sur la sagesse et la fermeté d'un prince qui l'avait respectée à la cour.

De là, il passait à son respect pour le roi, à sa tendresse pour ses enfants et pour ses sœurs, à son attachement pour ses amis, à son caractère, à son esprit, à ses actions, à ses discours et à quelques autres qualités domestiques personnelles et bien connues; et il en tirait les pronostics les

plus heureux en faveur des peuples qu'il aurait gouvernés.

Il avait réservé toutes les forces de son éloquence pour le beau moment de la vie de son prince, celui où l'on vit sa patience dans les douleurs, sa résignation, son mépris pour les grandeurs et pour la mort.

Mort, il le montrait seul, abandonné, solitaire dans un vaste palais; et il demandait aux hommes : Quelle différence alors du fils d'un roi et d'un particulier ?

Après avoir ainsi arraché de moi un assez grand éloge du Dauphin, il m'amenait à lui demander : Mais eût-il été un grand roi ? Et il avait eu le courage de répondre : Je n'en sais rien; Dieu le sait. Ajoutons tout de suite : Qu'est-ce qu'un grand roi ? Il disait : Prince, son successeur, écoutez-moi; voici ce que c'est qu'un grand roi; et il faisait le plus effrayant tableau de la royauté. Ce tableau effrayait et par les qualités que l'éminence de la place exigeait, et par les circonstances multipliées qui en empêchaient l'effet. Puis, revenant à ses auditeurs, il disait : Messieurs, loin donc de verser des pleurs sur la cendre du Dauphin, joignons nos voix à la sienne, et remercions avec lui la sagesse éternelle qui, en l'enlevant d'à côté du trône qui lui était destiné, l'a soustrait à la terrible alternative de faire des millions d'heureux, ou de malheureux : alternative dont tout le génie,

toutes les lumières, toutes les ressources au pouvoir de l'humanité ne peuvent garantir.

Et c'est ainsi que mon orateur avait été éloquent, adroit même et vrai, et qu'il s'était fait ouvrir la porte de l'Académie, sans se proposer de l'enfoncer.

## PROJETS DU TOMBEAU POUR M. LE DAUPHIN.

*Nota.* Le roi voulant entrer dans les vues de madame la Dauphine, on demande que la composition et l'idée du monument annoncent la réunion future des époux.

*Premier projet.* J'élève une couche funèbre. Au chevet de cette couche, je place deux oreillers. L'un reste vide; sur l'autre repose la tête du prince. Il dort, mais de ce sommeil doux et tranquille que la religion a promis à l'homme juste. Le reste de la figure est enveloppé d'un linceul. Un de ses bras est mollement étendu; l'autre, ramené par-dessus le corps, viendra se placer sur une de ses cuisses, et la presser un peu, de manière que toute la figure montre un époux qui s'est retiré le premier, et qui ménage une place à son épouse.

Les Anciens se seraient contentés de cette seule figure, sur laquelle ils se seraient épuisés; mais nous voulons être riches, parce que nous avons encore plus d'or que de goût, et que nous ignorons que la richesse est l'ennemie mortelle du sublime.

A la tête de ce lit funéraire, j'assieds donc la Religion. Elle montre le ciel du doigt, et dit à l'épouse qui est à côté d'elle, debout, un genou posé sur le bord de la couche, et dans l'action d'une femme qui veut aller prendre place à côté de son époux : Vous irez quand il plaira à celui qui est là-haut.

Je place au pied du lit la Tendresse conjugale. Elle a le visage collé sur le linceul; ses deux bras étendus au delà de sa tête, sont posés sur les deux jambes du prince. La couronne de fleurs qui lui ceint le front est brisée par derrière, et l'on voit à ses pieds les deux flambeaux de l'hymen, dont l'un brûle encore, et l'autre est éteint.

*Second projet.* Au pied de la couche funèbre, je place un ange qui annonce la venue du grand jour.

Les deux époux se sont réveillés. L'époux, un de ses bras jeté autour des épaules de l'épouse, la regarde avec surprise et tendresse; il la retrouve, et c'est pour ne la quitter jamais.

Au chevet de la couche, du côté de l'épouse, on voit la Tendresse conjugale qui rallume ses flambeaux en secouant l'un sur l'autre. Du côté de l'époux, c'est la Religion qui reçoit deux palmes et deux couronnes des mains de la Justice éternelle.

La Justice éternelle est assise sur le bord de la couche. Elle a le front ceint d'une bandelette; le

serpent qui se mord la queue est autour de ses reins ; la balance dans laquelle elle pèse les actions des hommes est sur ses genoux ; ses pieds sont posés sur les attributs de la grandeur humaine passée.

*Troisième projet.* J'ouvre un caveau. La Maladie sort de ce caveau dont elle soulève la pierre avec son épaule. Elle ordonne au prince de descendre.

Le prince, debout sur le bord du caveau, ne la regarde ni ne l'écoute. Il console sa femme qui veut le suivre. Il lui montre ses enfants que la Sagesse, accroupie, lui présente. Cette figure tient les deux plus jeunes entre ses bras. L'aîné est derrière elle, le visage penché sur son épaule.

Derrière ce groupe, la France lève les bras vers les autels. Elle implore, elle espère encore.

*Quatrième projet.* J'élève un mausolée ; je place au haut de ce mausolée deux urnes, l'une ouverte, et l'autre fermée.

La Justice éternelle, assise entre ces deux urnes, pose la couronne et la palme sur l'urne fermée. Elle tient sur ses genoux la couronne, la palme qu'elle déposera un jour sur l'autre urne.

Et voilà ce que les Anciens auraient appelé un monument ; mais il nous faut quelque chose de plus. Ainsi :

Au devant de ce mausolée on voit la Religion qui montre à l'épouse les honneurs accordés à l'époux, et ceux qui l'attendent.

L'épouse est renversée sur le sein de la Religion. Un de ses enfants s'est saisi de son bras sur lequel il a la bouche collée.

*Cinquième projet.* Voici ce que j'appelle mon monument, parce que c'est un tableau du plus grand pathétique, et non le leur, parce qu'ils n'ont pas le goût qu'il faut pour le préférer.

Au haut du mausolée je suppose un tombeau creux ou cénotaphe, d'où l'on n'aperçoit guère d'en bas que le sommet de la tête d'une grande figure couverte d'un linceul, avec un grand bras tout nu, qui s'échappe de dessous le linceul, et qui pend en dehors du cénotaphe.

L'épouse a déjà franchi les premiers degrés qui conduisent au haut du cénotaphe, et elle est prête à saisir ce bras.

La Religion l'arrête, en lui montrant le ciel du doigt.

Un des enfants s'est saisi d'un des pans de sa robe, et pousse des cris.

L'épouse, la tête tournée vers le ciel, éplorée, ne sait si elle ira à son époux qui lui tend les bras, ou si elle obéira à la Religion qui lui parle, et cédra aux cris de son fils qui la retient.

---

DES

# RECHERCHES SUR LE STYLE,

## PAR BECCARIA.

1771.

C'est un ouvrage traduit de l'italien du marquis Beccaria, auteur d'un autre ouvrage qui a fait ici, et partout ailleurs, la plus grande sensation : je parle du *Traité des Délits et des Peines*, que M. l'abbé Morellet a bien *tué* dans sa traduction, en voulant introduire le protocole de la méthode dans un morceau où les idées philosophiques, coloriées, bouillantes, tumultueuses, exagérées, conduisent à chaque instant l'auteur à l'enthousiasme. Il n'a pas senti qu'il y a une gradation naturelle plus ou moins rapide entre les sentiments qui s'élèvent au fond de notre cœur : que si l'on détruit cette gradation, le calme succède subitement à la fureur, et la fureur au calme, sans qu'il y ait aucun mouvement qui prépare ou qui sauve ces dissonances morales; que la mélodie des sentiments disparaît, et que l'auteur est fou d'une folie que je ne saurais partager avec lui, parce que je n'y suis point imperceptiblement entraîné; c'est une fausse ivresse qui me répugne. Il est une loi



de nature, et une loi inviolable et éternelle, c'est qu'on ne peut être pathétique qu'après avoir été sensé; celui qui voudrait commencer par être pathétique, ou s'adresser à mon cœur, à mes passions, avant que de s'être adressé à mon jugement, à ma raison, ne serait à mes yeux qu'un frénétique à qui il prendrait subitement un accès. Je me dirais, qu'a-t-il? à qui en veut-il? que se passe-t-il en lui? Sa tête se dérange-t-elle? Mes amis, apportez vite des cordes; il a été mordu de quelque bête venimeuse. Il fallait donc laisser l'ouvrage de M. Beccaria tel qu'il était; ou si l'on se déterminait à l'assujétir à la méthode, il en fallait absolument supprimer les morceaux de poésie et de verve, ou savoir s'échauffer peu à peu et les amener.

Le *Traité des Délits et des Peines* a suscité des objections sans nombre : on a dit contre cet ouvrage tout ce qu'il ne fallait pas dire, et rien de ce qu'il fallait dire. J'admire le fonds inépuisable d'humanité qui l'a dicté. Je révère l'auteur. J'aime mes semblables autant que lui, et le tissu journalier de ma vie en est, je crois, une assez bonne preuve. Tout ce que j'ai appartient presque à l'indigent qui le sollicite. Je n'ai ni le cœur dur ni l'esprit pervers; cependant il s'en manque beaucoup que je croie l'ouvrage *des Délits et des Peines* aussi important, ni le fond des idées aussi vrai qu'on le prétend. Si les deux réflexions que



je vais faire sont justes, j'espère qu'on n'en conclura rien contre la bonté de mon caractère, ni même si elles sont fausses.

On a dit que le salut des peuples est la loi suprême. Si l'on consulte l'histoire ancienne et moderne, si l'on consulte le cœur de l'homme, si l'on jette les yeux sur toutes les contrées de l'univers, on restera affligé; mais on sera convaincu que la loi suprême c'est la sécurité ou le salut de ceux qui gouvernent les peuples. Donc les peines ne peuvent jamais être en raison des délits, mais en raison de la sécurité des maîtres. Il faut vingt ans d'assemblées illicites pour renverser un ministre à Londres; il en faudrait plus d'un cent pour en renverser un à Paris; il ne faut à Constantinople qu'une assemblée illicite d'une nuit, et de vingt janissaires pour étrangler un sultan. Les peines décernées contre les assemblées illicites ne peuvent donc être les mêmes dans ces trois contrées, à moins que ceux qui les gouvernent n'oublient leur sécurité et ne soient fous. Voilà pour le fond du système, venons à l'importance des idées.

Il y a environ dix-huit millions d'hommes en France; on ne punit pas de peine capitale trois cents hommes par an dans tout le royaume; c'est-à-dire que la justice criminelle ne dispose par an que de la vie d'un seul homme sur soixante mill c'est-à-dire qu'elle est moins funeste qu'u

un grand vent, les voitures, une catin malsaine, la plus frivole des passions, un rhume, un mauvais, même un bon médecin; avec cette différence que l'homme exterminé par une des causes précédentes peut être un fripon ou un homme de bien, au lieu que celui qui tombe sous le glaive de la justice est au moins un homme suspect, presque toujours un homme convaincu, et dont le retour à la probité est désespéré.

Je demande grâce pour ces deux observations; je les confie secrètement à des ames honnêtes et sensées. Je ne rougis point de les avoir faites; mais peut-être craindrais-je de les publier, quoique l'abbé Morellet prétende et que je pense comme lui que la vérité est toujours utile et le mensonge toujours nuisible.

Si j'ai parlé jusqu'à présent du *Traité des Délits et des Peines* de M. le marquis Beccaria, en revanche je ne dirai pas un mot de son *Traité du style;* c'est un ouvrage obscur, d'une métaphysique subtile et souvent fausse, un tissu de lois générales qui fourmillent d'exceptions, des pages sèches et dures, un ouvrage sur le style, où il n'y a point de style. J'aime bien mieux vous exposer ici en peu de mots les bases d'airain sur lesquelles sont appuyées la théorie du style et la comparaison des langues; bases aussi anciennes et aussi durables que la constitution de l'homme; tant que l'homme restera, les principes suivants resteront.

Il y a un ordre nécessaire et essentiel des mots dans la phrase, et de la phrase dans le discours; et cet ordre, le voici.

Le temps, le lieu, le motif, l'instrument ou le moyen, la personne qui agit, l'action, le terme de l'action.

*Exemple.* Il y a dix ans qu'à Notre-Dame, par un motif de vengeance, armé d'un poignard, un jeune homme, ivre d'amour, assassina au pied de l'autel son confesseur qui, retenant le dépôt de sa fortune, l'empêchait de se marier.

Dans cet exemple on a fait abstraction de l'intérêt, des passions et de l'harmonie; entre les idées il y en a qu'on veut ou fortifier ou affaiblir, et l'on produit ces effets par la place qu'on leur donne dans la phrase.

L'oreille veut être satisfaite; elle le veut d'autant plus impérieusement que l'harmonie ne peut être suppléée par celui qui vous écoute : autre source de l'altération naturelle de la phrase.

La phrase est donc le résultat d'un ordre donné par la nature, et modifié selon le but de l'orateur par l'intérêt, les passions et l'harmonie.

Ce que je prononce sur les mots dans la phrase, est vrai des phrases dans le discours.

Qu'est-ce donc qu'un traité du style? C'est une exposition de l'ordre naturel et essentiel des idées, et une recherche des altérations introduites dans cet ordre par l'intérêt, les passions et l'harmonie,

qui exigent à chaque instant le sacrifice du mot propre, et son déplacement dans la phrase naturelle.

Et il n'y a rien dans le discours qui ne se rapporte à ces principes.

Et quelle est la plus belle des langues? Celle qui réunit le plus de moyens de disposer de l'ordre naturel et essentiel des mots dans la phrase sans nuire, soit à l'énergie, soit à la clarté, soit à l'harmonie.

Et cela bien médité, dispense de se fendre la tête à entendre l'inintelligible traité du marquis Beccaria.

---

# RÉFLEXIONS

SUR

UN OUVRAGE PUBLIÉ A L'OCCASION DE LA RENONCIATION VOLONTAIRE DE ROUSSEAU AU DROIT DE CITOYEN DE GENÈVE*.

1763.

Il m'est tombé entre les mains un ouvrage intitulé : *Représentations des citoyens et bourgeois de Genève* au premier syndic de cette république, avec les réponses du conseil à ces représentations. Pour lire cet ouvrage avec attention, il me suffisait que les questions qu'on y agite touchassent de très-près à la constitution et à la tranquillité d'un peuple entier, quoique peu nombreux, et d'un peuple que je respecte.

Toutes ces questions se réduisent à celle du pouvoir négatif.

Ce pouvoir consiste dans la prérogative que les chefs s'arrogent de porter au tribunal du peuple ou de mettre au néant les représentations qui leur sont faites par leurs concitoyens.

J'ai été bien surpris de voir qu'à mesure que ma lecture s'avançait, le fond de la chose s'obscurcissait, et qu'alternativement je changeais

* Voyez tome XII, page 349, dans la *Correspondance*, la lettre n° 26 à Naigeon. ÉDIT.

d'opinion, donnant tort à ceux à qui je venais de donner raison, et raison à ceux à qui je venais de donner tort. Ce qui me fait penser que peut-être ils avaient raison et tort les uns et les autres. En effet, il m'a semblé :

1°. Qu'il fallait absolument qu'il y eût dans une république un pouvoir négatif, sans quoi la tranquillité générale serait abandonnée à des représentations extravagantes, sur lesquelles il serait impossible que l'autorité souveraine ou populaire pût décider, sans que les citoyens ne fussent perpétuellement distraits de leurs propres affaires, pour s'occuper sans cesse à s'assembler, à disputer et à se dissoudre pour s'assembler, disputer et se dissoudre encore; chaque citoyen mettant à ses demandes une importance digne de l'animadversion publique.

2°. Que ce pouvoir négatif ne pouvait résider que dans les chefs qui ont mérité par leur sagesse reconnue le choix de tous leurs concitoyens.

3°. Que si ces chefs pouvaient en toute circonstance mettre au néant les représentations de leurs concitoyens, ils disposeraient despotiquement des lois, de la constitution et de la liberté nationales. Ce qui n'était pas sans inconvénient, malgré le peu de vraisemblance que des hommes sages, des magistrats annuels se portassent à des excès tyranniques, même dans le cas où ils seraient juges et parties.

4°. Qu'il y avait donc un tempérament à prendre, et que ce tempérament était si simple, qu'il était surprenant qu'avec un peu de bonne foi, il ne se fût présenté à aucun des deux partis.

5°. Que ce tempérament, c'est que, puisque toute représentation ne peut être portée au tribunal du peuple ni mise au néant par les chefs sans quelque inconvénient, il conviendrait qu'on en estimât l'importance sur le nombre des représentants qu'on exigerait tel, qu'il y aurait la plus grande probabilité qu'une demande souscrite par tant de citoyens ne serait ni folle ni ridicule, et qu'un esprit factieux réussirait très-rarement à se concilier la quantité d'adhérents nécessaire pour que les chefs ne pussent pas mettre la représentation au néant. Dans un pays où il n'y a aucune puissance qui puisse statuer définitivement sur la folie ou la sagesse d'une représentation, le seul moyen qui reste, c'est de compter les voix, d'autant plus que je ne vois pas un grand inconvénient à s'assembler une fois tous les dix ans pour une sottise, et qu'il n'en est pas de même à s'endormir sur une chose importante.

6°. Que ce règlement de porter au conseil souverain du peuple les représentations souscrites par un certain nombre de citoyens n'empêcherait pas les chefs de la république de faire examiner au même conseil les représentations signées par un nombre de citoyens insuffisant et moindre que

celui que la loi aurait fixé, supposé que le sujet de ces représentations parût aux chefs digne de l'attention du peuple.

Si les Genevois ont cette loi, que ne s'y conforment-ils? S'ils ne l'ont pas, que ne la font-ils?

Cette balance, ou je me trompe fort, tranquilliserait les esprits sans trop prendre sur l'autorité des chefs.

Le parti qui se refuserait à cet arrangement, se rendrait à mes yeux très-suspect, ou d'indépendance ou de despotisme, avec cette différence que des vues de despotisme seraient bien plus odieuses dans les chefs, que ne serait le desir de l'indépendance dans un peuple démocratique, à qui la toute-puissance appartient de droit. Quelque autorisés que soient les chefs, ce ne sont toujours que des citoyens et des commis du peuple; il est toujours le maître. C'est sa voix qui élève certaines têtes, qui les rabaisse ou qui les coupe.

---

## SUR

# L'ASSEMBLÉE DE CYTHÈRE,

### PAR LE COMTE ALGAROTTI.

### 1758.

On ne savait ce qu'était devenu l'Amour; il s'était renfermé dans son temple; il y méditait sur le discrédit où son empire commençait à tomber. Il avait à ses côtés la Volupté qui languissait, les Jeux et les Ris qui ne battaient que d'une aile, les Grâces qui commençaient à s'attrister : il ne savait quel parti prendre. La Volupté lui conseilla de s'éclaircir sur toute l'étendue du mal avant que de songer à y remédier. L'Amour y consentit; et à l'instant trois jeunes Amours furent dépêchés : l'un en France, où il fut en un moment; un second en Angleterre, où le pauvre petit pensa périr de la migraine et être suffoqué de la fumée; et un troisième en Italie, qui s'arrêtait à chaque pas, tant il trouvait de belles choses à voir. Ils arrivèrent pourtant, et revinrent avec trois femmes fort instruites de l'état des affaires amoureuses dans les trois royaumes. Le voyage de la Française fut court : les Françaises vont vite; l'Anglaise eut des accès de spleen qui la retinrent

un peu sur la route; l'Italienne ne voulait aller que de nuit, tant elle craignait les surveillants. L'Amour les attendait avec impatience : les voilà. On les introduit; on leur apprend le sujet de leur voyage; elles veulent parler toutes trois à la fois. On prend le carquois d'un Amour, on y met trois billets : la plus jeune des Grâces en tire un, ce fut celui de l'Anglaise; un second, ce fut celui de la Française; le billet de l'Italienne resta au fond du carquois : elles parlèrent dans cet ordre.... L'Anglaise dit en quatre mots que l'Amour était inconnu dans sa patrie; que les hommes brutaux et farouches y passaient la vie sous trois différents états de stupidité : dans le vin, avec les prostituées, et dans la politique.... La Française dit que son pays était le plus joli pays du monde, qu'on y aimait depuis le matin jusqu'au soir, qu'on y faisait à l'Amour, en un jour, plus de sacrifices nouveaux qu'on ne lui en offrait en un an dans toutes les contrées du monde; que, dans cette heureuse contrée, on avait réduit la tendresse à sa juste valeur, qu'on y avait du plaisir sans peine, et des amants sans conséquence; qu'ils ne passaient pas pour les plus discrets du monde, qu'ils parlaient un peu, mais qu'on n'en rougissait plus; que cela était fort bien comme cela, et qu'on pouvait l'en croire, parce qu'elle avait du goût, et que franchement elle ne connaissait personne qui en eût autant; que l'Amour n'avait rien de

mieux à faire que d'établir la galanterie française par toute la terre; et que de la proposer, elle, pour modèle à toutes les femmes; parce que, sans vanité, il trouverait plus facilement à en proposer de plus mauvais que de meilleurs.... L'Italienne se plaignait d'une bizarrerie des peuples de son pays, qui n'étaient pas cependant sans ressources, à ce qu'elle croyait; ensuite elle se déchaîna contre les plaisirs des sens, et se mit à prêcher de toute son éloquence l'amour platonique.... Quoiqu'elle parlât comme un ange, et qu'elle citât souvent Pétrarque qui avait aimé et chanté pendant vingt ans madame Laure, en tout bien et en tout honneur, et qui l'avait pleurée en chantant pendant vingt autres, l'Amour ne put s'empêcher de bâiller, et la Française d'éclater de rire. Alors l'Italienne comprit qu'elle en avait assez dit, et l'Amour se leva de dessus son trône.... Il dit un mot à l'oreille de la Volupté; et voici le jugement que la Volupté prononça : .... Qu'il fallait qu'incessamment on commençât à Londres d'aimer, sans faire toutefois de la tendresse une affaire trop sérieuse; qu'on ferait bien d'y mettre un peu plus d'importance en France; et qu'en Italie on ferait encore mieux de le spiritualiser un peu moins. Elle ajouta beaucoup d'autres belles choses au milieu desquelles l'Amour disparut, et les trois femmes sortirent du temple.... Elles trouvèrent des amants sous le vestibule : l'Anglaise avait l'air

assez gaie, et ne paraissait plus menacée de vapeurs; on remarquait une empreinte de langueur et de mélancolie dans les regards de la Française; l'Italienne laissait apercevoir à travers un air passionné des desirs assez vifs et peu platoniques.... On servit une collation où l'Anglaise but des liqueurs d'Italie qui lui parurent fort bonnes; la Française, de la bière d'Angleterre qui lui parut admirable, et l'Italienne, quelques verres d'un vin de Champagne mousseux qui lui donnèrent beaucoup de vivacité.... Et ce fut la fin de l'ouvrage, que je trouvai mauvais parce qu'il ne faisait ni sentir ni penser.

---

# DE LA DISSERTATION

SUR

# LA POÉSIE RHYTHMIQUE,

PAR BOUCHAUD.

1764.

Il vient de paraître une *Dissertation sur la poésie rhythmique*, tirée des porte-feuilles poudreux de Saumaise ou de Casaubon, par M. Bouchaud, censeur royal et docteur agrégé de la Faculté de droit. Beaucoup de citations grecques, latines, françaises, espagnoles et italiennes; pour de l'esprit, du style, des vues, point. On peut réduire aux vingt lignes suivantes deux ou trois observations communes délayées en quatre-vingts longues pages in-8°. L'homme est fait pour parler et pour chanter. Il a d'abord parlé sans chanter, et chanté sans parler; ensuite le sentiment qui le fait chanter, ayant ses expressions dans la langue, il chercha naturellement à les substituer à des sons inarticulés, et il unit la parole au chant. Le chant, tout grossier qu'il était, avait une mesure; il était formé de sons variés en degrés et en durée. Ces conditions furent autant de difficultés à surmonter dans l'application de la parole

au chant. Le discours, qui commande aujourd'hui à la mélodie, lui étant alors assujéti, comme il l'est à peu près en France dans ce que nous appelons des canevas, des amphigouris, des parodies, fut obligé de se partager, de se ralentir, de se hâter, de s'arrêter, de se suspendre, et de prendre une multitude de formes diverses. De là vint un mélange bizarre de vers de toutes sortes de mesures, depuis une syllabe jusqu'à vingt, trente, quarante. Voilà l'origine de la poésie en général et tout ce que l'on entend par la poésie rhythmique ou la première poésie. Chez tous les peuples tant anciens que modernes on en trouve des vestiges antérieurs à la poésie métrique et aux temps policés. Après l'invention de la poésie métrique, la rhythmique devint à la vérité moins variée, moins irrégulière, mais ne s'anéantit pas tout-à-fait; on peut même assurer qu'elle durera tant que les hommes, touchés de certaines compositions musicales, seront tentés d'y ajuster des paroles sans beaucoup de préparations et d'exactitude : il passerait partout ailleurs, qu'il lui restera toujours un asyle dans notre barbare opéra français.

Mais comment parvint-on de la poésie rhythmique à la poésie métrique? A mesure que l'oreille se forma, on s'aperçut que, entre cette multitude de vers, irréguliers, bizarres, il y en avait de plus faciles à sentir, à mesurer, à scan-

der, à retenir, soit par le nombre pair des syllabes, soit par la marche et la succession des pieds, soit par la distribution des repos. On distingua ces vers des autres; plus on s'en servit, plus ils captivèrent l'oreille. Cependant le temps de faire le chant sur les paroles, et non les paroles sur le chant, arriva, et la poésie métrique naquit, se perfectionna, se sépara même du chant, fut une musique particulière, et devint ce qu'elle est aujourd'hui. La licence de la poésie originelle et rhythmique ne se remarque plus que dans certains genres de poésies libres de toute contrainte ou pleins d'enthousiasme, tels que l'ode, le dithyrambe, les épîtres familières, les contes, les fables et les poëmes, où l'artiste se laissant dominer par les phénomènes, se joue des règles et de l'exactitude, et ne suit de mesures que celles qui lui sont inspirées par la nature de ses images et le caractère de ses pensées. Les ouvrages des poètes négligés, de Chaulieu, par exemple, ne sont presque que de la poésie rhythmique perfectionnée. En effet, le morceau suivant est-il autre chose?

*Tel qu'un rocher, dont la tête*
*Égalant le mont Athos,*
*Voit à ses pieds la tempête*
*Troubler le calme des flots,*
*La mer autour bruit et gronde;*
*Malgré ses émotions,*
*Sur son front élevé règne une paix profonde*
*Que les fureurs de l'onde*
*Respectent à l'égal du nid des Alcyons.*

Voilà les progrès de l'art que l'auteur de la *Dissertation* a prouvé, avec une érudition enragée, s'être faits dans tous les cantons de la terre habitée. Au commencement, on courait après les assonances ou désinences semblables, et l'on voit ce goût régner dans les premiers morceaux de poésie et même de prose, en quelque langue que ce soit. C'est un cliquetis qui plut aux premiers écrivains, comme il plaît aux enfants. Il frappe et refrappe l'oreille; il arrête l'esprit sur une idée principale; il soulage la mémoire. De là la naissance de la poésie numérique et rimée, partout où la langue, bornée dans ses terminaisons, offrait beaucoup d'assonances; mais chez d'autres peuples où la variété des terminaisons rendait ces désinences semblables difficiles à trouver, où les mots étaient affectés d'une prosodie forte et marquée, où les sons se distinguèrent par des accents étendus et des durées très-sensibles, la poésie devint pédestre ou prosodique. Parmi les citations sans nombre dont le dissertateur a farci son ouvrage, il y en a une qui arrêtera tout homme de goût et toute ame noble et généreuse. Ce sont les acclamations de joie et les imprécations de fureur que le peuple poussa tumultueusement, à la mort de Commode, sous lequel il avait éprouvé toutes sortes de maux, et à l'élection de Pertinax, son successeur, dont il se promettait des jours plus heureux. Le tyran mort, les ames affranchies de

la terreur firent entendre ces cris terribles que Lampride nous a transmis, et que nous allons essayer de traduire.

« Que l'on arrache les honneurs à l'ennemi de la patrie.... L'ennemi de la patrie! le parricide! le gladiateur!.... Qu'on arrache les honneurs au parricide.... qu'on traîne le parricide.... qu'on le jette à la voirie.... Qu'il soit déchiré.... l'ennemi des dieux! le parricide du sénat!.... à la voirie le gladiateur!.... l'ennemi des dieux! L'ennemi du sénat! à la voirie, à la voirie.... Il a massacré le sénat! à la voirie.... il a massacré le sénat! qu'il soit déchiré à coups de crocs.... il a massacré l'innocent! qu'on le déchire.... qu'on le déchire, qu'on le déchire.... Il n'a pas épargné son propre sang! qu'on le déchire.... Il avait médité ta mort! qu'on le déchire.... Tu as tremblé pour nous; tu as tremblé avec nous; tu as partagé nos dangers.... O Jupiter! si tu veux notre bonheur, conserve-nous Pertinax.... Gloire à la fidélité des prétoriens.... aux armées romaines.... à la piété du sénat!.... Pertinax, nous te le demandons, que le parricide soit traîné.... qu'il soit traîné; nous te le demandons.... Dis avec nous, que les délateurs soient exposés aux lions.... Dis, aux lions le gladiateur.... Victoire à jamais au peuple romain! Liberté! victoire!.... Honneur à la fidélité des soldats.... aux cohortes prétoriennes!.... Que les statues du tyran soient abattues.... par-

tout, partout.... Qu'on abatte le parricide, le gladiateur.... Qu'on traîne l'assassin des citoyens.... qu'on brise ses statues.... Tu vis, tu vis, tu nous commandes, et nous sommes heureux.... Ah! oui, oui, nous le sommes.... nous le sommes vraiment, dignement, librement.... Nous ne craignons plus.... tremblez, délateurs.... notre salut le veut.... Hors du sénat les délateurs.... A la hache, aux verges les délateurs!.... Aux lions les délateurs!.... Aux verges les délateurs!.... Périsse la mémoire du parricide, du gladiateur!.... Périssent les statues du gladiateur!..... A la voirie le gladiateur!..... César, ordonne les crocs.... que le parricide du sénat soit déchiré!.... Ordonne, c'est l'usage de nos aïeux.... il fut plus cruel que Domitien.... plus impur que Néron.... Qu'on lui fasse comme il a fait!.... Réhabilite les innocents.... Rends honneur à la mémoire des innocents.... Qu'il soit traîné, qu'il soit traîné!.... Ordonne, ordonne, nous te le demandons tous!.... Il a mis le poignard dans le sein de tous; qu'il soit traîné!.... Il n'a épargné ni âge, ni sexe, ni ses parents ni ses amis; qu'il soit traîné!.... Il a dépouillé les temples; qu'il soit traîné!.... Il a violé les testaments; qu'il soit traîné!.... Il a ruiné les familles; qu'il soit traîné!.... Il a mis les têtes à prix; qu'il soit traîné!.... Il a vendu le sénat; qu'il soit traîné!.... Il a spolié l'héritier; qu'il soit traîné!.... Hors du

sénat ses espions!.... Hors du sénat ses délateurs!.... Hors du sénat, les corrupteurs d'esclaves!.... Tu as tremblé avec nous.... Tu sais tout.... Tu connais les bons et les méchants.... Tu sais tout; punis qui l'a mérité.... Répare les maux qu'on nous a faits.... Nous avons tremblé pour toi.... Nous avons rampé sous nos esclaves.... Tu règnes, tu nous commandes; nous sommes heureux.... Oui, oui, nous le sommes.... Qu'on fasse le procès au parricide!.... Ordonne, ordonne son procès!.... Viens, montre-toi, nous attendons ta présence.... Hélas!.... les innocents sont encore sans sépulture.... Que le cadavre du parricide soit traîné!.... Le parricide a ouvert les tombeaux; il en a fait arracher les morts.... Que son cadavre soit traîné! »

Voilà une scène bien vraie. On ne la lit pas sans frisson. Il semble qu'on soit frappé des cris d'un million d'hommes rassemblés et ivres de fureur et de joie. Ou je me trompe, ou c'est là une des plus fortes et des plus terribles images de l'enthousiasme populaire.

---

## SUR LA TRAGÉDIE

# DU SIÉGE DE CALAIS,

### PAR DE BELLOY.

1765.

Un des principaux défauts de cette pièce, c'est que les personnages, au lieu de dire ce qu'ils doivent dire, disent presque toujours ce que leurs discours et leurs actions devraient me faire penser et sentir, et ce sont deux choses bien différentes. Un brave homme ne dit point : Messieurs, écoutez-moi, regardez-moi faire, prenez garde à moi; car je suis brave, et je le suis beaucoup; mais il parle, il agit; et moi je dis, voilà un brave homme : voilà la différence de la bravoure et de la fanfaronnade, de l'homme qui en impose, par sa grandeur et son élévation réelle, aux autres hommes, ou de celui qui fait peur aux petits enfants.

Exemple tiré d'un endroit de la pièce, et du seul endroit pathétique. C'est le moment où les six habitants se dévouent. Eustache de Saint-Pierre leur dit :

> Arrêtez, mes amis : à ce concours jaloux
> On dirait qu'au triomphe on vous appelle tous.

Voici comment j'aurais fait cet endroit. Eustache de Saint-Pierre aurait vu Édouard ; Édouard, qui avait projeté le massacre de tous les habitants, se serait contenté de six têtes.

Eustache de Saint-Pierre, dont le retour aurait été attendu des citoyens, leur aurait dit : « Mes amis, consolons-nous. Nous ne sommes pas aussi malheureux que nous l'avons craint. L'inflexible Édouard n'a pas oublié les longues fatigues du siége, le sang qu'il a coûté à ses plus braves soldats, ni la mort de son fils expirant au pied de nos murailles. Ce sang crie vengeance au fond de son cœur : il fait grâce cependant aux habitants de cette ville, et il borne sa vengeance à six victimes. Qui est-ce qui veut se dévouer au salut de ses concitoyens et à la colère d'Édouard? Qui est-ce qui veut mourir? »

Il se serait élevé du milieu des citoyens rassemblés autour d'Eustache de Saint-Pierre une foule de voix qui auraient crié :

C'est moi, c'est moi! c'est nous tous!

Et Eustache aurait dit : « Je vous reconnais, mes amis. Voila, les voilà, ceux qui ont cherché la mort sur la brèche à côté de moi. Oh! si Calais avait pu être sauvé, il l'aurait été par ces hommes-là : le ciel ne l'a point voulu. »

Et tandis qu'il aurait parlé sur ce ton, et même avant, aux cris de ces citoyens qui auraient répondu à sa proposition : « Qui est-ce qui veut



mourir pour les siens? » C'est moi, spectateur, qui aurais dit :

> A ce concours jaloux
> On dirait qu'au triomphe on les appelle tous.

Ces vers étaient ceux que je devais penser dans le parterre; mais c'en étaient d'autres qu'il fallait dire sur la scène; ce discours est le mien et celui que le discours d'Eustache de Saint-Pierre aurait dû me faire tenir; c'est moi qui aurais dû m'écrier:

> On dirait qu'au triomphe on les appelle tous.

On passe une fois cette espèce de fausseté à un poëte; mais on ne saurait la lui passer d'un bout de son poëme à l'autre.

---

## SUR

# LES LEÇONS DE CLAVECIN,

## OU PRINCIPES D'HARMONIE,

### PAR BÉMETZRIEDER.

1771.

Voici, si je ne me trompe, un ouvrage essentiel dans son genre; j'ai étudié la composition sous le grand Rameau, sous Philidor, sous Blainville, et ces habiles maîtres ne m'ont rien appris. J'ai lu presque tous les ouvrages qui ont paru sur la théorie et la pratique de l'art musical, et ils ne m'ont rien appris. Pourquoi cela? C'est que personne jusqu'ici n'avait assujéti la science de l'harmonie à une méthode fixe, et c'est le principal mérite de l'ouvrage de M. Bémetzrieder. Ce jeune homme me fut adressé comme beaucoup d'autres; je lui demandai ce qu'il savait. Je sais, me répondit-il, les mathématiques. — Avec les mathématiques vous vous fatiguerez beaucoup, et vous gagnerez peu de chose. — Je sais l'histoire et la géographie. — Si les parents se proposaient de donner une éducation solide à leurs enfants, vous pourriez tirer parti de ces connaissances utiles; mais il n'y a pas de l'eau à boire.

— J'ai fait mon droit et j'ai étudié les lois. — Avec le mérite de Grotius, on pourrait ici mourir de faim au coin d'une borne. — Je sais encore une chose que personne n'ignore dans mon pays, la musique; je touche passablement du clavecin, et je crois entendre l'harmonie mieux que la plupart de ceux qui l'enseignent. — Eh! que ne disiez-vous donc? Chez un peuple frivole comme celui-ci, les bonnes études ne mènent à rien; avec les arts d'agrément on arrive à tout. Monsieur, vous viendrez tous les soirs à six heures et demie; vous montrerez à ma fille un peu de géographie et d'histoire : le reste du temps sera employé au clavecin et à l'harmonie. Vous trouverez votre couvert mis tous les jours et à tous les repas; et comme il ne suffit pas d'être nourri, qu'il faut encore être logé et vêtu, je vous donnerai cinq cents livres par an, c'est tout ce que je puis faire : voilà mon premier entretien avec M. Bémetzrieder.

Au bout de huit mois, dont les trois premiers s'étaient passés à essayer ses forces, ma fille s'est trouvée rompue dans la science des accords et dans l'art du prélude. Comme il m'arrivait souvent d'assister aux leçons, j'y remarquais un enchaînement, une suite, qui ne pouvaient manquer de conduire au but. Je conseillais à M. Bémetzrieder d'écrire ces leçons pour ma fille et pour moi. Quand elles furent écrites, je jugeai qu'elles pouvaient être d'une utilité générale; elles étaient

en mauvais français tudesque; je les traduisis dans ma langue avec le plus de simplicité et d'élégance qu'il me fut possible. Je leur conservai la forme de dialogues que l'auteur leur avait donnée, et je voulus que dans ces dialogues les interlocuteurs gardassent leur caractère. Voici en abrégé la méthode de l'auteur, qui ne suppose pas la première idée de musique dans son élève.

Connaître les touches de l'instrument; discerner les treize sons de l'octave et les douze intervalles qui les séparent; ne considérer pour le moment de ces treize sons, que ceux qui servent à former les huit sons de l'octave diatonique; s'instruire de la nature des sept intervalles qui forment entre eux ces huit sons; distinguer deux modes, le majeur et le mineur, et la marche des huit sons de l'octave, tant en montant qu'en descendant dans l'un et l'autre mode; prendre chacun des douze sons de l'octave chromatique pour tonique d'une nouvelle octave; faire succéder, à chacun de ces toniques, huit sons suivant les modèles du majeur et du mineur; reconnaître vingt-quatre tons, douze majeurs et douze mineurs; s'occuper des rapports qui règnent et qui rapprochent ces tons, et se familiariser ainsi avec le nombre des dièses, des bémols, et des notes naturelles qui leur sont propres; s'exercer dans ces vingt-quatre tons; les posséder tous également; jouer la gamme de chaque ton avec les deux

mains; former différents enchaînements de gamme dans les tons relatifs; parcourir tous ces tons à l'aide de différentes portions de gamme; se faire une idée nette des clefs, des notes, de leur valeur, des mesures et des pauses, étude superflue pour ceux qui ne veulent ni lire ni écrire. Sentir qu'on peut, dans chaque ton, créer de la mélodie et de l'harmonie; la mélodie qu'on ne tient que du génie et non d'un maître, mise à part, produire l'harmonie naturelle du corps sonore dans tous les tons; enchaîner ces tons par quinte, par quarte, représentant chaque ton par sa gamme ou par une portion de sa gamme; frapper cette harmonie principale indistinctement avec les deux mains; s'assurer par des exemples qu'on n'altère point l'harmonie, en employant les sons qui la composent alternativement et sous diverses positions; préoccuper tellement l'organe du corps sonore de chaque ton, que le ton, sa gamme et son corps sonore se présentent à la fois à la tête et aux doigts; accoutumer insensiblement l'oreille aux changements de ton, par la succession des tons donnés par la nature; travailler jusqu'à ce que le corps sonore de chaque ton ait fixé son harmonie dans l'oreille; avoir les vingt-quatre tons si familiers que l'on puisse dire, au milieu d'une marche, sans savoir le clavecin, c'est tel ou tel son; un ton nommé à discrétion, en exécuter sur-le-champ la gamme, et parcourir toute

l'étendue du clavier par une succession de gammes, à l'imitation du corps sonore ou de l'harmonie consonnante de la tonique; introduire dans chaque ton cinq autres consonnantes, celle de seconde, tierce, quatrième, cinquième et sixième notes; en former dans tous les tons une phrase harmonique; mettre des harmonies consonnantes par la pratique de la même phrase dans tous les tons; saisir les caractères propres aux vingt-quatre tons.

Deux harmonies dissonantes introduites dans chaque ton, entrelacer ces harmonies avec les harmonies consonnantes de la tonique, de la quatrième, de la cinquième et de la sixième notes, et en former une nouvelle phrase harmonique à exercer dans tous les tons; apprendre à connaître les accords que produisent les harmonies qu'on connaît, avec les basses qu'elles peuvent accompagner; donner successivement pour basse à chaque harmonie les notes qui la composent; compter les rapports que ces harmonies font avec leurs basses, et déterminer ainsi la dénomination de ces accords par leur propre nature; retenir que chaque harmonie consonnante fournit trois accords; que chaque harmonie dissonante en fournit quatre, et qu'il y en a trois autres produits par l'harmonie dissonante de la dominante, accompagnant la tonique et les tierces majeure et mineure; remarquer la place qui tient dans la gamme la basse de chaque accord, afin qu'on en puisse dire comme,

par exemple, de la fausse quinte, la basse de cet accord est sensible de l'octave; l'harmonie qui la produit est la dissonance de la dominante; donc pour faire un accord de fausse quinte en *sol* bémol majeur, il faut frapper pour basse la sensible *fa* de la main gauche, et de la droite exécuter l'harmonie dissonante, de la dominante *ré* bémol, *fa*, *la* bémol, *ut* bémol; donc je suis en *si* bémol, si la fausse quinte est sur *la*, et l'harmonie qui produit cet accord est *fa*, *la*, *ut*, *mi*, bémol, et ainsi de tous les autres accords et dans tous les tons.

Une note de basse étant donnée, accompagner chaque note de la gamme par toutes les harmonies qui renferment cette basse, et assigner à chaque note de la gamme les accords qui lui sont propres; choisir un seul accord à chaque note, et accompagner la gamme avec la fausse quinte, le triton, l'accord parfait de la tonique, l'accord de sixte sur la tierce, et traverser tous les tons majeurs, connaître les signes indicatifs des accords sur les notes de basse, étude particulière à ceux qui se proposent de lire et d'écrire, inutile aux autres; parcourir la gamme avec des accords dissonants seuls; parcourir l'octave chromatiquement de la main gauche, l'accompagner de sa droite de plusieurs manières; savoir ce que c'est que les accords de suspension, employer tous les accords spécifiés jusqu'ici en accompagnement à des progressions de basse qui promènent dans tous les

tons; se faire aux différentes manières d'entrer dans un ton et d'en sortir; passer à l'harmonie d'emprunt, à l'harmonie superflue et aux accords qui en émanent.

Familiarisé avec ces deux nouvelles harmonies et avec leurs accords, parcourir de nouveau la gamme et en accompagner chaque note de toutes les harmonies qui la renferment, assignant derechef à chaque note tous les accords qu'elle peut supporter; revenir à l'octave chromatique, et la parcourir à l'aide de quelques accords d'emprunt et superflus; s'exercer à de nouveaux passages d'un ton à un autre, fournis par l'harmonie d'emprunt; traverser avec tous ces accords toutes les modulations par de nouvelles progressions de basse; savoir former soi-même une progression et pratiquer beaucoup d'accords sur la même basse, sans même la changer; reprendre les six harmonies consonnantes, en former deux nouvelles phrases harmoniques, l'une pour les tons majeurs, l'autre pour les tons mineurs.

Introduire dans chaque ton cinq nouvelles harmonies dissonantes, les lier aux six harmonies consonnantes et aux deux premières harmonies dissonantes, et en former une nouvelle phrase harmonique pour les tons majeurs et une autre pour les tons mineurs; discuter les accords produits par ces nouvelles harmonies; accompagner chaque note de la gamme en majeur avec tous les

accords résultants des six harmonies consonnantes et des sept harmonies dissonantes; accompagner chaque note de la gamme en mineur avec tous les accords résultants des six harmonies consonnantes et des neuf harmonies dissonantes; connaître par quelques exemples l'usage des accords de septième; s'occuper de quelques nouveaux passages d'un ton dans un autre, et y entrer par trois, quatre, cinq, six ou sept dissonantes.

Récapituler soigneusement tout ce qui précède, ou se rendre compte des dièses et des bémols appartenant à chaque ton des rapports qui existent entre les différents tons; revenir sur les six harmonies consonnantes, les sept harmonies dissonantes en majeurs, les neuf harmonies dissonantes en mineurs; approfondir par pratique et par réflexion toute la fécondité de cette richesse; frapper subitement un accord quelconque dans un ton donné, en accompagner une basse donnée, parcourir tous les tons, se rompre dans tous les changements de tons, et préluder comme l'élève le fait à la fin de l'ouvrage de M. Bémetzrieder, et comme peuvent le faire plusieurs de ses écoliers qui possèdent tout ce qui précède, qui l'exécutent, et qui rendent compte de leurs marches, les uns sans être capables de jouer un menuet, d'autres, même sans connaître une note de musique.

Cela paraît incroyable au premier coup; le fait n'en est pas moins vrai, et il y en a nombre d'ex-

périences entre lesquelles je puis nommer ma fille, qui n'a pas encore dix-huit ans, qui ne s'est point fatiguée, et qui est sortie de cette étude dans l'espace de huit mois, avec la certitude qu'elle n'oublierait jamais ce qu'elle avait appris, et l'attestation de nos premiers maîtres, qu'elle pourrait, au besoin, disputer un orgue au concours.

Telle est l'analyse de la partie pratique de l'ouvrage de M. Bémetzrieder, partie pratique indépendante de toute idée systématique.

La science de l'harmonie n'est donc plus une affaire de longue routine; c'est donc une connaissance que l'on peut acquérir en très-peu de temps, et avec une dose d'étude et d'intelligence médiocre : on en peut donc faire une partie de l'éducation; et tout enfant qu'on y aura appliqué, pendant une année au plus, pourra se vanter d'en savoir là-dessus autant et plus qu'aucun virtuose.

Au sortir des leçons de M. Bémetzrieder, un élève suit sans peine la marche de la pièce de musique la plus fougueuse et la plus variée; et toute la science de l'accompagnement se réduit à une lecture qu'on peut apprendre sans maître.

Sa théorie n'occupe que les dernières pages de son ouvrage; ce sont, certes, les vues d'un homme de génie, ébauchées à la vérité.

Sans s'inquiéter beaucoup comment les treize sons de l'octave nous sont venus, il en forme vingt-quatre tons dont chacun renferme huit sons.

De ces huit sons quatre sont donnés par la nature du corps sonore, savoir ceux qui correspondent, 1, 3, 5, 8, ou le corps sonore, la tierce, la quinte et l'octave.

Entre ces quatre sons primitifs, l'art en a intercalé quatre autres destinés à appeler le retour des quatre sons naturels. Ces quatre appels correspondent aux nombres 7, 2, 4, 6, ou la septième, la seconde, la quarte et la sixte.

Toute musique, soit mélodie, soit harmonie, est fondée sur la nature des appels.

En *ut*; *ut*, *mi*, *sol*, *ut*; voilà les sons donnés par la nature ou la résonnance du corps sonore; ce sont les termes du repos. Les appels ou les sons dissonants avec les sons naturels; en *ut*, sont *si*, *ré*, *fa*, *la*.

Faire de la mélodie ou de l'harmonie, c'est faire succéder les tons naturels aux appels; s'écarter de la nature et y revenir; se fatiguer et se reposer.

On peut s'écarter du corps sonore, le choquer, l'appèler de plusieurs manières.

Un son en lui-même n'est ni consonnant, ni dissonant; il ne l'est que relativement à d'autres; ainsi en *ut*, dans le chant, *si*, *ut*, le *si* choque, appelle le son naturel et primitif *ut*, dissone avec ce son.

Un son n'est en lui-même ni son naturel, ni appel, ni appelé, ni tonique, ni sensible; il peut devenir tout ce qu'il plaît d'en faire, selon qu'on

le rapporte à tel ou tel autre son, ou à telle ou telle autre gamme.

En *ut*, dans l'harmonie dissonante de la dominante *sol, si, ré, fa*, les sons *fa, sol*, conjoints, forment la dissonance; les sons *si* et *ré* sont des intervalles disjoints et consonnants en eux-mêmes; mais chacun d'eux rapportés à la résonnance du corps sonore en choquent les sons naturels, dissonent avec eux, font desirer le retour de ce corps, tandis que le *fa* sollicite le *mi*.

Les appels ont différentes énergies; ce sont elles qui déterminent et la chaîne des sons naturels et le choix des basses.

Les mêmes appels peuvent inviter différents corps sonores.

Les appels s'ordonnent dans la phrase harmonique selon leur énergie, et chacun a sa place déterminée. Le corps sonore ne peut répondre qu'à deux, trois, quatre appels ou sollicitations successives.

De l'ordre successif des appels naissent la diversité de mesures, la place et la durée des sons appelés. Idée bien vraie et bien neuve.

L'harmonie résultante de l'harmonie dissonante de la sensible ou le sixième écart de la nature dans l'ordre des appels en majeurs, est la même chose que l'appel de la dissonance de seconde en mineur relatif, ou le quatrième écart de la nature selon l'ordre des appels dans ce mode.

La même grande dissonance ou le sixième écart de la nature dans l'ordre des appels en mineur, sollicite en même temps le corps sonore des quatre tons mineurs.

L'harmonie superflue appelle ou conduit à deux tons différents, éloignés l'un de l'autre d'un intervalle de fausse quinte ou de triton.

La douceur du repos étant limitée par la nature, l'énergie des appels l'est aussi; et tant qu'on ne trouvera pas le moyen d'augmenter cette douceur, il ne sera pas permis d'accroître à discrétion le nombre et la durée des appels; et voilà la seule règle d'admission ou d'exclusion d'un appel quelconque.

La théorie des appels satisfait à tous les phénomènes de la musique; elle est donc préférable à la basse fondamentale.

On déduit de cette théorie tout le ressort de la marche musicale sans effort et sans exception.

On a fait quelques questions et quelques objections à l'auteur.

On lui a demandé la formation de la gamme dans ses principes, et il l'a donnée plus simple, plus vraie, et avec bien moins de prétention que les auteurs qui l'ont précédé, regardant sa conjecture et les autres comme des frivolités plus nuisibles qu'utiles à la science pratique de l'art.

Il a prétendu que toute cette distinction scientifique des tons majeurs et mineurs dans une

même gamme n'était qu'une impertinence, et il le prouve par le jugement de l'organe, la pratique de la musique, les principes de l'harmonie reçue, la facture des instruments, et des expériences qu'il a faites, et qu'on peut refaire aisément, comme de donner à deux concertants leurs parties, l'une notée en *ut* dièse, et l'autre en *ré* bémol, sans qu'ils soupçonnent, en exécutant, la supercherie qu'on leur a faite.

Il rapporte les différents caractères des modulations à la préoccupation de l'oreille par un nouveau corps sonore, à la différence du grave à l'aigu, à la résonnance plus ou moins forte d'une tonique et d'une autre, à la facture de l'instrument, à son accord et à d'autres causes physiques.

Il regarde le mode mineur comme le produit de l'écart lé plus faible de la nature.

A mon avis, s'il y a un bon livre original et utile, c'est celui de M. Bémetzrieder; c'est celui-ci qui coupe bien franchement les lisières au génie; et tant que ses antagonistes n'auront pas trouvé le secret d'empêcher le progrès de ses élèves, ils peuvent se taire.

M. Bémetzrieder compte parmi ses élèves des hommes et des femmes du premier rang, des musiciens par état, des hommes de lettres, des philosophes, de jeunes personnes, des personnes âgées (car l'âge et l'ignorance de la pratique de la

musique n'y font rien), des gens qui ont pris leçons pendant des années entières d'autres compositeurs, et qui n'ont rien appris; et tous conviennent que sa morale conduit au but. Un des premiers maîtres d'accompagnement l'a adoptée et s'y conforme dans ses leçons; il a même eu la franchise de dire que, s'il en eût été l'inventeur, il se serait bien gardé de la publier.

Mais les nouvelles doctrines ne s'établissent jamais sans quelque opposition de la part de la vanité, de l'ignorance et de l'intérêt. L'intérêt et la vanité craignent qu'on ne les dépouille. L'ignorance ne veut rien apprendre, ou parce qu'elle croit tout savoir, ou parce qu'elle est paresseuse. A cette occasion je vais raconter un fait de la plus grande certitude. Dans une université étrangère, mais qui n'est pas éloignée de Paris, un jeune professeur, plein de lumières et de zèle, proposa de composer et d'imprimer un cours à l'usage de tous les colléges; et son motif, très-solide et très-louable, était d'épargner un temps précieux qu'on perdait à dicter des cahiers; il laissait à chaque professeur la liberté de contredire le cours imprimé, lorsqu'il aurait des opinions qui lui paraîtraient vraisemblables. Il confie son idée à quelques amis, on l'approuve; il cherche à se faire des partisans; il visite ses confrères, parmi lesquels il se trouva un vieux cartésien qui lui tint ce discours, dont il faut au moins approuver la

sincérité : « Mon cher confrère, tu es jeune et je suis vieux. Le temps de travailler, qui est présentement pour toi, est passé pour moi. Je n'entends rien à votre nouvelle doctrine; jamais je ne la posséderais assez bien pour n'être pas à tout moment embarrassé par mes écoliers. Cela est déplaisant; au lieu que je me tire toujours d'affaire avec le *distinguo.* » Et puis voilà mon vieillard qui prend sa robe de professeur par les deux coins, et qui se met à danser en chantant : *Il y a trente ans que mon cotillon traîne; il y a trente ans que mon cotillon pend.* Son jeune confrère se mit à rire, s'en alla, et abandonna un projet excellent qui n'a point eu lieu.

Les exemples sont imprimés dans l'ouvrage de M. Bémetzrieder, le premier de quelque importance dans ce genre de typographie. C'est un volume *in*-4° de 360 pages.

---

SUR

# L'ÉDUCATION DES ROIS,

MORCEAU EXTRAIT D'UN ÉLOGE DE FÉNÉLON, ATTRIBUÉ A M. DE PEZAY*.

1771.

La scène change; le particulier n'est plus : l'homme d'État va paraître dans M. de Cambrai. Le dépôt le plus précieux de la nation est en ses mains; c'est à lui qu'il est donné de préparer le ressort de la félicité ou la désolation d'un grand peuple. Ce n'est pas sans terreur qu'un homme entre dans un tel ministère, quand il en est digne. Quel rôle effrayant, en effet, d'avoir à répondre à vingt millions d'hommes de la vertu d'un seul! mais d'un seul dont un caprice influe sur le sort de tous, d'un seul dont un vice peut bouleverser des empires, un défaut faire ruisseler le sang, une fantaisie troubler le monde. Comment dormir ainsi garant de tout aux yeux d'un public sévère et

* Ce morceau éloquent, écrit de verve, et qui est comme noyé dans l'ouvrage insipide de Pezay, lui avait été fourni par Diderot. C'est un fait peu connu, mais affirmé par Naigeon. On sait d'ailleurs combien peu Diderot tenait à ses écrits, et avec quelle facilité il les donnait à ses amis; témoin les ouvrages de J.-J. Rousseau, de Raynal, de d'Holbach, d'Helvétius, auxquels il a fourni les pages les plus éloquentes. Édit[s].

intéressé; d'un public qui vous rend responsable du possible et de l'impossible; qui s'en prend à vous des suites d'une organisation imparfaite qu'il ignore, comme d'un mauvais pli que vous aurez donné ou laissé prendre; des torts de la nature comme des vôtres; et qui, dans cette rigueur extrême, est encore juste, parce que la nature a toujours moins de tort que vous, et que la nature jeune ne l'a presque jamais? Où puiser un courage qui suffise, lorsqu'à ces dangers, inhérents à notre essence, vient se joindre la foule des institutions fausses, des longs préjugés et des vieux abus? quand il faut combattre à la fois les vices de l'humanité et ceux des lois même, le poison du cœur humain et le venin des cours; quand tout, jusqu'au costume révéré, jusqu'au despotisme de l'étiquette, conspire à renouveler les têtes de l'hydre qu'il faut abattre? De quel œil M. de Cambrai dut-il envisager cette multitude d'absurdités jugées indispensables, de minuties graves, mais établies, mais consacrées comme base de l'éducation des princes, mais militant de concert pour les corrompre, et qui, si nous n'étions Français, nous feraient croire à un miracle plutôt qu'à la bonté d'un roi né roi? A quel monstrueux aveuglement réserve-t-on des infortunés qui n'ouvrent les yeux que pour contempler un culte idolâtre de leurs personnes; des enfants qui, dès qu'ils voient, voient des hommes pros-

ternés devant eux, c'est-à-dire l'humiliation de toutes les forces devant toutes les faiblesses? Quelle doit être leur première idée, dès qu'ils ont pressenti le respect superstitieux d'une nourrice tremblante, osant à peine toucher aux langes des êtres débiles qui lui doivent de vivre? La nature veut que l'enfant souffre; elle le veut pour que la commisération soit sa première pensée, et la reconnaissance sa seconde; voilà l'ordre de la nature, et vous la pervertissez. Cet enfant roi crie : est-ce une main protectrice, paternelle et puissante que vous lui tendez? Non, vous l'étonnez par un effroi tumultueux qui trouble ses sens, les tourmente, et qui, détruisant jusqu'au bien que vous lui voulez faire, lui va bientôt faire accroire que la nature est troublée parce qu'il pleure. Il ne peut se soutenir; on le porte en pompe. Il sort; une garde prend les armes. Il a peur de votre hommage, et vous le lui offrez! Que pensera-t-il au spectacle de vos prosternations? Vous voulez donc qu'il prenne son berceau pour un autel, lui pour un dieu.... Et vous tous alors, pour qui vous prendra-t-il? O princes! malheureux de l'être, qui naissez dans l'orgueil, croissez dans le mensonge, vivez dans l'adulation et la toute-puissance : combien ne faut-il pas que vous soyez nés bons pour n'être pas les plus méchants des hommes!

# DES TALENTS

DANS

## LEURS RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ ET LE BONHEUR,

PAR LA HARPE;

PIÈCE DE VERS QUI A REMPORTÉ LE PRIX A L'ACADÉMIE FRANÇAISE *.

1771.

Cela commence froidement, continue et finit froidement : ce sont des vers enfilés les uns au bout des autres; encore s'ils renfermaient chacun une idée grande, douce ou touchante, on pourrait pardonner ce cruel asthme qui décèle une poitrine étroite, une tête sans essor, sans cette fécondité qui entraîne l'homme, qui le fasse couler à flot, et qui, m'emportant avec lui, me force à le suivre jusqu'à la chute de sa grande nappe. C'est une eau fade qui distille goutte à goutte.

Est-ce sur ce ton qu'on loue l'éloquence dont il n'est pas dit un mot? la poésie, dont il n'y a pas la moindre trace? la musique, le plus chaud, le plus violent des beaux-arts? La peinture, que l'auteur a apparemment oublié de compter parmi

* Voyez dans la *Correspondance*, tome XII, une lettre de Diderot, écrite en novembre 1771 à Mme M***, sur l'*Éloge de Fénélon*. Édit.

les talents? C'est surtout le moment où l'on a placé Hortense au clavecin, et son amant à côté d'elle, qu'il faut lire pour avoir un exemple de maussaderie et de platitude. Quand on s'avise de peindre un héros couvert de sang, se baignant dans les eaux de l'Hippocrène pour y déposer la poussière cruelle ramassée sur un champ de bataille, il faut concevoir d'autres images que celle du flûteur Blavet. Quand on se propose de chanter l'influence des talents sur les mœurs de la société et sur le bonheur de l'homme, il faut se pourvoir d'un autre fonds de réflexions.... Oui, la fable usée d'Amphion appelant les arbres et leur ombrage, et les arbres dociles formant leur ombrage sur sa tête, attirant du sein de leurs carrières le marbre et la pierre, et le marbre et la pierre attirés formant l'enceinte d'une ville, m'aurait plu davantage que tous ces lieux communs d'un écolier de rhétorique qui va se creuser la tête et qui n'y trouve rien. N'avoir pas su faire vingt beaux vers sur quatre sujets qui auraient pu fournir chacun un grand poème, cela ne se conçoit pas, et moins encore la bêtise de notre aréopage français, qui ne rougit pas de décerner sa couronne à une aussi misérable pièce. Il valait mieux en user avec M. de La Harpe comme l'Académie de Peinture avec Greuze, et lui dire : *Monsieur, votre poème est mauvais; mais vous avez fait tant de belles choses, qu'il suffisait de nous envoyer un*

*feuillet blanc avec votre nom pour obtenir le prix.* Le poète s'adresse à tout, à l'ancienne Rome, au règne de Frédéric, au siècle de Louis XIV, aux travaux de l'Académie, à ses concurrents dans la même carrière, frappe à toutes les portes, et personne ne lui répond. Arrachez quelques vers de l'éloge de Voltaire, et jetez le reste au feu. M. de La Harpe, si vous n'eussiez jamais fait que ce morceau sur les talents, nous aurions tous prononcé d'une voix unanime que vous n'en aviez point.

---



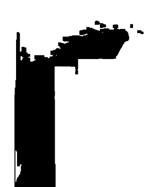
SUR

# LE DISCOURS DE RÉCEPTION

## DE L'ABBÉ ARNAUD.

1771.

J'AI lu le Discours de l'abbé Arnaud. Nulle grâce dans l'expression; pas une miette d'élégance; un ton dur et voisin de l'école. Si vous parlez d'harmonie, soyez harmonieux; c'est sous peine de passer pour un aveugle qui parle de couleur. Quand on se rappelle ou le nombre de Fléchier, ou le charme de Massillon, ou la hauteur et la simplicité de Bossuet, ou la facilité et la négligence de Voltaire, on est choqué du ramage sourd et rauque de l'abbé Arnaud. Il tourne sans cesse dans le même cercle d'idées sur les langues. Ce qu'il dit sur la comparaison de la nôtre avec le grec et le latin, n'a pas même le mérite d'être répété avec avantage. Et puis de petits écarts étrangers au sujet, qui décèleraient de la pauvreté et de la richesse déplacée. Par exemple, à à quoi bon ce parallèle de l'œil et de l'oreille? Il ne manque là-dedans que quelques termes surannés pour nous donner un bon exemple de la rusticité d'un idiome qui commence à se polir. Je



croyais que l'abbé pensait davantage. Autrefois il bouillait, aujourd'hui il me cahote; c'était du feu et de la fumée épaisse, à présent le bruit d'une mauvaise voiture.

---

## SUR LE PARALLÈLE

### DE

### LA CONDITION ET DES FACULTÉS DE L'HOMME

### AVEC

### LA CONDITION ET LES FACULTÉS DES AUTRES ANIMAUX;

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Il n'y a ni vues nouvelles, ni sentiment, ni chaleur, ni style dans une matière qui en comportait autant. Si j'ai jamais été tenté de refaire un ouvrage, c'est celui-là. A mesure que j'en continuais la lecture, il se présentait à moi une foule d'idées, tantôt conformes, tantôt contraires aux idées de l'auteur. Si c'est une grande avance pour celui qui veut écrire que d'avoir sous ses yeux un livre médiocre, celui-ci aura parfaitement bien ce mérite. On renfermerait en cinq ou six pages tout ce qu'on voudrait en avoir fait. Le reste est une rabâcherie sur la nature de l'homme et l'énorme distance qui le sépare des animaux. Si l'auteur y avait bien regardé, il aurait vu que cet orgueilleux bipède était à peu près dans le règne animal, ce que le Titien est entre les peintres; inférieur à chacun et même à plusieurs, si l'on considère ses facultés séparées;

…us, si on les considère réunies. La … d'une pierre et d'un bâton, est … que tous les instincts animaux. … pour notre première éducation et …tage pour les mères d'allaiter elles-… leurs enfants, est écrit partout; mais il … propos de le répéter jusqu'à ce qu'on ait … une conversion générale. Il y a un grand … dire et une triste vérité sur le génie; c'est … l'homme à qui la nature l'a départi, et la …mme qu'elle a douée de la beauté, sont deux …res condamnés au malheur; la femme par la séduction, le génie par l'ignorance et l'envie.

Quand on s'avise d'accuser la nation française de légèreté, il ne faut pas la louer de sa sociabilité, parce que le défaut qu'on blâme est l'effet de la qualité qu'on loue. Il faut que tout s'use en un moment chez un peuple où le même homme promène dans un jour une chose nouvelle dans cent endroits divers. Brisez les portes des sérails; mêlez à Constantinople les hommes avec les femmes; tâchez de communiquer à ces engourdis et stupides Musulmans le m… mouvement rapide qui emporte nos Françai… …us aussi sociables … bientôt ils seront aussi l… seul de … bulents compatriotes *foi*… que m… sulmans.

Oh! combien de chos… touch… douces, il … à dire sur … de l'…

vers la femme, la femme, l'être de la nature le plus semblable à l'homme, la seule digne compagne de sa vie, la source de ses pensées les plus délicieuses et de sa sensation la plus exquise et la plus vive, la mère de ses enfants; celle qui sait quand il lui plaît élever ou calmer les vagues de son cœur; l'unique individu sous le ciel qui sente ses caresses, et dont l'ame réponde pleinement à la sienne; celle qui vient dans ses embrassements réunir la grâce et la force que la nature a séparées! Celui qui n'aime pas la femme est une espèce de monstre; celui qui ne la cherche que quand il en est averti par le besoin, sort de son espèce et se range à côté de la brute.

Si l'on parle du goût, il faut distinguer le goût de la nation, qui est toujours le produit des siècles, et le goût d'un particulier, qui est toujours le résultat d'une suite d'observations fines qu'on a quelquefois oubliées. La mémoire des observations passe, mais leur impression reste et dirige le jugement qu'on appelle *tact*. Rien n'est plus rare que le tact exquis en musique. Plus l'expression d'un art est vague, plus il est difficile de la saisi[illegible] La parole grave en moi l'image ou l'idée; le [illegible] le tient sous mes yeux, le son l'indique

[illegible] propres à l'homme, l'auteur [illegible] qu'il regarde comme une de [illegible] précieuses. Malgré tout

ce qu'il en dit et que nous n'ignorons pas, toute religion suppose un Dieu qui s'irrite et qui s'apaise; car s'il ne s'irrite point, ou s'il ne s'apaise pas quand il est irrité, plus de culte, plus d'autels, plus de sacrifices, plus de prêtres. Je n'y verrai donc que le germe fécond des impostures et des haines les plus dangereuses, la corruption de la morale universelle, les transes de la vie et le désespoir de la mort; car ce Dieu irascible et placable, qui est-ce qui ne l'a point irrité? qui est-ce qui est sûr de l'avoir apaisé?

---



# RÉSULTAT D'UNE CONVERSATION

SUR

## LES ÉGARDS QUE L'ON DOIT AUX RANGS ET AUX DIGNITÉS DE LA SOCIÉTÉ.

---

Dans l'état de nature tous les hommes sont nus, et je ne commence à les distinguer qu'au moment où je remarque dans quelques-uns, ou des vertus qui leur concilient mon estime, ou des vices qui leur attirent mon mépris, ou des défauts qui m'inspirent pour eux de l'aversion. Dans la société c'est autre chose; je me trouve placé entre des citoyens distribués en différentes classes qui s'élèvent les uns au dessus des autres, et décorés de différents titres qui m'indiquent l'importance de leurs fonctions. Un homme n'est plus simplement un homme, c'est encore le ministre d'un roi, un général d'armée, un magistrat, un pontife; et quoique la personne puisse être, sous la plus auguste de ces dénominations, la créature la plus vile de son espèce, il est une sorte de respect que je dois à sa place; ce respect est même consacré par les lois qui sévissent contre l'injure, non selon l'homme injurié, mais encore selon son état. La connaissance des égards attachés aux

différentes conditions forme une partie essentielle de la bienséance et de l'usage du monde. L'ignorance ou l'oubli de ces égards ramène sous la peau d'ours et dans le fond de la forêt. C'est réclamer la prérogative du sauvage au centre d'une société civilisée.

J'ai été une fois menacé de la visite du roi de Suède actuellement régnant. S'il m'eût fait cet honneur, je ne l'aurais certainement pas attendu dans ma robe de chambre : au moment où son carrosse se serait arrêté à ma porte, je serais descendu de mon grenier pour le recevoir. Arrivé sous mes tuiles, il se serait assis, et je serais resté debout; je ne lui aurais fait aucune question; j'aurais répondu le plus simplement et le plus laconiquement à ses demandes. Si nous avions été d'avis différent, je me serais tu, à moins qu'il n'eût exigé que je m'expliquasse; alors j'aurais parlé sans opiniâtreté et sans chaleur, à moins que la chose n'eût touché de fort près au bonheur d'une multitude d'hommes; car alors qui peut répondre de soi? Il se serait levé, et je n'aurais pas manqué de l'accompagner jusqu'au bas de mon escalier.

Certes, je n'aurais fait aucun de ces frais pour le comte de Creutz, son ministre.

Quoique je sois honnête, même avec les valets, c'est une sorte d'honnêteté qui diffère de celle que j'observe avec les maîtres, avec les maîtres.

s'ils sont mes amis, ou s'ils me sont indifférents, avec les maîtres qui m'ont accordé de l'estime et de l'amitié, s'ils sont seuls ou s'ils ont compagnie. Laisser apercevoir le degré d'intimité est souvent une indiscrétion très-déplacée.

J'ai le son de la voix aussi haut et l'expression aussi libre qu'il me plaît avec mon égal; pourvu qu'il ne m'échappe rien qui le blesse, tout est bien. Il n'en sera pas ainsi avec le personnage qui occupe dans la société un rang supérieur au mien, avec l'inconnu, avec l'enfant, avec le vieillard. Je me permettrai avec un homme du monde une plaisanterie que je m'interdirai avec un ecclésiastique. Je ne plaisanterai jamais avec un grand. La plaisanterie est un commencement de familiarité que je ne veux ni accorder ni prendre avec des hommes qui en abusent si facilement et qu'il est si facile d'offenser. Il n'y a guère que ceux qu'ils dédaignent qui soient à l'abri de cet inconvénient. Malheur à ceux qui conservent la faveur des grands et qui ont avec eux leur franc parler! Ce sont pour eux des hommes sans caractère et sans conséquence.

Si jamais j'ai à m'entretenir avec le vicaire de la paroisse, mon curé et mon archevêque, et que j'écrive mon discours, je n'aurai pas besoin de mettre en tête, *voici ce que j'ai dit à l'un et à l'autre et au dernier;* on ne s'y trompera pas, et je n'aurai manqué d'honnêteté à aucun d'eux.





Je ne pense point que la culture des lettres, appartenant indistinctement à tous les états, ne soit pas une profession comme une autre. Tout le monde écrit, mais tout le monde n'est pas auteur; tout le monde parle, mais tout le monde n'est pas orateur. Il y a dans la société des hommes qui dessinent, qui peignent ou qui chantent, sans être ni musiciens ni artistes.

J'ai une assez haute opinion d'une profession dont le but est la recherche de la vérité et l'instruction des hommes. Je sais combien leurs travaux influent non seulement sur le bonheur de la société, mais sur celui de l'espèce humaine entière. Je ne me serais pas cru avili si j'avais rendu au président de Montesquieu les mêmes honneurs qu'au roi de Suède.

Certes, le législateur aurait dû être mécontent de moi, si je ne lui avais accordé que les égards du président. On a élevé beaucoup de catafalques, on a conduit bien des fils de rois à Saint-Denis sans que je m'en sois soucié. J'ai assisté aux funérailles du président de Montesquieu, et je me rappelle toujours avec satisfaction que je quittai la compagnie de mes amis pour aller rendre ce dernier devoir au précepteur des peuples, et au modèle des sages.

Malgré toute la distinction que j'accorde au philosophe et à l'homme de lettres, je pense toutefois que peut-être on s'exposerait au ridicule en



promenant dans la société la dignité de cet état, sans y être autorisé par des titres bien avoués.

L'homme de lettres qui jouit de la réputation la plus méritée, recevra toujours les égards qu'on lui rendra, avec timidité et modestie, s'il se dit à lui-même : *Que suis-je en comparaison de Corneille, de Racine, de La Fontaine, de Molière, de Bossuet, de Fénélon et de tant d'autres?*

Il préférera la société de ses égaux avec lesquels il peut augmenter ses lumières, et dont l'éloge est presque le seul qui puisse le flatter, à celle des grands avec lesquels il n'a que des vices à gagner en dédommagement de la perte de son temps.

Il est avec eux comme le danseur de corde, entre la bassesse et l'arrogance. La bassesse fléchit le genou, l'arrogance relève la tête; l'homme digne la tient droite.

La dignité et l'arrogance ont des caractères auxquels on ne se trompera jamais. Si je vois un homme qui écoute patiemment, de la part d'un grand, un mot qui le mettrait en fureur de la part de son égal, ou d'un ami dont il connaît toute la bonté, ou même d'un indifférent dont il n'a rien à espérer ou à craindre, je ne vois en lui qu'un arrogant. Si l'on n'est jamais tenté de lui adresser ce mot, dites qu'il y a de la dignité.

J'ajouterais à ce qui précède beaucoup d'autres choses, si je ne craignais de tomber dans la satire personnelle. Je proteste, dans la sincérité de mon

cœur, que je n'ai personne en vue, et que j'ai le bonheur de ne connaître que des hommes de lettres estimables et honnêtes, que j'aime et que je révère.

---

# FRAGMENTS POLITIQUES.

Nous avons découvert un nouveau monde qui a changé les mœurs de l'ancien. La navigation perfectionnée a rapproché les distances les plus éloignées. Trois siècles de découvertes successives fournissent de nouveaux sujets à notre surprise, de nouveaux aliments à notre curiosité, et ouvrent un vaste champ à nos conjectures. Toutefois je ne pense pas que le goût de l'histoire ancienne soit passé ni qu'il s'use jamais. C'est un tableau continu de mœurs grandes et fortes qui intéressera et émerveillera d'autant plus les siècles à venir, que plus le monde vieillira, plus les hommes deviendront pauvres, petits et mesquins. Il ne faut plus s'attendre à des fondations de peuples presque miraculeuses, à des soulèvements généraux de nations contre nations, à des expéditions où l'on voit une poignée d'hommes conduits par un chef ambitieux parcourant une portion du globe, subjuguant, dévastant, égorgeant tout ce qui s'opposait à sa marche. Cet homme en présence duquel la terre étonnée garda le silence, ne se reverra plus. Des circonstances particulières pourront encore renfermer entre des collines une troupe de brigands; mais ces brigands prompte-

ment exterminés auront à peine le temps et la facilité de s'emparer des chaumières adjacentes de leur retraite. Il faudrait que quelque grand phénomène physique bouleversât l'Europe, détruisît les arts, dispersât les empires, réduisît les nations à quelques familles isolées, pour que l'on vît renaître dans l'avenir des événements et une histoire comparables à l'histoire ancienne. L'Europe, le seul continent du globe sur lequel il faille arrêter les yeux, paraît avoir pris une assiette trop solide et trop fixe pour donner lieu à des révolutions rapides et surprenantes. Ce sont des sociétés presque également peuplées, éclairées, étendues, fortes et jalouses. Elles se presseront, elles agiront et réagiront les unes sur les autres; au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, quelques-unes peut-être disparaîtront; mais quand il en existerait une au centre que son malheur destinerait à dévorer de proche en proche toutes les autres, cette réunion de toutes les puissances en une seule ne pourrait s'exécuter que par une suite de funestes prospérités et dans un laps de temps qui ne se conçoivent pas. Le fanatisme de religion et l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ont cessé. Ce levier, dont l'extrémité est sur la terre et le point d'appui dans le ciel, est presque rompu, et les souverains commencent à avoir le pressentiment, sinon la conviction, que le bon-

heur, non de leurs peuples dont ils ne se soucient guère, mais le leur, ne consiste pas dans des possessions immenses. Il me semble qu'on veut avoir la sûreté et la richesse chez soi, et que le Nouveau-Monde sera long-temps la pomme de discorde de celui-ci. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontières, et l'on songe au commerce. Il s'établit en Europe un esprit de trocs et d'échanges, esprit qui peut donner lieu à de vastes spéculations dans les têtes des particuliers, mais esprit ami de la tranquillité et de la paix. Une guerre au milieu de différentes nations commerçantes est un incendie nuisible à toutes. C'est un procès qui menace la fortune d'un grand négociant, et qui fait pâlir tous ses créanciers. S'il n'est pas encore arrivé, il n'est pas loin ce temps où la sanction tacite des gouvernements s'étendra aux engagements particuliers des sujets d'une nation avec les sujets d'une autre nation, et où ces banqueroutes dont les contre-coups se font sentir à des distances immenses, deviendront des considérations d'État. Toute anarchie est passagère, et il n'y a que ce moyen également utile à toutes les contrées qui puisse faire cesser l'anarchie encore subsistante du commerce général. Il lui faut une protection armée, et il l'obtiendra, si jamais les souverains sont assez sages pour concevoir que dépouiller leurs sujets c'est les dépouiller eux-mêmes. Genève nous prête cinquante, cent

millions : croit-on que si cette république pouvait mettre deux cent mille hommes sur pied, elle laisserait réduire tranquillement cette somme à la moitié par un papier affiché ou crié dans les rues? Il en est de la bonne foi comme du patriotisme; ce sont deux ressorts puissants, mais passagers, l'un du commerce, l'autre d'un empire.

Si l'on me demande ce que deviendront la philosophie, les lettres et les beaux-arts sous le calme et la durée de ces sociétés mercantiles où la découverte d'une île, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes, je répondrai par une autre question, et je demanderai qu'est-ce qu'il y a dans ces objets qui puisse échauffer les ames, les élever, y produire l'enthousiasme? Un grand négociant est-il un personnage bien propre à devenir le héros d'un poème épique? Je ne le crois pas. Heureusement toute cette espèce de luxe n'est pas fort essentielle au bonheur des nations. Peut-être ne trouverait-on pas une belle statue dans toute la Suisse, et je ne pense pas que les treize cantons en soient plus malheureux. Quelle est la cause des progrès et de l'éclat des lettres et des beaux-arts chez les peuples tant anciens que modernes? La multitude d'actions héroïques et de grands hommes à célébrer.

Tarissez la source des périls, et vous tarissez en même temps celle des vertus, des forfaits, des historiens, des orateurs et des poètes. Ce fut au milieu des orages continus de la Grèce, que cette contrée se peupla de peintres, de sculpteurs et de poètes. Ce fut dans les temps où cette bête féroce qu'on appelait le peuple romain, ou se dévorait elle-même, ou s'occupait à dévorer les nations, que les historiens écrivirent et que les poètes chantèrent. Ce fut au milieu des troubles civils en Angleterre, en France après les massacres de la Ligue et de la Fronde, que des auteurs immortels parurent. A mesure que les secousses violentes d'une nation s'apaisent et s'éloignent, les ames se calment, les images des dangers s'effacent, et les lettres se taisent. Les grands génies se couvent dans les temps difficiles; ils éclosent dans les temps voisins des temps difficiles; ils suivent le déclin des nations, ils s'éteignent avec elles : mais comme il est rare qu'une nation disparaisse sans un long enchaînement de désastres, alors l'enthousiasme renaît dans quelques ames privilégiées, et les productions du génie sont un mélange bizarre de bon et de mauvais goût; on y remarque la richesse du moment passé et la misère du moment présent. Ces génies sont comme les dernières pulsations du pouls d'un moribond. Français, tâtez-vous le pouls.

Tirer un peuple de l'état de barbarie, le sou-

tenir dans sa splendeur, l'arrêter sur le penchant de sa chute, sont trois opérations difficiles; mais la dernière est la plus difficile. On sort de la barbarie par des élans intermittents. On se soutient au sommet de la prospérité par les forces qu'on a acquises. On décline par un affaissement général auquel on s'est acheminé par des symptômes imperceptibles répandus sur toute la durée fastidieuse du long règne. Il faut aux nations barbares de longs règnes; il faut des règnes courts aux nations heureuses. La longue imbécillité d'un monarque caduc prépare à son successeur des maux presque impossibles à réparer.

De toutes les sciences aujourd'hui cultivées, l'histoire naturelle est la seule qui s'enrichira pendant des siècles de la découverte du Nouveau-Monde. J'avertis cependant nos grands faiseurs de théories sur le monde et ses révolutions, que s'ils diffèrent plus long-temps de visiter les nouvelles contrées, ils perdent le moment favorable aux observations, le moment où l'image brute et sauvage de la nature n'a pas encore été tout-à-fait défigurée par les travaux des hommes policés.

Un monde affreux à voir pour un homme doué d'une ame sensible, un spectacle dont il détourne la vue, est une nature en friche, une humanité réduite à la condition animale, et luttant sans cesse avec ses seules forces contre tous les assauts de l'air, de la terre et des eaux; des campagnes



sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs : mais ce spectacle serait plein d'intérêt et d'instruction pour un philosophe.

Si au lieu de ces chrétiens qui, dédaignant d'exterminer une race innocente et malheureuse les armes à la main, s'avisèrent de donner la commission de les dévorer à des dogues, les premiers Européens qui descendirent dans ces contrées nouvellement découvertes avaient eu la sagesse d'un Locke, la pénétration d'un Buffon, les connaissances d'un Linnæus, le génie d'un Montesquieu, les vues et la bonté d'un Helvétius ; quelle lecture aurait été aussi surprenante, aussi délicieuse, aussi pathétique que le récit de leur voyage ?

Toute cette longue suite de voyageurs européens que l'avidité a conduits dans le Nouveau-Monde ne nous ont appris qu'une chose, c'est jusqu'où la soif de l'or était capable de porter les hommes, jusqu'où elle était capable de les aveugler. Il n'y a sortes d'horreurs que les uns n'aient commises pour s'en procurer, ce qui est moins extraordinaire peut-être encore que notre ivresse, notre étonnement, qui l'ont emporté sur le cri de l'humanité, et ont épargné, jusqu'à ce jour, aux premiers conquérants de l'Amérique, l'infamie qu'ils méritaient. Les noms de Lima, du Pérou ou du Potose ne nous font pas frissonner, et nous sommes des hommes ! Dirai-je plus ? aujour-



d'hui même que l'esprit de justice et le sentiment de l'humanité sont devenus l'ame de nos écrits, la règle invariable de nos jugements, je ne doute pas qu'un navigateur qui descendrait dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens barbares, ne passât de son bord dans sa maison au bruit général de nos acclamations. Quelle est donc notre prétendue sagesse? qu'est-ce donc que cet or qui nous ôte l'idée du crime et l'horreur du sang? Je connais tous les avantages d'un moyen général d'échange entre les nations, d'un signe représentatif de toutes les sortes de richesses, d'une évaluation commune de tous les travaux; mais je demande s'il ne vaudrait pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes et hospitalières, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions.

Sur les Chinois.

Il est bon d'observer que les sciences et les beaux-arts n'ont fait aucun progrès à la Chine, et que cette nation n'a eu ni grand édifice, ni belle statue, ni poème, ni musique, ni peinture, ni éloquence, au milieu d'un luxe auquel le luxe ancien des Asiatiques pourrait à peine se comparer, avec le secours de l'imprimerie et la communication aisée d'un lieu de l'empire à l'autre, c'est-à-dire avec tous les moyens généraux de



l'instruction et de l'émulation. Quand je parle de l'état stationnaire des sciences à la Chine, je n'en exclus pas même les mathématiques ni ces branches de la connaissance humaine qu'un homme seul, isolé, méditatif, pouvait dans cette contrée, ainsi qu'on le remarque ailleurs, porter par ses efforts à un grand point de perfection. C'est que partout où la population surabondera, l'utile sera la limite des travaux. Dans aucun siècle, en aucun endroit de la terre, on n'a vu l'enfant d'un homme opulent se faire peintre, poète, philosophe, musicien, statuaire par état. Ces talents sortent des conditions subalternes, trop pauvres, trop malheureuses, trop occupées à la Chine à pourvoir aux premiers besoins de la vie. Il manque là l'intérêt et la considération, les deux aiguillons de la science et des beaux-arts, aiguillons également nécessaires pour se soutenir longtemps dans les contrées savantes. La richesse sans honneur, l'honneur sans richesse, ne suffisent pas pour leur durée. Or, il y a plus d'honneur et de profit à l'invention d'un petit art utile chez une nation très-peuplée, qu'à la plus sublime découverte qui ne montre que du génie. On y fait plus de cas de celui qui sait tirer parti des recoupes de la gaze, que de celui qui résout le problème des trois corps. C'est là surtout que se fait la question qu'on n'entend que trop fréquemment ici : A quoi cela sert-il? Elle est dans tous les cas tacitement

et universellement faite et répondue à Pékin. On n'élève des monuments éternels à l'honneur de l'esprit humain que quand on est bien pourvu de toutes les sortes de nécessaire; car ces monuments sont la plus grande superfluité de toutes les superfluités de ce monde. Une nation telle que la chinoise, où le sol est couvert à peu près d'un tiers d'habitants de plus qu'il n'en peut nourrir dans les années médiocres, où les mœurs ne permettent pas les émigrations, où l'inconvénient de la population excessive va toujours en s'accroissant, est pleine d'activité, de mouvement, d'inquiétude. Il n'y a pas un brin de paille à négliger, pas un instant de temps qui n'ait sa valeur; l'attente de la disette presse sans cesse. C'est le mobile secret de toutes les ames, tandis que la culture de l'esprit demande une vie tranquille, oisive, retirée, immobile. Il n'y a donc qu'une science vers laquelle les têtes pensives doivent se tourner à la Chine, c'est la morale, la police et la législation, dont l'importance est d'autant plus grande, qu'une société est plus nombreuse. C'est là que l'on connaît le mieux la vertu et qu'on la pratique le moins; c'est là qu'il y a plus de mensonges, plus de fraudes, plus de vols, moins d'honneur, moins de procédés, de sentiment et de délicatesse. Tout l'empire est un marché général où il n'y a non plus de sûreté et de bonne foi que dans les nôtres. Les ames y sont basses, l'esprit

petit, intéressé, rétréci et mesquin. S'il y a un peuple au monde vide de tout enthousiasme, c'est le Chinois.

Je le dis et je le prouve par un fait que je tiens du plus intelligent de nos supercargues : un Européen achète des étoffes à Canton, il est trompé sur la quantité, sur la qualité et le prix; les marchandises sont déposées sur son bord. La friponnerie du marchand chinois avait été reconnue; lorsqu'il vint chercher son argent, l'Européen lui dit : Chinois, tu m'as trompé. Le Chinois lui répondit : Européen, cela se peut; mais il faut payer. L'Européen : Tu m'as trompé sur la quantité, la qualité et le prix. Le Chinois : Cela se peut; mais il faut payer. L'Européen : Mais tu es un fripon, un gueux, un misérable. Le Chinois : Européen, cela se peut; mais il faut payer. L'Européen paie; le Chinois reçoit son argent, et dit en se séparant de sa dupe : A quoi t'a servi ta colère? qu'ont produit tes injures? Rien. N'aurais-tu pas beaucoup mieux fait de payer tout de suite et de te taire? Partout où l'on garde ce sang-froid à l'insulte, partout où l'on rougit aussi peu de la friponnerie, l'empire peut être très-bien gouverné; mais les mœurs particulières sont détestables.

Si les romans chinois sont une peinture un peu fidèle des caractères, il n'y a pas plus de justice à la Chine que de probité; et les mandarins sont

les plus grands fripons, les juges les plus iniques qu'il y ait au monde. Que penser de ces chefs de l'État qui portent publiquement, sans pudeur, sur leur petite bannière la marque de leur dégradation ?

Si l'on interrogeait à la Chine un Français sur ce que c'est qu'un docteur de Sorbonne, ici il dirait : C'est un homme né d'une famille honnête, communément aisée, sinon opulente, dont les premières années ont été consacrées à la lecture, à l'écriture, à l'étude de sa langue et de deux ou trois langues anciennes qu'il possède lorsqu'il passe à des sciences plus relevées, telles que la philosophie, la logique, la morale, la physique, les mathématiques, la théologie. Versé dans ces sciences, qui ont employé son temps jusqu'à l'âge de vingt-deux à vingt-trois ans, il subit une longue suite d'examens rigoureux, sur lesquels le titre de docteur lui est accordé ou refusé. O le grand homme! ô l'homme étonnant qu'un docteur de Sorbonne! s'écrierait le Chinois. Eh bien, le mandarin est un prodige tout semblable à Paris, à s'en rapporter au récit des historiens et des voyageurs. Et pour finir par où nous avons commencé, s'il est vrai que la lutte de l'homme contre la nature soit le premier motif, la raison première de la société, partout où la population surabonde, la nature est la plus forte; la société est dans une lutte continuelle avec elle; c'est un

état où l'on dispute pour son existence, et où l'on n'a guère le temps de s'appliquer à autre chose. Un riche Chinois a des jardins somptueux : qu'est-ce que cela prouve pour le reste de la nation? Pas plus que les parcs de nos grands seigneurs et les palais de nos financiers ne prouvent ici.

### Des mines.

Si l'homme est étonnant dans les travaux que son courage et son industrie nous présentent à la surface de la terre, il ne l'est guère moins dans ceux qui nous sont dérobés et qu'elle recèle dans ses entrailles : on conçoit que je veux parler de l'exploitation des mines. A quelles conditions tirons-nous cette richesse ou ce poison de la prison où la nature l'avait caché? A la condition de briser, de percer des rochers à une profondeur immense; de creuser des canaux souterrains qui garantissent des eaux qui affluent et menacent de toutes parts; d'élever des forêts coupées en étais dans d'immenses galeries souterraines; de pratiquer ces galeries; d'en soutenir les voûtes contre l'énorme pesanteur de terres qui tendent sans cesse à les combler et à enfouir sous leur chute les avares audacieux qui les ont construites; de former des aquéducs; d'inventer l'étonnante variété de machines hydrauliques et toutes les formes diverses de fourneaux; de courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exhalaison qui s'enflamme à

la lueur de la lampe qui dirige le travail, et qui détone subitement avec l'éclair, le bruit et les effets du tonnerre; de périr, au bout de quelques années, d'une phthisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. On nous apprend bien que Henri l'illustre, margrave de Misnie, tira des mines de Freyberg et de Schnéeberg le prix du royaume de Bohême; que ces exploitations fournissaient jusqu'à cinq mille écus par semaine, et qu'en 1478 on en sortit un bloc qui fournit quatre cents quintaux d'argent; mais on n'a pas publié la liste des hommes à qui cet argent a coûté la vie. Les mines, il est vrai, donnent aux souverains des trésors sans épuiser la bourse de leurs sujets. Les richesses acquises par la guerre sont ensanglantées. Celles qu'on va chercher en franchissant les mers sont périlleuses. On n'en obtient point par la fraude qui ne soient honteuses. Il semble que rien ne soit plus honnête et plus juste que d'accepter un bien que la nature présente d'elle-même. Les mines ont multiplié les travaux et aiguisé l'industrie; elles ont fondé des villes; elles ont fait naître des manufactures. Les contrées adjacentes de la Pologne sont riches par leurs mines : la Pologne est pauvre avec ses greniers; les mines fixent les sujets dans leur patrie : on ne peut contester toutes ces vérités. Voilà le côté séduisant; mais le revers est affreux. Les mines exotiques ruinent les nations; les mines indigènes

ne seront jamais préférables à l'agriculture, aux manufactures et au commerce. Les nations que leur appât a séduites ressemblent parfaitement au chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portait dans sa gueule pour se jeter sur son image qu'il voyait au fond des eaux, dans lesquelles il se noya; il lâcha la chose pour le signe. Les Espagnols, les Portugais et les autres exploiteurs de mines font-ils autrement que ce stupide animal? Le travail des mines n'est permis qu'aux contrées malheureuses dont elles sont l'unique ressource. Laissez l'or, si la surface de la terre végétale qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin, et le seul que vous puissiez exploiter sans danger, c'est le fer. Faites du fer, construisez-en vos scies, vos marteaux, les socs de vos charrues; mais ne les transformez pas en outils meurtriers que votre fureur a imaginés pour vous égorger plus sûrement. La quantité d'or et d'argent nécessaire aux échanges des nations est si petite, pourquoi donc la multiplier sans fin? Quelle importance y a-t-il à représenter cent aunes de toile par une livre ou par vingt livres d'or ou d'argent? Puissiez-vous réussir dans votre cupidité et vos travaux opiniâtres, au point que l'or soit un jour aussi commun que le fer! mais malheureusement la nature y a pourvu; presque toute la terre est

couverte de mines de fer, les mines d'or et d'argent sont éparses et rares. Si l'on examine combien les travaux et l'exploitation des mines supposent d'observations, de tentatives et d'essais, on reculera l'origine du monde bien au-delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le cuivre, l'étain et l'argent employés par les premiers habitants de la terre, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfants.

FIN DES MÉLANGES.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

